



# *Irrésistibles play-boys*



EDITION SPECIALE

Leçon pour un séducteur

Le fruit du secret

Un play-boy à ma porte

CAROLE MORTIMER

# Leçon pour un séducteur

*éditions*Harlequin

# 1.

— Ce type est immonde, crois-moi ! Pire dragueur, ça n'existe pas.

Toute tremblante d'indignation, Mattie prenait sa mère à témoin de sa colère. Ses grands yeux bleus étincelaient dans son ravissant visage, tandis qu'elle secouait ses cheveux couleur miel, coupés à la hauteur de ses épaules.

— Tsst, tsst ! Mattie, voilà encore un de tes jugements à l'emporte-pièce, dit Diana Crawford. Méfie-toi : tu t'es déjà souvent trompée dans le passé.

Plus doucement, elle poursuivit :

— Il ne faut pas voir tout le monde à l'image de Richard.

— En voilà un autre ! s'écria Mattie avec véhémence. Tout aussi ignoble, celui-là ! Quand je pense qu'on sortait ensemble, et qu'un beau jour, il m'a annoncé qu'il ne fallait plus compter sur lui parce qu'il se mariait la semaine suivante ! Quel choc !

Diana réfléchissait.

— C'est vrai que cette histoire est assez lamentable, et que l'homme dont tu me parles semble, lui aussi, un peu exagérer.

— *Un peu* ? Mais je t'ai dit, maman, qu'il avait quatre maîtresses en même temps. Quatre, tu imagines ? Et trois sont mariées ! C'est dégoûtant, non ?

Diana soupira. C'était toujours une très jolie femme et sa fille lui ressemblait beaucoup.

— Tu sais, ma chérie, certains hommes pensent qu'ils sont plus tranquilles en ayant des aventures avec des femmes mariées.

— Plus tranquilles ? Comment ça ?

Diana éclata de rire.

— Tout simplement parce qu'ils ne risquent pas de se voir traînés devant Monsieur le maire.

— Pfff ! Quelle femme voudrait épouser un type pareil ? Cet homme n'est que... qu'un cochon !

Sur ces entrefaites, une voix masculine se fit entendre.

— Un cochon, vraiment ?

En riant, il ajouta :

— On devrait l'exposer sur la place publique et le fouetter jusqu'au sang.

Mattie devint cramoisie. Quoi ! Quelqu'un avait entendu leur conversation ? Elle était tellement embarrassée qu'elle n'osait pas se retourner.

Sa mère, en revanche, ne semblait nullement gênée. Abandonnant ses registres, elle se leva, souriante.

— Bonjour...

— Jack Beauchamp, annonça le nouveau venu en s'inclinant. Quand je vous ai téléphoné hier pour vous demander si vous pouviez prendre mon chien pendant le week-end prochain, vous m'avez proposé de venir visiter votre chenil.

Autant Mattie était rouge un instant auparavant, autant elle était pâle maintenant. D'une pâleur de cire. Quoi ? Jack Beauchamp ! Que faisait-il donc là et comment pouvait-il être un client potentiel ?

— J'espère que je ne vous dérange pas, reprit-il. Vous m'aviez dit que je pouvais passer ce dimanche.

Mattie tentait de reprendre ses esprits. Jamais de sa vie elle ne s'était sentie aussi mal à l'aise.

— Mais bien sûr, monsieur Beauchamp, dit sa mère avec amabilité. Je serai ravie de vous montrer nos installations.

Elle se leva.

— Si je me souviens bien, vous avez un colley qui s'appelle Harry ?

S'il arrivait à Diana Crawford d'oublier le nom des maîtres, jamais elle n'oubliait celui d'un chien.

— C'est cela. Mais je vois que vous êtes en train de faire vos comptes. Puisque vous êtes occupée, ne vous dérangez pas, je vous en prie. Votre assistante peut très bien me faire visiter.

Assistante ? Elle ? Mattie faillit protester. Puis elle se rendit compte que sa tenue — vieux jean et T-shirt —, correspondait exactement à celle que l'on pouvait attendre d'une personne travaillant dans un chenil. D'ailleurs, n'avait-elle pas l'habitude de donner un coup de main à sa mère pendant le week-end ?

Elle prit une profonde inspiration avant de se décider à se retourner. Et elle se trouva alors devant le plus séduisant des hommes.

Jack Beauchamp devait avoir une trentaine d'années. Grand, bien bâti, à la fois mince et musclé, il avait un visage bronzé et un nez légèrement cabossé. Ce qui, curieusement, ne faisait qu'ajouter à son charme. Ses cheveux noirs étaient coupés très court et Mattie décida que ses yeux d'un brun profond étaient absolument irrésistibles.

Lui aussi portait un jean et un T-shirt. Quant à son sourire, il était aussi irrésistible que son regard. Ce fut cependant avec froideur que Mattie déclara :

— Puisque ma mère est occupée, comme vous l'avez remarqué, je vais donc vous montrer les installations, monsieur.

— Ah !

Il la regardait d'un air moqueur. La jeune fille avait tenu à lui faire comprendre qu'elle n'était pas une employée, mais la fille de la maison. Et cela ne lui avait pas échappé.

Il aurait pu dire qu'il regrettait de s'être trompé, ou bien qu'elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Pas du tout ! Seulement ce « Ah ! » sarcastique.

Diana intervint.

— Je peux très bien...

— Continue ton travail, maman. Je me charge de la visite du chenil.

Mme Crawford adressa un regard méfiant à sa fille. Après la conversation qu'elles venaient d'avoir, Mattie semblait d'humeur fort belliqueuse.

La jeune fille adressa un sourire angélique à sa mère, espérant ainsi la rassurer. Si Diana Crawford craignait que Mattie ne décourage un client, elle se trompait. Mattie savait que les temps étaient durs pour la petite entreprise maternelle. Un nouveau pensionnaire canin ne pouvait qu'être le bienvenu.

Les chenils dûment déclarés avaient traversé beaucoup de difficultés financières au cours de ces dernières années. Il leur fallait subir la concurrence de particuliers pleins de bonne volonté, peut-être, mais totalement inconscients du travail sans fin qu'impliquait la tenue d'un établissement de ce genre. Car il fallait être disponible pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Le chenil Crawford, qui existait maintenant depuis près de vingt ans, était un établissement de première classe. Et une fois qu'il l'aurait visité, Jack Beauchamp ne pourrait certainement pas dire le contraire.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur, dit la jeune fille d'un ton peu amène.

— Je suis prêt à vous suivre jusqu'au bout du monde, murmura-t-il dans son oreille.

Mattie sursauta. Il se tenait si près d'elle qu'elle avait pu sentir son souffle sur sa joue.

Avait-elle bien entendu ? Ce n'était pas possible qu'il ait dit cela !

Elle fronça les sourcils tandis que, derrière son bureau, sa mère souriait toujours.

— Excusez-moi, dit Mattie entre ses dents serrées. Je n'ai pas bien compris.

Jack Beauchamp plongea son regard dans le sien.

— Je disais qu'il faisait très beau, déclara-t-il avec ironie.

Mattie serra les poings.

— Après vous, monsieur, dit-elle en ouvrant la porte.

Il s'effaça pour la laisser passer.

— Non, après vous.

— Non...

Résultat — et ce n'était pas le fruit du hasard, elle l'aurait juré —, ils passèrent ensemble, si serrés qu'elle sentit contre la douceur de ses courbes féminines la dureté de ce corps tout en muscles.

— Pardon, murmura-t-elle quand ils se retrouvèrent dehors sous un soleil printanier.

— C'était un plaisir.

Un plaisir ? Certes, elle n'en doutait pas. Elle-même se sentait encore troublée par ce contact intensément charnel.

— Si vous ne me suiviez pas d'aussi près, monsieur Beauchamp...

— Je vais essayer, dit-il en marchant à côté d'elle dans l'allée fleurie qui menait aux chenils.

Après un silence, il déclara :

— J'ai l'impression que votre visage m'est vaguement familier. Aurions-nous déjà eu l'occasion de nous rencontrer ?

Mattie se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Savait-il par hasard *qui* elle était ? Si c'était le cas, il n'allait pas avoir beaucoup de mal à deviner qui lui avait joué un aussi vilain tour.

« Je nierai, se dit-elle. Je nierai tout. Les affaires de ma mère ne vont pas si bien. Elle ne peut pas se permettre de perdre un client. »

Elle le fixa droit dans les yeux.

— Je doute que nous fréquentions les mêmes cercles.

— Et pourtant j'ai l'impression de vous avoir déjà vue.

— Pas moi, assura-t-elle avec aplomb.

Ce qui était faux. Elle avait eu à plusieurs reprises l'occasion de l'apercevoir de loin. Mais, même la tête sur le billot, elle refuserait de l'admettre.

— Par ici, dit-elle en ouvrant la porte donnant accès aux installations intérieures.

Quelques aboiements de bienvenue retentirent, des queues frétilèrent tandis qu'ils arpentaient le couloir central.

Elle se lança dans un discours bien rodé :

— Comme vous pouvez le constater, chaque chien a droit à son espace bien à lui, avec un panier et des coussins que nous changeons à chaque nouvelle arrivée. A moins que le maître de l'animal ne préfère apporter le panier auquel celui-ci est habitué, de manière à ce qu'il se sente en terrain familier. Nos pensionnaires ont droit à plusieurs sorties quotidiennes dans le jardin, où nous disposons de différents

enclos. Ceux qui s'entendent bien se retrouvent tous ensemble. De plus, ma mère les emmène chaque jour faire une longue promenade et...

Mattie s'interrompit en s'apercevant qu'elle parlait dans le vide. Jack Beauchamp s'était arrêté devant l'une des portes à barreaux pour caresser une chienne labrador de couleur sable.

Elle le rejoignit.

— C'est Sophie. Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Oui. Et elle m'a fait fête comme si elle me connaissait depuis toujours.

Cela semblait vraiment lui faire plaisir. Tandis qu'il se penchait vers le labrador, Mattie sentit les battements de son cœur s'accélérer.

Cet homme était décidément beaucoup trop séduisant ! Personne ne résistait à son charme. Et elle ne faisait pas exception à la règle, en dépit de tous ses efforts.

— Sophie fait fête à tout le monde, dit-elle avec brusquerie.

Comprenant qu'elle avait tort de parler sur ce ton à un client, elle reprit :

— Son maître, qui était très âgé, est mort il y a trois mois. Sa famille n'a pas voulu de Sophie et l'a confiée à ma mère pour qu'elle la fasse piquer.

Mattie haussa les épaules avant de conclure :

— Mais comme ma mère est incapable d'envisager de mettre fin aux jours d'un animal en bonne santé, elle a gardé Sophie. Nous avons quatre chiens à nous, maintenant.

— Des chiens que vous avez adoptés dans les mêmes conditions que Sophie ?

— Ma foi... à peu près.

D'ordinaire, Sophie suivait Diana ou Mattie partout. Mais comme un visiteur était attendu, elle avait été enfermée pour l'après-midi. Mieux valait prendre des précautions. En effet, Jack Beauchamp aurait pu venir avec son colley. Or, avant de les voir ensemble, on ne savait jamais comment deux chiens allaient s'entendre.

— C'est triste, murmura Jack Beauchamp en grattant la chienne derrière les oreilles.

— Oh, oui ! fit la jeune fille avec conviction.

Sa voix redevint neutre, tandis qu'elle reprenait son petit discours :

— Je vais vous montrer la chambre de Harry, si du moins vous décidez de nous le confier le week-end prochain.

Elle ouvrit la porte d'un local exactement semblable à celui de Sophie. Le sol carrelé était rigoureusement propre. On y trouvait un rectangle de moquette impeccable, un grand panier en osier et des coussins déhoussables. Une lucarne basse donnait sur une pelouse où jouaient trois teckels et deux caniches.

Jack Beauchamp hocha la tête.

— Vos prestations sont très soignées. Pour ne pas dire luxueuses.

— Ma mère adore les chiens. Elle estime qu'ils ont droit à ce qu'il y a de mieux.

— Je vois. Harry va être heureux ici.

Il avait donc décidé de leur confier son colley ? D'un côté, Mattie était contente pour sa mère. Mais de l'autre... Comme le week-end prochain était celui de Pâques, elle avait déjà promis d'aider au chenil. Si Jack Beauchamp venait avec son chien, elle le rencontrerait forcément une nouvelle fois. Et justement, elle n'y tenait guère.

— J'ai eu Harry quand il avait trois mois, expliqua-t-il. Il a maintenant six ans et n'est encore jamais allé dans un chenil.

Il semblait beaucoup aimer son chien. Ce qui était un bon point pour lui — le seul que Mattie pouvait lui accorder jusqu'à présent.

— Ne vous inquiétez pas, il sera bien soigné ici, assura-t-elle, tandis qu'il retournait caresser Sophie. Venez voir les installations extérieures.

Elle ferma soigneusement la porte avant de sortir. Derrière les bâtiments du chenil, plusieurs pelouses étaient réservées à l'usage exclusif des chiens. C'était sur l'une d'elles que jouaient les teckels et les caniches. A côté, séparé des petits chiens par un grillage suffisamment haut pour l'empêcher de sauter et de se mêler trop brutalement à leurs jeux, un doberman guettait un pigeon perché sur une branche basse.

— Il va l'attraper ?

Mattie ne put s'empêcher de rire.

— Pas de danger. Ce pigeon le nargue. J'ai déjà vu ce manège cinquante fois.

Jack Beauchamp regarda autour de lui.

— C'est plus confortable que certains hôtels pour humains.

— N'oubliez pas que vous vous trouvez dans un chenil cinq étoiles.

Sa construction avait coûté une fortune et il avait fallu des années à Mme Crawford pour rembourser les emprunts. Mais elle possédait maintenant des installations de première classe dont la réputation n'était plus à faire.

— Tout cela doit représenter beaucoup de travail.

— Beaucoup.

— Je suppose que vous êtes aidées, votre mère et vous ?

— Oui.

Mattie jugea inutile de préciser qu'elle n'était là que le soir et les week-ends.

— L'endroit est bien situé, n'est-ce pas ? On se croirait en pleine campagne, et pourtant nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de Londres.

Le jardin n'était qu'une masse de fleurs printanières aux mille couleurs.

— Idyllique, murmura-t-il.

Ce n'était cependant pas les fleurs qu'il regardait en ce moment, mais son guide. Mattie se raidit.

« Pire dragueur ? Non, ça n'existe pas. »

D'un ton sec, elle déclara :

— Il ne vous reste plus qu'à discuter des conditions d'hébergement avec ma mère.

Mme Crawford les accueillit d'un sourire quand ils regagnèrent son bureau.

— Comment avez-vous trouvé nos installations, monsieur Beauchamp ?

— Parfaites.

Il sourit à son tour.

— Je vous en prie, appelez-moi Jack.

— A condition que vous m'appeliez Diana.

Au contraire de sa fille, Diana Crawford semblait très à l'aise en compagnie de leur visiteur. Elle devait avoir une dizaine d'années de plus que Jack, mais c'était une femme toujours très séduisante. Veuve depuis de nombreuses années, elle avait juré qu'elle ne se remarierait jamais.

— J'ai trop aimé ton père pour pouvoir m'intéresser à un autre homme, disait-elle souvent à Diana.

Mais de quinze à soixante-quinze ans, quelle femme pouvait rester insensible au charme d'un Jack Beauchamp ?

— Comment avez-vous entendu parler du chenil Crawford, Jack ? Était-ce par des amis ? Avez-vous vu notre publicité ?

— J'ai trouvé vos cartes tout à fait par hasard, à l'accueil des bureaux de ma société. Qui les avait mises là ? Je n'en ai aucune idée.

Mattie parut soudain très intéressée par les photos qui ornaient l'un des murs. Pourvu que ni sa mère ni Jack ne remarquent sa soudaine anxiété.

— J'expliquais tout à l'heure à votre fille que jamais Harry n'avait été en chenil, reprit-il. Mais je dois me rendre à Paris le week-end prochain. D'ordinaire, lorsque je pars pour l'étranger, il y a toujours quelqu'un de la famille pour s'occuper de Harry. Cette fois, comme tout le monde est du voyage, il a bien fallu que je trouve une solution.

La famille ? Quelle famille ? Parce qu'en plus, il était marié ?

— Lorsqu'on confie son chien pour la première fois à des étrangers, on s'inquiète, dit Diana. C'est tout à fait naturel. Mais vous n'avez aucun souci à vous faire : je vous assure que nous prendrons bien soin de Harry.

Mattie s'éclaircit la gorge.

— Si vous voulez m'excuser, je, euh... j'ai des choses à faire.

Le problème, c'était que Jack Beauchamp se tenait devant la porte et ne semblait pas vouloir lui laisser le passage.

— Merci de m'avoir fait faire le tour des installations. J'ai été heureux de faire votre connaissance, mademoiselle Crawford.

— Moi aussi, monsieur Beauchamp, rétorqua-t-elle poliment.

— J'espère que nous aurons l'occasion de nous rencontrer de nouveau.

« Moi, j'espère bien que non ! »

Il ne l'avait pas priée de l'appeler par son prénom. Un tel privilège semblait réservé à Diana. Il continuait à la fixer de cet air à la fois moqueur et insolent. Puis enfin, il s'effaça pour lui permettre de passer.

Une fois dehors, elle respira à pleins poumons.

Ainsi, c'était lui, le fameux Jack Beauchamp ! Oh, il était très beau. Charmant, aussi. D'ailleurs, sa mère semblait déjà conquise. Mais Diana Crawford faisait confiance à tout le monde. Même à la jeune employée qui lui avait volé de l'argent l'année passée.

Si Mattie avait pu imaginer qu'en disposant ces cartes dans le bureau de réception de J.B. Industries, elle allait attirer jusqu'ici Jack Beauchamp en personne, jamais elle ne l'aurait fait. A cause de ce geste inconsidéré, elle se retrouvait maintenant dans une drôle de situation.

« Une fois qu'il sera parti, il faudra que j'explique à maman ce qu'il en est », se dit-elle avec résignation.

Parce que l'homme qu'elle avait décrit un peu plus tôt comme un immonde personnage, celui qui devait être exposé sur la place publique et fouetté jusqu'au sang... cet homme-là n'était autre que Jack Beauchamp.

## 2.

— Quel homme charmant ! s'exclama Diana après avoir accompagné son visiteur jusqu'à son coupé sport. On voit tout de suite que ce n'est pas le premier venu, en dépit de l'extrême simplicité dont il fait preuve.

Avec une visible satisfaction, elle poursuivit :

— Il va nous laisser Harry le week-end prochain pour quatre jours. Ce qui fait que le chenil sera pratiquement plein. Tant mieux ! J'ai bien besoin de cet argent pour payer les impôts. Je dois cependant admettre que...

Elle laissa sa phrase en suspens.

— Que t'arrive-t-il, Mattie ? Tu en fais, une tête !

La jeune fille prit une profonde inspiration.

— Si j'avais su..., commença-t-elle.

Et elle s'interrompit. Car ce n'était pas facile d'expliquer dans quelle situation elle se retrouvait — et cela, entièrement par sa faute.

Diana fronça les sourcils.

— Qu'as-tu encore fait ?

Pas de réponse.

— Mattie ?

— Pourquoi me regardes-tu d'un air aussi soupçonneux ?

— Parce que je te connais, ma fille.

Boudeuse, Mattie marmonna :

— Je ne pouvais tout de même pas deviner que Jack Beauchamp, le P.-D.G. de J.B. Industries, allait débarquer ici, la bouche en cœur !

— Et alors ?

— Eh bien...

De nouveau, Mattie se tut. Puis elle prit une profonde inspiration avant de lancer d'un trait :

— Tu as raison. J'ai fait quelque chose. Quelque chose d'affreux !

Lorsque Jack Beauchamp découvrirait le pot aux roses, il changerait sûrement d'avis. Pas de danger, alors, pour qu'il leur confie son colley !

— Raconte, soupira Diana.

Elle avait l'habitude des agissements impétueux de sa fille. Mattie fonçait sans réfléchir... Et ses coups de tête étaient inévitablement suivis par des crises de remords.

La jeune fille hésita.

— Ce n'est pas facile.

— Café ou chocolat ?

Mattie ne sourit même pas. Elle avait l'habitude de se mettre dans des situations impossibles et, au cours des dernières années, elle avait eu plus d'une confession à faire à sa mère.

Si le café était réservé aux petites fautes sans importance, elle avait droit à un chocolat chaud quand il y avait un véritable problème.

Tête basse, elle murmura :

— Je crois que ça mérite un whisky bien tassé.

Diana haussa les sourcils. C'était bien la première fois que Mattie admettait avoir besoin d'un whisky !

— Allons à la maison, décida-t-elle.

Sa fille la suivit sans enthousiasme. Cela n'allait pas être facile d'avouer à sa mère ce qu'elle avait fait. Elle ne comprenait pas elle-même comment elle avait pu agir ainsi. Elle se posait des questions. Était-il possible que, après le vilain tour que lui avait joué Richard, ses réactions soient devenues disproportionnées ? En temps ordinaire, aurait-elle estimé de son devoir de donner une bonne leçon à Jack Beauchamp ? Probablement pas.

Au lieu de lui servir un whisky, Diana prépara du thé. Puis elles allèrent s'installer dans le salon. Quatre chiens — dont Sophie, enfin libérée —, se couchèrent à leurs pieds.

— Alors, Matilda-May ?

Mattie, qui fixait sa tasse d'un air morose, sursauta. Elle détestait qu'on utilise son véritable prénom.

— Ne m'appelle pas ainsi, je t'en supplie ! Ah, quelle idée vous avez eue de me donner le nom de ta mère et celui de la mère de papa !

— Ne change pas de sujet, s'il te plaît. Dis-moi ce qu'il en est.

La jeune fille prit une profonde inspiration.

— Tu te souviens de ce type que je traitais d'immonde personnage ?

— Oui, bien sûr. Celui qui a quatre maîtresses ?

— C'est ça. Eh bien, sais-tu comment il s'appelle ?

— Aucune idée.

— Jack Beauchamp.

— Non !

— Si.

Diana hocha la tête d'un air entendu.

— Je commence à comprendre. C'est le P.-D.G. de J.B. Industries, dont les bureaux se trouvent juste en face de ta boutique ?

— Exact, fit Mattie d'un air sombre.

— Celui qui a chargé sa secrétaire de te commander quatre bouquets qu'il fallait livrer à quatre femmes différentes ?

— Exact. Remarque, il est fidèle. A Noël, j'avais déjà dû livrer des fleurs aux mêmes personnes.

La jeune fille soupira. Comment avait-elle pu se montrer aussi stupide ? Sur le moment, pourtant, elle s'était cru très subtile. Mais maintenant qu'elle avait vu Jack Beauchamp de près, elle redoutait la manière dont il allait réagir — si du moins il apprenait qu'elle était l'auteur de cette farce de mauvais goût.

Cela risquait de lui faire un tort considérable. Son magasin de fleurs marchait si bien ! Elle avait de nombreux contrats pour renouveler les fleurs et les plantes vertes dans une douzaine de bureaux du

voisinage. Dont ceux de J.B. Industries. *J.B.* comme Jack Beauchamp.

S'il se fâchait — et il y avait de quoi —, elle pouvait perdre tous ces contrats lucratifs.

— Tu as bien envoyé les fleurs, Mattie ?

— Oui.

— Alors, où est le problème ?

La jeune fille baissa la tête d'un air coupable.

— Il avait écrit les cartes destinées à accompagner les bouquets...

Honnêtement, à vingt-trois ans, il était temps qu'elle arrête de jouer des tours de ce genre !

— ... et je me suis trompée. Volontairement.

— Comment ça ?

— Eh bien, j'ai mélangé toutes les cartes. Celle destinée à Tina est allée chez Cally, celle de Sally chez Sandy, etc. Aucune n'a reçu la sienne.

— Oh, Mattie !

— Il ne s'était guère cassé la tête. Il avait écrit la même chose à toutes. *Sandy, de la part de J. qui t'adore. Cally, de la part de J. qui t'adore, etc.*

Elle soupira.

— Je sais ! C'était stupide. Mais... maman, tu pleures ?

Diana s'était caché la tête entre les mains. Quand elle laissa retomber ses bras, sa fille s'aperçut qu'au lieu de pleurer, elle riait.

— Ce n'est pas drôle, grommela-t-elle, presque vexée.

— Tu es impossible. Tu trouves toujours le moyen de te mettre dans des situations invraisemblables. Mais maintenant, ma fille, il ne te reste plus qu'à aller tout lui expliquer. Et t'excuser platement.

Mattie fit la grimace.

— Tu crois ?

— C'est la seule chose à faire.

— Arrête de rire ! Tu ne te rends pas compte ? Il va me tuer.

— Pas de risque. Prétends t'être trompée. Il faut qu'il sache qu'il y a eu une erreur dans la livraison des bouquets. Parce que s'il découvre cela par lui-même, tu te retrouveras dans de bien mauvais draps.

— Je perdrai la clientèle de J.B. Industries, admit la jeune fille. Et il ne faudra pas compter sur lui pour me faire de la publicité.

— Il ne m'en fera pas non plus, murmura Diana qui avait soudain cessé de rire.

— Tu crois vraiment que je dois aller le voir ?

— Il vaut mieux prendre les devants. Sinon c'est lui qui ira te trouver pour te demander des éclaircissements.

— De plus, il a dit qu'il passait le week-end de Pâques à Paris avec sa famille. Tu imagines ? Il a déjà une femme, des enfants... et quatre maîtresses par-dessus le marché.

— Il mène sa vie comme il l'entend, coupa Diana. Cela ne te regarde pas.

— N'empêche que c'est dégoûtant.

— Ce n'est pas à toi de lui donner des leçons de morale.

— Je le sais bien, mais...

Mattie laissa de nouveau échapper un profond soupir.

— Bon, j'irai demain lui dire qu'il y a eu une petite erreur et que je suis navrée.

Déjà, son optimisme reprenait le dessus.

— Après tout, que peut-il me faire ? Il ne va pas me manger, quand même.

Mais le lendemain matin, lorsqu'elle se trouva en face de Jack Beauchamp, dans le plus impressionnant des bureaux, la jeune fille se sentit beaucoup moins sûre d'elle.

Déjà, lorsqu'elle avait pris son petit déjeuner avec sa mère, avant de partir pour Londres, elle se sentait dans ses petits souliers. Mais ce n'était rien, comparé à l'appréhension qu'elle éprouvait maintenant.

Vêtu d'un costume anthracite à la coupe parfaite, Jack Beauchamp paraissait beaucoup plus intimidant qu'en jean. Et comme il avait l'air calme ! Peut-être parce qu'il n'y avait pas encore eu de drame dans sa vie privée ? Aucune des femmes qu'il prétendait adorer ne se serait donc manifestée ?

Mattie s'éclaircit la gorge.

— Monsieur Beauchamp...

— Jack, coupa-t-il en se carrant dans son fauteuil en cuir noir. Ma secrétaire m'a dit que vous aviez téléphoné ce matin, dès l'ouverture des bureaux, en insistant pour me voir d'urgence.

La secrétaire lui avait tout d'abord répondu que l'emploi du temps de M. Beauchamp était très chargé. Il avait fallu que Mattie précise que non seulement elle était la fleuriste du coin, mais aussi que sa mère possédait le chenil où Harry devait passer le prochain week-end, pour que l'employée consente à lui allouer quelques minutes avant 13 heures. Après cela, M. Beauchamp avait un déjeuner d'affaires.

Et il était déjà 12 h 50 ! Mattie n'avait guère de temps pour expliquer ce qui l'amenait.

— Y a-t-il un problème avec la réservation que j'ai faite au chenil ? s'inquiéta Jack.

— Pas que je sache.

Il haussa les sourcils.

— Alors pourquoi avez-vous demandé à me voir toutes affaires cessantes ?

Sa voix se fit caressante.

— Voyons, laissez-moi deviner...

Un sourire sexy lui vint aux lèvres tandis que Mattie pâlisait. Seigneur, qu'était-il en train d'imaginer ? Quatre femmes ne lui suffisaient donc pas ?

Ce matin-là, la jeune fille portait ce qu'elle appelait son uniforme de travail. Un strict tailleur marine et un léger pull blanc. D'ordinaire, elle se sentait à l'aise dans ce genre de tenue. Pas ce matin. Elle crispa l'une contre l'autre ses mains moites.

— Je... je ne travaille pas à temps complet au chenil. J'aide ma mère seulement pendant les week-ends. Et parfois le soir.

— Que faites-vous le reste du temps ?

— Vous êtes l'un de mes clients.

Il ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Pas possible ! Ecoutez, Mattie, avant que j' imagine Dieu sait quoi, dites-moi vite quelle est votre véritable profession.

Et voilà ! Il se moquait d'elle de nouveau.

— Ma profession est fort respectable, déclara-t-elle d'un air pincé. Je suis fleuriste.

— Tiens donc !

— La boutique du coin de la rue, Aux mille et une fleurs, m'appartient.

— Voilà pourquoi votre visage m'était vaguement familier, dit-il en hochant la tête. J'avais dû vous apercevoir.

D'une voix qui claqua comme un coup de fouet, il lança :

— Votre visite aurait-elle quelque chose à voir avec une erreur concernant certains bouquets que j'ai fait livrer juste avant le week-end ?

Cela signifiait que l'une des quatre femmes — au moins — avait dû lui signaler la méprise.

— J'avais l'intention de vous contacter moi-même à ce sujet, poursuivit Jack Beauchamp.

— Je... je me doutais bien que j'allais recevoir votre visite, balbutia-t-elle.

— Et vous vous êtes dit que vous alliez désamorcer la crise en prenant les devants ?

— Faute avouée est à moitié pardonnée, non ? rétorqua-t-elle.

Regrettant déjà son impertinence, elle reprit :

— Hier soir, en mettant de l'ordre dans mes papiers, je me suis aperçue que je m'étais trompée...

Il se leva et, en quelques enjambées, la rejoignit. Mattie était grande, mais elle se sentit soudain minuscule à côté de cet homme qui la toisait en croisant les bras.

— Et *quand* exactement avez-vous compris votre erreur ?

— Je vous l'ai dit : hier soir.

Jack Beauchamp consulta sa montre ultraplate.

— Désolé, mais je n'ai pas une seconde de plus à vous consacrer. Je suggère donc que nous nous retrouvions en fin de journée pour dîner et reprendre cette intéressante conversation.

Mattie, qui était bien loin de s'attendre à une pareille proposition, riposta d'instinct :

— Non, non. Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Parce que... euh...

Elle le fixa d'un regard étincelant.

— Primo, vous êtes marié ! lança-t-elle. Et secundo, vous avez au moins quatre maîtresses !

Une fois de plus, sa nature impulsive avait repris le dessus. Une fois de plus, elle avait dit ce qu'il ne fallait pas. Ah, c'était bien la peine d'être venue ici pour prétendre avoir commis une regrettable erreur ! Mais comment aurait-elle pu réagir autrement quand cet homme essayait de l'ajouter en bas d'une liste probablement interminable de conquêtes ?

La porte s'ouvrit derrière eux.

— Jack ? Je te dérange ? Tu m'avais dit de passer à 13 heures pour déjeuner.

Une femme superbe venait de faire son entrée dans le bureau. Tout le monde devait se retourner sur cette splendide créature aux cheveux d'ébène, vêtue d'un élégant ensemble du même gris-bleu que celui de ses yeux.

— Tu ne me déranges pas du tout, assura-t-il. Mattie et moi étions en train d'organiser notre soirée.

Avait-il deviné que la jeune fille était sur le point de fuir ? Il la saisit fermement par le bras avant de faire les présentations.

— Mattie, voici ma sœur Alexandra.

Sa sœur ! Et il s'imaginait qu'elle allait le croire ?

Alexandra serra la main de Mattie en souriant chaleureusement.

— Excusez-moi d'être entrée comme dans un moulin. Claire, la secrétaire, n'était pas dans son bureau, et comme je pensais que Jack était seul...

Mattie tenta d'échapper à la poigne de fer du chef d'entreprise.

— Je... je partais, de toute façon, balbutia-t-elle.

— Une seconde, Mattie ! Nous n'avons encore rien décidé pour ce soir. Et il faut absolument que nous discutons tranquillement. Le dîner est toujours exclu ?

— Je vous ai dit que ce n'était pas possible.

— Alors allons prendre un verre dans un endroit tranquille.

Ce n'était pas une suggestion, mais un ordre.

— Je passerai vous prendre au magasin vers 19 heures. D'accord ?

La jeune fille se contenta de hocher affirmativement la tête. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ?

— A tout à l'heure, dit-il en la lâchant enfin.

Elle leur adressa un sourire contraint avant de s'éclipser.

Que se passerait-il ce soir ? Certainement rien de bon. Jack Beauchamp ne semblait pas être de ceux qui pardonnent aisément une mauvaise farce.

### 3.

— Vous avez changé les noms exprès, n'est-ce pas ?

Mattie avala une gorgée de vin blanc de travers. Elle s'étrangla et se mit à tousser, tandis que les larmes lui venaient aux yeux.

Jack se mit à lui taper dans le dos, si fort qu'elle en eut la respiration coupée.

— Maintenant, attendez un peu avant de parler, recommanda-t-il.

Il lui tendit un mouchoir impeccable plié en quatre.

— Tenez, essuyez-vous les yeux.

Curieusement, il n'avait pas l'air fâché. Seulement amusé — très amusé.

— Ça va mieux, maintenant ?

— Oui.

Lorsqu'elle surprit des traces noires de mascara sur le mouchoir fraîchement repassé, elle comprit pourquoi Jack avait envie de rire.

Pas elle. Elle avait peut-être l'air d'un clown, mais elle ne trouvait pas cela drôle pour autant.

— Alors, ça va mieux ? redemanda-t-il en souriant.

Plutôt étrange ce sourire. Ne venait-il pas de lui dire qu'il la soupçonnait d'avoir mélangé les cartes à dessin ?

— Je vous ai dit que je m'étais aperçue de ce... euh, de cette erreur hier, en rangeant des papiers.

— C'est ce que vous prétendez. Mais votre remarque au sujet d'une femme et de quatre maîtresses semble cependant impliquer autre chose. Vous avez décidé de me donner une leçon ? C'est ça ?

Oui, il avait *tout* deviné.

— Eh bien ? insista-t-il.

Si elle avait pu savoir à l'avance dans quelle situation elle allait se retrouver, elle aurait réfléchi avant d'agir. Réfléchir ? Malheureusement, elle n'en prenait jamais le temps. Elle se lançait, tête baissée. Après cela, elle pouvait bien avoir des regrets... Il était toujours trop tard — hélas !

Plus elle pensait à ce qu'elle avait fait, plus les remords l'assaillaient. Comment avait-elle pu agir d'une manière aussi peu professionnelle ? En quoi cela la regardait-il que l'un de ses clients ait des douzaines de petites amies ? Elle était payée pour livrer des fleurs, pas pour porter des jugements sur la moralité de ceux qui poussaient la porte de sa boutique.

— Voyez-vous, Mattie..., commença-t-il.

Elle regarda autour d'elle d'un air paniqué. C'était vraiment un joli pub, et dans d'autres circonstances, elle aurait apprécié l'endroit. Mais comment l'aurait-elle pu en ce moment, quand, assis à côté d'elle sur la banquette, Jack lui bloquait le passage ? De toute manière, en admettant qu'elle ait

réussi à s'enfuir, il l'aurait vite rattrapée. Car même s'il passait ses journées derrière son bureau, ce don Juan avait le physique d'un sportif entraîné.

— Voyez-vous, Mattie, reprit-il, je n'ai pas oublié la conversation que j'ai entendue par hasard à mon arrivée au chenil. Vous parliez à votre mère d'un immonde personnage, d'un horrible dragueur...

La jeune fille parut se rétrécir sur elle-même tandis qu'il ajoutait :

— Cet immonde personnage aurait-il par hasard quatre maîtresses ?

Elle jugea plus sage de garder le silence. Mais Jack Beauchamp n'avait visiblement aucune intention de la laisser tranquille.

— Allons, Mattie ! insista-t-il. Répondez-moi. Hier, ça ne vous gênait pas de dire ce que vous aviez sur le cœur.

A quoi bon nier ce qui était maintenant une évidence ?

— Oui, c'était bien de vous que je parlais à ma mère, admit-elle, tête basse. Mais ce n'est pas pour ça que... euh, que les cartes...

— Oui ?

— Tout le monde peut faire des bêtises, non ? s'écria-t-elle brusquement. Même vous.

— Je n'ai jamais dit le contraire. Donc, vous reconnaissez avoir fait une bêtise ?

— Ecoutez, c'est moi qui suis venue vous trouver ce matin pour m'excuser d'avoir commis des erreurs...

— *Des erreurs*, releva-t-il. Cela signifierait-il qu'il y en ait plus d'une ? Chacune de mes cartes aurait-elle été par hasard envoyée à une autre destinataire ?

Aïe ! La situation devenait à chaque instant un peu plus délicate. La jeune fille tenta de reprendre la situation en main.

— Hier, vous avez mentionné l'existence de votre famille. Je suppose que vous avez une femme et des enfants ?

— Je n'ai ni femme ni enfants. Mais des parents et plusieurs sœurs. Vous avez d'ailleurs rencontré l'une d'elles aujourd'hui : Alexandra.

Mattie parut fort sceptique.

— Et ce serait avec votre famille que vous iriez passer les fêtes de Pâques à Paris ?

Il ne s'imaginait tout de même pas qu'elle allait le croire. Paris était une ville faite pour les amoureux. Et si un homme d'une trentaine d'années, aussi séduisant que Jack Beauchamp, allait y passer un week-end, c'était avec une jolie femme, sûrement pas avec ses parents.

« Il me prend vraiment pour une parfaite idiote », pensa-t-elle.

— Oui, nous allons tous en France. Alexandra vient de se fiancer et nous avons décidé de fêter l'événement au restaurant de la tour Eiffel.

« Il raconte n'importe quoi. S'il croit que je vais gober tout ça ! »

— Donc, vous n'êtes pas marié ? reprit-elle avec méfiance.

— Et je n'ai pas non plus quatre maîtresses.

— Plus maintenant, en tout cas, ne put s'empêcher de lancer Mattie avec un sourire sarcastique.

Il n'avait pourtant pas l'air d'un homme qui vient d'essayer plusieurs scènes de jalousie successives. Mais même si elles lui avaient toutes dit ce qu'elles pensaient de lui, cela le laissait peut-être complètement indifférent. Avec un physique comme le sien, il devait avoir l'habitude de voir les femmes lui tomber dans les bras.

Et il savait s'arranger pour garder une certaine liberté de mouvement. Par exemple, il n'avait eu aucun mal à se libérer ce soir pour l'emmener dans ce pub.

— Savez-vous à quoi je pense en ce moment, Mattie ?

Elle haussa les épaules.

— Dites toujours. Au point où j'en suis !

— Si votre père vous avait donné un peu plus de fessées quand vous étiez petite, cela vous aurait fait le plus grand bien.

Le sourire sarcastique de la jeune fille disparut.

— Ç'aurait été difficile, pour la bonne raison que mon père est mort quand j'avais trois ans.

Elle n'avait qu'un très vague souvenir du disparu. Un homme très grand et très fort qui la portait sur ses épaules. Il riait toujours, aussi. D'ailleurs, à l'époque, sa mère était, elle aussi, tout le temps en train de rire.

Elle soupira.

— Pardonnez-moi, murmura Jack. Cela a dû être très dur pour vous.

— Pour ma mère, surtout, corrigea-t-elle. Moi, j'étais trop petite pour comprendre vraiment.

Elle s'attendait à ce que Jack se remette à lui faire la leçon. Mais il demeurait silencieux. Surprise, elle leva les yeux vers lui et s'aperçut qu'il restait plongé dans ses pensées.

Soudain, il prit la parole.

— Il faut que je vous dise, Mattie, que votre comportement irresponsable m'a mis dans une situation très embarrassante.

Que répondre à cela ? Elle préféra se taire. Ses protestations étaient désormais inutiles puisque Jack savait désormais qu'elle avait fait exprès de mélanger les cartes qui accompagnaient les bouquets.

— Oui, je me trouve maintenant dans une situation fort embarrassante, répéta-t-il. Evidemment, il y aurait bien un moyen pour tout arranger...

Mattie retint sa respiration. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il allait proposer, mais elle avait déjà l'intuition que cela n'allait pas lui plaire.

— Avez-vous un passeport valide ?

— Oui, naturellement.

Soudain méfiante, elle fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Je viens de vous dire que j'allais à Paris le week-end prochain.

— A l'occasion des fiançailles de votre sœur Alexandra.

— Exact.

Il prit un air navré, et elle eut soudain l'impression qu'il jouait la comédie.

— Je ne devais pas me rendre seul à Paris.

— Vous m'avez dit que vous seriez avec votre famille.

— Laissons ma famille de côté. Maintenant, il s'agit de moi seulement. Je reprends : je ne devais pas aller là-bas seul, mais puisque vous avez un passeport valide, tout peut encore s'arranger.

Mattie laissa échapper une brève exclamation. Elle comprenait enfin où il voulait en venir. L'une des quatre destinataires des bouquets était censée l'accompagner à Paris.

« A cause de moi, elle a rompu... Et maintenant il veut que je la remplace ! Quelle histoire de fous ! »

En choisissant ses mots, elle déclara :

— Désolée, il ne faut pas compter sur moi, monsieur Beauchamp. Soit, je vends des fleurs. Mais personnellement, je ne suis pas à vendre, même pour un petit week-end à Paris.

— Sûr ?

— Certainement pas ! s'écria-t-elle, les joues rosies, les yeux étincelants.

« Seigneur, pour qui la prenait-il ? »

— Paris au printemps..., fit-il, tentateur. Vous connaissez une ville plus romantique ?

— Non, pour la bonne raison que je ne connais pas Paris, rétorqua-t-elle d'un air buté.

— Eh bien, voilà l'occasion de remédier à cette lacune.

— Ecoutez, j'admets vous avoir compliqué la vie, déclara-t-elle sans beaucoup de confusion. Rien n'est cependant perdu. Avec votre physique et votre charme, plus la perspective d'un séjour à Paris, vous devriez trouver facilement une remplaçante.

Il laissa échapper un rire amusé.

— Vous pensez que je suis séduisant ?

Oui, c'était le plus séduisant des hommes, elle ne pouvait pas le nier. Et près de lui, elle se sentait plus féminine que jamais.

« Mais je ne suis pas assez stupide pour me laisser abuser par ses sourires. Je sais bien que c'est un dragueur fini. »

Il fit la grimace.

— En moins d'une semaine, vous croyez vraiment que j'aurai le temps de convaincre quelqu'un ?

— Vous devriez pouvoir vous débrouiller.

— Alors, vous ne me trouvez pas trop mal ? insista-t-il. Selon vous, j'aurais même un certain charme ?

— Je ne dis pas que toutes les filles y succomberaient.

Bien décidée à mettre les choses au point, elle ajouta :

— Moi-même, j'y suis parfaitement insensible.

— Hum !

Après un silence, il grommela :

— Par votre faute, j'ai quand même un problème. Vous m'avez causé du tort. Par conséquent, il ne vous reste plus qu'à réparer.

— Mais c'est du chantage ! Pour qui me prenez-vous ?

— Tout de suite, elle monte sur ses grands chevaux ! J'ai l'impression que l'impulsivité est votre plus grand défaut, Mattie.

— Vous n'êtes pas le premier à me le dire, soupira-t-elle.

— Laissez-moi vous faire part de ma proposition avant de dramatiser. Sachez, ma chère, que je n'en veux pas à votre vertu. Nous aurions des chambres séparées.

Malgré elle, une image très précise s'imposa à Mattie. Elle se vit endormie dans les bras de Jack, au milieu d'un grand lit...

Il lui sourit.

— Si nous partagions la même chambre, nous ne dormirions guère, murmura-t-il.

Elle devint écarlate. Comment avait-il pu deviner ses pensées ?

— Vous pouvez bien aller à Paris tout seul, suggéra-t-elle d'un ton revêche. Pour une fois, tâchez d'oublier vos admiratrices. Ça vous permettra de vous consacrer à votre famille.

— Plus Thom, le fiancé de ma sœur. Plus les parents de Thom.

Il marqua une pause avant d'ajouter, presque du bout des lèvres :

— Plus Sharon,

Mattie ne s'y trompa pas.

— Encore une de vos adoratrices ! lança-t-elle.

— Je m'en passerais bien.

— Mais elle insiste ?

— Exactement. Et comme Sharon est la sœur de Thom, je ne peux pas l'envoyer promener. Pour avoir la paix, j'ai pensé que si j'arrivais à Paris avec une fille sur les talons...

— Eh bien, merci ! Vous me prenez pour un chien ?

— Ce n'était pas vous qui deviez m'accompagner à l'origine.

Non. C'était Sally. Ou Cally, ou Sandy, ou encore Tina...

— Qu'est-ce qui ne vous plaît pas chez cette Sharon ?

— Un homme d'honneur comme moi ne peut pas le dire.

Si elle avait été en train de boire, Mattie se serait de nouveau étranglée. Un homme d'honneur ! Lui !

Mattie secoua la tête.

— Désolée, j'ai une affaire à mener. Je ne peux pas me permettre de quitter Londres pendant trois jours.

— Quatre. Du vendredi au lundi. Vous pouvez très bien partir : vous avez une assistante et un livreur, non ?

— Que ce soit pour deux jours, quatre ou six, je refuse de vous accompagner.

— Méfiez-vous, Mattie.

Soudain, sa voix devint très dure tandis qu'il ajoutait :

— Vous vous permettez de chambouler toute mon existence et vous croyez que vous allez vous en tirer à si bon compte ?

Oui, c'était bien du chantage. Mais elle n'osait plus protester. Car si elle se retrouvait dans ce piège, c'était bien sa faute.

Tant de femmes sauteraient sur l'occasion d'aller à Paris avec cet homme... et elle faisait la fine bouche ?

Un beau voyage, sûrement dans des conditions de luxe, et des chambres séparées — il l'avait bien précisé. Que demander de plus ? Honnêtement, la punition aurait pu être plus sévère.

— Comment expliquer ça à ma mère ?

Cette objection était de pure forme. N'était-elle pas entièrement libre ? Même si elle vivait sous le même toit que Diana, cette dernière estimait ne pas avoir à intervenir dans la vie d'une fille de vingt-trois ans.

— Pour votre mère, je suppose que je suis le parfait salaud ? Le pire des dragueurs ?

Soudain, Mattie se sentit incapable de rencontrer le regard de Jack.

— Il n'y a qu'à lui expliquer franchement ce qu'il en est, suggéra-t-il.

— Quoi ? Vous voulez lui raconter que vous m'avez fait un vilain chantage ? Que si je ne vous accompagne pas à Paris, vous me contraignez à la faillite ?

— Je n'ai jamais dit ça !

— Vous l'avez pensé.

— Pas sérieusement.

— Je ne vous crois pas. Vous êtes un...

Elle avait été sur le point de le traiter encore une fois de tous les noms. Grâce au ciel, elle s'était tue à temps !

— Vous n'aurez qu'à raconter à votre mère que vous allez à Paris avec moi pour m'aider. En amie.

— Nous ne sommes pas amis.

— Il faudra bien que nous le devenions si nous partons ensemble. Alors, c'est oui ?

Malgré elle, Mattie se sentit soudain en proie à une étrange surexcitation. Enfin, il se passait quelque chose de différent dans son existence plutôt routinière.

Elle se fit cependant encore un peu prier.

— Ai-je le choix ? demanda-t-elle du bout des lèvres.

— Pas vraiment.

— Chambres séparées ?

— Je vous l'ai dit.

Il sourit de nouveau. Ce sourire qui avait le don de faire accélérer les battements du cœur de la jeune fille.

— Rêvez un peu, Mattie... Les quais de la Seine, l'Arc de triomphe, les Champs-Élysées, les musées, les vieux quartiers pleins d'histoire, les magasins...

Il n'avait pas besoin de lui dire de rêver : elle rêvait déjà.

## 4.

— Quoi ? Tu vas *où* ? Et avec *qui* ?

Diana regardait sa fille avec incrédulité. Mattie avait attendu le lendemain matin, à l'heure du petit déjeuner, pour annoncer la nouvelle. La réaction maternelle n'avait rien d'encourageant.

— Je vais à Paris. Avec Jack Beauchamp.

Mattie était toujours en pyjama et en robe de chambre. Sa mère, en revanche, était déjà prête, car elle se levait toujours de très bonne heure pour faire le tour du chenil.

— Mais nous aurons des chambres séparées, précisa-t-elle.

— Ah, bon !

Diana n'était pas encore remise du choc.

— Des chambres séparées ? murmura-t-elle. Cela me semble effectivement de mise quand on ne se connaît que depuis quarante-huit heures.

Elle fronça les sourcils.

— Alors c'est de cette manière que tu as décidé d'arranger les choses avec Jack Beauchamp ?

— L'idée vient de lui. Avoue que, comme punition, il y a pire qu'un week-end à Paris, fit-elle avec un sourire forcé.

— J'ai quand même peine à croire qu'il t'ait proposé une solution pareille.

Diana secoua la tête.

— Oh, Mattie, tu es vraiment impossible !

Mattie avait souvent entendu cette exclamation désolée au cours des années. Mais cette fois — rêvait-elle ? —, il y avait des larmes dans les yeux de sa mère.

Elle lui pressa la main.

— Tout se passera bien, maman. Ne t'inquiète pas. Et n'oublie pas que tu auras le chien de Jack Beauchamp en otage.

— C'est vrai...

Diana secoua la tête.

— Honnêtement, je n'arrive pas à croire que tu vas partir pour Paris avec lui.

— Dimanche, tu le trouvais sympathique.

— Oui.

La mère de la jeune fille eut un rire quelque peu confus.

— Je me demandais même s'il en existait d'autres comme lui... en version un peu plus âgée, quand même.

Elle soupira.

— Oui, je le trouvais sympathique, reprit-elle. Mais c'était avant qu'il ne décide d'embarquer ma fille en week-end, après l'avoir vue seulement deux fois.

— Trois, corrigea Mattie.

A ce moment-là, un coup bref retentit à la porte de la cuisine, et la jeune femme crut rêver quand elle vit entrer... Jack Beauchamp en personne. Costume sombre, chemise crème, cravate discrète... Pour se préparer et venir jusqu'au chenil Crawford, il avait dû se lever très tôt, car il était à peine 8 heures du matin.

Et il avait un bouquet de jonquilles à la main, ce qui laissa Mattie songeuse. Où avait-il bien pu trouver un fleuriste ouvert pour pouvoir acheter des jonquilles ?

— Que faites-vous ici ? interrogea-t-elle sans la moindre aménité.

— Vous n'êtes pas plus aimable que ça au réveil ?

Il lui adressa un grand sourire.

— Bonjour, Mattie.

Comme elle n'avait pas répondu, il déclara, tout en offrant les fleurs à Diana :

— De toute façon, ce n'est pas vous que je venais voir, mais votre mère.

Sans ménagement, il poussa la jeune fille vers la porte.

— Allez donc vous préparer. Il faut que vous alliez à Londres, non ? Je dois parler à Diana.

D'ordinaire, Mattie n'avait pas la langue dans sa poche. Mais, cette fois, elle ne trouvait rien à dire. Comment cet homme osait-il se présenter chez elles à une heure pareille ? Pour lui donner des ordres, en plus !

Et d'où venaient ces jonquilles ? Il était capable de les avoir cueillies dans leur propre jardin.

La jeune fille ne se sentait pas du tout à son avantage avec ses cheveux ébouriffés et sa vieille robe de chambre. Mais qui pouvait s'attendre à recevoir une visite à une heure aussi matinale ?

— Cela ne vous ennuie pas de nous laisser, Mattie ? reprit-il plus doucement.

— Puisque c'est vous qui commandez, maintenant...

Elle sortit d'un air digne, en emportant sa tasse encore à moitié pleine. Avant de sortir, elle réussit à adresser un sourire moqueur à Jack.

— En tout cas, nous avons un otage.

Jack fronça les sourcils.

— Un otage ? répéta-t-il.

Visiblement, il était perdu. Quant à Mattie, elle était furieuse. Soit, ils devaient se retrouver le soir pour mettre au point les détails de ce week-end. Mais jamais il n'avait été question qu'il débarque chez elles à l'aube !

Si elle avait su qu'il viendrait, elle se serait habillée avant de descendre.

Tout en gravissant l'escalier, elle haussa les épaules. Car tout cela n'avait guère d'importance : quoi qu'elle porte, Jack n'avait pas l'air de la trouver spécialement attirante. Pour lui, elle ne représentait rien d'autre qu'un pis-aller, une sorte de protection contre cette Sharon. Il aurait préféré cent fois emmener Sandy, Sally, Cally ou Tina...

Elle prit tout son temps pour prendre une douche, puis elle se maquilla avant de revêtir un tailleur noir qui affinaient encore sa longue silhouette.

En contemplant son reflet dans la glace, elle hocha la tête avec satisfaction.

Elle se sentait beaucoup plus sûre d'elle, maintenant, pour descendre et faire face à Jack. Malheureusement, il n'était plus là. Dans un vase en porcelaine, les jonquilles semblaient la narguer.

La jeune fille trouva sa mère seule au chenil.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

Sa question parut surprendre Diana.

— Mais oui.

Mattie lui adressa un coup d'œil impatient. Ce n'était pas tous les jours qu'elles recevaient une visite à 8 heures du matin !

— Il est parti ?

— Oui, il avait un rendez-vous à l'autre bout de Londres, dit Diana en caressant Sophie. Il paraît qu'il doit te voir ce soir.

Et c'était seulement pour dire cela qu'il était venu ?

— Tu vas être en retard, Mattie. Tu devrais être en route depuis au moins 10 minutes.

— Ma chère mère...

— Ne m'appelle pas ainsi, ça me donne l'impression d'avoir au moins cent ans.

— Pourquoi est-il venu ?

Diana éclata de rire.

— Tu es tellement transparente, ma chérie ! On ne peut pas résister au plaisir de te taquiner un peu.

Retrouvant son sérieux, elle enchaîna :

— Il voulait simplement m'expliquer la situation et me confirmer qu'il n'avait aucune visée sur la vertu de mon bébé.

Mattie sursauta. Quelle idée avait eue Jack de venir parler de cela à sa mère ! Ridicule !

— Je te l'avais déjà dit, dit-elle avec irritation.

— Bien sûr, mais Jack tenait à me rassurer.

Elle l'appelait par son prénom tout naturellement, alors que Mattie avait encore du mal à le traiter aussi familièrement.

« Mais après ce week-end, il est probable que je reviendrai en le traitant de tous les noms », se dit-elle en pinçant les lèvres.

— N'aie pas l'air si désappointée, se moqua Diana.

— Maman !

Celle-ci lui tapota la main.

— Je préfère cela. Quand tu dis : « mère » d'un ton désapprobateur, je me sens tellement vieille !

— Vieille, toi ? Oh, non !

Mattie fit un rapide calcul et jugea que sa mère ne devait avoir, tout au plus, qu'une dizaine d'années d'écart avec Jack.

« En fin de compte, c'est elle qu'il aurait dû emmener en week-end », pensa Mattie.

Curieusement, cette idée la mit mal à l'aise.

A son corps défendant, elle se sentait assez attirée par cet homme, en dépit de ses manières dissolues. Cependant, à la perspective de passer quatre jours à Paris avec lui, tous les signaux se mettaient au rouge et clignotaient. Attention, danger !

\* \* \*

— Vous avez parlé de moi à votre famille ? s'écria Mattie. Quand ?

— J'ai déjeuné chez mes parents aujourd'hui.

Ils étaient assis face à face dans l'élégant restaurant où Jack avait réservé une table pour deux. Il semblait être un habitué de l'endroit : le maître d'hôtel ne l'avait-il pas accueilli avec chaleur, en l'appelant par son nom ?

— Et qu'avez-vous bien pu raconter à mon sujet ? reprit Mattie d'un ton rogue. Vous ne me connaissez même pas.

En souriant, il déclara :

— J'ai simplement dit que je viendrais avec une certaine Mattie Crawford.

Quand il la regardait ainsi, la jeune fille se sentait infiniment troublée. Il y avait un certain temps qu'elle n'était pas sortie avec un homme. Depuis six mois, en fait. Depuis que Richard lui avait annoncé qu'il se mariait, elle s'était terrée dans son coin, refusant toutes les invitations. Mais soudain, les choses changeaient. La veille, elle avait pris un verre avec Jack. Aujourd'hui, ils dînaient ensemble. Et vendredi, en tout bien tout honneur, ils partiraient en week-end.

Il lui prit la main.

— Il faut que nous apprenions à nous connaître, toi et moi, pour faire illusion.

*Toi et moi.* Pure comédie ! Malgré tout, cela la troublait infiniment quand Jack la tenait ainsi. Au prix d'un réel effort, elle réussit à parler d'un ton détaché.

— Oui, je suppose qu'il va falloir faire illusion, grommela-t-elle, tout en se dégageant.

— A propos, de quel nom Mattie est-il le diminutif ? demanda-t-il. Car je suppose que ce n'est pas ton vrai nom ? Tu comprends, il faut que je sache quoi répondre si on me pose des questions.

— En réalité, je m'appelle Matilda-May, répondit-elle sans enthousiasme.

Elle détestait ce prénom. Il paraissait si vieillot ! Mais ce n'était pas l'avis de Jack.

— Matilda-May ? répéta-t-il. Charmant. Honnêtement, jamais je ne l'aurais deviné.

Mattie regarda autour d'elle. Toutes les femmes étaient d'une rare élégance. Sa petite robe noire lui parut soudain bien ordinaire. Elle décida de s'offrir quelques tenues élégantes pour ce voyage à Paris. Et tant pis si elle dépensait toutes ses économies dans les boutiques.

— Et moi, comment aurais-je pu deviner que ton vrai prénom est Jonathan et pas Jack ? lança-t-elle d'un ton accusateur.

— On m'a baptisé Jonathan comme mon grand-père maternel. Lui, on l'appelait John.

— Et comme toi, on t'appelle Jack, il ne reste pas un seul Jonathan. Vous avez l'air plutôt compliqués, dans votre famille.

Là-dessus, elle adressa un sourire au serveur qui lui apportait des coquilles Saint-Jacques. Elle avait jugé plus simple de commander exactement la même chose que Jack, jugeant que ce dernier, qui avait forcément l'habitude de restaurants de ce genre, ne pouvait pas se tromper dans son choix.

— A propos de famille, combien serons-nous samedi prochain, pour ce dîner sur la tour Eiffel ? interrogea-t-elle.

— Avec nous deux ? Quinze.

— Quinze ? Oh, là, là !

Mattie était loin de s'attendre à devoir faire face à autant d'inconnus à la fois. D'ordinaire, pourtant, elle se liait facilement avec les gens. Mais avec la famille de Jack, ce serait forcément différent.

— Ne t'inquiète pas, dit Jack en lui pressant la main. Tout se passera bien. Et puis je serai avec toi lorsque tu rencontreras ma famille.

Parce qu'il croyait peut-être que cela allait rendre les choses plus faciles ! Quand il était seul, déjà, il réussissait à troubler Mattie.

« Qu'est-ce que ça va être si je me trouve devant quatorze Beauchamp ou associés ! » pensa-t-elle avec désarroi.

— Mange donc tes coquilles Saint-Jacques tant qu'elles sont chaudes.

Malheureusement, Mattie n'avait pas faim. Même pas pour de délicieuses coquilles Saint-Jacques.

— Elle est comment ? demanda-t-elle.

— Goûte.

Jack venait de piquer l'une des noix avec sa propre fourchette et la tendait à Mattie.

— Ouvre la bouche.

Sans réfléchir, elle s'exécuta. Ce geste était de ceux que faisaient les amoureux. Amoureux ? Eux ?

Ah, sûrement pas !

— Elles sont bonnes, non ?

— Euh... oui. Tu n'as pas compris. Ce n'était pas du plat que je parlais, mais de ta famille.

— Ah !

— Elle est comment ? redemanda-t-elle.

— Banale. Comme moi.

Le problème, c'était qu'il n'y avait vraiment rien de banal chez Jack Beauchamp.

— Oui, ce sont des gens tout à fait ordinaires, reprit-il.

Voyant l'expression sceptique de la jeune fille, il insista :

— Je t'assure ! D'ailleurs, tu le constateras par toi-même : personne n'a deux têtes ou douze orteils.

— Combien de frères et sœurs as-tu ?

Au lieu de répondre à sa question, Jack lui en posa une autre :

— As-tu vérifié ton passeport ? Il est toujours valide, j'espère. Je n'ai pas envie qu'on découvre, une fois à l'aéroport, que tu ne peux pas embarquer.

— Pas de problème.

Elle aurait pu lui dire que son passeport était périmé. Cela lui aurait permis de recouvrer sa liberté pour le prochain week-end. Mais, curieusement, elle n'en avait plus envie. L'aventure commençait à l'intéresser.

— Ce qui risque de causer des problèmes, c'est mon nom, murmura-t-elle.

Jack fronça les sourcils.

— Ton nom ?

— Evidemment. Ce n'était pas moi qui étais censée t'accompagner. Si le nom du billet ne correspond pas à celui du passeport, tu auras des ennuis.

— Oh, c'est déjà arrangé, assura Jack d'un ton léger.

Il avait dû demander à sa secrétaire d'appeler la compagnie d'aviation. La pauvre femme, en plus de ses responsabilités professionnelles, était obligée de s'occuper de la vie privée de son patron. Changer les noms sur les billets d'avion, faire livrer des bouquets...

Mais elle était habituée à tout cela avec son patron ! Mattie ne devait jamais oublier à qui elle avait affaire, même si c'était parfois bien tentant. Jack Beauchamp était un séducteur alors que, par moments, elle s'imaginait presque qu'ils partaient pour le plus romantique et le plus tendre des week-ends.

— Tu penses à tout. Tu es très efficace, remarqua-t-elle d'un ton acide.

— N'est-ce pas ? rétorqua-t-il sur le même ton.

Sa voix s'adoucit.

— Et toi, tu es très jolie ce soir, Mattie.

Elle retint sa respiration, tandis que son cœur se mettait à battre la chamade. Elle s'attendait si peu à un tel compliment ! Une fois de plus, elle se sentit glisser sur une pente qu'elle savait pourtant dangereuse.

S'efforçant de reprendre contenance, elle lança :

— Méfiez-vous des flatteurs ! Et encore plus des menteurs !

— Pas du tout. Tu es superbe. Tes cheveux ont une couleur merveilleuse. On dirait de la soie.

— Je t'en prie !

— Comment appelle-t-on cette couleur ? insista-t-il.

— Blond, répondit-elle dans un haussement d'épaules.

Il secoua la tête.

— Non, non. C'est couleur miel, ou encore camomille, avec peut-être des reflets safran...

Mattie ne put s'empêcher de rire.

— C'est de mes cheveux que tu parles ou d'une recette de cuisine ? Si tu as faim, Jack, termine tes coquilles Saint-Jacques.

Il se joignit à son hilarité.

— Miel, camomille, safran... C'est vrai que cela ressemble un peu à une recette. Mais avoue que le goût ne serait pas ordinaire.

— Ça c'est sûr ! Enfin, merci quand même pour le compliment.

— Un compliment mérité. Je le répète : tu es en beauté ce soir.

Il paraissait sincère en disant cela. Un petit soupir gonfla la poitrine de Mattie.

« Ah, si seulement... »

Si seulement Jack et elle étaient ensemble parce qu'ils se plaisaient. Si seulement ils allaient à Paris pour se parler d'amour.

Si...

Elle s'obligea à revenir sur terre. Elle était folle de rêver ainsi. Jack ne le lui avait pas caché : s'il avait besoin d'elle, c'était uniquement pour tenir une certaine Sharon à distance.

Sinon, jamais il ne lui aurait adressé un second regard. Il ne fallait pas qu'elle se fasse d'illusions. Comment un homme aussi séduisant que Jack Beauchamp aurait-il pu s'intéresser à une femme aussi ordinaire que Mattie Crawford ?

— Arrête de raconter n'importe quoi, rétorqua-t-elle avec une soudaine impatience.

— Je n'ai pas le droit de te dire que tu es jolie ?

Elle haussa les épaules.

— Tu te prépares pour ce week-end en me faisant des compliments ? Une sorte de répétition, quoi. Ce n'est pas la peine, nous nous débrouillerons bien une fois sur place.

Délibérément, elle changea de sujet de conversation.

— Pourquoi es-tu venu voir ma mère ce matin ?

Sa question parut prendre Jack au dépourvu. Il hésita avant de demander :

— Elle ne te l'a pas dit ?

— Si, mais...

— Hier, tu disais qu'elle allait s'inquiéter en sachant que tu partais en week-end avec moi. J'ai seulement voulu l'assurer que...

La jeune fille l'interrompit.

— Que tu n'avais aucune visée sur la vertu de son bébé. Honnêtement, Jack !

Il éclata de rire.

— C'est ce qu'elle t'a dit ?

— Pourquoi ? Ce n'est pas ce que *toi*, tu lui as dit ?

Il riait toujours.

— A peu près. Entre autres. Et je dois admettre qu'elle a paru soulagée.

Il se tut pendant qu'un serveur remplissait leurs verres de vin. Il attendit qu'il se soit éloigné pour déclarer :

— Ta mère est toujours une très jolie femme.

Il paraissait sincère, cette fois. Et Mattie se réjouit de l'admiration qu'il éprouvait pour sa mère. Même si, en même temps, elle ne pouvait se défendre d'éprouver une pointe de jalousie. C'était ridicule, pourtant ! Elle n'était même pas jalouse du quatuor : Sandy, Sally et autres... Pourquoi le serait-elle de sa mère ?

— Elle n'a jamais songé à se remarier ? interrogea Jack.

— Jamais.

— Elle devait beaucoup aimer ton père.

— Oui, répondit-elle laconiquement.

Et, une nouvelle fois, elle s'empressa de changer de sujet de conversation.

— Bon ! A quelle heure partons-nous vendredi ?

## 5.

— On part pour quatre jours, pas pour quatre semaines ! s'exclama Jack dans un éclat de rire.

Avec des ahans d'homme de peine, il chargea la lourde valise de Mattie à l'arrière de la voiture, où se trouvait déjà son sac de voyage. Un sac qui avait l'air minuscule à côté de l'énorme valise.

La jeune fille ne jugea pas utile de répondre à son commentaire moqueur. Ce fut sa mère qui s'en chargea.

— Les femmes aiment bien pouvoir faire face à toutes les éventualités.

Effectivement, Mattie était parée, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse un temps radieux.

Diana était sortie pour accueillir Harry, son nouveau pensionnaire. Le colley agitait la queue en sautant joyeusement autour d'eux. Il n'avait pas encore compris que son maître partait et qu'il allait rester là.

D'un mouvement du menton, Jack désigna l'énorme valise.

— Que transportes-tu là-dedans ? demanda-t-il à Mattie. Des lingots d'or ?

— Comme d'habitude.

Il sourit. Il paraissait très détendu ce matin-là. Mattie ne savait pas encore comment elle le préférerait. En strict costume d'homme d'affaires ? Ou bien en jean et polo noirs, comme en ce moment, avec une veste beige qu'il avait jetée négligemment à l'arrière du véhicule.

La jeune fille avait longtemps hésité avant de choisir sa tenue de voyage. Finalement, elle avait opté pour un jean, un T-shirt blanc et un blazer noir. Lorsqu'elle avait vérifié son apparence devant le miroir, elle n'avait pas été mécontente d'elle-même. Elle avait l'air à la fois élégante et décontractée — juste l'effet qu'elle cherchait à donner.

Au contraire de Jack, elle n'avait pas l'habitude de s'offrir des petits week-ends à l'étranger. Pour lui, cela devait être monnaie courante. Après avoir confié Harry à ses parents et à sa sœur, il s'envolait avec Sandy, Sally, Cally, Tina ou une autre.

Mais jamais encore avec Mattie.

Elle leva les yeux vers lui et sentit les battements de son cœur s'accélérer. Une étrange émotion l'envahit. Emotion faite de nervosité, de timidité, d'appréhension et en même temps d'espoir.

— On emmène Harry dans ses nouveaux quartiers ? suggéra Diana. Si vous ne voulez pas rater votre avion, vous ne devriez pas trop vous attarder, vous deux.

C'était la première fois que Mattie partait pour plusieurs jours avec un homme, et sa mère ne semblait guère émue. Qu'avait bien pu lui dire Jack pour la tranquilliser à ce point ?

Le visage de ce dernier se rembrunit.

— Oui, allons conduire Harry chez lui.

Il se pencha pour caresser son chien.

— Tu viens voir le coin qui sera le tien pendant tout le week-end ?

Soudain, il paraissait très inquiet. Même s'il n'y avait aucune raison pour cela, car si quelqu'un savait s'occuper des animaux, c'était bien Diana Crawford.

Mais la jeune fille comprenait son anxiété. Les maîtres avaient toujours beaucoup de mal à se séparer de leurs chiens.

— Tu n'as qu'à nous attendre ici, Mattie, suggéra Diana.

Son regard signifiait à peu près ceci : « Laisse-nous, j'ai à lui parler. »

Mattie eut soudain l'impression d'être redevenue une petite fille qu'il fallait protéger. C'était complètement ridicule, mais c'était ainsi. Et jamais sa mère ne changerait.

Du reste, Diana n'avait pas tort d'être inquiète. Car si Mattie mourait d'envie d'aller à Paris, elle commettait peut-être l'erreur de sa vie. Plusieurs fois, au cours de ces derniers jours, elle avait été sur le point de décrocher le téléphone pour annoncer à Jack qu'elle renonçait à l'accompagner. Puis elle se souvenait que, à cause d'elle, un plan soigneusement conçu avait échoué. Il ne lui restait plus qu'à réparer les dégâts.

Ah, si seulement elle pouvait prendre la situation plus calmement ! Tout irait tellement mieux !

Jack revint quelques minutes plus tard, les mâchoires serrées. Mattie, qui comprenait mieux que quiconque ce qu'il ressentait, posa la main sur son bras.

— Tout va bien se passer, assura-t-elle. Harry sera soigné comme il faut.

— Je le sais bien.

Jack s'efforça de sourire.

— Maintenant, je commence à comprendre ce que devaient éprouver mes parents lorsqu'ils me ramenaient en pension.

— Ce n'était pas tout à fait pareil !

— Non, mais...

Laissant sa phrase en suspens, il soupira.

— Et qu'éprouvais-tu, toi, une fois que tes parents étaient partis ? demanda Mattie.

Le sourire de Jack devint moins contraint.

— Tant qu'ils étaient là, je pleurais désespérément.

— Vraiment ?

— Oui, oui. Je reconnais qu'il y avait un peu de comédie dans tout ça. Parce que deux minutes à peine après leur départ, j'étais au milieu de mes copains. Et on mettait déjà au point tous les mauvais tours qu'on allait jouer au cours du trimestre.

— J'espère que Harry n'a pas d'idées pareilles.

Jack éclata de rire, tout en rétorquant avec bonne humeur :

— Je l'espère aussi. Sinon je plains cette pauvre Diana !

— Ne t'inquiète pas, elle a l'habitude.

— Je le suppose.

Il ouvrit la portière côté passager pour laisser la jeune fille s'installer.

— Je sais que j'ai tort de me faire du souci, dit-il à mi-voix. Harry s'est à peine aperçu de mon départ, il s'intéressait beaucoup plus à Sophie, la chienne labrador, qu'à moi.

— Oh, ils sont déjà amis ? Tant mieux. Et n'aie pas peur, il n'y a pas de risque pour que Sophie te donne une portée de chiots bizarres : elle a été opérée.

Jack fit mine d'être choqué.

— Vraiment, mademoiselle Crawford ! Nous ne nous connaissons pas encore suffisamment pour discuter de moyens de contraception.

La jeune fille se sentit rougir.

— Tu sais, même si nous partions à Paris pour un vrai week-end d'amoureux, il serait un peu tard pour parler de ça, murmura-t-elle en s'efforçant de cacher sa gêne.

Jack éclata de rire.

— Tu as toujours réponse à tout.

Pas à tout, hélas ! Par exemple, elle aurait bien voulu savoir pourquoi son cœur bondissait dans sa poitrine chaque fois que Jack la regardait.

Quoi qu'il en soit, elle avait réussi à lui faire penser à autre chose qu'à Harry. Ce qui était le but recherché.

Jack avait mis le contact mais ne se décidait pas à enclencher la première vitesse.

— On ne part pas ? s'étonna-t-elle.

— Tu n'as rien oublié ?

Mattie fit mine de réfléchir.

— Voyons... J'ai six paires de chaussures. Tu crois que ce sera suffisant ?

— Six paires de chaussures pour un week-end... Elle est folle ! s'écria Jack en démarrant.

Une nouvelle fois, Mattie voulut avoir le dernier mot.

— Ah bon ? Tu crois que ce ne sera pas suffisant ? insista-t-elle.

— Les sœurs sont déjà un fléau, grommela-t-il. Mais les petites amies sont pires.

— Je ne suis pas ta petite amie.

— Désolé. Pour les jours à venir, tu l'es. Jack et Mattie. Mattie et Jack. Ça sonne plutôt bien, tu ne trouves pas ?

— Peuh, tu trouves ?

En même temps, elle était étrangement troublée de l'entendre réunir leurs noms. *Jack et Mattie. Toi et moi. Nous deux.*

Un instant, elle se sentit planer et s'obligea à revenir sur terre.

« Etant donné les circonstances, je suis vraiment idiote de rêver comme une midinette », se dit-elle, fâchée contre elle-même.

Elle s'efforça de penser à autre chose. Au cours des jours à venir, que ferait-elle ? Aurait-elle le temps de visiter Paris comme elle en rêvait ? Certes, il lui serait difficile de mener sa vie comme elle l'entendait. Il lui faudrait compter avec les autres, suivre le mouvement.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Jack déclara :

— J'ai déjà réservé une table au restaurant pour ce soir. A part ça, qu'aurais-tu envie de voir à Paris ?

Mattie ouvrit de grands yeux stupéfaits.

— Moi ?

— Oui, toi. Tu n'es jamais allée en France, si j'ai bien compris ?

— Non. Mais je pensais que ce week-end était une réunion familiale.

— Oui. Mais pas *tout* le week-end ! D'accord, il y aura ce dîner à la tour Eiffel samedi. A part cela, nous serons assez libres de nos mouvements.

En s'esclaffant, il poursuivit :

— Mes parents ne sont pas du genre à s'imposer. Et encore moins quand ils sauront que je ne suis pas venu seul, mais en compagnie d'une très jolie fille.

C'était elle, la très jolie fille ? Parlait-il sérieusement ?

Mattie était tellement sidérée qu'elle ne trouvait soudain plus rien à dire. D'autant qu'elle apprenait en même temps qu'ils allaient passer la plus grande partie du week-end en tête à tête. Ce n'était pas du tout cela que Jack lui avait donné à entendre au début.

— Alors, où aimerais-tu aller ? insista-t-il.

Elle le regarda d'un air méfiant avant de balbutier d'une voix étranglée :

— Jack, je... euh...

Il lui tapota gentiment la main.

— Du calme, tout va bien se passer, je te le promets. Quand es-tu partie pour la dernière fois en vacances ?

— L'été dernier. Je suis allée en Grèce.

— Eh bien, considère ce petit voyage comme des vacances.

— C'est facile à dire. Mais...

— Je t'emmènerai visiter Notre-Dame et la Sainte-Chapelle. On flânera sur les quais et dans les vieux quartiers, on visitera les musées... Tu verras, tu ne t'ennuieras pas une seconde.

De nouveau, il lui tapota la main.

— Tu prends tout au pied de la lettre. Quand j'ai parlé de contraception, je te taquinais. Tu ne l'avais pas compris ?

Presque gravement, il assura :

— Je t'ai promis que nous aurions des chambres séparées. Nous aurons des chambres séparées. Et je serai très sage, tu n'as pas besoin d'avoir peur.

— Je n'ai pas peur de toi.

Non. C'était d'elle qu'elle avait peur.

\* \* \*

— Alors ? demanda Jack en la prenant familièrement par les épaules.

Il venait de la rejoindre dans sa chambre. Debout à la fenêtre, elle restait hypnotisée. Leur hôtel n'était pas un palace anonyme, mais un quatre étoiles de charme situé à deux pas du Champ-de-Mars. Mattie avait l'impression qu'il lui suffirait de tendre la main pour toucher la tour Eiffel.

Jack la secoua doucement.

— Mattie ?

Elle revint enfin sur terre.

— C'est magnifique. Merci.

Il la força à se tourner vers lui et s'étonna de voir des larmes dans ses yeux couleur saphir.

— Merci pour quoi ? s'étonna-t-il.

D'un geste, elle désigna sa chambre luxueuse et la vue magnifique qu'elle avait de sa fenêtre.

— Pour tout ça.

Elle s'était déchaussée. Ses pieds s'enfonçaient dans une épaisse moquette couleur abricot. Quant à la salle de bains dallée de marbre adjacente à sa chambre, elle était tout simplement magnifique. Mattie avait même droit à un Jacuzzi !

— Tu n'as pas encore tout vu, dit Jack. Viens.

Jack l'entraîna dans la pièce voisine par la porte entrouverte qu'elle avait déjà remarquée. Méfiante, elle avait cru au début que c'était sa chambre à lui. Elle découvrit qu'il s'agissait d'un confortable salon doté de fauteuils profonds, d'un bar et d'une télévision grand format. Il y avait même des fleurs et une corbeille de fruits.

Mais qui pouvait bien avoir envie de regarder la télévision quand on pouvait admirer la tour Eiffel et le Champ-de-Mars de sa fenêtre ?

— Où est ta chambre ? demanda-t-elle, soudain inquiète.

Il éclata de rire.

— Là.

Là-dessus, il ouvrit une porte donnant sur une chambre presque identique à celle de Mattie. Mais lui avait droit à des lits jumeaux tandis que la jeune fille dormirait dans un lit d'au moins deux mètres de large.

Jack avait promis qu'ils auraient des chambres séparées. Il n'avait pas précisé, cependant, que celles-ci seraient uniquement séparées par un salon commun.

Gentiment, il la poussa doucement hors de la pièce.

— Va vite mettre des chaussures, Mattie — l'une des six paires dont tu m'as parlé tout à l'heure — et allons nous balader dans la Ville lumière.

Il devait connaître Paris par cœur. Cela ne l'empêchait pas de se montrer enthousiaste.

« S'il veut jouer les touristes pour me faire plaisir, je ne vais certainement pas me plaindre », se dit la jeune fille.

Une fois de plus, il devina ses pensées.

— Oui, je connais bien Paris. Mais en voyant cette ville magnifique à travers tes yeux, j'aurai l'impression de la redécouvrir.

Il marqua un instant d'hésitation.

— A moins que tu ne préfères manger quelque chose ? Ce qu'on nous a donné à bord de l'avion n'était pas fameux.

Mattie avait au contraire tout trouvé excellent. Ils avaient voyagé en première classe et le plateau-repas qu'on leur avait offert n'avait rien à voir avec ceux auxquels avaient droit les passagers de la classe économique.

— Je n'ai pas faim ! s'exclama-t-elle. On nous a offert un excellent repas, et quand nous attendions à l'aéroport, dans le salon des V.I.P., nous n'avons pas cessé de boire et de grignoter.

— Alors, allons-y. Inutile de rester enfermés quand il fait si beau dehors. Paris nous attend !

Son enthousiasme était communicatif, et ce fut avec le sourire aux lèvres que Mattie alla se rechausser. En fin de compte, le temps n'était pas très différent de celui qu'ils avaient en Angleterre. Un peu plus doux, peut-être ?

En arrivant dans le hall de l'hôtel en compagnie de Jack, elle marqua une seconde d'hésitation.

— Tu ne devrais pas prévenir ta famille de ton arrivée ?

— C'est fait. J'ai même appelé Diana pour lui dire que nous étions à Paris.

Mattie avait eu l'intention de téléphoner à sa mère plus tard, mais Jack l'avait devancée.

— Merci.

Il prit un air quelque peu confus.

— Tu sais, je voulais aussi prendre des nouvelles de Harry.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle poliment.

— Très bien. D'après ta mère, il s'est déjà adapté. Il faut dire qu'il a une grande amie.

— Sophie ?

— Exactement. Il paraît qu'ils ne se quittent pas.

— Tant mieux !

Mattie laissa échapper un petit rire.

— Lorsque tu voudras le récupérer, il ne voudra plus quitter sa dulcinée.

— Possible.

Après un silence, Jack reprit :

— Mes parents ont hâte de faire ta connaissance.

Mattie aurait dû dire : « Moi aussi ». Mais elle en fut incapable. Elle n'avait aucune envie de voir la famille de Jack ! Surtout pour leur jouer la comédie de la petite amie follement amoureuse.

Tant qu'elle était encore en Angleterre, tout cela paraissait relativement simple. Maintenant, beaucoup moins. Comment réussirait-elle à donner le change ? Comment réussirait-elle, surtout, à reprendre son existence un peu routinière la semaine prochaine ? Le chenil, sa boutique, les soirées tranquilles devant la télévision en compagnie de sa mère... Tout cela allait lui paraître bien banal.

Ils se promenèrent autour de la tour Eiffel avant de traverser la Seine, et de monter s'installer à la terrasse de l'un des nombreux cafés qui se trouvaient sur la place du Trocadéro.

Le français de Jack était parfait. Celui de Mattie, en revanche, laissait beaucoup à désirer. Et, pour la première fois, elle regretta de ne pas s'être montrée une élève plus assidue aux cours de Mlle Dupeyron.

En fin d'après-midi, après être allés flâner sur l'esplanade des Invalides, ils regagnèrent leur hôtel.

Jack consulta sa montre avant de déclarer :

— Tu as une heure et demie afin de te préparer pour la soirée. Cela te suffira ?

— Plus que largement.

— Alors, que penses-tu de ce premier petit tour dans Paris ?

— J'adore !

Oui, elle était déjà amoureuse de Paris. Et ce qu'elle redoutait par-dessus tout était en train de se produire : elle n'était pas loin d'être également amoureuse de... Jack Beauchamp.

## 6.

— Tu es prête ? demanda Jack en frappant à la porte de la chambre de Mattie.

— Bien sûr. Tu m'avaies donné une heure et demie pour me préparer, non ?

— Voyons le résultat.

Le cœur de la jeune fille se mit à battre la chamade tandis qu'elle lui ouvrait la porte.

— Superbe ! s'exclama-t-il après avoir laissé échapper un long sifflement.

Elle réussit à répondre d'un ton léger.

— Tu n'es pas mal non plus.

Pas mal ? Mais il était absolument fantastique ! C'était la première fois qu'elle le voyait en smoking et elle en avait la respiration coupée.

Quant à Mattie, elle portait l'une des deux robes du soir qu'elle avait achetée pour l'occasion : une longue tunique d'inspiration chinoise de soie du bleu de ses yeux, fendue très haut d'un côté. Des sandales à hauts talons complétaient cette tenue à la fois élégante, sophistiquée et originale.

— Eh bien, allons-y, dit Jack. Je vais être fier de toi !

Dans l'ascenseur, il la prit par la taille pour la faire pivoter devant la glace.

— Un beau couple, non ?

Mattie vit ses yeux étinceler d'une lueur inhabituelle dans son visage soudain devenu cramoisi.

— Pas de flirt, s'entendit-elle murmurer d'une voix qu'elle ne se connaissait pas.

— Même pas un tout petit peu ?

— Je ne pense pas que...

— A Paris, on ne pense pas, coupa-t-il. On vit. On se laisse emporter par ses sens.

Se laisser emporter par ses sens ? Mais elle ne le voulait pas ! Il lui fallait résister de toutes ses forces, au contraire, à cette sorte d'engourdissement de sa volonté, à cette langueur magique dans laquelle elle sombrait dès que Jack la regardait, lui parlait, lui souriait...

Elle pensait qu'ils allaient dîner au restaurant de l'hôtel ou dans l'un des nombreux restaurants qu'elle avait déjà remarqués aux alentours.

Mais Jack se dirigea vers le premier taxi de la file qui attendait.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Surprise !

Quand elle lui adressa un regard inquiet, il éclata de rire.

— Comme tu es méfiante ! Je t'emmène à deux pas d'ici, de l'autre côté de la Seine.

— Pourquoi ne pas y aller à pied ?

— Ce n'est pas bien loin, d'accord...

Il fit la grimace en regardant les sandales de la jeune fille.

— Mais ces jolies chaussures n'ont pas l'air d'être très commodes pour arpenter les trottoirs parisiens. Nous avons déjà pas mal marché aujourd'hui, nous recommencerons demain. Je ne veux pas que tu aies mal aux pieds : ça gâcherait tout.

Le crépuscule tombait déjà et toutes les lumières de Paris commençaient à s'allumer quand, un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent sur l'embarcadère des bateaux-mouches.

Mattie laissa échapper une exclamation émerveillée.

— On va dîner à bord d'un bateau-mouche !

— Exactement.

Si elle s'était écoutée, elle se serait jetée à son cou. Grâce au ciel, elle sut se retenir à temps.

D'une voix à peine audible, elle murmura :

— C'était l'un de mes rêves.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Je... euh, je ne veux pas abuser.

— N'hésite pas. Dis-moi ce qui peut te faire plaisir. Autant que ton séjour soit réussi. Après tout, tu me rends un grand service.

Cette dernière phrase fit à la jeune fille l'effet d'une douche froide.

Et dire qu'elle était sur le point d'oublier que tout cela n'était qu'une comédie ! Une fois de retour en Angleterre, Jack irait de son côté, elle du sien, et ils ne se reverraient probablement jamais.

Mais était-ce une raison pour ne pas profiter de l'instant présent ?

Peu à peu, les dîneurs s'installaient aux tables seulement éclairées par des bougies. Le spectacle était dehors. Et quel spectacle ! Dès que le grand bateau commença sa lente croisière sur « la plus grande rue de Paris », comme le disait la publicité des bateaux-mouches, ce fut un éblouissement sans fin.

Les projecteurs du bateau s'allumaient pour souligner les détails des monuments les plus importants. Tour à tour défilèrent la place de la Concorde, l'Assemblée Nationale, le musée d'Orsay, le Louvre...

Mattie en oubliait le contenu de son assiette.

— Tu n'aimes pas le foie gras ? s'étonna Jack.

— Si, bien sûr...

Il lui effleura la main. Déjà troublée, la jeune fille frémit sous la caresse des doigts virils. Dans les prunelles de Jack, l'admiration était indéniable et elle sentit les battements de son cœur s'accélérer follement.

— Pas de flirt, répéta-t-elle.

— Quel rabat-joie !

— Peut-être. Mais je n'ai pas envie de faire n'importe quoi. Jack, aurais-tu oublié pourquoi nous sommes ici ?

Il feignit de ne pas comprendre.

— Pourquoi nous dînons ensemble à bord d'un bateau-mouche ? Parce que c'est la chose à faire à Paris.

— Je ne parle pas de ce soir, mais de la raison de ma présence à Paris. Et je me demande bien en quoi un dîner en tête à tête démontrera à cette Sharon que tu ne t'intéresses pas à elle, fit Mattie avec une soudain impatience. Elle ne peut pas nous voir !

La jeune fille regarda autour d'elle avant d'ajouter :

— A moins qu'elle ne soit à une autre table.

Jack haussa les épaules.

— Pourquoi parler de Sharon ? Si je suis ici au restaurant avec toi, et non avec telle ou telle personne de ma famille, c'est parce que je préfère être avec toi.

— Ce dîner a dû te coûter très cher, marmonna-t-elle. Nous aurions pu rester à l'hôtel et demander qu'on nous monte un sandwich.

— Je ne t'ai pas amenée à Paris pour t'obliger à rester enfermée dans une chambre d'hôtel ! protesta Jack.

Un sourire moqueur aux lèvres, il suggéra :

— A moins que nous ne nous enfermions tous les deux dans ta chambre.

Elle retint sa respiration.

— Dans... dans ma chambre ?

— Oui : c'est toi qui as eu droit au grand lit.

— Tu... tu...

Incapable de trouver ses mots, elle s'interrompt. Autant elle paraissait agitée, autant Jack semblait calme. Il déposa un peu de foie gras sur un toast chaud et prit tout son temps pour le déguster avant de déclarer :

— Depuis quand sais-tu que nous finirons nécessairement par être amants pendant ce séjour ?

— Je... je ne pense pas à ça.

— Menteuse. Et si je te faisais une promesse ?

— La... laquelle ?

— Je promets de rester sage si toi, de ton côté, tu me fais la promesse solennelle de ne pas tenter de me séduire.

Mattie demeura pendant quelques instants sans voix. Puis submergée d'indignation, elle s'écria :

— Je n'en ai aucune intention !

— Dans ce cas, tout va bien.

Et, sans plus paraître s'occuper d'elle, il reprit un autre toast.

La jeune fille le contemplait avec stupeur. Cet homme avait des idées invraisemblables ! Elle ? Le séduire ? Jamais !

A moins que...

A moins que ses sens ne prennent le pas sur sa raison. Ce qui restait du domaine du possible.

Car Jack avait le pouvoir de la pousser hors d'elle-même. Depuis son arrivée à Paris, elle était dans un état second. Cet hôtel luxueux, la tour Eiffel presque à portée de la main... Et maintenant, ce dîner sur un bateau-mouche. Sous les yeux éblouis de Mattie continuait à défiler au ralenti l'un des plus beaux paysages urbains du monde : l'île de la Cité, Notre-Dame, la Conciergerie, l'île Saint-Louis...

— Mais si par hasard tu en as envie, reprit-il, n'hésite pas.

— Envie de quoi ? demanda-t-elle sans réfléchir.

— De me séduire, évidemment.

— Oh !

Elle lui adressa un coup d'œil meurtrier.

« Pas de danger pour que je me laisse prendre à ce jeu », se promit-elle. Même si, par hasard, il lui arrivait de souhaiter qu'il l'embrasse, elle saurait résister.

Par hasard ? Mais, justement, elle souhaitait qu'il l'embrasse. Et elle luttait déjà !

Un petit soupir gonfla sa poitrine. Pourquoi avait-elle accepté de venir à Paris avec Jack ? Elle serait si tranquille devant la télévision avec sa mère, Sophie à ses pieds !

Elle s'aperçut soudain que Jack la regardait d'un air moqueur.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-elle, déjà sur la défensive.

— Toi. Mais ne t'inquiète pas. Malgré tout ce que tu penses, mon amour, je n'ai pas le moindre dessein sur ton corps splendide.

Plaisantait-il ? Mattie en aurait été convaincue s'il n'avait pas eu l'idée saugrenue de dire : « mon amour ». Et qu'avait-il ajouté ? Ah, oui ! « Ton corps splendide. »

Pensait-il vraiment cela ?

La jeune fille était de plus en plus déstabilisée. La nuit était douce, la croisière merveilleuse, et la présence de Jack la remplissait d'exaltation.

Lorsqu'ils quittèrent le bateau, il était près de minuit.

— On prend un taxi ? proposa Jack.

S'ils rentraient trop vite, la magie de la soirée s'estomperait. Autant la prolonger le plus possible. Même si, au fond d'elle-même, Mattie savait qu'il serait plus sage de regagner l'hôtel dans les plus brefs délais.

« Chacun dans sa chambre, chacun dans son lit. »

Au lieu de cela, elle déclara :

— Tu as dit que l'hôtel n'était pas loin ? Rentrons à pied.

— Tu peux marcher sur ces échasses ? Sûr ?

— J'ai l'habitude de porter des talons ! Tu crois que je suis en baskets toute la journée ?

Jack alla donner un généreux pourboire à l'hôtesse.

— Excuse-moi de t'avoir fait attendre, dit-il en rejoignant Mattie qui était restée sur le quai.

Elle leva les yeux vers lui et vit qu'il lui souriait. Et, soudain, ce fut comme une révélation. En face d'elle ne se tenait plus Jack Beauchamp, le séduisant inconnu qu'elle avait rencontré quelques jours plus tôt, mais Jack, un homme différent de tous les autres, Jack, l'homme de sa vie. Cette constatation lui fit l'effet d'un coup de poing.

Elle devint écarlate, avant de devenir d'une pâleur de cire. Tout de suite, Jack s'inquiéta.

— Ça va ?

Il la prit par le bras pour la soutenir.

— Hé ! Tu ne vas pas t'évanouir ?

Mattie s'était déjà redressée.

— Je... euh, j'ai trébuché, prétendit-elle.

Mille pensées traversaient son esprit enfiévré. Comment avait-elle pu tomber amoureuse si vite de Jack Beauchamp ? Un homme qu'elle connaissait depuis moins d'une semaine ! Un homme qui, elle le savait mieux que quiconque, multipliait les aventures. C'était grotesque. Absolument grotesque !

Jack paraissait toujours très inquiet.

— Mattie ?

— Ça va, assura-t-elle. Ce n'était rien.

A aucun prix, Jack ne devait deviner quels étaient ses sentiments à son égard. Ce serait trop humiliant. Mais que dire, que faire pour échapper à la folle tentation d'un rêve qu'elle savait impossible ?

— Bien sûr que ça va, répéta-t-elle.

Elle hocha la tête d'un air entendu et reprit, décidée à étouffer dans l'œuf cet amour condamné d'avance :

— A vrai dire, en dépit de ce que tu m'as dit tout à l'heure, je suis curieuse de savoir ce qui va se passer maintenant.

— J'avoue que je ne comprends pas.

— Oh, je t'en prie !

Elle laissa échapper un rire plein de dérision avant d'ajouter :

— Je ne suis pas idiot. Ton petit scénario est très au point.

— Mon scénario ? répéta-t-il en fronçant les sourcils.

— Ce n'est pas la première fois que tu joues à ce petit jeu, c'est plus qu'évident. C'est pourquoi je te pose la question : que se passe-t-il ensuite ?

Il la lâcha brusquement. Son expression s'était durcie.

— Que veux-tu dire exactement ?

— Je parle de tes méthodes de séduction, voyons ! On commence par un dîner romantique sur un bateau-mouche. On continue avec une petite promenade au clair de lune. Et après ?

Jack croisa les bras.

— Tu penses que j'ai l'habitude d'emmener des filles à Paris ? demanda-t-il d'un ton presque menaçant.

Mattie savait qu'elle devait absolument réussir à mettre une certaine distance entre eux. Sinon, elle ne répondrait plus d'elle-même.

— Certes, c'est une méthode coûteuse, reprit-elle avec un sourire ironique. Mais sûre à 100 %, non ?

Jack, lui, ne souriait pas. Son visage était de plus en plus dur.

— Tu veux savoir ce qui se passe ensuite ? Eh bien, nous retournons à l'hôtel, et après nous être dit poliment bonne nuit, nous nous retirons dans nos chambres respectives.

— Ça t'agace que je lise si bien en toi ? Ecoute, je sais que tu es un dragueur invétéré. Après tout, si je suis ici, c'est uniquement parce que j'ai perturbé tes relations avec quatre nanas, dont l'une devait t'accompagner à Paris.

Mieux valait qu'elle n'oublie pas cela. Dès qu'elle se sentirait fléchir, elle n'aurait qu'à penser à Sandy, Sally... et aux autres.

— Je t'ai fait tout à l'heure une promesse, déclara-t-il. Tu me crois capable de la rompre ?

— Oh, oui !

D'un grand geste, elle désigna ce qui les entourait : la Seine, les lumières de la ville, le ciel de velours où scintillaient mille étoiles.

— Tout cela est très beau, mais je ne perds pas la tête pour autant.

« Menteuse ! » ajouta-t-elle dans son for intérieur.

— Je vois, dit-il en pinçant les lèvres.

— Tu es fâché parce que je n'ai pas succombé à toute cette mise en scène ?

Il haussa les épaules.

— Non, je ne suis pas fâché, assura-t-il d'un ton soudain sarcastique. Mais, honnêtement, peux-tu en vouloir à un homme de tenter sa chance ? Cela dit, nous rentrons ?

Mattie hésita avant de prendre le bras qu'il lui tendait. Il lui suffisait de le toucher pour que le trouble l'envahisse de nouveau.

En silence, ils regagnèrent la rive gauche. D'autres couples flânaient sur le pont, main dans la main.

« De vrais couples d'amoureux », pensa Mattie avec nostalgie.

Ce qu'elle vivait, elle, n'était qu'un mirage, elle le savait. Pourtant, elle le sentait, toute sa vie, elle se souviendrait de chacun des instants de cette merveilleuse soirée. Jack n'avait fait que reprendre une méthode qui d'ordinaire lui réussissait. Et il avait réussi au-delà de tout ce qu'il pouvait imaginer.

« Mais pour moi, quel désastre ! » se dit-elle encore, atterrée de se découvrir aussi vulnérable.

Elle aimait Jack Beauchamp. Elle aimait tout de lui. Son apparence, sa manière de parler, son sourire, son sens de l'humour... et même son affection pour son chien. Mais elle ne pouvait oublier ce

qu'il était vraiment : un homme inconstant, incapable d'un amour véritable. Comment pouvait-il avoir quatre maîtresses en même temps ?

Mattie ne pouvait pas envisager l'amour sans fidélité. La trahison de Richard lui avait fait très mal. Et elle savait déjà que si, oubliant ses principes, elle en venait à se donner à Jack, elle ne sortirait pas indemne de l'aventure.

C'est pourquoi elle s'interdisait d'aller plus loin.

Cependant, lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, l'accablement de Mattie ne connaissait plus de bornes. Jamais elle ne s'était sentie aussi déprimée de sa vie. Que lui arrivait-il ? N'avait-elle pas pris sa décision en toute connaissance de cause. Alors, pourquoi la regrettait-elle déjà ?

Ah, que n'aurait-elle donné pour se jeter dans les bras de Jack et pour lui tendre ses lèvres !

Dans l'ascenseur qui les emmenait à leur étage, elle sentit soudain ses belles résolutions vaciller.

— Jack, murmura-t-elle, malgré elle.

A ce moment-là, les portes coulissèrent. Il s'effaça pour la laisser passer et tous deux se dirigèrent vers leur suite.

— Jack..., répéta Mattie.

Il s'arrêta brusquement avant de déclarer d'une voix contenue :

— Mattie, si je ne t'embrasse pas maintenant, je... je vais devenir fou.

Pour toute réponse, elle lui ouvrit les bras. Dès qu'il l'enlaça, elle oublia tout ce qu'elle s'était sagement dit un peu auparavant. Les yeux clos, elle se lova contre le corps tout en muscles de Jack, tandis que, déjà, le désir la submergeait comme une flamme vive.

— Jack !

Le cri qui venait de retentir à l'autre bout du couloir les fit soudain sursauter. Jack lâcha immédiatement Mattie tandis qu'une femme courait à sa rencontre.

Longue et mince, avec de longs cheveux blonds qui flottaient derrière elle, elle était ravissante.

Elle se jeta dans les bras de Jack en sanglotant.

— Tina ? s'écria Jack. Que se passe-t-il ?

Tina ! C'était donc l'une de ses quatre maîtresses ! Probablement celle qui aurait dû l'accompagner à Paris.

— C'est... c'est Jim, balbutia-t-elle.

D'un revers de la main, elle essuya ses joues baignées de larmes.

— J'ai quitté Jim.

— Quoi ?

Jack écarta Tina à bout de bras.

— Tu as fait quoi ? demanda-t-il avec incrédulité.

— J'ai quitté mon mari.

— Tu n'aurais jamais dû agir ainsi, murmura-t-il enfin, accablé par ce nouveau problème.

— Ce qui est fait est fait.

Le premier instant de stupeur passé, Mattie comprit que sa présence était plus que superflue.

— Jack !

Il se retourna et la regarda comme s'il la voyait pour la première fois.

— Oui ?

— Je vous laisse.

— C'est-à-dire que...

— Vous avez besoin de parler tranquillement tous les deux, non ?

Visiblement désorienté par l'arrivée inattendue de Tina, Jack rejeta ses cheveux en arrière dans un geste machinal.

— Il faut que je te dise que...

Elle lui coupa la parole.

— Je vous laisse, répéta-t-elle fermement.

Il hocha la tête.

— D'accord. Je t'expliquerai la situation tout à l'heure.

Mattie eut bien du mal à ne pas fondre en larmes, elle aussi, tandis qu'elle regagnait sa propre chambre. Elle se jeta sur son lit et se cacha la tête sous l'oreiller en espérant ainsi ne pas entendre Jack et Tina pénétrer dans la suite, puis dans l'autre chambre.

Ce qui lui arrivait était horrible. Horrible ! Jamais de sa vie il ne lui était arrivé une chose aussi épouvantable.

## 7.

— Mattie ?

Jack tambourinait à la porte.

— Tu dors ?

Il était plus de 2 heures du matin. Bien sûr qu'elle ne dormait pas. Dans l'état de désespoir où elle se trouvait, comment l'aurait-elle pu ? Et ce n'était pas en laissant Jack entrer qu'elle se sentirait mieux.

La poignée bougea légèrement.

« J'ai bien fait de fermer à clé la porte de communication avant de me mettre au lit », pensa-t-elle.

— Mattie, il faut que je te parle.

Certes, mais cela pouvait attendre. D'autant plus qu'elle savait déjà ce qu'il avait à lui dire. Il allait lui expliquer que, puisque Tina était là, elle n'avait plus qu'à retourner en Angleterre.

— Mattie ?

« Va-t'en », supplia-t-elle intérieurement. « Va-t'en et laisse-moi tranquille. »

Plus tard, peut-être, elle réussirait à lui faire face. Pour le moment, avec son visage ravagé, elle préférerait ne pas se montrer. Pour qu'il la prenne en pitié ? Ah, non !

Certes, ce n'était pas la faute de Jack si Tina avait soudain débarqué à Paris. Malgré tout, Mattie lui en voulait terriblement. S'il ne menait pas une vie si compliquée, rien de tout cela ne se serait produit.

Et comme un malheur n'arrivait jamais seul, elle était tombée follement, désespérément amoureuse de lui.

« Quelle idiote je suis ! » se dit-elle.

Elle repensa soudain au baiser passionné qu'ils étaient en train d'échanger lorsque Tina avait fondu sur eux. Ce n'était pas pour arranger les choses, et une vague de honte l'envahit. Dire que, sans l'arrivée de Tina, elle était prête à oublier tous ses principes et à le supplier de l'accompagner dans sa chambre. A quelques secondes près, elle avait été sur le point de recevoir la pire blessure d'amour-propre de sa vie.

« Idiote, oui ! Triple idiote ! », se dit-elle en se recroquevillant misérablement sur elle-même.

— Mattie ? Ouvre ! Il faut qu'on parle, je t'assure. Je vais t'expliquer.

Expliquer quoi ? Qu'il était obligé de la mettre dans le premier train ou le premier avion en partance pour Londres ? Il n'avait pas besoin de s'occuper de cela. Elle était capable d'acheter elle-même son billet.

Soudain, son désespoir fit place à la colère et elle eut toutes les peines du monde à résister à l'envie de lui crier ce qu'elle pensait de sa conduite.

Mais mieux valait attendre pour cela. En cet instant, elle était dans un tel état qu'elle risquait de se remettre à pleurer. Demain, elle lui parlerait. Elle aurait alors repris ses esprits et ne manquerait pas de

lui dire son fait en quelques phrases bien senties.

— Mattie ? Je sais que tu ne dors pas. Ecoute, il faut absolument que tu saches...

Il laissa échapper un juron avant de grommeler :

— Ce n'est pas possible ! On ne peut pas discuter devant une porte close !

Elle l'entendit soupirer.

— Tant pis ! lança-t-il avec résignation. Je te verrai demain.

Il s'éloigna enfin.

« Demain ? Trop tard. Moi, je serai partie », se dit Mattie. « Jamais je n'aurais dû accepter de venir ici avec un type pareil. Ah, si j'avais su ! »

Hélas, le mal était fait. Et maintenant, elle n'avait plus que ses yeux pour pleurer.

Sa valise était déjà faite. Tout ce qu'il lui restait à faire ? Attendre que le jour se lève.

Elle pensait qu'elle ne réussirait pas à trouver le sommeil. Mais elle parvint quand même à s'endormir alors que l'aube blanchissait déjà à l'horizon.

\* \* \*

A 6 heures du matin, elle était réveillée. Elle sauta du lit et enfila le jean, la veste et le T-shirt qu'elle avait portés pour le voyage d'aller. Puis elle prit sa valise et descendit.

Lorsque le veilleur de nuit l'arrêta, visiblement persuadé qu'elle partait sans payer sa note, elle eut un rire sans joie.

Elle lui remit sa clé et, dans son mauvais français, tenta de lui expliquer que la suite était toujours occupée. Après vérification, il lui sourit, s'excusa, et ce fut dans un excellent anglais qu'il lui souhaita un bon voyage.

Si la veille, il y avait toute une file de taxis devant l'hôtel, ce matin il n'y en avait pas un seul. A cette heure matinale, la ville paraissait déserte.

Combien de temps allait-il falloir qu'elle attende pour se faire conduire à la gare ou à l'aéroport ? se demanda-t-elle, quelque peu désespérée.

Elle s'efforça de se reprendre. Un taxi allait bien passer à un moment ou à un autre. Elle n'avait pas encore décidé si elle irait à la gare ou à l'aéroport. Mais quelle importance ? Le principal, c'était de partir, de fuir Jack et cette Tina qui n'avait pas craint de foncer sur eux pour faire valoir sa prééminence.

Le cœur lourd, elle s'assit sur un banc. Deux ou trois pigeons vinrent rôder à ses pieds, en quête de quelques miettes.

— Désolée, je n'ai rien pour votre petit déjeuner, leur dit-elle. D'ailleurs, je n'ai pas eu le mien non plus.

Ce qui était le cadet de ses soucis ! Un profond soupir gonfla sa poitrine. Elle avait cru aimer Richard, mais elle comprenait maintenant que seul son orgueil avait souffert de la trahison. Sa souffrance n'avait été rien d'autre qu'une blessure d'amour-propre. Avec Jack, c'était différent. Elle souffrait au plus profond. Car elle était *vraiment* amoureuse.

Et c'était ridicule ! Comment avait-elle pu craquer pour ce bourreau des cœurs ? Un homme qui n'hésitait pas à séduire des femmes mariées ? La preuve ? Cette Tina venait de quitter son mari pour lui.

Du reste, il allait certainement se retrouver avec un gros problème sur les bras à cause de cela. Car il y avait fort à parier qu'il n'avait aucune intention de vivre avec elle, et encore moins de l'épouser. Tout ce qu'il voulait, c'était juste s'amuser avec l'une, puis avec l'autre, multiplier les conquêtes, et ne rien changer à sa vie de don Juan.

Elle en était là de ses pensées quand une passante choisit de venir s'asseoir à côté d'elle. Mattie fronça les sourcils avant de lui adresser un regard peu amène. Pourquoi cette femme aux cheveux blancs, vêtue d'un élégant tailleur gris-bleu, choisissait-elle un banc déjà occupé alors que tous les autres étaient libres ?

— *Good morning*, lui dit-elle.

Tiens, c'était donc une Anglaise ? Mattie ne put faire autrement que de lui répondre, même si elle n'avait aucune envie de parler à une inconnue.

Cette dernière sourit.

— Je me doutais que nous étions de la même nationalité. Je me lève toujours très tôt : je suis insomniaque. A partir de 5 heures du matin, je suis incapable de rester au lit.

Elle examina Mattie d'un air songeur.

— Je vous trouve un peu jeune pour souffrir du même problème.

— En général, je dors bien, assura la jeune fille. Mais je dois retourner en Angleterre aujourd'hui. Je voulais prendre un taxi...

— Apparemment, c'est un peu tôt. Vous auriez dû demander à la réception de vous en appeler un.

— Je n'y ai pas pensé.

A vrai dire, elle ne pensait pas à grand-chose. Sauf à Jack...

— Avez-vous apprécié votre séjour ? demanda l'inconnue.

Sans attendre la réponse de Mattie, elle poursuivit :

— J'en suis sûre ! Comment ne pas aimer Paris ? J'y suis venue pour la première fois il y a trente-cinq ans, en voyage de nocces.

Son regard s'évada.

— J'ai l'impression que c'était hier. Et pourtant, j'ai eu entre-temps cinq enfants et trois petits-enfants.

— Paris est une ville très romantique, déclara la jeune fille d'un ton neutre.

— Vous y êtes venue avec... votre fiancé, peut-être ?

Mattie se raidit.

— Oui... euh, non, répondit-elle enfin. Je veux dire que... que ça n'a pas bien marché.

— Quel dommage ! Moi, je suis ici pour une fête familiale. Nous fêtons les fiançailles de ma fille cadette.

Cette fois, Mattie demeura sans voix. Était-il possible qu'elle se trouve devant la mère de Jack ? Fort probablement. A moins qu'il n'y ait dans ce quartier parisien deux familles britanniques réunies à l'occasion des fiançailles de la petite dernière ? Une coïncidence presque impossible.

Mattie chercha une ressemblance entre son interlocutrice et Jack mais n'en trouva aucune. Peut-être avait-il surtout hérité du physique de son père ?

Elle se leva.

— Bon ! Maintenant, je vais essayer de trouver un taxi.

— Ne partez pas, *Mattie*.

La jeune fille se figea sur place avant de se retourner avec une lenteur calculée. *Mattie*... Avait-elle bien entendu ?

— Je voudrais tant que vous soyez avec nous ce soir.

Mattie demeurait toujours médusée. Elle avait deviné que cette femme était la mère de Jack. Mais comment celle-ci avait-elle pu savoir qu'elle était la remplaçante de Tina ? Comment était-il possible qu'elle connaisse son prénom ?

— Revenez vous asseoir près de moi.

Pendant que la jeune fille obéissait, comme un automate, elle se présenta :

— Betty Beauchamp.

— Mattie Crawford.

— Ne prenez pas cet air terrorisé. Je ne suis pas une sorcière. Je vous ai vue avec Jack quand vous sortiez de l'hôtel, hier soir.

Le visage de Betty s'assombrit.

— Je ne sais pas ce qu'il a pu dire ou faire pour vous décevoir. Mais il est évident qu'il s'est passé quelque chose. Hier, vous aviez l'air si heureux, tous les deux !

Avant l'arrivée de Tina, oui, ils étaient heureux.

— Edward — mon mari —, et moi étions si contents quand Jack nous a appris, mercredi dernier, qu'il avait décidé d'amener une jeune personne avec lui à Paris !

Avec un sourire indulgent, elle poursuivit :

— C'est bien la première fois que Jack tient à nous faire connaître l'une de... de ses amies. D'ordinaire, il évite soigneusement de nous parler de sa vie privée.

Ce qui, étant donné le genre de vie privée qu'il menait, n'avait rien de surprenant.

Malgré tout, Mattie restait surprise.

— Il ne vous a mis au courant que mercredi ? Il n'était pas entendu, depuis toujours, qu'il devait amener quelqu'un avec lui ce week-end ? insista-t-elle.

— Non. Il était censé venir seul.

— Ce n'est pas possible...

— Nous étions ravis, mon mari et moi, à la perspective de faire votre connaissance.

Mattie n'y comprenait plus rien. Si Jack avait tant insisté pour qu'elle l'accompagne à Paris, c'était pour réparer le tort qu'elle lui avait causé en mélangeant les cartes.

Elle tenta de se souvenir exactement de ce qu'il lui avait dit, mais Betty s'était remise à parler :

— Je sais bien que Jack peut être quelquefois un peu... euh, un peu autoritaire. Il tient cela de son père. Au début, cela peut paraître difficile, mais je vous assure qu'on s'y habitue. Je peux vous le dire en toute connaissance de cause. N'ai-je pas des années d'expérience avec son père ?

Un sourire lui vint aux lèvres.

— Mais Jack est si gentil, si prévenant qu'on passe sur ses petits défauts. Des défauts... Qui n'en a pas ?

Mattie fronça les sourcils. Un soupçon lui était soudain venu à l'esprit.

— Si Jack est si prévenant, pourquoi ne vous offre-t-il jamais de fleurs ? interrogea-t-elle.

Cette étrange question parut prendre Mme Beauchamp au dépourvu.

— Jack sait que je n'aime pas les fleurs coupées, répondit-elle enfin. Je préfère les voir en pleine terre plutôt que de les laisser se faner dans le salon. Lorsque Jack envoie des bouquets à ses sœurs, il me fait cadeau d'un rosier en pot que je plante dans le jardin. Je dois maintenant en avoir au moins cinquante.

— Ses sœurs ? interrogea Mattie d'une voix à peine audible.

Ses soupçons prenaient forme. Elle crispa les poings. Si elle ne s'était pas trompée, Jack Beauchamp allait passer un vilain quart d'heure.

— J'ai eu cinq enfants dont quatre filles, expliqua Mme Beauchamp. Jack est l'aîné, suivi par Christina, puis il y a eu les jumelles : Sarah et Caroline, et enfin...

— Alexandra, qu'on appelle Sandy, non ?

— Oui. Ce sera le second mariage de Sandy. Le premier était un tel désastre que nous préférons l'oublier et ne penser qu'à l'avenir.

— Alexandra... Sandy, murmura Mattie en hochant la tête. Vos autres filles ont-elles aussi des diminutifs ?

— Oui, fit Betty en riant.

— Tina, Sally et Cally ?

— C'est bien cela. Les surnoms sont une véritable manie, dans notre famille. Par exemple, Jack s'appelle en réalité Jonathan.

— Je le sais.

Ainsi, les quatre maîtresses de Jack étaient en réalité ses sœurs ? Le fait qu'elle ait mêlé les cartes n'avait plus guère d'importance. Entre sœurs, cela pouvait s'arranger sans trop de problèmes.

Mais pourquoi, dans ces conditions, l'avait-il soumise à ce petit chantage pour qu'elle l'accompagne en week-end ? Et la fameuse Sharon, cette dévoreuse dont elle était censée le protéger, existait-elle seulement ?

Furieuse, Mattie serra les dents.

« L'abominable individu ! Je vais le tuer ! »

Il n'avait pas cessé de lui mentir. Il l'avait amenée à Paris sous de fallacieux prétextes. Il...

La colère de Mattie redoubla. Elle se leva de nouveau et prit la poignée de sa valise à roulettes.

— Excusez-moi. Je crois que je vais retourner à l'hôtel quand même. Il faut que je voie Jack. Nous avons deux ou trois petites choses à éclaircir.

Le visage de Betty Beauchamp s'éclaira d'un grand sourire.

— J'espère de tout mon cœur que vous allez régler vos petits différends. Avec un peu de bonne volonté, tout s'arrange, vous savez. Je suis si heureuse que vous ne partiez pas ! Nous nous verrons ce soir, n'est-ce pas ?

Comme c'était fort peu probable, Mattie préféra ne pas répondre.

— Il faut que je vous dise que Jack n'est pas là en ce moment, déclara Betty Beauchamp. Il a dû partir.

Mattie sursauta.

— Comment cela ?

— Il est allé chercher le mari de Tina à l'aéroport. Tina est arrivée hier dans tous ses états. Elle venait de quitter son mari...

Betty Beauchamp secoua la tête.

— Tina a toujours été sujette aux coups de tête. Mais cette fois, elle est allée un peu trop loin. Il faut donc amadouer Jim, à qui la dernière crise de sa femme n'a pas dû plaire beaucoup. Jim est un si gentil garçon ! Je me demande comment Tina peut le traiter ainsi. Si cela continue, il se lassera un beau jour.

Ainsi, Jack avait dû se rendre de bonne heure à l'aéroport pour y attendre son beau-frère ? Voilà pourquoi il tenait tant à lui parler en pleine nuit... Il voulait tout lui expliquer avant que — sur un coup de tête, elle aussi —, elle ne quitte l'hôtel.

Elle se tourna vers Betty Beauchamp.

— Puis-je vous demander de ne pas parler de notre petite conversation à Jack ? Nous pouvons toujours lui dire que nous avons fait connaissance. Mais ne lui racontez pas que c'était au moment où je m'apprêtais à retourner en Angleterre.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, Mattie.

— Merci.

En traînant sa lourde valise, la jeune fille repartit vers l'hôtel.

Ainsi, songea-t-elle, Jack s'était bien moqué d'elle. Mais elle aurait sa revanche.

## 8.

— Mattie ! Mais que... que t'arrive-t-il ?

La jeune fille venait de se jeter dans les bras de Jack en lui tendant ses lèvres. Elle faillit éclater de rire tant l'expression de son prétendu fiancé était drôle.

Elle recula aussitôt de quelques pas.

— Ah, tu es seul ? Ma démonstration n'a servi à rien ?

— Ta démonstration ? répéta-t-il en fronçant les sourcils.

— Ecoute, l'un des nombreux membres de ta famille aurait pu être avec toi. Je me suis dit que j'avais intérêt à jouer la comédie convenablement.

— Si tu le dis, dit-il avec lassitude.

Dans un geste machinal, il rejeta ses cheveux en arrière.

— Je suis épuisé.

Il en avait l'air. Et c'était compréhensible s'il avait passé la nuit à essayer d'arranger les choses entre sa sœur et son beau-frère. Mattie n'éprouvait cependant aucune compassion à son égard.

— Tu n'es pas d'humeur tendre ? interrogea-t-elle avec une moue.

Ses yeux bleus étincelaient d'une lueur narquoise. Mais Jack ne se rendait compte de rien. C'était très bien ainsi. Elle ne voulait pas qu'il comprenne trop vite qu'elle avait découvert qu'il s'était moqué d'elle. Et que les rôles étaient désormais inversés.

« Maintenant, c'est moi qui tire les ficelles », se dit-elle avec satisfaction.

— Veux-tu que je commande ton petit déjeuner pendant que tu vas prendre une douche ? proposait-elle. Ça te fera du bien.

Il la regarda d'un air plein de suspicion. Ce qui n'avait rien de surprenant ! Etant donné la manière dont ils s'étaient séparés la veille au soir, l'attitude de Mattie devait lui sembler pour le moins étrange.

C'était justement ce qu'elle voulait. Le déstabiliser à son tour.

Pendant les longues heures où elle avait attendu son retour de l'aéroport, elle avait décidé de lui donner une bonne leçon. Il en avait grand besoin !

— J'ai eu ton message, lui dit-elle.

Celui-ci, qu'on lui avait remis à la réception lorsqu'elle était rentrée à l'hôtel avec sa valise, ne comptait pas plus de deux lignes :

« J'ai dû aller à l'aéroport.

Ne prends aucune décision avant mon retour,

Jack. »

Elle lui adressa un tendre sourire.

— Mon pauvre chou, tu as l'air tellement fatigué ! Va vite prendre une douche, tu te sentiras mieux après. Si tu veux, je peux te commander un club-sandwich. J'en ai pris un tout à l'heure, il était excellent.

— D'accord. Va pour le club-sandwich.

Il lui adressa un coup d'œil méfiant. L'attitude de la jeune fille semblait le plonger dans un abîme de perplexité.

Elle s'empressa d'en rajouter :

— A propos, j'ai fait la connaissance de ta mère.

D'un air décontracté, Mattie s'assit sur l'accoudoir d'un fauteuil, décrocha le téléphone et appuya sur la touche du Room Service. Devant l'expression de plus en plus désorientée de Jack, un sourire satisfait lui vint aux lèvres.

Il s'éclaircit la voix avant de demander avec incrédulité :

— Tu... tu as vu ma mère ? Mais...

— Elle est charmante.

La voix de Mattie changea tandis qu'elle parlait au téléphone.

— Allô, le Room Service ? Pourrais-je avoir un club sandwich, s'il vous plaît ?

Elle se tourna vers Jack.

— Que veux-tu boire avec ?

— Euh... une bière et un café.

— Ainsi qu'une bière et un café, s'il vous plaît, commanda-t-elle.

Après avoir donné le numéro de leur suite, elle se leva d'un mouvement souple.

— Maintenant, je te laisse. J'ai un rendez-vous chez le coiffeur et un autre à l'institut de beauté, en bas. Tu comprends, je tiens à faire bonne impression ce soir !

Jack parut plus déconcerté que jamais.

— Mattie...

— A ta place, je ferais la sieste après avoir déjeuné. Tu n'as pas l'air bien du tout.

Retrouvant un peu de son mordant, il lança :

— En revanche, tu paraissais très contente de toi.

— Pourquoi ne le serais-je pas, s'il te plaît ? rétorqua-t-elle joyeusement. Nous sommes à Paris, je vais me faire faire une beauté, et nous dînons ce soir au restaurant de la tour Eiffel. La vie est belle, non ?

Jack fronça les sourcils.

— Mais hier...

— Hier, c'était un autre jour. Tu as pu arranger les choses avec ta Tina, j'espère ?

— Mattie...

Elle ne le laissa pas en dire davantage. Ce fut d'un ton presque menaçant qu'elle ajouta :

— De toute manière, ta mère m'a vue et c'est *moi* qu'elle s'attend à rencontrer ce soir. Pas une autre !

Elle consulta sa montre.

— Là-dessus, il faut absolument que je me sauve. Je suis déjà en retard.

Quelques instants plus tard, dans l'ascenseur qui l'emmenait au rez-de-chaussée, elle exultait.

« Il n'y comprend rien ! Absolument rien ! », se dit-elle avec satisfaction.

Elle avait fait exprès de prendre ces rendez-vous. Cela lui évitait d'avoir à écouter les explications de Jack ou de répondre à ses questions.

Elle se rendit tout d'abord chez le coiffeur. Puis elle passa dans l'institut de beauté adjacent, où elle décida de s'offrir un masque relaxant, une manucure, puis un léger maquillage.

Un masque verdâtre sur le visage, elle se retrouva un peu plus tard allongée dans l'une des étroites cabines séparées les unes des autres par des rideaux. Les yeux clos, elle tentait de se détendre. Ce qui était bien difficile : tant de pensées traversaient son esprit !

Enfin, bientôt, tout serait terminé. Dès mardi, elle reprendrait son travail et tâcherait d'oublier jusqu'à l'existence de Jack Beauchamp. Un homme dont elle avait commis la bêtise de tomber follement amoureuse.

Tâcher de l'oublier... c'était bien joli. Mais y parviendrait-elle ?

Elle en était là de ses réflexions quand ses voisines de cabine se mirent à discuter.

— Papa et maman ont été ravis quand ils ont appris que Tina était enceinte.

— Tu penses !

— Evidemment, la réaction de Jim a mis Tina complètement hors d'elle !

Toutes deux se mirent à rire.

— Le pauvre ! Il faut dire qu'il n'a jamais été très diplomate.

— Tu imagines ? Elle s'attendait à ce qu'il soit fou de joie. Et au lieu de ça, il a déclaré qu'ils allaient être obligés de dire adieu à leur projet de ski pour Noël prochain.

— Il plaisantait. Il a un genre d'humour un peu particulier. Tina le comprendra une fois qu'elle aura réfléchi.

— Quand une femme est enceinte, elle a des réactions très différentes. Tu te souviens comment j'étais ?

— Et moi donc ! Je pleurais pour un rien.

Mattie se redressa et souleva légèrement un coin du rideau. Elle vit deux jolies femmes... qui non seulement se ressemblaient beaucoup, mais ressemblaient aussi à Jack. Elle n'eut pas de mal à deviner qu'il s'agissait des jumelles Sally et Cally.

— Je me demande comment est l'amie de Jack, dit l'une d'entre elles. Tout le monde se pose des questions.

— Maman l'a vue. Elle l'a trouvée charmante. Pas du tout le genre de fille vénale que nous craignons tant de voir Jack nous ramener un jour.

— Jack est tellement gentil qu'il risque de se laisser avoir.

— Pas en affaires !

— Non, sûrement pas en affaires. Mais autrement, c'est un grand sentimental.

Jack ? Un grand sentimental ? Voilà qui était pour le moins surprenant !

— Bref, maman l'a trouvée très bien.

— Ça t'étonne ? Tu connais maman. Quelle que soit celle que Jack ait décidé d'épouser, elle la trouvera très bien.

Mattie en avait assez entendu. Elle serait volontiers partie. Malheureusement, il lui était difficile de sortir avec ce masque qui durcissait sur son visage.

— Bon, je te laisse, dit l'une des jumelles à l'autre. Il faut que j'aille faire un peu de shopping.

Après son départ, le silence régna dans la cabine voisine. Mais Mattie ne parvint pas à se détendre pour autant.

D'un côté, cela ne la surprenait pas que les sœurs de Jack se perdent en conjectures à son sujet. C'était même assez normal. De l'autre, tout son être se hérissait à la pensée qu'on pouvait la considérer comme une femme intéressée.

Et ils s'imaginaient tous que Jack avait des intentions sérieuses à son égard ! C'était tout juste s'ils ne s'attendaient pas à ce qu'ils annoncent leur prochain mariage ce soir !

Oui, tout cela était bien ridicule. Et Mattie regrettait profondément de ne pas avoir obéi à son intuition qui lui commandait de quitter Paris sans tarder — avant de rencontrer la famille de Jack, en tout cas.

Le hasard lui avait déjà permis de voir Alexandra, dite Sandy, Tina, Cally et Sally. Quatre femmes ravissantes. Quant à Jack, c'était tout simplement le plus bel homme du monde.

« Et moi, je suis un peu comme le vilain petit canard au milieu d'une bande de cygnes », se dit la jeune fille avec amertume.

Lorsqu'elle sortit enfin de l'institut de beauté, elle alla se promener sur le Champ-de-Mars. Mieux valait ne pas rentrer trop tôt à l'hôtel, où Jack devait l'attendre pour lui donner des explications que, justement, elle ne souhaitait pas entendre.

\* \* \*

Après avoir longuement flâné aux alentours de la tour Eiffel, elle consulta sa montre et jugea qu'il était temps qu'elle rentre se préparer pour la soirée.

Elle s'enfermerait dans sa chambre et si Jack frappait, elle lui dirait qu'elle était en train de s'habiller.

« Il doit être en train de se poser mille questions au sujet de mon comportement inattendu », se dit-elle avec satisfaction.

Quand elle lui avait sauté au cou alors qu'il n'y avait personne à impressionner, il avait été complètement déconcerté.

« Eh bien, tant mieux », songea-t-elle. Elle avait bien droit à une petite revanche, non ?

\* \* \*

— Tu es magnifique, lui dit Jack avec admiration quand elle le rejoignit dans leur salon commun un peu avant 19 heures.

La jeune fille portait la seconde toilette habillée qu'elle avait achetée à l'occasion de ce voyage : une longue robe fluide de soie noire très sophistiquée à la fois par sa coupe, sa couleur et sa matière.

— Merci.

Les séances à l'institut de beauté et chez le coiffeur lui avaient réussi. Avec ses cheveux blonds aux mèches savamment effilées elle se sentait sûre d'elle.

Jack avait l'air beaucoup plus détendu qu'à son retour de l'aéroport.

— Mattie, avant d'aller rejoindre les autres, je voudrais te dire...

— On n'a pas de temps à perdre, Jack ! Ils nous attendent tous au bar de l'hôtel pour prendre un verre. Puis nous irons tranquillement à pied jusqu'à la tour Eiffel. A propos, j'ai appris que le restaurant s'appelait le Jules Verne.

— Oui, je le sais.

Jack fronça les sourcils.

— Un verre au bar ? Qui a organisé ça ?

— Ta mère. Elle a téléphoné il y a une demi-heure. Comme tu ne répondais pas, j'ai pris la communication.

Elle se dirigea vers la porte.

— Tu viens ? Il ne faut pas qu'on arrive en retard.

Jack ne bougeait pas.

— Mattie, hier soir, quand nous rentrions de notre croisière sur la Seine, j'ai voulu te parler et...

— Et nous avons été interrompus.

— Oui, soupira-t-il. Ecoute, il y a quelque chose que je voudrais te dire avant que nous descendions.

Elle savait parfaitement ce qu'il voulait lui confesser ! Il avait l'intention de lui apprendre — enfin ! — que les quatre femmes qu'elle avait prises pour ses maîtresses étaient en réalité ses sœurs.

— On n'a pas le temps, déclara-t-elle d'un ton sans réplique.

Il insista.

— J'ai quelque chose d'important à...

— Tu me le diras en route. Allons, viens !

Elle s'était sentie si coupable après avoir mélangé les cartes qu'elle n'était pas mécontente de voir Jack sur le gril. Oui, il le méritait bien.

Il la saisit fermement par le coude.

— Il faut que tu saches que je n'ai jamais eu...

— Jack ! Mattie ! Attendez-moi !

La jeune fille faillit éclater de rire en reconnaissant la voix de Betty Beauchamp. Pauvre Jack ! Il n'allait pas pouvoir lui faire sa confession.

Elle se retourna et lorsqu'elle vit le monsieur extrêmement distingué qui accompagnait la mère de Jack, elle faillit laisser échapper une exclamation de stupeur.

— Edward, mon mari.

Pendant que Betty faisait les présentations, la jeune fille demeurait toujours figée sur place. Son regard ne cessait d'aller d'un homme à l'autre. Dans une quarantaine d'années, Jack aurait lui aussi ces cheveux gris et ce beau visage buriné... bref, il serait le portrait exact de son père.

## 9.

Avant de faire son entrée dans le bar de l'hôtel, où un pianiste jouait du jazz en sourdine, Jack retint Mattie par le bras.

— Excuse-moi, dit-il à sa mère. Il faut que je dise quelque chose d'important à Mattie.

Il paraissait soudain horriblement mal à l'aise. La jeune fille l'en aurait presque pris en pitié. Mais *lui*, avait-il eu pitié d'elle ?

Elle se dégagea.

— Voyons, Jack, dit-elle d'un ton légèrement réprobateur, on ne peut pas faire attendre les autres. On aura le temps de parler plus tard.

— Mais...

— Tes sœurs nous attendent, dit Betty Beauchamp.

— Allons, viens, Jack ! renchérit son père.

Jack semblait plus embarrassé que jamais. Mattie ne le plaignait plus.

« Après tout, s'il se retrouve dans cette situation, c'est sa faute, se dit-elle. Il n'avait qu'à me dire la vérité dès le début. »

Elle reconnut sans peine les sœurs de Jack, qui se tenaient au bar en compagnie de leurs maris respectifs. Tina discutait avec un blond à l'allure sportive qui devait probablement être ce Jim qui avait eu le mauvais goût de se plaindre d'être privé de ski l'hiver prochain parce que sa femme accoucherait... Quant à Sandy, elle regardait avec adoration un grand brun. Vraisemblablement Thom, son fiancé.

Il y avait également là un autre couple d'un certain âge. Mattie se dit qu'il devait s'agir des parents de Thom. Mais la fameuse Sharon ne semblait nulle part en vue.

En s'approchant du petit groupe, Jack marqua un mouvement de recul. Il avait soudain pâli.

« Craindrait-il que je ne fasse une scène en apprenant les noms de ses sœurs ? Quand même, il devrait mieux me connaître. Comme si j'étais capable de faire un scandale en public ! »

Jack était de plus en plus pâle. Mattie se haussa sur la pointe des pieds pour chuchoter dans son oreille :

— Tu n'as qu'à me présenter. Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer.

Il avala sa salive.

— Si tu m'avais laissé le temps de t'expliquer...

— Plus tard. Ne t'inquiète pas, répéta-t-elle en lui pressant la main. Nous...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Derrière eux, d'une voix rauque et sensuelle — une voix à la Marlene Dietrich, une femme lança :

— Bonsoir tout le monde ! J'espère que je ne suis pas en retard ?

La nouvelle arrivante était une femme très grande, très mince, avec des cheveux d'un noir d'ébène qui lui arrivaient presque jusqu'à la taille. Sa robe ultracourte, du même violet profond que celui de ses yeux frangés de cils interminables, révélait chacune des courbes d'une silhouette parfaite.

Mattie devina que cette femme au visage de poupée en porcelaine était la fameuse Sharon, la sœur de Thom. Celle que Jack craignait tant. Celle dont elle était censée le protéger.

Il semblait bien être le seul à la redouter ! Tous les clients du bar avaient les yeux fixés sur cette capiteuse sirène.

Elle alla embrasser tous les Beauchamp et consorts, avant de se tourner vers Jack en portant la main à son cœur dans un geste théâtral.

— Jack !

Il s'inclina courtoisement.

— Sharon.

— Ecoute, nous sommes en famille !

Lorsqu'elle se haussa sur la pointe des pieds pour déposer un léger baiser sur ses lèvres, Jack la prit automatiquement par les épaules. Des épaules largement dénudées...

— Je suis si heureuse de te revoir ! soupira-t-elle.

« Je lui arracherais volontiers les yeux. » Cette expression, Mattie l'avait souvent entendue. Mais c'était la première fois qu'elle avait envie de la mettre en pratique.

Pourquoi cette femme contemplait-elle Jack avec une sensualité presque animale ? Elle ne semblait nullement tenir compte des autres. D'un regard, elle avait réussi à s'isoler avec Jack dans une sorte de bulle. Et on avait l'impression qu'elle était prête à l'entraîner dans sa tanière.

Mattie crispa les poings, submergée par une jalousie intense, presque primitive. En toute objectivité, elle devait admettre que Jack demeurait très froid. Il n'encourageait Sharon en aucune manière.

« Comme si cette espèce de pieuvre avait besoin d'encouragements ! » pensa la jeune fille avec dégoût.

Sharon avait l'air d'être une femme qui savait ce qu'elle voulait. Et l'obtenait. Or, en ce moment, elle voulait Jack Beauchamp.

Mais, curieusement, Jack ne semblait pas le moins du monde intéressé. Comment un homme normalement constitué pouvait-il dédaigner une femme pareille ?

Il prit Mattie par la taille.

— Mon amie, Mattie Crawford. Mattie, voici Sharon Keswick, la sœur de Thom.

Sharon fit la moue.

— Juste : « la sœur de Thom » ? Honnêtement, Jack, je pensais que je représentais davantage pour toi.

Elle adressa un regard dédaigneux à Mattie avant de déclarer du bout des lèvres :

— Très heureuse de faire votre connaissance, Mandy.

— Mattie, corrigea la jeune fille d'un ton sec.

— Mattie, rectifia Sharon d'un air suprêmement ennuyé.

Au prix d'un visible effort, elle enchaîna :

— Nous sommes-nous déjà rencontrées, par hasard ? Connaissez-vous les...

Edward Beauchamp jugea le moment d'intervenir.

— Une coupe de champagne, Sharon ? offrit-il courtoisement.

Jack profita aussitôt de cette diversion pour déclarer :

— Excusez-moi, mais il faut que je présente Mattie au reste de la famille.

Quelques minutes auparavant, il n'y tenait guère. Maintenant, pour échapper à la sœur de Thom, il semblait prêt à tout.

Mattie adressa un sourire moqueur à Sharon.

— Nous nous verrons plus tard, au cours de la soirée.

— Oh, certainement ! assura celle-ci en prenant la coupe de champagne que lui tendait Edward Beauchamp.

Jack attendit d'être à quelques pas pour murmurer :

— Tu comprends ce que je voulais dire ? Quelle sangsue !

— Une bien jolie sangsue.

— Mais une sangsue quand même.

Cette fois, Mattie ne répondit pas. En dépit de l'attitude de Jack, elle avait l'intuition qu'il existait un certain degré d'intimité entre lui et Sharon.

En tout cas, tout le plaisir qu'elle se promettait de la soirée avait disparu. Elle avait eu l'intention de taquiner Jack au sujet de ses quatre sœurs. Maintenant, elle n'en avait plus envie du tout. L'arrivée de Sharon Keswick avait tout gâché.

Puisque Jack lui avait menti au sujet de ses quatre maîtresses, la jeune fille commençait à se dire que Sharon n'existait pas non plus.

Hélas, elle était plus que vivante !

Mattie se sentit de nouveau le vilain petit canard au milieu d'une bande de cygnes dont Sharon était la reine.

Jack paraissait plus inquiet que jamais.

— Tu as un problème ? lui demanda-t-elle sans aménité.

— Oui. Malheureusement c'est trop compliqué à expliquer maintenant.

— Si tu employais des mots simples, des mots de tous les jours, je suis sûre que je comprendrais.

— Mattie..., commença-t-il, presque avec désespoir.

— Allons, viens me présenter à tes sœurs. Tes quatre sœurs, précisa-t-elle avec un grand sourire.

Comme dans une comptine, elle récita :

— Tina, les jumelles Sally et Cally, et enfin Sandy.

La stupéfaction qui se peignit alors sur le visage de Jack ne donna pas à la jeune fille la satisfaction escomptée : pour elle, la soirée avait été gâchée avec l'arrivée de Sharon.

— Tu as l'air d'une carpe, dit-elle à Jack sans charité. Ferme la bouche. Et présente-moi, pour l'amour de Dieu ! Tout le monde nous regarde. Tes sœurs et tes parents doivent se demander ce qui nous arrive.

Ils pensaient certainement que Jack et elle, oublieux de l'endroit où ils se trouvaient, chuchotaient des mots tendres.

Il ne fallait pas y compter, hélas !

Dans sa naïveté, Mattie avait espéré que tout était encore possible. Après avoir rendu à Jack la monnaie de sa pièce — et, honnêtement, sa petite vengeance n'aurait pas été bien méchante —, elle lui aurait pardonné et avec un peu de chance, tout aurait pu recommencer.

L'arrivée de Sharon changeait la donne.

« Au fond, tout est ma faute », pensa la jeune fille avec amertume. « Hier soir, sur le bateau-mouche, Jack a été charmant. Mais il n'a jamais suggéré d'aller plus loin. C'est moi qui, stupidement, suis tombée amoureuse. »

— Tu es au courant ! s'écria enfin Jack avec incrédulité.

— Bien sûr.

— Mais comment... ?

— La petite conversation que j'ai eue avec ta mère ce matin m'a permis de comprendre.

D'un ton moqueur, elle lança :

— Ça arrive souvent ?

— Quoi ?

— Que Jack Beauchamp perde sa langue.

Il fronça les sourcils.

— Tu sais ce qu'il en est depuis... depuis quand ? Ce matin ?

— L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt.

— Ma mère ne m'a rien dit, grommela-t-il d'un air plein de suspicion.

— Pourquoi t'en aurait-elle parlé ? Il n'y avait aucune raison, assura Mattie en glissant son bras sous celui de Jack. Comment ta pauvre maman aurait-elle pu imaginer que je prenais Tina, Sally, Cally et Sandy pour tes petites amies ?

— C'est pour ça que tu t'es montrée si tendre quand je suis revenu de l'aéroport ? Je n'y comprenais rien. Tu te moquais de moi ?

— Qui a commencé, s'il te plaît ?

— Nous sommes quittes, fit-il dans un éclat de rire.

Ses yeux étincelaient et il avait retrouvé son sourire. Prenant Mattie par les épaules, il l'entraîna.

— Allons saluer la tribu.

La « tribu », comme il l'appelait, accueillit Mattie très chaleureusement. Les quatre sœurs Beauchamp la traitèrent tout de suite en amie, tandis que leurs compagnons félicitaient Jack pour avoir su découvrir une aussi jolie fiancée.

« Une fiancée ! pensa Mattie, toute son amertume revenue. Mon Dieu, s'ils savaient ! »

— Mattie s'est-elle déjà aperçue que tu fais passer ton travail avant tout ? demanda Thom, taquin. Que tu restes pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre enfermé dans ton bureau ?

Jack serra un peu plus fort la jeune fille contre lui.

— Ça va peut-être changer, dit-il d'un ton plein de sous-entendus.

— Lui as-tu dit que tu étais un joueur de golf lamentable ? plaisanta à son tour le mari de Cally.

A l'adresse de Mattie, il ajouta d'un air dégoûté :

— Il nous bat tous.

— Sans me vanter, je suis encore plus doué pour les sports en chambre, assura Jack.

Jim éclata de rire.

— Eh bien, ce n'est pas la modestie qui t'étouffe. Mattie sait-elle seulement que tu ronfles ? Aïe ! s'écria-t-il en se frottant la cheville, tout en adressant à sa femme un regard de reproche.

Mattie, qui souriait depuis qu'ils s'étaient tous mis à taquiner Jack, ne put cette fois s'empêcher d'éclater franchement de rire.

Tina la rejoignit.

— Je suis désolée pour hier soir. Je devais avoir l'air d'une folle... Et quand je pense que j'ai ennuyé Jack jusqu'au petit matin avec mes plaintes !

Mattie comprenait pourquoi il avait l'air aussi épuisé en revenant de l'aéroport. Il n'avait pas dû trouver un instant pour dormir. A vrai dire, elle n'avait guère dormi, elle non plus.

Elle tapota gentiment le bras de Tina.

— Tout est arrangé maintenant ?

Tina soupira.

— Heureusement ! Je ne comprends toujours pas comment j'ai pu prendre une innocente plaisanterie au pied de la lettre.

L'atmosphère était bon enfant. Que n'aurait donné Mattie pour faire partie d'une famille comme celle-ci, elle qui avait toujours regretté d'être fille unique ! Malheureusement, cela resterait du domaine du rêve.

Un peu plus tard, en se dirigeant vers la tour Eiffel, Jack la retint en arrière.

— Que t'a encore dit ma mère ce matin ?

— Rien de spécial.

Sharon les rejoignit.

— Je suis si heureuse de te revoir, Jack ! répéta-t-elle au moins pour la troisième fois.

D'autorité, elle le prit par le bras. Puis elle adressa à Mattie un sourire hypocrite qui découvrit deux rangées de dents parfaites.

— Excusez-nous, *Mandy*.

Cette fois, la jeune fille ne jugea pas utile de corriger. D'autant plus qu'elle avait l'impression que Sharon le faisait exprès.

— Excusez-nous, répéta cette dernière d'un ton mielleux. Mais Jack et moi sommes de vieux amis. Nous avons forcément mille choses à nous raconter.

Elle battit des cils en levant les yeux vers Jack.

— Existe-t-il au monde une plus belle ville que Paris ? s'exclama-t-elle d'un air extasié.

De nouveau, Mattie eut envie de lui arracher les yeux. Elle ne pouvait pas supporter que cette femme s'accroche au bras de Jack dans un geste possessif. D'ailleurs, pourquoi ne la repoussait-il pas ? En fin de compte, et malgré ce qu'il avait prétendu, tout cela semblait lui plaire.

Ils empruntèrent l'ascenseur spécial pour arriver au Jules Verne, le restaurant situé au deuxième étage de la tour Eiffel. La vue que l'on avait de là-haut sur la Ville lumière était absolument exceptionnelle.

Si Mattie était assise à la droite de Jack, Sharon Keswick trouva le moyen de s'asseoir à sa gauche, à la grande table ronde qui leur avait été réservée près des baies vitrées.

Cette manœuvre ne surprit pas autrement la jeune fille. Elle s'y attendait plus ou moins. Et elle était furieuse. Contre Jack, contre Sharon Keswick. Mais surtout contre elle-même. Comment avait-elle pu être assez stupide pour tomber amoureuse d'un homme pareil ?

## 10.

— A votre place, je ne m'inquiétera pas trop, dit soudain Thom à Mattie.

Celle-ci, qui n'arrivait pas à faire honneur comme il convenait à ses délicieux raviolis aux coquilles Saint-Jacques, lui adressa un regard étonné.

— Comment cela ? demanda-t-elle enfin.

— A cause de ma petite sœur, précisa-t-il.

La jeune fille se sentit rougir. Elle était donc si transparente ?

Depuis qu'ils étaient à table, Sharon accaparait complètement Jack. Elle ne cessait de parler d'amis communs. Amis dont, bien entendu, Mattie n'avait jamais entendu parler.

— Te souviens-tu, Jack...

En entendant cela — et pour la dixième fois peut-être —, Mattie eut envie de hurler. Quel genre d'anciens amis étaient ces deux-là, en réalité ? Elle avait ses soupçons. Des soupçons qui, hélas, devenaient d'instant en instant plus précis.

— Non, ne vous inquiétez pas, reprit Thom. Il ne s'intéresse pas à elle.

Mattie eut un sourire sarcastique.

— Il donne pourtant l'impression contraire.

— Je vous assure !

Nerveusement, la jeune fille mettait son petit pain en miettes.

— J'aimerais bien savoir de quoi il a l'air quand il s'intéresse vraiment à quelqu'un.

Thom se mit à rire.

— Il suffit de le voir avec vous. Jamais je ne l'ai vu aussi détendu et heureux que tout à l'heure, quand il est arrivé avec vous au bar de l'hôtel.

Mattie fronça les sourcils.

— Moi, je ne l'ai jamais vu que détendu et heureux, fit-elle à mi-voix, comme pour elle-même.

— C'est bien ce que je disais.

La jeune fille demeura songeuse.

« Thom ignore tout, naturellement, des raisons pour lesquelles j'ai accompagné son futur beau-frère à Paris. Il ne sait pas que nous jouons la comédie. »

Et il fallait reconnaître que Jack était un acteur hors pair. Ce soir, cependant, il semblait oublier son rôle, car il passa la plus grande partie du dîner à discuter avec Sharon Keswick — celle qu'il souhaitait tant éviter.

« Je me demande s'il sait ce qu'il veut », pensa Mattie avec ressentiment.

Un peu plus tard, tout en dégustant une délicieuse tarte soufflée au citron vert, l'une des spécialités du Jules Verne, elle dit à Thom :

— Vous êtes gentil de vous faire du souci pour moi. Mais c'est inutile. Jack est libre de mener sa vie comme il l'entend.

Ce fut avec un visible effort qu'elle déclara :

— Et moi aussi.

Sans réfléchir, elle ajouta :

— D'ailleurs, il n'y a rien entre nous.

Et aurait-elle seulement l'occasion de le revoir après ce week-end ? Elle en doutait.

Thom haussa les épaules.

— Si vous voulez mon avis, vous seriez bien inspirée de reconsidérer votre position.

— C'est-à-dire ?

— Voyons, Mattie !

Avec un rire ironique, il lança :

— Arrangez-vous pour qu'il y ait quelque chose entre vous. Conseil d'ami.

Le fait que le futur beau-frère de Jack lui donne des conseils de ce genre laissa Mattie sans voix.

— Ne commettez pas la même erreur que celle que j'ai commise avec Sandy il y a cinq ans, reprit Thom.

Soudain, il était sérieux, presque grave.

— Nous sommes sortis ensemble. Je l'aimais, je savais qu'elle était la femme de ma vie... mais je ne le lui ai pas dit. Alors, bien sûr, elle se sentait libre. Comme vous. Et avant que je me rende compte de ce qui se passait, elle en avait épousé un autre.

— Et alors ?

— Alors j'ai dû attendre pendant quatre ans pour qu'elle admette avoir fait une erreur, pour qu'elle retrouve sa liberté, et pour que, enfin, je puisse lui dire tout ce que je n'avais pas su lui dire auparavant.

Mattie soupira. Le cas de Thom ne ressemblait en rien au sien. Elle était peut-être amoureuse de Jack, mais cet amour n'était pas payé de retour. Et si, s'armant de courage, elle lui faisait part de ses sentiments, il s'empresserait de prendre la fuite.

Jack se tourna enfin vers eux.

— Vous avez l'air drôlement sérieux, tous les deux. De quoi parlez-vous donc ?

Il souriait, mais son sourire n'atteignait pas ses yeux. Il semblait fâché parce que Mattie s'entretenait avec Thom. Ce qui était un comble étant donné que *lui* n'avait pas cessé de discuter avec Sharon !

Mattie était sur le point de lancer une réplique cinglante, mais Thom ne lui en laissa pas le temps.

— Je disais à Mattie que, parce que je n'avais pas su dire à Sandy que je l'aimais, je l'avais perdue.

Il adressa un coup d'œil plein de défi à Jack.

« Décide-toi, semblait-il lui dire. Sinon tu vas avoir le même problème. »

Mattie se sentit rougir. Jack devait se demander comment des gens qui se connaissaient à peine avaient pu en venir aussi vite à discuter d'un sujet pareil.

Jack haussa les sourcils.

— Vraiment ? demanda-t-il à Thom.

— Oui, ça s'est passé comme ça. Simplement parce que j'étais trop stupide pour laisser parler mon cœur.

— Ne vous plaignez pas trop : tout se termine pour le mieux, dit Mattie avec un enthousiasme forcé.

— N'oublie pas que les femmes sont de grandes sentimentales, Jack.

Sandy éclata de rire.

— A propos de sentiments... Jack, tu peux t'estimer heureux qu'on accepte encore de t'adresser la parole après cette invraisemblable confusion que tu as faite avec les fleurs... Un imbroglio pareil ? On aurait pu se fâcher, toutes les quatre. Admets qu'on n'est pas trop vindicatives et qu'on a même le sens de l'humour.

Elle se tourna vers Mattie.

— C'était plutôt drôle. Jack a eu la gentillesse de nous faire envoyer des fleurs... mais il a confondu tous les noms et les adresses. Par exemple, moi j'ai reçu le bouquet avec une carte destinée à Sally. Imaginez qu'il se soit agi de ses petites amies et pas de ses sœurs ! Le drame !

— On peut imaginer, en effet, dit Jack d'un ton léger.

Quand il adressa un coup d'œil moqueur à Mattie, elle se serait volontiers cachée sous la table.

Thom l'étudiait sans mot dire. Il n'avait pu manquer de remarquer son expression embarrassée et devait se demander ce que tout cela signifiait.

— Heureusement, à ma connaissance, tu n'es pas du genre à fréquenter plusieurs femmes à la fois, Jack, dit-il enfin.

— Effectivement, dit Jack sans quitter Mattie du regard.

— Quel méli-mélo ! reprit Sandy.

— C'était très drôle ! renchérit Tina.

— Je... je le suppose, murmura Mattie.

— Cela dépend comment on regarde les choses, dit Jack.

Sandy pouffa.

— Il ne s'est pas trompé en vous envoyant des fleurs, Mattie ?

Cally éclata de rire.

— Si vous aviez reçu une carte adressée à Tina, à Sally, à Cally ou à Sandy, vous auriez piqué une crise, non ?

Mattie se contenta d'esquisser un faible sourire. Mieux valait ne pas dire que jamais Jack ne lui avait envoyé de fleurs. Il s'était seulement contenté de lui faire du chantage.

— Arrêtez donc de taquiner Jack, dit Thom.

Il leva les yeux au ciel.

— Ah, quand les quatre sœurs Beauchamp s'y mettent...

Se tournant vers Mattie, il demanda :

— Vous travaillez ?

Fâchée d'être exclue de la conversation, Sharon fit la moue.

— Pourquoi veux-tu qu'elle travaille ? lança-t-elle d'un ton acide. Jack a bien assez d'argent.

De nouveau, elle battit des cils.

— N'est-ce pas, chéri ?

Thom adressa à sa sœur un regard visiblement agacé.

— De nos jours, la plupart des femmes préfèrent avoir un emploi.

— Pas moi, assura Sharon.

— J'ai dit : « la plupart des femmes » ! s'exclama Thom avec agacement.

Lorsqu'il adressa un coup d'œil interrogateur à Mattie, celle-ci comprit qu'elle devait absolument dire quelque chose. Sans commettre l'erreur d'avouer qu'elle était fleuriste, car les Beauchamp étaient suffisamment intelligents pour en déduire qu'elle était à l'origine de l'erreur.

Avant qu'on lui pose d'autres questions, elle prétendit :

— J'aide ma mère qui possède un chenil tout près de Londres.

— Tiens !

— Intéressant...

— A propos de chiens, comment va Harry, Jack ? demanda Sandy.

— Oui, comment va Harry ? renchérit Cally.

Elles avaient toutes les deux parlé avec une telle chaleur que Mattie, qui était quelque peu déstabilisée, se sentit réconfortée. Les gens qui aimaient les enfants et les chiens lui étaient immédiatement sympathiques. Et elle devait reconnaître que tous les membres de la famille Beauchamp lui plaisaient. Jack plus que les autres, pour son malheur.

Ce dernier sourit.

— C'est à Mattie qu'il faut poser cette question. Harry séjourne en ce moment au chenil Crawford.

— S'est-il bien adapté ? interrogea Tina.

— Espérons-le ! soupira Sally. Jack a failli ne pas venir tant cela l'inquiétait de confier son chien à un chenil.

— Le chenil Crawford n'est pas n'importe quel chenil, proclama Mattie avec fierté. Mais c'est Jack qui peut donner des nouvelles de Harry : il a téléphoné hier à ma mère.

— Figurez-vous que Harry s'est trouvé une copine ! annonça Jack.

— Sophie, je parie ? lança Mattie.

— Exactement. Une chienne labrador de toute beauté.

— Voilà qui donne à réfléchir, fit Thom d'un air sibyllin.

— Comment cela ? demanda sa fiancée.

— Eh bien... c'est la saison des amours.

Malgré elle, Mattie se sentit rougir. Elle rougissait beaucoup ces derniers temps, elle qui croyait avoir pourtant surmonté ce problème depuis longtemps.

Jack se tourna vers elle.

— Quel bon dîner, n'est-ce pas ?

— Excellent, fit-elle d'un ton sec.

Il devina sans peine la raison de sa froideur.

— Ecoute, je ne pouvais tout de même pas envoyer Sharon promener. J'étais coincé.

Elle prit un air candide.

— Ai-je dit quoi que ce soit ?

— Tu n'en as pas eu besoin. J'ai senti ta désapprobation.

Lorsque sa mère lui disait qu'elle était transparente, Mattie ne la croyait pas.

« C'est parce qu'elle connaît mes réactions », se disait-elle.

Mais se pouvait-il que d'autres puissent également deviner ses pensées ? Voilà qui était bien fâcheux !

Elle s'efforça de sourire car, de l'autre côté de la table, Betty Beauchamp les observait avec indulgence. Mais ce fut entre des dents serrées qu'elle murmura :

— Je voudrais bien savoir pourquoi tu as tenu à ce que je t'accompagne, alors que tu es aux petits soins pour celle que tu souhaitais tant éviter.

Il faillit s'étrangler.

— Moi ? fit-il. Aux petits soins pour elle ? Je t'assure que si je pouvais l'expédier du haut de la tour Eiffel sans avoir de problèmes avec la justice, je n'hésiterais pas.

En voyant Mattie éclater de rire, Jack hocha la tête d'un air satisfait.

— Je préfère cette expression-là. Ouf ! L'orage est terminé, le soleil vient de se montrer.

Là-dessus, il se pencha et lui effleura les lèvres d'un léger baiser.

— Oh ! fit-elle seulement.

Et elle redevint écarlate. Puis elle tenta de se raisonner. En ce moment, Jack jouait la comédie pour donner le change aux siens et surtout à Sharon Keswick.

Il y avait réussi : celle-ci paraissait folle de rage.

Mattie réussit à esquisser un sourire cynique.

— Ça marche, chuchota-t-elle. Sharon est furieuse parce que tu m'as embrassée.

— Ce n'est pas pour la rendre jalouse que...

— Un sourire, Jack ! coupa Mattie. Ta mère nous surveille.

Le regard de Jack s'éclaira.

— Elle te connaît à peine, mais elle t'aime bien, dit-il en pressant la main de la jeune fille.

Edward Beauchamp se leva et fit un très bref discours pour souhaiter beaucoup de bonheur à Thom et à Sandy. Il termina par ces mots :

— Et nous nous retrouverons tous dans trois mois pour le mariage.

« Tous, sauf moi », pensa Mattie.

Dans trois mois, où serait-elle ? Sûrement pas avec Jack Beauchamp.

\* \* \*

Un peu plus tard, les sœurs de Jack se mirent à évoquer les pique-niques d'antan.

— Oh, là, là ! Qu'est-ce qu'on riait ! s'exclama Cally.

— Oui, on s'amusait bien, admit Jack. Ce que j'aimais moins, c'était quand je trouvais des fourmis dans mon sandwich.

Tina pouffa.

— Ou quand les guêpes s'attaquaient aux fruits.

Jack se tourna de nouveau vers Mattie.

— On n'a pas encore eu le temps d'organiser notre emploi du temps. Je suis désolé. Il faut rattraper cela. Où aimerais-tu aller demain ?

Elle n'eut pas besoin de réfléchir beaucoup.

— Il y a mille choses que j'aimerais faire. Visiter Notre-Dame, voir la place des Vosges, les vieux hôtels particuliers du Marais, l'île Saint-Louis, le musée du Louvre...

Jack ouvrit de grands yeux.

— C'est tout ?

— Et aussi le musée Carnavalet, qui retrace toute l'histoire de Paris, le musée d'Orsay, où l'on peut admirer les impressionnistes, le...

Epouvanté, Jack l'interrompit.

— Tu rêves ! Il nous faudrait au moins quinze jours pour venir à bout d'un tel programme.

D'un ton léger, il enchaîna :

— Eh bien, nous reviendrons, voilà tout.

Le visage de la jeune fille s'assombrit. S'il y avait une chose dont elle était sûre, c'était que jamais elle ne reviendrait à Paris avec Jack.

Après le café, ils s'attardèrent autour de la table, et il était déjà tard lorsqu'ils quittèrent le restaurant. Une fois dehors, Jack prit Mattie par la taille.

— Nous allons faire un tour tous les deux ! lança-t-il à la ronde.

— Je vous accompagne, décida Sharon sans la moindre honte. Ça me fera du bien de prendre un peu l'air.

Mattie était très déçue. Une promenade au clair de lune à Paris avec Jack... quel rêve ! Mais si Sharon Keswick ne devait pas les quitter d'une semelle... quel cauchemar !

Cally surprit son expression désolée.

— Et si nous faisons tous un petit tour ? suggéra-t-elle.

— Bonne idée, renchérit Betty Beauchamp en prenant le bras de son mari. Depuis combien de temps ne nous sommes-nous pas promenés ensemble dans Paris ?

— Il est fort possible que Jack soit le résultat de notre dernier séjour à Paris, rétorqua Edward Beauchamp, pince-sans-rire.

— Pas de risque pour que cela recommence, murmura sa femme.

— Non. Mais, à l'exception de Tina, qui a pris de l'avance, cela peut arriver à tous les autres.

— J'ai déjà un garçon et une fille, ça suffit pour l'instant, protesta l'une des jumelles.

— Quant à nous, dit l'autre, nous avons décidé de nous en tenir à un enfant. Pour le moment du moins, dit sa sœur.

Jack resserra son étreinte.

— Ne nous regardez pas comme ça ! J'aime beaucoup mes neveux, mais Mattie et moi préférons nous consacrer l'un à l'autre avant d'avoir des enfants.

Une nouvelle fois, Mattie se sentit rougir. Elle attendit de se trouver avec Jack à une certaine distance des autres pour demander d'un ton acide :

— Avant d'avoir des enfants ?

— Il fallait bien que je dise quelque chose.

— Ils plaisantaient.

— Je le sais. Mais...

— Mais quoi ?

Il eut un geste agacé.

— Oh, rien !

Jack paraissait soudain si mal à l'aise que Mattie s'esclaffa.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? grommela-t-il.

— Toi.

— C'est une conspiration, déclara-t-il soudain avec emphase.

— Une conspiration ? répéta Mattie sans comprendre.

— Oui, on dirait qu'ils s'y mettent tous pour nous empêcher d'être seuls. Hier soir, c'était Tina qui faisait une crise de nerfs. Aujourd'hui, j'ai dû aller chercher Jim à l'aéroport pour tenter d'arranger les choses. Ce soir, voilà qu'ils veulent nous suivre comme des moutons...

— Tu sais parfaitement pourquoi ils ont pris cette initiative. Ils s'imaginent que c'est sérieux entre nous. Et ils ont voulu empêcher Sharon de s'immiscer.

Jack jura entre ses dents.

— Résultat, nous voilà en troupeau.

— Ne te fâche pas. Honnêtement, il n'y a aucune raison pour cela. Aurais-tu oublié que nous jouons la comédie ?

Mattie pinça les lèvres avant d'enchaîner :

— Sharon Keswick a dû s'en rendre compte. Sinon elle ne se serait pas accrochée à toi à ce point.

D'un ton plein de fiel, elle ajouta :

— Il faut dire que tu ne la repoussais pas.

— Tu vas dire que c'est ma faute, maintenant !

— Ce n'est sûrement pas la mienne.

Jack soupira.

— Le problème, c'est que, voici déjà plusieurs années, j'ai commis l'erreur de sortir avec Sharon.

— Tu t'étais bien gardé de me le dire !

A vrai dire, ce n'était pas nécessaire. Il suffisait de voir la manière dont Sharon se comportait pour comprendre qu'il y avait eu quelque chose entre elle et Jack.

— Ça n'a pas duré, assura-t-il.

— Tu ne m'avais rien dit, insista Mattie d'un ton accusateur.

— Personne n'aime avouer ses erreurs.

— Moi, je t'ai bien avoué la mienne.

Et où cela l'avait-il menée ? A Paris ! Soit, elle était heureuse de voir la Ville lumière. Mais pourquoi fallait-il qu'elle ait été assez stupide pour tomber amoureuse de Jack ?

— Sharon est très jolie, reprit-il après un silence.

La jeune fille, qui se serait bien passée d'une telle remarque, riposta d'un ton sec :

— J'ai pu le constater.

— L'apparence n'est pas tout, figure-toi. Cette fille est impossible. Je suis sorti avec elle peut-être trois ou quatre fois. C'est tout ! Oui, c'est tout, Mattie, je te le jure. Et à cause de ces trois ou quatre sorties, elle s'est cru autorisée à me traiter comme sa chose. J'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser d'elle.

Il soupira.

— Quand j'ai appris que Sandy revoyait Thom, j'ai tout de suite pensé : « Aïe ! Je vais de nouveau avoir Sharon sur le dos. »

Etait-il vraiment indifférent à la beauté de la sœur de Thom ? Mattie en doutait. Mais ce qu'elle pensait n'avait aucune importance. Lundi soir, elle ferait ses adieux à Jack. Il irait de son côté, elle du sien.

« Et il ne me restera plus qu'à tenter de l'oublier », pensa-t-elle, le cœur lourd.

— Excuse-moi de t'ennuyer avec mes problèmes, dit Jack.

Comme si elle pouvait s'ennuyer en sa compagnie !

— Je regrette de ne pas avoir su davantage t'aider, murmura-t-elle. Remarque, Sharon a été furieuse quand tu m'as donné ce petit baiser de cinéma.

— Tu crois ? Sais-tu ce qu'on devrait faire ? Recommencer.

— Tu es fou ?

— Pas du tout.

Il s'arrêta juste en face de la tour Eiffel et attira la jeune fille contre lui.

— Jack...

— Chut...

Il se pencha et lui prit les lèvres dans un baiser d'abord très tendre qui se fit de plus en plus passionné. Alors, oubliant tout ce qui n'était pas eux, Mattie noua les bras autour de la nuque de Jack. Le désir l'envahit comme une flamme vive. Le corps de Jack, tout en muscles, et le sien, tout en courbes douces, s'imbriquaient si bien l'un contre l'autre...

Jack releva enfin la tête et la contempla. Le désir avait assombri ses yeux, comme il devait avoir assombri ceux de Mattie. Elle en tremblait.

— Tu as froid ? demanda-t-il doucement.

— Non.

— Tiens.

Il ôta la veste de son smoking et la posa sur les épaules de la jeune femme. Ce vêtement avait gardé sa chaleur et l'odeur de son eau de toilette — une odeur enivrante —, monta aux narines de Mattie.

— Nous rentrons ? proposa Jack d'une voix rauque.

Elle n'hésita pas.

— Oui.

Main dans la main, ils regagnèrent l'hôtel. Il n'y avait plus qu'eux au monde et ils avaient complètement oublié le reste de la famille.

Lorsqu'ils traversèrent le hall, l'employée de la réception leva la tête.

— Mademoiselle Crawford ? appela-t-elle. Il y a un message téléphonique pour vous.

Mattie eut peine à revenir à l'instant présent.

— Pour moi ? fit-elle avec stupeur.

Puis l'inquiétude la gagna. Qui pouvait chercher à la joindre ici ? Seule sa mère savait où elle se trouvait. Que lui était-il arrivé ? Qu'avait-il bien pu se passer ?

Devinant son angoisse, Jack la reprit par les épaules.

— Du calme, Mattie. Il n'y a aucune raison de s'affoler. Je parie que ta mère a seulement voulu te demander si ton séjour se passait bien.

Il adressa un bref sourire à la réceptionniste qui leur tendait une enveloppe.

— Merci.

Puis il entraîna Mattie vers les ascenseurs.

— Montons pour lire ça tranquillement, dit-il gentiment. D'accord ?

Dans la cabine, Mattie s'empara de l'enveloppe et la déchira avec des doigts tremblants. Ce fut sur le palier qu'elle put enfin déchiffrer le message.

Elle pâlit.

— Mon Dieu !

— Qu'y a-t-il, Mattie ? Ta mère...

— C'est Harry, dit-elle en retenant un cri. Il est malade. Très malade.

## 11.

— Harry va se remettre, assura Mattie, en arrivant à l'aéroport de Heathrow. Ma mère, que j'ai appelée ce matin, m'a dit qu'il allait déjà un peu mieux.

Mais Jack ne se rasséra pas pour autant.

La veille au soir, en regagnant leur suite, ils avaient immédiatement téléphoné à Diana Crawford. Celle-ci, qui attendait leur appel, leur avait expliqué avec autant de clarté que de calme que Harry avait une infection pulmonaire. Elle avait aussitôt appelé le vétérinaire, et le colley, maintenant sous antibiotiques, dormait dans son panier qu'elle avait mis dans la cuisine.

Cela n'avait pas suffi à rassurer Jack. Toute la nuit, il n'avait pas cessé de faire les cent pas dans la suite, attendant avec impatience le moment de réserver deux billets d'avion.

Pendant le vol, il avait à peine desserré les dents.

Tout en se hâtant avec lui vers le parking où il avait laissé sa voiture, Mattie posa la main sur son bras.

— Tu ne pouvais pas savoir.

Elle devinait qu'il s'en voulait de ne pas être resté avec son chien. Et ce qu'elle craignait par-dessus tout, c'était qu'il n'accuse sa mère de l'avoir mal soigné.

— Personne ne pouvait savoir, insista-t-elle.

« Une conspiration », avait dit Jack la veille. Et maintenant, Mattie commençait à penser qu'il n'avait pas tort. Chaque fois qu'ils réussissaient à se retrouver seuls, quelque chose se produisait pour rompre le charme.

Ainsi, en ce moment même, alors qu'ils étaient pourtant ensemble, Mattie avait l'impression qu'un mur invisible les séparait.

Jack rendait-il sa mère responsable ? Soit, il ne le dirait pas. Mais il était bien possible qu'il le pense. Au cours de ce week-end, Mattie avait pu s'apercevoir qu'en dépit d'un abord très sociable, il n'avait pas son pareil pour cacher ses émotions.

« Pourvu que Harry guérisse ! », pensa-t-elle.

Parce que si ce n'était pas le cas, jamais Jack ne le leur pardonnerait, à sa mère et à elle.

\* \* \*

— Michael, le vétérinaire, est dans la cuisine avec Harry.

Ce furent les premiers mots de Diana, qui guettait leur arrivée.

Sans un regard pour Mattie, Jack se dirigea vers la cuisine.

— Je suis désolée, murmura la mère de la jeune fille. J'ai gâché votre week-end. Mais il fallait que je prévienne Jack, non ?

— Bien sûr. Si tu ne l'avais pas fait, il nous en aurait voulu jusqu'à la fin de ses jours. Comment va Harry ?

— Il semblait un tout petit peu mieux ce matin.

— Le vétérinaire fait des visites à domicile, maintenant ? s'étonna la jeune fille.

Sa mère parut quelque peu gênée.

— Cela lui arrive.

— Je ne le savais pas.

— Tu n'es pas souvent là en semaine.

— Pourvu que Harry guérisse !

— Il est bien soigné. Et le fait de retrouver son maître devrait l'aider à se rétablir.

— Espérons-le.

— Alors ? Comment se sont passées ces petites vacances ?

— Très bien. J'ai fait la connaissance des parents et des sœurs de Jack. Des gens très gentils.

Sa mère sourit.

— A quoi t'attendais-tu ? Jack est lui-même très gentil. C'est un homme bien.

Un homme que Mattie aimait de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Tout en sachant que, bientôt, il disparaîtrait pour toujours de son existence.

— Où sont les chiens ? s'étonna-t-elle.

La maison ne semblait plus la même quand les quatre chiens que Diana avait adoptés ne sautaient pas joyeusement autour d'elles.

— Dès que je me suis aperçue que Harry n'allait pas bien, je les ai installés derrière. Je ne savais pas si ce qu'il avait était contagieux. Le vétérinaire m'a dit que non, mais mieux vaut prendre un maximum de précautions. Et de toute manière, il fallait que Harry se repose.

— J'irai les voir tout à l'heure.

Elle soupira.

— Que va-t-il se passer maintenant ? Je suppose que Jack va vouloir emmener Harry avec lui.

Elle ne se trompait pas. Quand elle arriva avec sa mère dans la cuisine, Jack et le vétérinaire, un quinquagénaire brun à l'allure sportive, discutaient justement à ce sujet.

Mattie s'agenouilla près du panier et caressa le colley. Lorsque celui-ci leva la tête en lui adressant un regard triste, elle eut l'impression qu'il lui reprochait de l'avoir séparé de son maître.

Et elle se sentit alors aussi coupable que Jack. Car s'ils n'étaient pas partis, peut-être que Harry serait toujours aussi plein d'entrain que lorsqu'il était arrivé au chenil.

— Votre chien était déjà porteur de cette infection lorsque vous l'avez amené ici, expliqua le vétérinaire. Mme Crawford m'a appelé dès qu'il a commencé à manifester des troubles.

Au moins, cela dédouanait Diana. Mattie se sentit quelque peu soulagée. Il était évident que sa mère n'était pour rien dans tout cela. Mais il était, hélas, tout aussi évident que le colley était loin d'être guéri.

— Il va déjà mieux qu'hier, poursuivit le vétérinaire. Et l'amélioration devrait se poursuivre. Cependant il serait préférable de le laisser ici jusqu'à demain matin. Je vous dirai alors si vous pouvez l'emmener.

— Vous pouvez passer la nuit ici, Jack, suggéra tout de suite la mère de Mattie.

Jack hésita.

— Je ne veux pas vous déranger davantage, Diana. Vous avez déjà eu beaucoup d'ennuis avec mon chien.

— On n'a pas de chambre d'amis. Où va-t-il dormir ? s'écria Mattie.

— Dans ta chambre.

Mattie était sidérée.

— Quoi ? fit-elle d'une voix étranglée.

— Mais oui, fit sa mère avec impatience. Tu peux bien lui laisser ta chambre et dormir sur le canapé du salon.

Le coup d'œil qui suivit était plus explicite qu'un long discours.

« Tu as peut-être passé tout un week-end à Paris avec lui, mais chez moi, je tiens à ce que l'on respecte certaines règles », semblait-elle dire.

Pour cacher son visage soudain cramoisi, la jeune femme retourna caresser Harry. Pendant quelques instants, elle avait vraiment cru que sa mère voulait que Jack et elle partagent le même lit.

— Ça ne t'ennuie pas trop de me céder ta chambre pour une nuit, Mattie ? demanda-t-il.

— Pas du tout.

— Dans ce cas, Diana, j'accepte votre offre. Et avec beaucoup de gratitude.

— Je vous accompagne jusqu'à votre voiture, dit Diana au vétérinaire qui fermait sa sacoche en cuir noir.

Quelques minutes plus tard, ils partaient tous les deux, laissant Mattie et Jack seuls dans la cuisine.

Il la rejoignit près du panier de Harry. Tout en caressant le colley, il déclara :

— Je suis désolé de prendre ta chambre. Ça ne t'ennuie pas trop ? Vraiment ?

— Pas du tout, te dis-je. C'est bien le moins que nous puissions faire.

Cela signifiait aussi qu'elle passerait un peu plus de temps que prévu avec lui. C'était à la fois très doux... et déchirant.

— Je vais aller chercher nos valises dans la voiture. Merci d'avoir été aussi compréhensive hier.

Mattie n'était pas mécontente d'avoir quelques minutes de solitude pour tenter de faire le point. Jack l'avait peut-être embrassée à Paris, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Et ce n'était pas chez sa mère que les choses risquaient d'aller plus loin.

Cette parenthèse parisienne était terminée. Il ne lui restait plus qu'à reprendre sa vie normale. Une vie dans laquelle Jack n'avait pas sa place. Autant l'accepter.

Ils passèrent une soirée tranquille. Mattie et sa mère avaient préparé un dîner très simple, puis Diana sortit un jeu de cartes.

— Ça vous tente ? demanda-t-elle à Jack.

— Bonne idée ! Il y a longtemps que je n'ai pas touché à une carte.

— Vous savez jouer au whist ?

— Un peu.

Une heure plus tard, après avoir vu Jack gagner partie après partie, Mattie protesta en riant.

— Ou tu es vraiment très fort, ou tu triches !

— Je ne triche jamais.

— Alors vous êtes très fort, conclut Diana.

— Dites plutôt que je ne manque pas d'entraînement. Quand il pleuvait, mes sœurs et moi passions des journées entières à jouer aux cartes.

— Voilà qui explique tout ! s'exclama Mattie. Moi, j'ai un handicap : je n'avais pas de frères et sœurs pour m'exercer.

Diana soupira.

— J'avais rêvé d'une grande famille, et le destin en a décidé autrement.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, dit Jack en battant les cartes.

— Avoir des enfants à quarante-trois ans ? s'écria Diana avec incrédulité.

— Pourquoi pas ? A quarante-cinq ans, une amie de mes sœurs vient d'avoir un bébé. Elle est folle de joie.

Jack se tourna vers Mattie.

— Tu n'aimerais pas avoir un petit frère ?

Jamais la jeune fille n'avait pensé à une telle possibilité. Et cela, pour la bonne raison que sa mère n'était pas sortie une seule fois avec un homme depuis vingt ans.

Ce qui avait commencé comme une plaisanterie se transformait en conversation sérieuse. Diana eut un rire forcé, mais ses joues avaient quand même un peu rosé.

— Votre suggestion laisse Mattie sans voix, dit-elle d'un ton léger.

— Je ne suis pas sans voix, protesta la jeune fille. Tu es encore jeune. C'est vrai : des tas de femmes ont des enfants à ton âge. Ce serait amusant d'avoir un bébé ici.

— Amusant ! répéta sa mère en levant les yeux au ciel.

— Vous voyez, Diana ! s'exclama Jack en riant. Mattie est pour.

La mère de la jeune fille secoua la tête.

— Non, non. Je suis trop vieille pour recommencer à m'occuper de couches et de biberons.

Elle menaça gentiment Jack du doigt.

— Vous êtes très taquin, vous ! Vos sœurs ont dû souffrir.

— Oh, oui ! admit-il avec bonne humeur.

Diana se leva.

— Il se fait tard, je crois que je vais aller me coucher. A demain, Jack.

Elle déposa un rapide baiser sur la joue de sa fille.

— Mattie, tu lui montreras ta chambre ?

— Oui, bien sûr.

Mattie se sentit un peu gênée lorsqu'elle ouvrit sa porte. Jack, qui était habitué au luxe, allait trouver son domaine bien ordinaire.

Elle tenta de voir sa chambre avec ses yeux à lui. Cette pièce n'avait pas été refaite depuis des années. Elle était toujours rose et blanche, comme elle l'avait voulue quand elle avait quinze ans. La douzaine de poupées qu'elle n'avait pas encore eu le courage de monter au grenier s'alignaient sur une commode. Heureusement, les posters des groupes de pop qui ornaient autrefois les murs avaient disparu !

— Je vais être très bien ici, assura-t-il.

En réalité, sa présence paraissait plus qu'incongrue dans un semblable décor.

— Mais, honnêtement, ce n'était pas dans une chambre virginale que j'envisageais de passer ma nuit, enchaîna-t-il avec un demi-sourire.

Mattie devint écarlate. Pour se donner une attitude, elle se mit à parler à tort et à travers.

— La... la salle de bains est juste en face. Tu... tu veux boire quelque chose avant de dormir ? Un café, une tisane, un whisky ?

— Rien, merci. Je vais juste redescendre un instant pour dire bonsoir à Harry.

Le chien remua la queue en les voyant entrer dans la cuisine.

— Il semble aller mieux.

— Oui, dit Mattie en caressant le colley.

D'un ton ironique, Jack demanda :

— Tu crois qu'il faisait partie de la conspiration, lui aussi ?

Cette fameuse conspiration qui les empêchait de se retrouver seuls...

Mattie examina le chien avant de rendre son verdict.

— Non. Il est trop gentil pour ça.

— C'est vrai qu'il est gentil.

Attirant Mattie contre lui, il murmura :

— Je te dois un week-end à Paris. Tu as rempli ta part du contrat, mais pas moi.

Oui, elle avait réussi à maintenir Sharon Keswick plus ou moins à distance.

— Mattie...

La jeune fille retint sa respiration. Lorsque Jack la tenait ainsi contre lui, elle perdait la tête. Sa respiration se faisait plus saccadée tandis que, déjà, le désir l'envahissait.

Elle réussit à parler d'une voix presque normale.

— Les tiens étaient bien déçus quand tu leur as appris que tu devais partir plus tôt que prévu.

— Ils étaient désolés de *nous* voir partir. Ma mère t'aime beaucoup.

— Elle est sympathique. D'ailleurs, toute ta famille est sympathique.

— Mattie ?

Elle leva vers lui des yeux soudain pleins de larmes. Se penchant, il lui prit les lèvres dans un baiser très doux. Elle aurait dû résister, mais où en trouver la force ? Les yeux clos, elle s'abandonna, tandis que le baiser de Jack se faisait de plus en plus passionné. Chacune des fibres de son corps était en éveil. Les mains de Jack semblaient soudain être partout à la fois. Le cœur battant à tout rompre, elle s'arqua contre lui avec un gémissement quand il lui caressa la pointe d'un sein fièrement dressé.

Son désir décupla. Jamais elle n'avait ressenti dans son être une telle soif de ne faire qu'un avec l'autre.

Ses sens avaient pris le pas sur sa raison. Où trouva-t-elle le courage de se redresser dans un brusque sursaut ? Elle aurait été bien incapable de le dire.

— Non, dit-elle d'une voix étranglée.

Elle se dégagea et, avec des doigts tremblants, remit un peu d'ordre dans sa tenue.

— Le week-end est terminé, s'entendit-elle déclarer. Tu exagères.

— Mais...

— On est fatigués tous les deux.

— C'est vrai, mais...

— Alors, allons nous reposer. Je te conduis là-haut.

Il la suivit sans mot dire. Ce fut seulement une fois arrivé dans la chambre rose qu'il déclara :

— Ce n'était pas la première fois que je t'embrassais.

— Euh... je le sais.

— Que se passe-t-il ? Tu es différente depuis notre retour en Angleterre.

Evidemment ! Avant de s'envoler pour Paris, elle n'avait pas un vrai souci en tête. En deux jours, elle était tombée follement amoureuse. Dans ces conditions, comment ne pas être différente ?

— Je suis comme d'habitude, prétendit-elle.

— Je te trouve distante. Tu ne ressembles pas à la Mattie enjouée dont j'avais tant apprécié la compagnie la semaine dernière.

— Quand on est fatigué, on est plutôt éteint.

— C'est seulement parce que tu es fatiguée ?

— Bien sûr. Je me sentirai mieux demain, après une bonne nuit. Et toi aussi, tu verras.

— Dans ce cas... bonne nuit.

— Bonne nuit.

En soupirant, Mattie redescendit. Lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit, Harry leva la tête avec vivacité. Il la laissa retomber, visiblement déçu, en s'apercevant que la jeune fille était seule.

Elle s'agenouilla pour le caresser.

— Désolée, ce n'est que moi, lui dit-elle. Il semblerait qu'on aime tous les deux le même homme. Toi, cela te comble. Moi, cela me rend malheureuse.

Jamais elle n'aurait pu imaginer que l'on pouvait autant souffrir. Mais elle aurait assez d'orgueil pour cacher ses sentiments. Si Jack devinait ce qu'elle éprouvait pour lui, quelle humiliation ! Ce qu'il fallait, à tout prix, c'était qu'il parte demain en ignorant qu'elle l'aimait.

## 12.

— Bonjour ! lança joyeusement Mattie lorsque Jack descendit le lendemain matin.

— Bonjour.

— Que veux-tu pour ton petit déjeuner ? demanda-t-elle en branchant la cafetière. Du pain grillé et des céréales ? Ou bien un vrai breakfast à l'anglaise, avec des œufs, du bacon, etc ?

— Juste du café, s'il te plaît. Et peut-être un toast.

Leurs relations avaient repris un tour normal. Ils s'entretenaient comme de bons camarades. Ce qui était exactement ce que voulait Mattie.

Elle n'avait pratiquement pas dormi de la nuit. Le canapé-lit du salon était confortable, mais comment aurait-elle pu fermer l'œil quand elle savait que Jack était là-haut, dans son lit à la courtepoinette rose ?

Elle s'était promis de se montrer joyeuse et pleine d'allant tant que Jack serait là. Le temps des larmes viendrait après son départ.

— Merci, dit Jack lorsqu'elle posa devant lui une tasse de café bien fort.

Il regarda autour de lui.

— Où est Harry ?

— Ma mère l'a emmené faire une petite promenade. Il va nettement mieux ce matin.

— Toi aussi, on dirait.

— Mais pas toi.

Jack était descendu sans prendre le temps de se raser. Cette ombre bleuâtre qui marquait son menton ne le rendait cependant pas moins séduisant, au contraire !

— J'ai l'impression que tu n'as pas bien dormi dans mon petit lit, remarqua Mattie en riant. Tu peux à peine ouvrir les yeux.

— Tu es toujours d'aussi bonne humeur le matin ?

— En général, oui, rétorqua-t-elle en mettant sur une assiette les toasts qui venaient de sauter du grille-pain.

Jack leva les yeux vers le soleil qui brillait dans un ciel sans nuages.

— Ton humeur est au diapason du temps, remarqua-t-il avec une grimace.

— On ne peut pas dire que ce soit ton cas. Tu es toujours grognon au réveil ?

— En général.

— Heureusement qu'on ne vit pas ensemble tout le temps, lança-t-elle d'un ton léger.

— Mattie...

Elle désigna la cafetière.

— Si tu veux un peu plus de café, n'hésite pas à te servir. Je vais voir si ma mère a besoin d'aide. Et elle sortit sans laisser à Jack le temps de dire quoi que ce soit.

« Courage, se dit-elle en contournant la maison pour rejoindre le chenil. Dans une demi-heure, une heure au plus, il sera parti. »

Elle serra les dents. Tant qu'il serait là, même si c'était très dur, elle réussirait à lui donner l'image d'une Mattie pleine d'entrain.

Sa mère était en revanche plus difficile à convaincre. Lorsque la jeune fille la rejoignit au chenil, Diana l'examina d'un air soucieux.

— Ça va ?

— Bien sûr.

— Jack est allé se coucher de bonne heure. Pas toi. J'ai vu de la lumière dans la cuisine. Je croyais même que tu avais oublié d'éteindre.

— Je n'avais pas sommeil.

— Michael est passé de très bonne heure.

— Michael ?

— Michael Vaughan, le nouveau vétérinaire. L'associé de Brandon.

— Ah, oui ! Celui que j'ai vu hier ?

— C'est cela. Il a estimé que Harry était assez bien pour rentrer avec Jack.

— Tant mieux, fit Mattie d'un ton neutre.

Avisant le colley, qui était en train de jouer avec Sophie, la chienne labrador, Diana eut un sourire.

— Ces deux-là sont les meilleurs amis du monde.

Après un silence, elle demanda :

— Tu as vu Jack ce matin ?

Mattie se sentit rougir. Sa mère était parfois trop perspicace.

« Aurait-elle deviné que je suis amoureuse de lui ? Je suis donc si transparente, comme elle le dit souvent ? Dans ce cas, Jack s'en est peut-être aperçu, lui aussi. »

Elle crispa les poings. Non ! Non, il ne le fallait pas. A aucun prix ! Ce serait tellement humiliant !

— Jack ? Il est en train de prendre son petit déjeuner, répondit-elle enfin.

Et pour se donner une attitude, elle prit une pile de bols en plastique.

— Tu veux que je les remplisse ?

Sans attendre la réponse, elle se rendit dans la petite pièce située derrière le bureau, où l'on préparait les pâtées des pensionnaires. Ce n'était pas bien difficile : chaque chien avait sa fiche sur laquelle était précisée la quantité à lui donner, en une ou deux fois par jour.

Avec un peu de chance, Jack partirait pendant qu'elle distribuait la nourriture. Dans cet espoir, elle prit tout son temps pour remplir les bols, puis pour les porter en distribuant des caresses.

L'heure du petit déjeuner fut, comme d'habitude, accueillie par des aboiements prolongés.

— Quelle cacophonie ! s'exclama Jack en rejoignant la jeune femme.

Elle sursauta et faillit laisser tomber un bol.

— Tu cherches Harry ? s'enquit-elle. Il est dehors avec Sophie. A propos, le vétérinaire est déjà passé. Il dit que tu peux l'emmenner.

Là-dessus, elle alla s'occuper d'un scottish-terrier affamé. Elle pensait que Jack allait partir. Mais lorsqu'elle revint chercher un autre bol, il n'avait pas bougé.

— Je voudrais te parler avant de partir, dit-il.

— Je n'ai pas le temps, prétendit-elle. Dès que j'aurai fini ça, je dois aller à la boutique.

— Un lundi de Pâques ?

— Pourquoi pas ? On achète des fleurs un lundi aussi bien qu'un mardi. Je ne veux pas manquer des clients. Tu devrais me comprendre, toi qui es dans le monde des affaires.

Comme si l'on pouvait comparer Aux mille et une fleurs avec J.B. Industries !

— Même moi, je prends des vacances, déclara-t-il.

— Tu peux te le permettre. Je suppose que tu n'as pas d'emprunts à rembourser. Comment crois-tu que j'aie pu acheter mon fonds de commerce ?

Du doigt, elle désigna l'enclos du fond, où le colley jouait toujours avec la chienne labrador.

— Tu as vu Harry ? Il est nettement mieux.

— Oui... On se voit dans dix minutes. D'accord ?

Sans attendre sa réponse, il se dirigea vers l'enclos.

Au moment où Mattie terminait sa distribution, sa mère la rejoignit.

— Où est Jack ?

— Avec Harry et Sophie. Il va partir.

Diana tapota l'épaule de sa fille.

— Allons, un sourire ! Tu le reverras bientôt.

Mattie prit une profonde inspiration.

— Désolée, mais après l'horrible week-end que je viens de passer avec lui, j'espère bien ne plus jamais le revoir de ma vie.

Non, plus jamais. Cela lui ferait trop mal.

Diana paraissait absolument horrifiée. Mattie comprit pourquoi lorsque la voix glaciale de Jack retentit derrière elle.

— Quel dommage ! Parce que, justement, ma mère voulait t'inviter au mariage de Thom et de Sandy.

Sans se rendre compte que l'atmosphère était devenue soudain très pesante, Harry sautait joyeusement autour de son maître, imité par Sophie.

Jack avait tout entendu ! *Après l'horrible week-end que je viens de passer avec lui, j'espère bien ne plus jamais le revoir de ma vie.* Comment aurait-il pu deviner qu'elle ne pensait pas un mot de tout cela ?

Lentement, la jeune fille se retourna. Si elle était très pâle, l'expression de Jack demeurait impénétrable.

A quoi s'attendait-il ? A ce qu'elle se montre aussi collante que Sharon Keswick ? Pas question.

— Tu trouveras bien un prétexte pour expliquer mon absence, déclara-t-elle. Après tout, si ta mère m'envoie une invitation, c'est seulement parce qu'elle pense que nous sommes amis.

Jack pinça les lèvres.

— Ce que nous ne sommes pas, apparemment.

— Mais si, nous le sommes ! lança-t-elle avec une soudaine impatience.

Elle était à la fois furieuse et désespérée. Pourquoi avait-il fallu que Jack entende ce qu'elle disait à sa mère ? C'était trop bête !

Jack la fixait en silence. Son visage était plus impénétrable que jamais. Mieux valait qu'il ne dise rien ! Mattie savait combien il pouvait se montrer cinglant.

« Et je le mérite », pensa-t-elle avec accablement.

Il lui adressa un bref signe de la tête avant de se tourner vers Diana.

— Je vais vous laisser. Je vous ai déjà encombrées trop longtemps.

— Pas du tout, protesta la mère de Mattie. Venez prendre une dernière tasse de café avant de partir.

— Non, merci. Au revoir, Mattie.

Cette dernière prit une profonde inspiration.

— Au revoir, Jack.

Diana s'efforça de sourire.

— On accompagne Jack jusqu'à sa voiture ? demanda-t-elle à sa fille.

— Ce n'est pas la peine.

Ah, non, sûrement pas ! Déjà, les larmes menaçaient. Si cette épreuve devait durer cinq minutes de plus, elle risquait de se mettre à sangloter désespérément.

Elle se redressa. Non, elle ne se comporterait pas aussi stupidement. Elle réussirait à ne pas pleurer avant le départ de Jack.

Avec un rire sarcastique, elle réussit à lancer :

— On n'a pas besoin d'être deux pour lui faire nos adieux ! Et quoi encore ? On aurait l'air complètement ridicules.

Jack siffla Harry qui était retourné jouer avec Sophie. Puis, sans se retourner, il se dirigea vers sa voiture.

Avant de le suivre, Diana adressa un coup d'œil plein de reproche à sa fille :

— Que t'arrive-t-il ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Rien, répondit Mattie, toute crispée intérieurement.

Jack partait. Et elle ne le reverrait probablement jamais. Son problème ? Il était simple : elle aimait un homme qui ne l'aimait pas.

C'était ainsi. Personne ne pourrait jamais rien y changer.

Lorsqu'elle entendit la portière claquer, elle courut vers l'allée. Les larmes lui brûlaient les yeux, mais elle voulait au moins voir Jack une dernière fois...

— Trop tard, lui dit sa mère qui remontait l'allée.

La jeune fille se demanda soudain si sa vue était aussi bonne qu'elle le pensait.

— Je rêve ? On dirait qu'il y a deux chiens à l'arrière de la voiture.

— Oui, Jack emmène Sophie.

— Pour toujours ?

— Evidemment. Tu te souviens ? Un matin, il est venu de très bonne heure...

— Avec des jonquilles, fit Mattie d'un air morne.

Tout cela paraissait déjà si loin !

— Il m'a demandé s'il pouvait adopter Sophie.

— Vraiment ?

C'était donc à ce sujet que Jack voulait s'entretenir avec sa mère ? Tout en lui assurant qu'il n'avait aucun noir dessein sur la vertu de son bébé...

— Tu lui avais raconté l'histoire de Sophie, expliqua Diana. Cela l'a apitoyé, et voyant combien elle et Harry s'entendaient bien, il a décidé de l'adopter.

Le cœur de Mattie s'alourdit.

Ainsi, Jack emmenait Sophie... c'était très bien.

« J'aurais quand même préféré qu'il m'emmène, moi », se dit-elle avec une infinie amertume.

## 13.

A peine la voiture de Jack avait-elle disparu que Diana entraîna sa fille vers la maison.

— Viens, on va se faire un café. Et bavarder un peu.

Mattie marqua un mouvement de recul.

— Si c'est pour parler de Jack, je refuse.

— Justement, c'est pour parler de lui, déclara Diana avec fermeté.

Mattie se montra tout aussi ferme.

— Pas maintenant.

Oh, non, ce n'était pas le moment ! Elle avait réellement besoin d'être seule.

Devançant les protestations de sa mère, elle suggéra :

— Remettons ça à cet après-midi. Tu as du travail, et moi... moi je dois faire un tour à la boutique.

Diana, qui ne paraissait guère convaincue, était sur le point de discuter. Mais il lui suffit de voir le visage de sa fille pour changer d'avis : Mattie était sur le point de fondre en larmes.

— D'accord, soupira-t-elle. Cet après-midi, mais pas plus tard.

Elle secoua la tête d'un air navré.

— Permetts-moi quand même de te dire que tu te rends malheureuse pour rien.

*Rien ?* Son amour pour Jack ?

Elle savait déjà ce que sa mère avait l'intention de lui dire : que jamais elle n'aurait dû tomber amoureuse de Jack. Hélas, le mal était fait !

Elle baissa la tête.

— Bof, je m'en remettrai, marmonna-t-elle.

Diana haussa les sourcils.

— Ça m'étonnerait, vois-tu.

Mattie en doutait également, et le fait que sa mère soit du même avis n'était pas pour la rassérer.

— Je reviendrai déjeuner, promit-elle en allant chercher son sac et les clés de sa voiture.

— A propos...

Diana paraissait soudain mal à l'aise. Mattie lui adressa un coup d'œil étonné.

— Oui ?

Soudain un peu rouge, Diana n'osait plus regarder sa fille. Elle s'éclaircit la voix.

— Ce soir... euh, pour dîner...

— Oui ? répéta Mattie.

Diana prit une profonde inspiration avant de lancer d'un trait :

— Je ne serai pas là ce soir. Je sors.

Et cela, pour la première fois en vingt ans ! S'efforçant de cacher sa stupeur, Mattie scruta le visage de sa mère. C'était encore une très belle femme. Qui avait eu la bonne idée de s'en apercevoir ? Mattie n'eut pas besoin de chercher très loin.

— Michael Vaughan a l'air très sympathique, fit-elle avec indulgence.

La rougeur de Diana s'accentua.

— Il l'est, admit-elle avec un visible embarras. Sa femme est morte il y a deux ans. Nous nous entendons bien, et puis nous aimons tous les deux les animaux. Remarque, il m'a déjà invitée à dîner plusieurs fois, mais chaque fois...

— Tu as dit non, comme d'habitude, termina Mattie à sa place. Heureusement qu'il a su se montrer persévérant !

Avec un sourire, elle poursuivit :

— Oui, il a l'air sympathique. Et tu es si jolie !

— Ne dis pas de bêtises.

Diana soupira.

— Il y a déjà un certain temps que je voulais t'en parler. Ce n'était pas facile, tu sais. Je ne savais pas comment commencer.

— Vraiment, maman !

Oubliant ses soucis pendant quelques instants, Mattie alla embrasser sa mère.

— Je suis si contente ! Tu mérites d'être heureuse. Tu me raconteras tout cet après-midi. D'accord ?

— Il n'y a rien à raconter.

— Je tiens à connaître tous les détails.

— Mattie, tu exagères.

La jeune fille réussit à éclater de rire. La nouvelle que venait de lui apprendre sa mère lui faisait vraiment plaisir. Et lorsqu'elle arriva au magasin et se mit à travailler, elle se sentit enfin un peu moins perturbée.

Elle n'ouvrit pas le rideau de fer, se contentant de soigner les plantes et de mettre de l'ordre. Cela ne l'empêchait pas de penser à Jack à chaque instant...

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Qui pouvait bien l'appeler ? Soit, la boutique était censée être fermée. Mais comment les clients auraient-ils pu le deviner ? De toute manière, une commande de plus n'était pas à négliger.

Elle décrocha.

— Aux mille et une fleurs, bonjour.

— Mattie ?

C'était Jack. Elle pâlit, tandis que ses doigts se crispaient sur le combiné.

— Mattie, tu es toujours là ?

Il jura.

— Je n'entends rien. Ce téléphone ne marche pas.

— Mais si, il marche.

— Alors pourquoi ne dis-tu rien ?

Parce qu'elle était en état de choc !

— Je ne m'attendais pas à ce que tu m'appelles, murmura-t-elle enfin.

C'était la vérité. Elle était persuadée de ne plus jamais avoir de nouvelles de Jack. Après la manière dont ils s'étaient séparés, ce matin, n'était-ce pas logique ?

— Pourquoi me téléphones-tu ? demanda-t-elle.

— J'ai un problème.

Tout de suite, elle s'inquiéta.

— C'est Harry ? Ou bien Sophie ?

D'un ton accusateur, elle poursuivit :

— On a été ensemble pendant tout le week-end, et tu ne m'as même pas dit que tu allais l'adopter !

Comment va Harry ?

— Il se porte à merveille. Sophie aussi. Ce sont les meilleurs amis du monde.

Mattie insista :

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que...

— Parce qu'on avait à discuter d'autres choses plus importantes, coupa-t-il. Au sujet de...

De Sharon Keswick, par exemple ? Ou bien de ses quatre maîtresses... qui ne l'étaient que dans l'imagination trop fertile de Mattie.

— Mes parents sont rentrés ce matin, reprit-il. Ma mère nous invite tous les deux à dîner ce soir.

— C'est pour ça que tu m'appelles ?

— Forcément. Que vais-je lui dire ?

Mattie n'hésita pas.

— Que je regrette, mais que je ne peux pas accepter son invitation.

— Pourquoi ?

— Tu le sais bien.

— Non, je ne le sais pas.

Comme il pouvait se montrer têtu, par moments ! Faisait-il exprès de ne rien comprendre ?

— Ta mère sort ce soir, Mattie. Ne prétends pas que tu dois lui tenir compagnie.

— Comment sais-tu qu'elle ne sera pas là ?

— J'ai téléphoné au chenil juste avant de t'appeler ici. Diana m'a appris qu'elle était invitée à dîner.

Il eut un petit rire indulgent avant de poursuivre :

— D'ailleurs, il était évident que le vétérinaire la trouvait à son goût.

Il avait noté cela, lui ? Mattie, quant à elle, n'avait rien remarqué. A vrai dire, elle pensait à bien autre chose.

— Etant donné les circonstances, Jack, comment veux-tu que j'aille dîner chez tes parents ?

— Tu n'as pas mâché tes mots à mon égard, reconnut-il avec amertume. Au moins, je sais maintenant à quoi m'en tenir. Mais j'avais quand même l'impression que tu aimais bien mes parents.

— C'est vrai.

— Alors ?

— Essaie de comprendre, Jack.

— Qu'y a-t-il à comprendre ?

Elle s'impatienta.

— Ce que tu peux être obtus, par moments ! Ça m'étonne qu'un homme comme toi puisse me faire une pareille proposition. Le plus simple serait que tu expliques la vérité à tes parents. Ils y ont droit, non ? Ce sont des gens bien. Il ne faut pas les laisser sur une fausse impression.

Il y eut un silence au bout du fil. Puis Jack demanda :

— « Un homme comme moi »... Que veux-tu dire par ces mots ? Quel genre d'homme penses-tu que je sois ?

Celui dont elle était tombée amoureuse. Un homme bourré de qualités. Un charmeur.

Mattie soupira.

— Pas le genre d'homme qui s'entête dans le mensonge. Tu ne vas quand même pas continuer à jouer indéfiniment la comédie !

— Pour ma part, Mattie, ce n'était pas de la comédie.

— Quoi ?

— Tu as parfaitement entendu.

La jeune fille retint sa respiration. Son cœur battait à grands coups précipités et elle avait l'impression que l'on n'entendait plus que lui.

La voix de Jack résonna de nouveau à ses oreilles. Une voix lointaine, curieusement désincarnée.

— Voilà, c'est comme ça. Malheureusement, je sais ce que tu éprouves à mon égard. Tu as été suffisamment claire ce matin.

*Après l'horrible week-end que je viens de passer avec lui, j'espère bien ne plus jamais le revoir de ma vie.*

Mattie se sentit glacée. Comment avait-elle pu dire exactement le contraire de ce qu'elle pensait ?

— Je ne voulais pas te faire part de mes sentiments, reprit Jack. Par orgueil.

— Jack..., dit Mattie dans un souffle.

— Mais dans certaines circonstances, l'orgueil n'est plus de mise, termina-t-il avec amertume.

— Ce... ce n'est pas le genre de conversation que... qu'on peut avoir au téléphone.

— Après ce que tu as dit, tu crois que j'aurais pu m'exprimer ainsi en face de toi ?

Sa voix était toujours très amère tandis qu'il poursuivait :

— J'ai presque trente-trois ans, et c'est la première fois qu'une femme me rejette. C'est aussi la première fois que j'aime vraiment. Jusqu'à présent, je me disais que celle qui m'était destinée ne devait pas exister. Mais je continuais quand même à espérer. Mes parents étaient tombés amoureux l'un de l'autre dès le premier instant. Le coup de foudre ! J'espérais qu'un jour ou l'autre, ça m'arriverait aussi. Ce jour-là est arrivé...

Il soupira avant d'ajouter :

— Ce que je ne prévoyais pas, c'était que j'allais être le seul à être touché par la foudre.

Les jambes de Mattie ne la portaient plus. Elle tremblait de tous ses membres et dut s'asseoir. Elle était incapable de prononcer un mot. Elle s'attendait si peu à cela ! Quoi ? Jack l'aimait ?

— Tu as raison, reprit-il. Ce dîner chez mes parents serait une erreur. Je ne comprends pas pourquoi j'ai pu suggérer cela.

Il soupira.

— Prends ça comme un geste désespéré de la part d'un homme désespéré. J'expliquerai à tout le monde ce qu'il en est en réalité. Tu as raison quand tu dis qu'ils ont droit à la vérité. Ma mère va être très, très déçue. Mais que veux-tu, il faudra bien qu'elle se fasse une raison.

Mattie retrouva enfin sa voix.

— Jack, on peut aller dîner chez tes parents ! s'exclama-t-elle.

— Mais on vient de dire que...

— Non !

Après avoir cru sombrer au plus profond du désespoir, Mattie avait maintenant l'impression de planer au septième ciel. Au premier choc succédait l'euphorie. Jack l'aimait ! La vie était merveilleuse !

— Honnêtement, Mattie, je ne te comprends plus.

— C'est parce que... parce que tu ne sais pas encore que... que de mon côté, ce n'était pas une comédie non plus.

A l'autre bout du fil, il y eut une espèce de cri étranglé. Puis, d'une voix précipitée, Jack déclara :

— Ne bouge pas, Mattie. J'arrive !

— Attends...

Elle regarda autour d'elle. Cette boutique close où régnait une atmosphère fraîche et humide n'était pas un endroit idéal pour le genre de conversation qu'ils allaient avoir.

— Retrouvons-nous plutôt dans le jardin public, au bout de l'avenue, proposa-t-elle. Il fait très beau et...

— Si tu promets de m'attendre, je me moque bien que ce soit ici ou là ! J'arrive !

## 14.

En ce lundi de Pâques, le jardin public était pratiquement désert. Mattie flânait autour d'une pelouse où sautillaient un merle et quelques moineaux. Elle faisait mine de s'intéresser aux fleurs, mais en réalité, elle guettait l'arrivée de Jack.

Soudain, elle l'aperçut. Il arrivait en courant. Il la souleva dans les airs avant de l'étreindre follement.

— Matilda-May Crawford, je t'aime ! s'exclama-t-il en lui prenant les lèvres dans un baiser sans fin.

Enfin, il releva la tête et la contempla avec passion.

— Je t'aime, répéta-t-il.

— Je t'aime, dit-elle en écho.

— Comment avons-nous pu être aussi stupides ?

— Je... je ne sais pas.

— Maintenant, on ne va plus perdre une seconde. Pas de longues fiançailles. Le mariage dans les plus brefs délais.

— Le... le mariage ?

Si Jack l'aimait, cela suffisait à Mattie. Elle n'avait jamais demandé davantage.

— Je veux t'épouser, évidemment. Et comme je viens de le dire, sans perdre une seconde. J'étais persuadé que je t'avais perdue. Plus question, désormais, de prendre le moindre risque.

— Mais on se connaît à peine. Ecoute, ça ne fait pas plus de...

Elle fit un bref calcul avant d'enchaîner :

— ... de neuf jours exactement ! Tu imagines ?

— Après neuf minutes, je savais déjà que tu étais la femme de ma vie. Neuf minutes, que dis-je ? Neuf secondes. De toute manière, nous aurons tout le reste de notre vie pour faire connaissance.

Tout allait trop vite, mais Mattie n'allait certainement pas s'en plaindre.

— A propos, il faut que je rectifie une erreur, reprit Jack. Je ne suis jamais grognon au réveil. Mais ce matin, en sachant que j'allais devoir te faire mes adieux, je n'étais pas spécialement joyeux.

— Je n'étais pas de très bonne humeur non plus.

— Tu as pourtant su donner le change.

— Je ne voulais pas que tu devines que je t'aimais. Ç'aurait été trop humiliant.

— Tu as préféré proclamer que tu me détestais !

Elle rougit.

— Comment aurais-je pu deviner tes sentiments pour moi ? Au cours de ce week-end à Paris, nous étions tous les deux censés jouer un rôle...

Jack la prit par la taille et l'entraîna vers un banc.

— Faisons connaissance, déclara-t-il avec entrain. Il est grand temps que nous nous confions nos plus noirs secrets. Qui commence ? Toi ou moi ?

Elle se blottit contre lui.

— Je t'aime.

— Ce n'est plus un secret, cela, dit-il en la serrant à l'étouffer. Qui as-tu aimé, avant moi ? Commençons par le début. Le premier.

— Le premier ?

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Je devais avoir quatorze ou quinze ans, j'étais folle de mon prof de maths. Je me demande pourquoi : il me donnait des notes lamentables.

— Tu devais être un peu maso.

— Probablement. Ensuite, j'ai eu deux boy-friends quand j'étais à l'université.

— En même temps ?

— Non, évidemment ! L'un après l'autre. Et ce n'est jamais allé très loin. On allait au cinéma, au restaurant — en partageant scrupuleusement l'addition parce que nous n'étions ni l'un ni l'autre très riches.

Avec indignation, elle s'écria :

— Le second ne manquait pas de toupet ! Figure-toi qu'il a cru qu'il suffisait de m'offrir une pizza — juste une pizza, tu imagines ? — pour que je tombe dans son lit !

— Et alors ?

— Tu penses comme je l'ai envoyé promener !

— C'est tout ?

Mattie soupira.

— Non. L'année dernière, j'ai cru tomber amoureuse d'un garçon. Et puis il m'a annoncé un beau jour qu'il était fiancé et allait bientôt se marier.

Elle secoua la tête.

— Il y a des hommes... vraiment ! On se demande comment ils raisonnent.

— Tu as été très triste ?

— Non. J'étais surtout furieuse. Et mon petit amour-propre en avait pris un coup. A part ça, je me rends compte maintenant que je n'étais pas amoureuse de lui.

Avec sa franchise habituelle, elle ajouta :

— Ça ne peut pas se comparer avec ce que je ressens pour toi.

— Heureusement !

— Et toi ?

Il haussa les épaules.

— Moi aussi, j'ai été amoureux d'un prof. Mon prof d'anglais. Et puis je suis sorti avec trois ou quatre filles quand j'étais à l'université.

— Pas plus ?

— Je ne suis pas le don Juan que tu imagines, Mattie.

— Hum ?

— Non.

— Par la suite, il y a eu Sharon, admit-il. Et quelques autres. Des aventures sans importance. Rien de sérieux, je t'assure.

Après une brève pause, il ajouta :

— Mais je n'aurai pas l'audace de prétendre avoir vécu comme un moine avant de te rencontrer.

Mattie ne pouvait pas être jalouse du passé. Ce fut en riant qu'elle lança :

— Tu oublies tes quatre maîtresses.

Très vite, elle retrouva son sérieux.

— Je m'en veux d'avoir agi comme je l'ai fait, tu sais.

Il sourit.

— Ce n'était pas bien grave.

— Quand je pense que tu as prétendu être horriblement ennuyé parce que celle qui était censée aller avec toi à Paris était fâchée !

— J'avais trouvé un bon moyen pour que tu m'accompagnes, non ?

Elle le regarda d'un air plein de reproche :

— Tu t'es quand même drôlement amusé à mes dépens.

— Toi aussi. Tu t'es bien gardée de me dire que tu avais découvert la vérité.

— A malin, malin et demi.

Jack l'attira contre lui.

— Maintenant, plus de mensonges, plus de comédie. Nous nous aimons et cela seulement doit compter. Désormais, nous serons toujours ensemble.

Sa voix se chargea d'émotion tandis qu'il insistait :

— Toujours. Je veux chaque matin t'éveiller d'un baiser, prendre le petit déjeuner avec toi, te retrouver le soir et dormir dans tes bras.

Ce fut dans un geste plein d'abandon qu'elle posa la tête sur son épaule.

— Moi aussi, je veux tout cela.

Une soudaine inquiétude la gagna.

— Tu ne vas pas t'ennuyer si tu restes tout le temps avec moi ?

— Je pourrais te retourner la même question.

Elle lui adressa un lumineux sourire.

— Pas de risque.

— Pas de risque pour moi non plus. M'ennuyer avec toi, Mattie ? Jamais ! Tu es beaucoup trop imprévisible.

La jeune fille fronça soudain les sourcils.

— Et ta famille ? Tes parents ne vont pas trouver que nous précipitons les choses ? Nous nous connaissons depuis si peu de temps...

— Tu oublies que nous avons passé ensemble tout un week-end à Paris. Pour eux, nous formons déjà un couple.

Avec bonne humeur, Jack poursuivit :

— Je connais ma mère. Si nous lui annonçons ce soir que nous allons nous marier, elle n'aura rien de plus pressé que d'aller courir les magasins pour choisir sa tenue.

Mattie pinça les lèvres.

— Quant à ma mère...

— J'espère que tu ne lui en veux pas de sortir avec le vétérinaire de son cœur ?

— Oh, non ! Au contraire, je suis tellement heureuse ! Il y a des années que je la poussais à se distraire un peu, à se faire des amis.

— C'est une très jolie femme. Je trouve normal qu'elle songe à refaire sa vie.

— Moi aussi.

— Alors, pourquoi cette expression soucieuse ?

Mattie s'esclaffa.

— J'étais en train de me demander qui se marierait la première. Elle ou moi ?

— L'avenir nous le dira.

Il resserra son étreinte. Soudain, son visage était devenu sérieux, presque grave.

— Tu ne regretteras jamais de m'avoir dit « oui », je te le promets. Je t'aime... Je t'aime à en mourir. Je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Leurs regards se rencontrèrent, s'accrochèrent...

— Moi aussi, murmura-t-elle, le cœur battant la chamade.

Et elle lui tendit ses lèvres.

\* \* \*

— Jack en est tout interloqué, fit Betty Beauchamp avec amusement. Et je peux vous dire, ma chère petite belle-fille, qu'il est plutôt difficile de le surprendre.

Mattie adressa un regard plein de tendresse à son mari.

Jack, assis à la droite du lit, lui pressait la main. Betty Beauchamp se tenait de l'autre côté.

— J'avoue avoir été plutôt étonnée moi-même, avoua Mattie.

Un sourire un peu las lui vint aux lèvres, tandis que son regard s'arrêtait sur les deux berceaux transparents.

*Deux bébés !* Pas seulement celui qu'elle attendait, mais des jumeaux. Cela semblait invraisemblable. Mattie avait été aussi étonnée que Jack lorsque, une fois son premier fils né, les douleurs avaient recommencé. Moins de cinq minutes après, un second garçon arrivait.

Peut-être n'avait-elle pas subi suffisamment d'exams au cours de sa grossesse ? Elle se sentait en pleine forme et les avait quelque peu négligés. Et comme le spécialiste n'avait rien remarqué d'anormal, elle n'avait pas jugé utile d'aller le consulter à chaque instant.

Une fois revenue de sa stupeur, Mattie avait été ravie d'avoir deux fils d'un coup. Quant à Jack, il restait toujours sous le choc.

Ils étaient mariés depuis exactement un an. Quel cadeau pour ce premier anniversaire de leur mariage !

— Comment allez-vous les appeler ? demanda Edward Beauchamp.

— Nous pensions à James-Edward. James en souvenir de mon père. Et Edward comme vous. Mais maintenant qu'ils sont deux, nous pourrions avoir un James et un Edward. Qu'en penses-tu, Jack ?

— Euh... Comme tu veux.

Edward Beauchamp posa la main sur l'épaule de sa femme.

— Si nous laissons les heureux parents cinq minutes ensemble ? suggéra-t-il. Ils ont besoin de se remettre de leurs émotions avant l'arrivée de Diana et de Michael.

Désormais, ils formaient tous une grande et chaleureuse famille. La mère de Mattie avait épousé son vétérinaire six mois auparavant, et tous deux étaient devenus les meilleurs amis d'Edward et de Betty Beauchamp.

Betty déposa un léger baiser sur la joue de Mattie.

— Ne vous inquiétez pas. Jack va s'habituer. Edward était lui aussi abasourdi à l'arrivée de Sally et de Cally.

Elle sourit.

— A tout à l'heure, dit-elle avant de sortir avec son mari.

Restée seule avec Jack, Mattie lui adressa un coup d'œil soucieux.

— Tu sembles complètement anéanti. Tu es fâché d'avoir deux fils au lieu d'un ?

— Ce n'est pas cela... Je suis content. Oui, oui, je suis content, je t'assure.

— Pourtant, tu n'en as pas l'air.

— Tu ne te rends pas compte... Cela m'a rendu malade de te voir autant souffrir sans rien pouvoir faire pour t'aider.

Il passa la main sur son front dans un geste égaré.

— Quand le premier bébé est né, tu ne peux pas savoir comme j'ai été soulagé. C'était fini. Le plus difficile était passé. Juste au moment où je me disais cela, les douleurs ont recommencé. J'ai cru alors que tu étais au plus mal.

Il crispa ses doigts sur ceux de Mattie avant d'avouer d'une voix presque inaudible :

— J'étais persuadé que j'allais te perdre.

— Ça n'a pas été une partie de plaisir, admit-elle. Mais dès que James est né, j'ai tout oublié. Et quand Edward est arrivé...

Un grand sourire lui vint aux lèvres.

— Ils sont adorables, tu ne trouves pas ?

Jack la prit dans ses bras.

— C'est toi qui es adorable. Quand je disais que tu étais imprévisible, je n'en espérais pas tant le jour de l'accouchement... Cesseras-tu un jour de me surprendre ?

— Espérons que non. Tu perdrais alors tout intérêt pour ma petite personne. Tu irais te consoler dans les bras de... d'une Sharon Keswick, par exemple.

— Arrête de dire des bêtises ! s'exclama-t-il avec emportement. Il n'y a qu'une femme au monde qui a compté, qui compte et qui comptera pour moi.

Il resserra son étreinte.

— Je t'aime, Matilda-May Beauchamp. Je t'aime et je t'aimerai toute ma vie.

Les yeux clos, elle se lova contre lui.

— Moi aussi, je t'aime, Jack. Pour toujours.

*TITRE ORIGINAL* : IN SEPARATE BEDROOMS

*Traduction française* : MARIE-NOELLE TRANCHART

HARLEQUIN®

est une marque déposée du Groupe Harlequin

© 2003, Carole Mortimer. © 2004, 2010, Traduction française : Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-8737-1

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

*Ce roman a déjà été publié dans la collection*

AZUR N° 2443

*sous le titre*

LA VENGEANCE D'UN PLAY-BOY

*en novembre 2004*

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*

KIM LAWRENCE

# Le fruit du secret

*éditions*Harlequin

# 1.

— Je croyais que vous alliez arriver en retard, dit son assistante à Roman O'Hagan, lorsqu'il pénétra enfin dans la salle de conférences vide.

— Je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit, Alice, mais vous avez un rapport au temps assez rigide, ironisa Roman tout en ôtant sa veste pour la mettre sur le dossier d'une chaise. Et au cas où vous l'auriez oublié, c'est moi le patron. Je suis donc en droit d'arriver en retard.

Alice, qui travaillait pour lui depuis quatre ans et ne l'avait jamais vu autrement que ponctuel, déposa une tasse de café devant lui, sur le bois lustré de la table.

— Eh bien, *patron*, sachez que je nous ai réservé deux places sur le vol de 16 h 30 pour Dublin.

— Parfait.

Pivotant sur sa chaise, Roman étendit les jambes et ajouta avec une grimace :

— Ce café est loin de la perfection, quant à lui. Si tant est que ce soit bien du café ?

Sourcils froncés, il étudia d'un air perplexe le liquide fumant.

— C'est du décaféiné. Et au cas où *vous* l'auriez oublié, préparer le café ne fait pas partie de mes attributions. Je ne le fais que parce que je suis de bonne composition.

— Ah. Je suis un homme chanceux, alors.

— En effet.

Alice s'arrêta sur le seuil, au moment de sortir, et annonça :

— Au fait, votre frère a appelé.

— Il a laissé un message ?

— Oui, mais pas pour vous.

Roman eut un sourire entendu. Il était presque sûr que son frère Luca n'était pas pour rien dans le fait que sa charmante assistante avait perdu un tour de taille au cours des deux derniers mois.

Mieux valait ne pas mentionner devant Alice, qui était très fleur bleue, que Luca n'était pas du genre à rester très longtemps avec quelqu'un...

— Il a dit qu'il rappellerait, annonça sa secrétaire avant de sortir.

\* \* \*

La conférence téléphonique commença bien, puis partit à vau-l'eau lorsque le second intervenant prit la parole.

Comment quelqu'un pouvait-il parler si longtemps et avoir aussi peu de choses à dire ?

Roman finit par l'interrompre pour essayer de recentrer le débat. La réponse consista en arguties plus creuses encore. Il en conclut que cet individu, qu'il payait pourtant fort cher, n'avait rien compris au problème.

Avec un sourire, Roman écouta l'assistant du personnage en question couper court au verbiage de son patron et fournir le plus diplomatiquement possible la réponse à la question. Il répondit également aux deux suivantes que Roman lui posa.

Roman se promit de se rappeler son nom.

— Vous pensez donc que le marché européen est prêt pour ce...

Il fut soudain interrompu par une voix féminine sur la ligne.

— Excusez-moi, vous êtes bien monsieur O'Hagan ?

— Qui est-ce ?

— Monsieur *Roman* O'Hagan ?

— Mais qu'est-ce que... Vous êtes au beau milieu d'une conversation privée ! Je...

— Je cherche à joindre monsieur O'Hagan. Qui est à l'appareil ?

Le culot de cette fille lui coupa le souffle. Et même si elle avait une voix incroyablement sexy, Roman sentit la colère monter en lui. O'Hagan et fils se targuaient d'employer beaucoup de femmes à des postes clés, et il savait que celle-ci n'était pas l'une de ses collaboratrices.

Il ignorait complètement l'identité de son interlocutrice, et comment elle avait pu s'immiscer dans une conférence téléphonique confidentielle et stratégique.

— Ecoutez, je ne sais pas pourquoi on vous a branchée sur...

Il s'interrompit, un sourire d'autodérision aux lèvres. Il avait parlé d'un ton presque aimable, et il savait que l'intonation sexy de cette voix, légèrement voilée mais intensément féminine, n'y était pas pour rien. Une paire de jambes gainées de Nylon apparut dans son esprit, ainsi qu'une chevelure d'un blond éclatant, des seins...

— Qu'est-ce que j'en sais ? s'exclama la femme, l'arrachant à son rêve éveillé. C'est peut-être votre tour de m'envoyer paître ? C'est ce qu'ont fait tous les autres avant vous. J'ai dû parler à tout le monde dans votre fichue société !

Exit la séduction, c'était une maîtresse d'école qui venait d'entrer en scène.

— On m'a baladée d'un poste à l'autre depuis...

— Ça vous dérangerait de raccrocher ? coupa Roman. Vous êtes au beau milieu d'une conversation privée.

Certains hommes aimaient les femmes autoritaires — chacun ses goûts — mais ce n'était pas son cas.

Et au contraire de son équipe européenne, qui ne perdait pas un mot de la conversation au bout du fil, cette femme ne semblait pas saisir qu'il était sur le point de perdre patience.

— Je ne suis pas le moins du monde intéressée par votre discussion, déclara la propriétaire de la voix sexy.

Roman eut un soupir de frustration. Puis il remonta sa manche pour jeter un coup d'œil à la montre couleur acier qui ornait son poignet.

— C'est ce que disent tous les espions industriels, rétorqua-t-il. Mais...

— C'est une plaisanterie ? demanda son interlocutrice d'un ton glacial. Parce que je dois vous avouer que je ne suis pas vraiment d'humeur. Et si j'entends encore une fois *le Danube bleu*, je vous préviens que je vais m'énerver.

— Hmm, je serais curieux d'entendre ça mais...

— Croyez-moi, ça m'étonnerait.

— Vous ne laissez jamais les gens finir leurs phrases ?

— Ecoutez, je ne vous demande pas un entretien personnel avec le pape, je veux simplement parler à monsieur O'Hagan.

Roman passa une main lasse sur son visage et soupira.

— Bon sang ! Elle va me rendre fou...

— C'est très impoli de parler de quelqu'un à la troisième personne quand ce quelqu'un entend tout ! Comme je l'ai déjà dit à un nombre incroyable de gens, c'est très important.

Une grimace cynique étira les lèvres de Roman. Les mains derrière la tête, il se renversa en arrière dans son fauteuil de cuir.

— Très important. Bien sûr, je m'en doute.

Tous ceux qui essayaient de l'approcher avaient leurs raisons. Parmi eux, une immense majorité prétendait lui faire gagner de l'argent. Pour cela, ils avaient juste besoin de lui en emprunter d'abord pour lancer leur affaire. Mais peu avaient l'occasion de lui parler en personne, parce que ses appels étaient soigneusement filtrés.

C'était l'une des concessions qu'il avait dû faire à la sécurité, après avoir méjugé d'une situation qui avait mal tourné. Il était en effet arrivé à son bureau, un matin, et avait trouvé sa secrétaire tenue en respect par une femme d'âge mûr armée d'un couteau. Il avait mal estimé le danger. Sa secrétaire avait encore une cicatrice.

Lui aussi. Machinalement, il leva sa main vers son visage. La cicatrice d'Alice était cachée, pas la sienne. Toutes les fois qu'il se voyait dans un miroir, cela lui rappelait que son jugement n'était pas infaillible.

— *Alice* ! appela-t-il en pivotant sur sa chaise pour faire face à la porte. J'ai une indésirable sur la ligne, vous ne pourriez pas m'en débarrasser ?

— Je ne suis pas une indésirable ! se récria la voix, sortant du haut-parleur et résonnant avec véhémence dans la pièce.

— D'accord. Mais vous vous êtes tout de même immiscée dans une conversation privée. Si vous voulez laisser un message, utilisez les canaux réguliers.

— Vous n'avez pas écouté ce que je m'efforce de vous faire comprendre ? Je n'ai pas le temps de passer par les canaux réguliers ! On ne vous a jamais dit que vous étiez extrêmement grossier ?

— On me l'a dit, mais rarement en face.

— Très drôle. Ecoutez, si je pouvais seulement... Etes-vous monsieur O'Hagan ?

— Je suis Roman O'Hagan. Et si vous n'avez pas l'intention de raccrocher, peut-être que vous pourriez vous présenter ? Que je m'assure au moins qu'on vous filtre la prochaine fois !

Un soupir lui répondit, au bout du fil, puis la voix reprit :

— Vous auriez pu m'annoncer qui vous étiez plus tôt au lieu de me faire perdre mon temps.

— De *vous* faire perdre votre temps ? répéta Roman, manquant s'étrangler.

Bon sang ! Ses directeurs européens devaient être ravis... Pas un ne pipait mot, cependant.

— Je m'appelle Scarlet Smith.

Scarlet... De nouveau, il se représenta les longues jambes et les cheveux blonds. Mais ces mêmes longues jambes et cheveux blonds ne suffiraient pas à le convaincre de sortir avec une femme à la langue aussi acérée !

— Je suis en charge de la crèche à l'université.

Ah ! Ainsi donc, il n'était pas si loin de la vérité lorsqu'il avait pensé à une maîtresse d'école !

— Votre mère est venue l'inaugurer officiellement aujourd'hui.

— Ma mère est à Rome.

Puis Roman fronça les sourcils. Il se rappelait vaguement que sa mère avait mentionné le fait qu'elle interromprait ses vacances pour satisfaire à une quelconque obligation... Cela pouvait bien être l'ouverture de cette crèche...

— Non, elle est dans mon bureau en ce moment. Et je crains qu'elle ne se sente pas très bien.

Roman se redressa brusquement sur son siège, tous ses sens en alerte.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne voulais pas vous alarmer...

— C'est déjà fait, alors allez droit au but.

— Elle s'est évanouie. Mais elle a l'air d'aller mieux, maintenant.

— Qu'a dit le médecin ? interrogea Roman tout en enfilant sa veste.

— Elle n'a pas vu de médecin.

La touche d'embarras avec laquelle Scarlet Smith avait répondu ne lui échappa pas. Il fronça les sourcils.

— Et pourquoi ça ? J'ai besoin de ma voiture, enchaîna-t-il à l'intention d'Alice, qui venait d'arriver. Tout de suite. Et annulez tous mes rendez-vous du matin. Puis dites à Phil de me retrouver à l'université.

— Et le vol pour Dublin ?

— Annulez.

— Et si le Dr O'Connor est occupé ?

Roman fixa sur elle un regard impatient. Son assistante saisit le message.

— Très bien, je lui dirai de tout lâcher, même s'il est au beau milieu d'une opération à cœur ouvert.

— Il est médecin, pas chirurgien. Dites-lui que ma mère s'est évanouie.

— Votre mère ne m'a pas laissé appeler de médecin, reprit la voix, au bout du fil.

— Elle ne vous a pas *laissé appeler de médecin* ? Je croyais qu'elle était évanouie !

— Son évanouissement a duré moins d'une minute.

Roman savait reconnaître lorsque quelqu'un se cherchait des excuses. Il détestait cela. Il était en général très dur avec tous ceux qui essayaient de se décharger de leur responsabilité plutôt que de l'assumer.

— Ecoutez-moi bien, mademoiselle Smith, si ma mère s'est seulement cassé un ongle alors que cela aurait pu être évité, je vous promets de faire à votre université et à vous un procès dont vous vous souviendrez !

Puis il arracha son casque téléphonique et coupa la communication. Alice lui jeta un regard indigné.

— Ce que vous pouvez être méchant parfois !

— Qu'est-ce qui vous prend ? Solidarité féminine ?

— Je ne crois pas que vous réalisiez à quel point vous terrifiez les gens.

— Au contraire, Alice, je m'en rends parfaitement compte. C'est le secret de mon succès, ajouta Roman avec un sourire carnassier.

— C'est ridicule. Le secret de votre succès, c'est que vous ne vivez que pour votre travail, et que vous n'avez pas la moindre vie privée. Vous manquez d'équilibre.

— J'apprécierais que vous ayez un peu plus peur de moi, Alice, grogna Roman. Vous parlez trop.

— Cette pauvre fille doit sans doute être en larmes.

— Vous m'excuserez, mais je n'ai aucune compassion pour les incompetents, surtout s'ils mettent ma famille en danger ! A présent, si vous voulez bien m'excuser, on m'attend à l'université...

Contrairement à ce qu'Alice avait supposé, la « pauvre fille » en question n'était pas en larmes. Elle arpentait un couloir de l'université, et les gens qui auraient dû la saluer en la croisant se taisaient après avoir jeté un seul coup d'œil à sa mine féroce.

D'autres la dévisageaient curieusement tandis qu'elle marmonnait — l'acoustique était excellente — différents jurons qu'elle aurait aimé envoyer au visage de Roman O'Hagan.

Bien sûr qu'elle aurait dû appeler un médecin. Elle le savait parfaitement. Que s'imaginait-il ?

David Anderson, le vice-doyen de l'université, parut incroyablement soulagé de la voir enfin revenir dans son bureau.

— Je croyais que tu ne t'absentais que quelques secondes ? fit-il en l'entraînant hors de portée de voix de la femme au visage pâle assise dans un fauteuil.

— Comment va-t-elle ? chuchota Scarlet.

— Mieux, je crois. Elle veut que je demande à son chauffeur d'amener la voiture.

— Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée. Son fils en est route.

Etant donné l'état de stress dans lequel se trouvait déjà David, Scarlet ne jugea pas bon d'ajouter que le célèbre homme d'affaires était d'humeur massacrate, et prêt à traîner le monde entier en justice.

Apparemment, les menaces faisaient partie du *modus operandi* de Roman O'Hagan. Scarlet connaissait bien ce genre d'hommes. Elle avait souffert en silence à l'école, malmenée et intimidée par diverses brutes et gros bras. Ce n'était qu'en osant enfin leur tenir tête, à bout de patience, qu'elle s'était rendu compte qu'elle n'aurait jamais dû se laisser effrayer, parce qu'il n'y avait que du vent derrière leurs menaces.

Elle avait gardé de cette expérience un profond mépris pour les brutes de toutes sortes. Et chaque fois qu'elle se repassait mentalement sa conversation avec Roman O'Hagan, Scarlet sentait la colère monter en elle. Comment osait-il la menacer ? Comment osait-il lui parler sur ce ton ?

Et cette voix... Elle se rappelait encore la réaction inexplicable qu'elle avait eue en l'entendant. Contre toute attente, elle avait produit sur elle un effet physique...

David lui jeta un regard ennuyé qu'elle fit mine de ne pas remarquer.

— Tu as appelé Roman O'Hagan alors que sa mère t'a spécifié de ne pas le faire ?

— Elle a dit ça ?

— J'étais là, Scarlet. Elle l'a même répété !

— Possible. Mais elle a aussi spécifiquement demandé que l'on n'appelle ni médecin ni ambulance, et je trouve ça stupide.

— C'est une femme très importante. Nous ne pouvons pas nous permettre de la contrarier.

— Ce n'est pas toi qui l'as contrariée, c'est moi.

David parut quelque peu rasséréiné par cette réponse.

— C'est exact.

— Tu n'auras qu'à me faire porter la responsabilité de l'affaire !

Par-dessus ses lunettes en demi-lune, David lui jeta un regard chargé de reproches.

— Bon, je vais aller accueillir M. O'Hagan.

C'était un travail pour trois hommes au moins, songea Scarlet avec mépris. L'un pour ramper devant Roman, l'autre pour semer des roses sur son chemin, le troisième pour flatter son immense ego. Scarlet était heureuse de ne pas être affectée à l'une de ces tâches ingrates. A ses yeux, Roman n'était qu'un goujat. Le fait d'être riche n'excusait en rien ses manières, bien au contraire.

— Dommage que nous n'ayons pas de tapis rouge, fit-elle valoir d'un ton sarcastique.

David fronça les sourcils, visiblement inquiet.

— J'espère que tu n'as pas été impolie avec lui.

Scarlet ouvrit de grands yeux innocents.

— Impolie ? Moi ?

— Ne me regarde pas comme ça, tu me fais peur. Je te connais depuis que tu as six ans, je te le rappelle.

— Pourquoi me serais-je montrée impolie ? J'ai simplement appelé pour lui dire que sa mère n'était pas bien.

La mine froissée, David quitta la pièce. Scarlet sourit, puis s'approcha de la femme assise dans le fauteuil. Vêtue d'un élégant tailleur pêche au décolleté sensuel, elle était l'élégance même.

— Vous vous sentez mieux ?

— Bien mieux, merci, répondit Natalia O'Hagan avec une touche d'accent italien.

Elle paraissait plutôt jeune pour avoir un fils de l'âge de Roman O'Hagan. Parce qu'à moins d'avoir commencé sa vie de play-boy, largement commentée dans les magazines, à l'adolescence, l'homme d'affaires devait avoir au moins trente ans. On le voyait rarement sans quelque mannequin au sourire vide pendu à son bras.

Scarlet adressa un sourire affectueux à Natalia. Elle l'avait appréciée d'emblée. Contrairement à son fils...

Peut-être avait-il hérité son mauvais caractère de son père. Le mélange de sang italien et irlandais avait malheureusement donné ce qu'il y avait de pire. Roman n'avait ni le charme des Irlandais, ni le charisme des Italiens.

D'une main qui tremblait encore, Natalia leva son verre et but une gorgée d'eau. Ses lèvres avaient perdu leur teinte bleuâtre mais, si cela était signe d'amélioration, elle paraissait encore un peu secouée.

— Avez-vous besoin de quoi que ce soit d'autre ?

Natalia secoua presque imperceptiblement la tête, tout en s'efforçant de sourire. Une nouvelle fois, Scarlet se maudit de ne pas avoir cédé à son instinct et appelé une ambulance ou un médecin.

De ce point de vue, au moins, son insupportable fils avait raison.

Elle aurait pu insister, mais les grosses huiles de l'université, qui avaient accueilli Mme O'Hagan pour l'inauguration de la crèche, avaient insisté pour n'en rien faire. Scarlet s'était soumise.

Elle comprenait fort bien ce que leur couardise cachait. Mme O'Hagan était un mécène généreux et ils ne voulaient pas risquer de l'offusquer. C'était à elle que l'on devait le bâtiment flambant neuf qui abritait la crèche. Et Natalia avait clairement fait comprendre que malgré son malaise, elle ne voulait pas entendre parler d'un médecin.

Et où étaient tous ces gens, maintenant que Roman O'Hagan en personne était en chemin pour leur demander des comptes ? Ils brillaient par leur absence, oui !

Scarlet n'avait qu'à moitié plaisanté en se qualifiant de bouc émissaire. Si quelque chose tournait mal, il n'était pas difficile de deviner qui paierait les pots cassés. Elle s'imaginait mal tous ces types en costume qui géraient l'université assumer de façon chevaleresque leur responsabilité.

— Vous ne voulez pas que j'appelle l'infirmière, au moins ? proposa-t-elle.

Mais Natalia O'Hagan l'interrompit d'un mouvement sec.

— Vous me faites penser à mes fils.

Scarlet ne put dissimuler une expression horrifiée.

— *Moi ?*

— Vous savez, je considère que j'ai de la chance. J'ai deux fils que j'adore, et qui me le rendent bien. Presque trop. Ils ont tendance à me surprotéger. Roman est peut-être le pire des deux. Il a une fâcheuse propension à croire qu'il sait mieux que moi ce qui me convient. Si je le laissais faire, il dirigerait ma vie.

— Vous devez lui tenir tête !

Natalia leva un sourcil étonné. Scarlet rougit et se força à reprendre avec moins de véhémence :

— Mais je suppose qu’il est normal qu’un fils veuille protéger sa mère. Je suppose que le mien fera de même, un jour ?

— Vous avez un fils, *vous* ?

Natalia O’Hagan détailla Scarlet. Elle portait une salopette et l’un des T-shirts colorés qui servaient aux puéricultrices. On lui avait suggéré à plusieurs reprises d’arborer une tenue plus conforme à son rang de directrice de la crèche, mais Scarlet n’était pas du genre à rester confinée dans son bureau et à superviser les opérations de loin. Elle préférait donc s’habiller pour aller sur le terrain.

— Vous avez l’air si jeune... A moins que ce ne soit moi qui sois trop vieille.

— Vous n’êtes pas vieille.

— Mais quand je regarde tous ces petits bouts de chou, je me sens...

Natalia s’interrompit en regardant, à travers la cloison vitrée, la salle de jeux voisine. Elle aurait dû être vide, car tous les enfants étaient censés être dans le parc. Mais un garçonnet jouait là.

— Cet enfant... Comment s’appelle-t-il ?

La question se voulait anodine, mais une expression étrange s’était inscrite sur le visage de Natalia. Scarlet remarqua également qu’elle crispait ses mains sur ses cuisses.

Suivant le regard de son interlocutrice, elle regarda à son tour l’enfant aux cheveux noirs qui, assis en tailleur à même le sol, terminait un puzzle.

Sam était supposé se trouver avec les autres enfants, invités pour l’inauguration à assister à un spectacle de magie. Il avait sans doute profité de ce que la fête battait son plein pour s’éclipser et revenir. Sam était un garçon plein de ressources.

Il avait affirmé, plus tôt dans la journée, vouloir terminer son puzzle. Et lorsqu’il voulait quelque chose, Scarlet le savait, il était très difficile de l’en détourner.

La mine concentrée, l’enfant mit en place la dernière pièce du puzzle. Un sourire triomphal apparut sur ses lèvres.

— C’est Sam, répondit Scarlet.

— J’espère que je ne l’ai pas effrayé en m’évanouissant.

— Sam ne se laisse pas démonter facilement.

— Oui, ça ne m’étonne pas. Sa mère travaille à l’université ?

— C’est mon fils, expliqua Scarlet, essayant de tempérer une soudaine bouffée de fierté. L’avantage de diriger la crèche, c’est que je peux l’emmener au travail avec moi !

C’était d’ailleurs la raison pour laquelle elle avait accepté ce poste. Pour ne pas être séparée de Sam. Oh, elle savait que l’enfant s’en serait accommodé, comme tous les autres. C’était elle le problème !

— C’est votre fils ?

Natalia la regarda pour la seconde fois avec un étonnement dubitatif. Cette réaction n’avait rien de surprenant. Sam était un enfant magnifique, et elle-même se trouvait plutôt commune. Mais elle ne put s’empêcher de ressentir un certain embarras lorsque Natalia, oublieuse de sa présence, murmura :

— Incroyable...

Natalia dut aussitôt se rendre compte du sous-entendu blessant de cette remarque, car elle parut fugitivement embarrassée.

— Quel âge a-t-il ? demanda-t-elle avec un sourire crispé.

— Il a eu trois ans au mois d’avril.

— Il a l’air très en avance pour son âge.

— Sam est très intelligent, répondit Scarlet avec un nouvel accès de fierté maternelle.

— Votre mari et vous devez être très fiers de lui.

— Je ne suis pas mariée.

Même en cette époque réputée moderne et libérale, Scarlet était habituée à voir les gens froncer les sourcils avec réprobation en apprenant qu'elle n'était pas mariée. Elle fut donc déroutée d'entrevoir dans l'œil de Natalia un éclair de soulagement.

Mais la chose fut si brève que Scarlet l'attribua à un effet de son imagination, ou à un jeu de lumière. Pourquoi une parfaite inconnue serait-elle soulagée d'apprendre qu'elle n'était pas mariée ?

— Donc, le père de Sam...

— Il n'y a que Sam et moi, et nous sommes très heureux comme ça, coupa Scarlet avec un entrain un peu forcé.

## 2.

— Ça doit être dur pour une femme seule, reprit Natalia O'Hagan.

— Les familles monoparentales sont monnaie courante, de nos jours.

— Mais vous n'avez jamais été mariée ?

Scarlet, que l'insistance de son interlocutrice commençait à étonner, secoua la tête.

— Non, jamais.

Le moment était tout indiqué pour changer de sujet et avouer qu'elle avait contacté son tyran de fils.

— Ecoutez, madame O'Hagan...

— Je vous en prie, appelez-moi Natalia.

— Natalia, je sais que vous m'avez demandé de ne rien en faire mais... le fait est que j'ai appelé

M. O'Hagan. Je veux dire, votre fils, celui qui veut contrôler votre vie. Je comprendrais que vous m'en vouliez, bien sûr. Mais je pensais que quelqu'un devait être prévenu de...

L'intéressée l'interrompit en posant la main sur son bras.

— Je ne vous en veux pas, mon enfant.

Scarlet laissa échapper un soupir de soulagement.

— J'en suis heureuse.

— Vous avez parlé à Roman en personne ? Parce que je dois vous avouer que j'ai parfois du mal à le faire moi-même. Il est protégé avec un zèle presque fanatique, dit sa mère en riant.

*Ça, vous pouvez le dire !*

— J'ai réussi après bien des efforts, reconnut Scarlet.

Il y avait quelque chose d'étrange dans les manières de Natalia. Scarlet n'aurait su dire de quoi il s'agissait exactement, mais quelque chose ne collait pas.

— Hmm, vous devez être très déterminée. Ou avoir un accès particulier ?

— Ça m'aurait bien arrangée. Mais j'ai dû faire appel à ma principale qualité : je suis têtue.

Natalia acquiesça. Son expression laissait suggérer qu'elle pensait déjà à autre chose.

— Je me dis parfois que cette obsession de la sécurité tourne à la paranoïa. Roman a changé depuis l'histoire de cette psychopathe.

— Quelle psychopathe ?

— Oh, je suis sûre que vous avez lu cette histoire dans les journaux. Cette femme qui était amoureuse de lui ? C'était il y a quatre ans.

Scarlet secoua la tête. Elle ne se sentait pas d'humeur à expliquer que quatre ans plus tôt, son univers consistait à s'occuper de sa sœur mourante et se réduisait à sa chambre d'hôpital.

— Pourtant, tous les journaux en ont parlé. Vous étiez peut-être à l'étranger ?

— Ça ne risque pas. J'ai le mal de mer et j'ai peur des avions.

— Ah, c'est ennuyeux. Quoi qu'il en soit, cette fille s'était prise de passion pour Roman...

— Une ex-petite amie ?

C'était logique. Une femme capable de sortir avec Roman devait être un peu déséquilibrée.

— Non, justement, ils ne s'étaient jamais rencontrés, mais elle s'était persuadée qu'ils avaient une liaison. Elle lui écrivait, lui téléphonait, lui envoyait des cadeaux. Roman l'a ignorée. Mais un matin, en arrivant à son bureau, il a trouvé cette femme qui menaçait son assistante d'un couteau.

— Mon Dieu... Et que s'est-il passé ?

— A force de lui parler, Roman l'a persuadée de libérer Alice. Elle allait apparemment lui donner le couteau lorsque la police est arrivée. La femme a paniqué. Roman et Alice ont été blessés, Alice assez sérieusement. Heureusement, elle s'en est tirée.

— Ça a dû être affreux...

— Oui. Roman s'en est voulu, surtout à cause d'Alice. Oh, bien sûr, rien de ce qui est arrivé n'était sa faute, mais il a un sens des responsabilités très développé.

Scarlet sourit et se retint de faire valoir que l'image idyllique que Natalia avait de son fils collait fort peu avec celle que la presse véhiculait. Et avec l'impression qu'elle-même avait retirée de leur conversation.

— Votre persévérance a dû impressionner Roman. Il adore les femmes de tête.

Dans ce cas, il le cachait fort bien...

— Que vous a-t-il dit, au juste ?

A part qu'il allait lui faire un procès ?

— Oh, nous n'avons pas vraiment eu le temps de discuter, répondit évasivement Scarlet. Il a simplement dit qu'il arrivait.

— Bon, ça vous donnera l'occasion de le redécouvrir. Les années l'ont changé, vous savez.

La tournure de la phrase étonna Scarlet, mais elle était bien trop soulagée par la bonne humeur avec laquelle Natalia prenait l'annonce de l'arrivée de son fils pour s'en inquiéter.

— Scarlet ? fit David en passant la tête par la porte. Je peux te dire un mot ? Ravi de voir que vous allez mieux, madame O'Hagan.

De fait, l'intéressée avait repris des couleurs. Son malaise semblait presque complètement passé.

Scarlet lui sourit et sortit. Dans le couloir, David lui signifia avec tact que l'université estimait qu'il fallait une personne plus haut placée qu'elle dans la hiérarchie pour accueillir Roman O'Hagan.

— J'espère que tu ne te vexeras pas, mais...

— Tu plaisantes, coupa Scarlet en riant. C'est la meilleure nouvelle de la journée !

Elle était ravie de ne pas avoir à être présente lorsque ce goujat arriverait. Elle savait qu'elle ne supporterait pas de devoir se montrer polie et aimable envers un tel rustre.

— Je vais en profiter pour emmener Sam rejoindre les autres, annonça-t-elle. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

\* \* \*

Roman passa une main dans ses cheveux noirs. L'impatience se lisait sur son beau visage comme il étudiait sa mère.

— Oui, il était nécessaire de faire venir Philip, martela-t-il. C'est notre médecin de famille.

— Et comme je le lui ai dit, je me suis évanouie, c'est tout. Tu fais tout un drame de rien du tout, Roman. Tu me fais penser à ma grand-mère.

Natalia jeta un regard au médecin, occupé à prendre sa tension.

— Normale ? demanda-t-elle comme il ôtait son stéthoscope.

— Parfaite. Si tous mes patients étaient aussi en forme, je serais au chômage.

Natalia décocha à son fils un regard triomphal.

— Je te l'avais dit, lâcha-t-elle d'un ton supérieur.

— Mais vous allez lui faire effectuer des tests plus poussés, n'est-ce pas, Philip ?

— Je pourrais mais...

— Faites-les.

Sa mère eut un soupir exaspéré.

— Voilà exactement pourquoi je ne voulais pas qu'on t'appelle. Tu t'es précipité ici alors que je suis sûr que tu as un million d'autres choses à faire.

— *Plusieurs* millions, ironisa Roman. Et toutes plus importantes, évidemment, que la santé de ma mère.

— Eh bien, je suis ravie de constater que la famille est toujours une notion importante à tes yeux, Roman.

L'intéressé leva un sourcil moqueur. Le sous-entendu n'avait pas échappé à sa légendaire sagacité.

— J'ai l'impression que quelque chose m'échappe. Pourrais-tu m'éclairer ?

— Tu as parlé à Scarlet, je suppose ? Au téléphone ?

— Scarlet ? La blonde ?

— Elle n'est pas blonde. Mais elle l'était peut-être quand tu l'as connue ? Les cheveux ont tendance à foncer avec l'âge.

— Je t'arrête tout de suite. Je ne la connais ni d'Eve ni d'Adam.

— Alors pourquoi as-tu dit qu'elle était blonde ?

— Parce qu'elle avait une voix de blonde.

Sa mère lui jeta un regard ahuri.

— Une *voix* de blonde ? Roman, je te prie de ne pas insulter mon intelligence.

— Elle a dit qu'elle me connaissait ?

Bon sang ! Il était habitué à ce que des femmes fassent tout pour l'approcher, mais si celle-la comptait utiliser sa mère, il allait lui en faire passer l'envie.

— Détends-toi, Roman. Elle n'a presque pas parlé de toi. Ce qui n'a rien de surprenant. Te parler a dû constituer une véritable épreuve pour elle.

— Ah, elle t'a dit que je l'avais menacée, c'est ça ? Eh bien, elle le méritait. Comment peut-on être stupide au point de ne pas songer à appeler un médecin ?

Natalia fixa son fils un instant, puis sembla prendre une décision et se tourna vers le médecin.

— Philip, est-ce que ça vous dérangerait de nous laisser une minute ? Il y a quelque chose que j'aimerais dire à Roman.

— Bien sûr. Aucun problème.

— Nous serons à la clinique dans un quart d'heure, annonça Roman comme le médecin le dépassait.

Sa mère se contenta d'émettre un claquement de langue réprobateur. Lorsque Philip eut refermé la porte derrière lui, Roman demanda avec impatience :

— Ça va prendre longtemps ?

— Tu aurais préféré que je prenne rendez-vous ? ironisa Natalia. Tu as beau être un homme important, tu ferais bien de te rappeler que tu ne gères la société que parce que j'ai persuadé ton père de prendre sa retraite.

C'était plus exactement la crise cardiaque de leur père qui avait forcé Roman et Luca, tout aussi réticents que lui, à se partager les responsabilités paternelles. L'injection de sang frais et d'idées nouvelles dans l'entreprise familiale lui avait valu d'exploser et de connaître une spectaculaire croissance.

Malheureusement, au lieu de les apaiser, ce succès avait eu pour effet d'augmenter les tensions entre père et fils.

— Je te signale qu'il y a deux minutes, tu me rappelais que j'avais un million de choses à faire et que je ne devais pas perdre mon temps ici.

— N'essaie pas de changer de sujet, Roman.

— Pour cela, il faudrait que je sache quel est le sujet en question. Est-ce que tu comptes me dire ce que j'ai fait ? Oh, ne tire pas cette tête, je vois tout de suite quand tu as quelque chose à me reprocher. Mais j'ai beau fouiller ma conscience, je ne vois pas ce que j'ai pu faire de mal.

Natalia le foudroya du regard, et son fils lui décocha un sourire mi-cynique, mi-charmeur. Au lieu de sourire en retour, elle lui arracha des mains le stylo avec lequel il jouait et le reposa brutalement sur le bureau.

— Ne fais pas ça.

Ses fils avaient hérité de son physique latin et du charme irlandais de leur père. Et malheureusement, aucun des deux n'avaient de scrupules à utiliser ces atouts offerts par la nature pour arriver à leurs fins. Roman avait toujours obtenu tout ce qu'il voulait dans la vie, à l'exception d'une seule. Le souvenir lui en cuisait encore.

Une ride soucieuse apparut soudain sur son front comme il étudiait sa mère, toujours silencieuse.

— Il s'est passé quelque chose ? Papa...

— Ton père va bien, le rassura aussitôt Natalia.

— Alors que se passe-t-il ? Si tu ne te décides pas à me le dire...

— Scarlet Smith.

Elle avait lancé le nom comme une accusation. Mais Roman se contenta de cligner des yeux.

— La blonde qui n'est pas blonde ?

— Tu n'es pas au courant, alors ?

— Au courant de quoi ?

— Hmm, c'est bien ce que je pensais. Elle a dû changer de nom. A moins qu'elle ne t'ait donné un faux nom.

Roman était à présent l'image même de la stupeur.

— Ecoute, je ne comprends rien à ce que tu racontes. Tu es sûre que ça va ?

— Ça va très bien, merci. Tu sais que je n'approuve pas toujours ce que tu fais, Roman.

Il ferma les yeux, s'attendant à un énième sermon de sa mère sur son mode de vie dissolu. Elle était bien la seule au monde à pouvoir le critiquer sans le payer chèrement.

— Mais je n'imaginais pas que tu pourrais faire une chose pareille, reprit Natalia.

— Faire quoi ? demanda-t-il d'un ton las.

— Abandonner ton propre fils.

### 3.

Un coup de massue aurait fait moins d'effet à Roman que cette accusation. Il ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes, lui qui se targuait de toujours dissimuler ses sentiments.

— Mon *fil*s ? C'est une plaisanterie ?

— Je ne plaisanterais pas avec une chose pareille, dit Natalia. Mais je comprends que cela te fasse un choc.

— Oh, c'est très généreux de ta part ! railla-t-il.

Sans succès. Sa mère continua de le fixer d'un œil noir.

— Ecoute, mettons les choses au point. Je n'ai pas de fils, et je n'ai jamais rencontré de... Scarlet Smith, ajouta-t-il après un effort pour se souvenir du nom de la blonde.

Ah, c'est vrai, elle n'était pas blonde...

— Oui. Une jeune femme charmante.

Natalia regarda son fils avec compassion, tandis qu'il se mettait à arpenter la pièce, les mains dans le dos et la mâchoire crispée sous l'effet d'une évidente frustration. Elle se leva, s'approcha de lui et posa une main sur son épaule. Malgré ses talons hauts, elle devait lever la tête pour le regarder dans les yeux.

— Sois honnête. Est-ce que c'est si improbable que ça ?

— Tu ne crois pas que je le saurais, si j'avais un fils ? demanda Roman d'un ton suave qui ne cachait en rien la violence de sa colère.

Natalia eut un haussement d'épaules.

— Tu le saurais, sauf si la mère avait décidé de te le cacher.

— Et même à supposer que j'aie pour habitude, comme tu sembles le croire, de faire des enfants à droite et à gauche, pourquoi ne m'aurait-elle rien dit ? Pourquoi aurait-elle décidé d'élever l'enfant seule ? A moins qu'elle ne soit mariée ? ajouta Roman avec un soudain froncement de sourcils.

— Tu couches avec des femmes mariées ?

L'homme d'affaires leva les yeux au ciel, comme pour implorer une aide divine.

— Non, je ne couche pas avec des femmes mariées.

— Jamais ?

Roman émit un sifflement de frustration en réaction au regard soupçonneux que sa mère posait sur lui.

— Pas que je sache, non.

— Que tu le saches ou non, ça ne change rien. Mais bon, je veux bien admettre que tu n'étais pas au courant, pour ton fils. Maintenant que tu l'es, que comptes-tu faire ?

— Pour la dernière fois, je n'ai pas de fils !

— Ce n'est pas en faisant l'autruche que tu te sortiras de ce mauvais pas, soupira Natalia.

— Je ne fais pas l'autruche !

— Si, et je te prierai de ne pas élever la voix, je ne suis pas sourde.

— Bon sang ! Cette fille a dû se montrer particulièrement convaincante. D'habitude, tu ne t'en laisses pas compter aussi facilement. Ça ne t'a pas étonnée qu'elle se confie à toi et pas à moi ?

— Elle ne s'est pas confiée à moi. Je lui en ai donné l'occasion plusieurs fois, mais Scarlet a prétendu ne pas te connaître.

Une expression de parfaite incompréhension s'afficha sur le visage de Roman.

— Alors pourquoi tout ce tintouin ?

— J'ai vu l'enfant, Roman. C'est toi à son âge.

Roman la dévisagea un instant, muet de stupeur, avant de renverser la tête en arrière et d'éclater de rire.

— Ce n'est pas drôle, intervint sa mère.

— C'est vrai que ce n'est pas drôle de te voir dans un tel état. D'accord, cet enfant me ressemble. Mais je ne connais aucune Scarlet Smith, et je te jure que je lui ai parlé pour la première fois ce matin. Je n'oublie jamais un nom, fais-moi confiance.

Sa mère acquiesça, mais ne se laissa pas démonter.

— Les gens changent en quatre ans. Toi, tu as changé, ajouta Natalia, un éclat triste dans le regard. Et puis, Scarlet a dû changer son nom pour ne pas que tu la retrouves.

— Ça ne te paraît pas un peu excessif ? Surtout si l'on considère que je ne la cherchais pas ?

— Ne sois pas insolent.

— Ecoute, je sais que tu adorerais être grand-mère, mais je ne ferai pas semblant d'avoir eu un fils juste pour te faire plaisir.

— Tu ne dirais pas ça si tu avais vu l'enfant, Roman.

— Tu ne crois pas que je me rappellerais le nom d'une femme avec laquelle j'ai couché ?

— C'était il y a quatre ans. Et je sais qu'il y a eu beaucoup de femmes. Je ne t'en fais pas le reproche. Je sais que tu as voulu oublier... tu sais qui.

Roman soupira. Etre abandonné par son amour de jeunesse à la veille de son mariage n'était pas quelque chose dont il aimait se souvenir. Mais cela avait eu le mérite de lui servir de leçon. La prochaine fois qu'il se marierait — s'il se mariait un jour — ce ne serait pas parce qu'il serait éperdument amoureux. Non, ce serait une union libre où chacun pourrait à loisir aller voir ailleurs s'il en avait envie. C'était la seule façon dont un couple pouvait résister au temps.

Sauf dans le cas de ses parents. Mais ils étaient l'exception qui confirmait la règle.

— Bref, reprit sa mère, je sais que tu as eu de nombreuses liaisons.

— Est-ce que nous pourrions laisser ma vie sexuelle en dehors de ça ? Pas étonnant que les gens aient toutes les horreurs qu'ils lisent sur moi dans les journaux si ma propre mère me croit elle aussi capable du pire ! Tu m'accuses de faire des enfants à tout-va ! Tu crois vraiment que je suis stupide à ce point ?

— Tout ce que je te demande, c'est d'aller voir l'enfant. A moins que tu n'essaies de me dire que tu te moques de ton propre fils.

— Je n'ai pas de fils !

— Tu en es sûr à cent pour cent ?

Roman eut un haussement d'épaules. Accéder à la requête de sa mère était encore le meilleur moyen d'en finir avec cette affaire.

Avec un sourire noir, il déclara :

— Très bien. Où puis-je trouver la mère de mon enfant ?

\* \* \*

— Tu ne peux pas le recevoir toi-même ?

— M. O'Hagan a expressément demandé à te voir *toi*, précisa David.

— Mais je n'ai rien fait de spécial ! Je ne mérite pas ce, euh... privilège, protesta Scarlet.

— C'est ce que j'ai dit. Mais sa mère a dû retenir ton nom en particulier et lui parler de toi. Et puis, tu lui as téléphoné ce matin. Vous vous connaissez déjà.

Scarlet soupira. C'était bien sa veine. Et si Roman O'Hagan avait décidé de mettre sa menace de la poursuivre en justice à exécution ? Non, c'était peu probable. Il en aurait sans doute parlé à David.

— C'est un geste très généreux de la part de M. O'Hagan, reprit ce dernier.

— Les hommes tels que lui ne font rien de généreux. Il y a toujours un intérêt derrière leurs actions.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu comptes beaucoup de multimillionnaires dans le cercle de tes amis ?

— Moi non, mais Abby en connaissait plusieurs.

Ou en tout cas, comme l'avait avoué sa sœur, elle avait de nombreux amis qui *aspiraient* à devenir millionnaires. Peu avaient réussi.

Une lueur de compassion éclata dans le regard de David à la mention du nom d'Abby, et Scarlet se hâta d'ajouter :

— Le problème, c'est que nous sommes en sous-effectifs à cause de cette épidémie de grippe. J'ai mieux à faire que de distraire M. O'Hagan, quelles que soient ses motivations.

— Plus nous perdons de temps à discuter et plus... Seigneur, Scarlet, qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Tu veux me faire honte ?

Elle soupira. David était son parrain et, si elle se refusait de jouer sur les sentiments dans ses rapports professionnels, lui ne se privait pas d'user de chantage affectif lorsque cela servait ses buts.

— J'ai dû emprunter un T-shirt. Un bébé m'a bavé dessus.

— Hmm, je suppose que ce sont les risques du métier. Et après tout, c'est toi qui as voulu quitter un poste extrêmement bien payé à la City pour venir travailler avec des enfants...

— Des jours comme celui-ci, je me demande pourquoi, rétorqua-t-elle, sarcastique.

— Je suis sûr que ce n'est pas vrai. Tu adores ce métier. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est un fait.

Scarlet capitula d'un sourire.

— Je suppose qu'il est hors de question de lui demander de revenir un autre jour ?

David la dévisagea par-dessus ses lunettes en demi-lune comme si elle avait perdu la raison.

— De revenir un autre jour ?

Scarlet haussa les épaules.

— Au moins, j'aurai demandé.

Puis elle avisa son reflet dans une fenêtre et fit la grimace.

— Bon sang ! Je ne peux pas le recevoir dans cette tenue. Je ressemble à un sac.

— Je t'ai effectivement connue beaucoup plus présentable, mais il n'est pas là pour te demander un rendez-vous galant. Il faudra faire avec.

— Mais je représente l'université, fit-elle valoir faiblement.

— Si tu avais été membre du directoire, tu aurais raison, ta tenue serait un problème.

— Quelle chance que je ne sois *que* directrice de la crèche, ironisa Scarlet.

— Exactement. Et vois les choses du bon côté. M. O'Hagan n'aura pas l'impression que tu as fait des efforts pour lui. C'est bien ce que te dictent tes grands principes égalitaires, non ?

— Très drôle, marmonna-t-elle.

— A présent, plus vite tu le recevras, plus vite tu pourras rejoindre tes troupes. Tu trouveras M. O'Hagan dans mon bureau.

— Tu veux dire que tu ne seras pas là ? Tu ne m'accompagnes pas ?

— J'ai un rendez-vous important. Et il ne t'est pas venu à l'idée que tu pourrais apprécier ce type ?

— Non !

— Dans ce cas, fais semblant.

Scarlet savait reconnaître un ordre. Elle haussa furieusement les épaules.

— M. O'Hagan, est-ce que je peux avoir votre autographe ? minauda-t-elle, avec une mine d'adoration béate.

— Tu vois ? fit David en lui assénant une grande claque sur l'épaule. Tu te débrouilles très bien, quand tu veux. Vas-y, maintenant, et rappelle-toi que c'est un généreux mécène de notre université.

— D'accord. Je ferai de mon mieux pour être gentille avec lui.

Après tout, ce n'était pas une promesse très difficile à tenir, n'est-ce pas ?

## 4.

Roman regarda sa montre, les yeux plissés. S'il réglait l'affaire Scarlet Smith avant le déjeuner, il pourrait sauter dans un avion et rejoindre Alice à Dublin.

Pas un instant le doute ne l'avait traversé, face aux accusations de sa mère. Pas un instant il n'avait pensé qu'elle pouvait avoir raison. Il n'y avait aucune chance qu'il ait pu enfanter un fils. Il avait bien des défauts, mais l'insouciance n'en faisait pas partie...

\* \* \*

Scarlet frappa à la porte, espérant à demi qu'on ne lui répondrait pas. De fait, personne ne répondit. Mais le battant, entrebâillé, s'ouvrit en grand, révélant la haute silhouette d'un homme occupé à étudier un livre relié de cuir.

Elle toussota pour signaler sa présence et il tourna la tête, révélant des yeux d'un noir d'onyx, aux profondeurs semées d'éclats dorés. Scarlet se sentit transpercée de part en part. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine comme s'il voulait s'en échapper.

Son profil était parfait. Un mot galvaudé, mais qui prenait tout son sens ici. De face, il l'était presque autant, mais un puriste aurait pu objecter que la fine cicatrice qui courait de sa pommette à son œil interdisait l'emploi du mot « parfait ». Scarlet, pour sa part, trouvait l'effet incroyablement sexy.

En avisant la femme qui se tenait sur le seuil, la première pensée de Roman fut « Il doit y avoir une erreur ». Il ne s'était certes pas attendu à une walkyrie blonde, après ce que lui avait dit sa mère, mais il ne s'était pas davantage attendu à ce petit bout de femme qui semblait avoir peur de son ombre. Elle n'osait même pas le regarder dans les yeux !

— Monsieur O'Hagan ? On m'a dit que vous vouliez me parler ?

La voix qui émanait de cette frêle silhouette était étrangement profonde et sexy, légèrement voilée.

— Mademoiselle Smith ?

Scarlet acquiesça, réprimant une soudaine envie de s'excuser pour son apparence.

— Entrez et asseyez-vous, je vous en prie.

— Je suis très bien ici.

L'homme d'affaires lui darda un regard impatient.

— Je ne mords pas, vous savez.

Elle rougit en réponse à la note satyrique dans sa voix, et se rendit compte qu'elle devait être ridicule à rester là, plantée devant la porte. Redressant la tête, elle domina son étrange réticence et pénétra enfin dans la pièce.

Ce n'était pas la première fois qu'elle venait dans ce bureau, qui devait être dix fois plus grand que le sien. Elle en éprouva pourtant une étrange sensation de claustrophobie, ainsi qu'une furieuse envie de tourner les talons et de s'enfuir.

Mais elle se rappela que Roman O'Hagan était là pour la remercier. Pas pour l'interroger ni lui faire un procès. Il se moquait bien de son apparence et, en général, elle aussi ! Elle n'était pas là pour lui plaire.

— Nous nous rencontrons enfin.

Tête baissée, elle acquiesça. Roman l'étudia avec incrédulité. Sa mère croyait qu'il avait couché avec cette fille ? Bon sang, elle était une véritable insulte à la mode et à l'élégance ! Scarlet Smith portait un T-shirt orange qui lui tombait jusqu'aux genoux et un pantalon de jogging informe. L'ensemble était si flottant qu'il était impossible de distinguer sa silhouette. Mais Roman n'était pas dupe. Si cette fille s'habillait de la sorte, c'était qu'elle préférait cacher son corps. De toute façon, il n'avait aucune envie de vérifier sa théorie.

Ses traits semblaient en revanche plutôt fins et agréables, pour autant qu'il pouvait en juger avec les énormes lunettes qui lui mangeaient la figure. Roman aurait voulu les lui prendre et les jeter dans la poubelle la plus proche...

Scarlet soutint cet examen en silence. Malgré ses bonnes résolutions, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir honte de ses vêtements. Même si elle avait été sur son trente et un, elle soupçonnait qu'elle se serait sentie gauche et mal fagotée tant Roman était élégant. Avec son mètre quatre-vingt-dix, il était plus séduisant encore, si c'était possible, que dans les revues !

Scarlet se ressaisit brutalement. Voilà qu'elle réagissait comme ces idiots avec lesquelles on le voyait si souvent en photo !

— Le vice-doyen m'a dit que vous souhaitiez me voir, déclara-t-elle d'un ton sec et professionnel.

Si Roman O'Hagan espérait qu'elle allait ramper à ses pieds, il allait avoir une surprise ! Et malgré la promesse qu'elle avait faite à David, Scarlet était bien décidée à ne pas s'en laisser conter.

Elle ouvrait la bouche pour lui demander d'être le plus bref possible lorsqu'il plongea les yeux dans les siens. Elle en oublia instantanément ce qu'elle allait dire. Il avait véritablement les yeux les plus extraordinaires qu'elle avait jamais vus. Elle les contempla, hébétée, pendant quelques secondes, captive des mouvements hypnotiques des paupières qui nageaient dans leurs profondeurs.

Elle reprit bien vite ses esprits et se fendit d'un sourire narquois, pour bien lui faire comprendre qu'elle n'était pas comme ces idiots écervelées qui lui servaient en général d'escorte. Plus d'un mannequin avait commencé sa carrière en s'affichant au bras de Roman O'Hagan.

A présent qu'elle le rencontrait en chair et en os, Scarlet supposait que toutes ces femmes n'avaient pas eu une idée derrière la tête en acceptant de coucher avec lui. Certaines l'avaient sans doute fait pour le plaisir. Si l'on aimait le genre ténébreux et latin, Roman était absolument parfait.

« Evidemment, songea-t-elle avec mépris, les vêtements aidaient. » Le seul fait de songer au prix de son costume de fine soie italienne ou de son polo noir lui donnait des sueurs froides. Il devait dépenser des fortunes en garde-robe. Il était sans doute le genre d'homme qui ne pouvait s'empêcher de se regarder chaque fois qu'il passait devant une surface vitrée.

L'argent, le pouvoir et un beau costume... Peut-être n'était-elle pas si différente de ces femmes qui se laissaient impressionner par ces attributs.

A moins que... A moins qu'elle ne soit plutôt impressionnée par l'homme qui se trouvait dans le costume. Cela aurait le mérite d'expliquer l'étrange chaleur qui courait le long de son corps...

Repoussant ces considérations, elle se concentra sur un problème plus immédiat. Devait-elle lui serrer la main ? Elle décida de ne rien en faire. S'il refusait la main qu'elle lui tendait, elle aurait en effet

l'air ridicule.

Mieux valait donc en finir au plus vite.

— Comment va Mme O'Hagan ?

— Bien mieux, merci. Et je n'envisage pas d'action légale dans l'immédiat.

— Tant mieux, parce que je n'ai rien que vous puissiez me prendre. Ce serait des années de procédures pour quelques maigres valeurs à faible liquidité.

— Ouh, vous avez l'air de vous y connaître en finance, ironisa Roman. J'ai eu mon MBA à Harvard.

Où avez-vous fait le vôtre ?

— A la London School of Economics, répondit-elle automatiquement.

Elle eut la satisfaction de voir qu'elle l'avait pris de court. Il cligna les yeux, visiblement surpris.

— Vous essayez de me dire que vous avez vraiment un MBA ?

Roman avait un nez légèrement aquilin, visiblement dessiné par la nature pour lui permettre d'impressionner les simples mortels. Scarlet aurait préféré y écraser son poing. Cependant, la violence physique n'étant pas une solution, elle dut recourir au sarcasme.

— J'ai effectivement un MBA, mais ce n'est pas quelque chose que je lâche en général dans la conversation. Ça pourrait paraître prétentieux. Vous ne trouvez pas ? Les gens pourraient croire que j'ai des problèmes de confiance en moi.

— Je doute que quiconque pourrait s'imaginer une chose pareille, maugréa Roman.

— Merci bien, répondit Scarlet en souriant, même si elle savait parfaitement qu'il ne s'agissait pas d'un compliment.

— Il semble que quelque chose m'ait échappé... Je croyais que vous travailliez à la crèche ?

— C'est bien le cas.

— Vous ne croyez pas que vous êtes un peu trop diplômée pour ce poste ?

Il ne l'avait pas traitée de menteuse, mais le sous-entendu était évident. Scarlet se retint de justesse de lui fournir le nom de plusieurs éminents professeurs qui pourraient confirmer qu'elle avait bien un MBA.

— En fait, j'étais sous-qualifiée. J'ai dû faire une formation spécifique. Ma motivation principale était ma satisfaction personnelle.

— C'est fascinant, répliqua Roman avec un sourire hypocrite. J'en suis ravi pour vous.

— Vous ne pouvez pas savoir l'importance qu'a votre opinion à mes yeux, rétorqua la jeune femme sur le même ton.

— Je commence à en avoir une idée... Il paraît que vous avez été très gentille avec ma mère ?

— Ce n'est pas difficile. C'est une personne merveilleuse, *elle*.

Roman leva un sourcil parfaitement dessiné. Scarlet rougit et se morigéna intérieurement. Elle avait promis à David de se montrer courtoise. Insulter Roman O'Hagan était malheureusement un luxe qu'elle ne pouvait pas s'offrir.

Mais il avait sur elle un effet explosif. Il l'irritait, l'oppressait, faisait courir par ses seuls regards d'étranges frissons sur tout son corps, naître une drôle de chaleur dans son ventre...

— Elle m'a fait beaucoup de compliments sur vous.

— Votre mère est très aimable. Mais je n'ai rien fait de très remarquable. Tenez, ne put-elle s'empêcher d'ajouter, je n'ai même pas appelé une ambulance.

— Les meilleurs d'entre nous peuvent paniquer dans ce genre de situation.

— C'est très compréhensif de votre part d'évoquer cette éventualité mais...

— Oui, c'est vrai. Mon assistante craignait que je ne vous fasse pleurer.

— Mais je n'ai pas paniqué ! acheva Scarlet, furieuse.

Puis elle enregistra ce qu'il venait de dire et partit d'un rire méprisant :

— Pleurer ? C'est la meilleure ! Vous ne risquez pas de me faire pleurer !

— Je suis extrêmement soulagé de l'entendre.

Roman inclina la tête de côté et examina un instant Scarlet avant de reprendre :

— Vous assumez donc votre décision ? Vous êtes prête à défendre votre action, ou plutôt, votre absence d'action ?

— J'assume, mais je n'ai jamais affirmé que c'était la bonne décision.

Pour la seconde fois, elle vit qu'elle l'avait surpris et enfonça le clou.

— Mais je n'ai pas agi ainsi sous le coup de la panique. Si je n'ai pas appelé les secours, c'est que...

Scarlet s'interrompt. Elle ne voulait pas lui laisser penser qu'elle essayait de se décharger de sa responsabilité sur quelqu'un d'autre.

— Ecoutez, est-ce que c'est une plainte officielle ? Parce que si c'est le cas, je ne crois pas être la bonne interlocutrice.

— Ce n'est pas une plainte, officielle ou officieuse, à moins que ce ne soit ce que vous vouliez ?

Scarlet se mordit la lèvre, mortifiée par le sarcasme qui perçait dans sa voix.

— Vous êtes venu vous excuser de vous être comporté comme un goujat, alors ? répliqua-t-elle.

Roman plissa presque imperceptiblement les yeux.

— Vous jouez avec le feu...

Elle accueillit l'avertissement d'un haussement d'épaules, puis se frotta les avant-bras pour chasser la chair de poule qui lui hérissait la peau. Une lueur inquiétante brûlait dans le regard de son vis-à-vis. Il était sans doute un ennemi dangereux... Mieux valait ne pas se mettre un tel homme à dos, et elle comprenait mieux, à présent, sa réputation dans le milieu des affaires.

— Vous avez fait une très forte impression sur ma mère, vous et votre fille...

— Fils, corrigea-t-elle.

— Fils, c'est ça, reprit Roman d'un air de suprême ennui.

— Il s'appelle Sam, déclara Scarlet.

Roman vit le visage de la jeune femme s'adoucir imperceptiblement à l'évocation de son fils. « Elle n'est pas si mal, après tout », songea-t-il en étudiant ses traits, ou du moins ce que ses lunettes lui permettaient d'en voir. Sa peau était parfaite, ses yeux frangés de longs cils. Ses cheveux étaient également superbes, mais un peu décoiffés.

Il se secoua. Il n'était pas là pour procéder à un relookage de Scarlet Smith, mais pour convaincre sa mère qu'il n'avait pas semé des enfants partout dans le pays.

— Ma mère a eu peur d'avoir effrayé votre fils en s'évanouissant devant lui.

— Oh, il n'en a pas fait une affaire personnelle.

Cette tentative d'humour échoua platement. Roman resta de marbre et Scarlet soupira. Cet entretien commençait à lui peser. Son compagnon n'opérait en effet que selon deux modes : silencieux ou sarcastique. L'amabilité ne faisait apparemment pas partie de ses qualités.

Non, elle avait déjà constaté que les qualités en question étaient d'ordre beaucoup plus primitif, animal...

Du bout de la langue, Scarlet humecta ses lèvres soudain sèches.

— Rassurez votre mère, mon fils va bien.

Le plus discrètement possible, elle regarda sa montre. Encore dix minutes avant l'heure du déjeuner. Les puéricultrices allaient avoir besoin de toute l'aide disponible. Scarlet se balançait d'un pied sur

l'autre et s'empourpra en constatant que ce geste d'impatience n'avait pas échappé à son vis-à-vis. Il leva un sourcil interrogateur, et elle expliqua :

— Désolée. C'est que je suis attendue ailleurs.

Elle essaya de paraître sincèrement navrée par cette perspective, mais ne dut pas se montrer très convaincante car il demanda :

— Je vous ennuie, c'est ça ?

Evidemment, il ne devait pas être habitué à ce que les femmes regardent leur montre en sa compagnie.

— J'aurais dû prendre un rendez-vous, peut-être ? renchérit-il.

Ses accents sarcastiques ravivèrent la colère de Scarlet.

— Disons que si vous m'aviez donné un peu plus de temps pour réagir, je vous aurais informé que ce n'était pas le jour idéal. Oh, bien sûr, je me rends compte que mon temps n'est pas aussi précieux que le vôtre mais...

Elle s'arrêta net au beau milieu de sa tirade. *Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as promis à David que tu te montrerais polie ! Ce n'est tout de même pas si difficile !*

Bon, pour se sortir du pétrin dans lequel elle venait de se mettre, elle allait devoir faire preuve d'ingéniosité...

— Et de fait, enchaîna-t-elle, mon temps n'est pas aussi précieux, puisque mon salaire horaire n'est pas aussi élevé que le vôtre. Mais bien sûr, vous n'êtes pas payé à l'heure. Enfin bref, ce que j'essaie de vous dire, c'est que je ne veux pas abuser de votre temps et de votre générosité, et que j'ai été absolument enchantée de vous rencontrer...

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Roman avec un sourire en coin.

Il semblait pour une fois s'amuser. Scarlet en fut terriblement humiliée.

— Et je suis désolé si ce rendez-vous empiète sur votre emploi du temps. Votre vice-doyen m'a pourtant assuré qu'il n'y avait aucun problème.

— Evidemment ! Vous êtes riche et influent et...

Scarlet se serait tapé la tête contre les murs. A croire qu'un démon avait pris possession de sa langue.

— Désolée, marmonna-t-elle. C'était très impoli.

— En effet.

Il était difficile, à sa voix, de dire s'il était agacé ou amusé.

*David va me tuer.* Avec un soupir, Scarlet se frotta vigoureusement le visage.

— J'ai l'impression que vous avez passé une journée difficile ?

— Qu'est-ce qui vous faire dire ça ? demanda-t-elle, lugubre.

Il se mit à rire. Surprise, Scarlet redressa la tête. Roman avait renversé la tête en arrière, révélant des dents blanches et parfaitement alignées.

Elle cligna des yeux. L'espace d'un instant, il lui avait rappelé Sam, et elle sentit son inimitié à son égard diminuer un peu. Il n'était peut-être pas le monstre qu'elle avait d'abord cru.

— Que s'est-il passé pour que cette journée soit un tel enfer ? interrogea-t-il.

— Vous. Enfin, je veux dire, pas vous personnellement. C'est juste que je n'aime pas laisser les puéricultrices se débrouiller seules alors que nous sommes en sous-effectif. J'ai fait beaucoup d'heures supplémentaires cette semaine pour compenser les absences.

— Et que se passe-t-il quand *vous* tombez malade ?

— Oh, je ne tombe jamais malade. J'ai de la chance.

— Vous n'avez pas peur de tenter le diable en disant ça ?

— Je ne suis pas superstitieuse.

— Vous n'avez jamais jeté de sel par-dessus votre épaule après l'avoir renversé ? Jamais cherché de trèfle à quatre feuilles ? Jamais croisé les doigts ?

Scarlet secoua la tête.

— Bien sûr que non. Vous ne me croyez pas ?

— Je crois surtout que tout le monde, au fond, est un peu superstitieux. C'est dans la nature humaine.

— Vous voulez dire que vous êtes vous-même superstitieux ?

— Mon père est Irlandais et ma mère Italienne. Vous croyez que j'ai le choix ?

— Eh bien moi, je ne suis pas superstitieuse, et je suis vraiment ravie que votre mère aille mieux...

— ... mais vous êtes attendue, acheva Roman d'un ton suave.

— C'est très compréhensif de votre part, monsieur O'Hagan.

— Peut-être que nous pourrions poursuivre cette conversation en déjeunant ?

— En déjeunant ? répéta-t-elle comme si elle entendait ce mot pour la première fois.

Ses hormones répondirent bien avant sa raison à cette proposition. Une douce chaleur monta en elle, ses jambes se mirent à trembler et son cœur à danser une gigue endiablée.

— Vous pourriez amener votre fils. Je serais ravi de le rencontrer.

— Certainement pas ! s'exclama-t-elle sans réfléchir.

Il écarquilla presque imperceptiblement les yeux, mais ce fut sa seule réaction. Cela ne devait pas lui arriver souvent qu'une femme refuse une invitation à déjeuner...

— Eh bien, au moins, je saurai où venir si je veux faire dégonfler mon ego.

Un peu tardivement, Scarlet se rappela sa promesse à David et essaya d'adoucir la brutalité de sa réponse.

— Non, je veux dire que... c'est très aimable de votre part.

Mais quelque chose lui disait que l'amabilité n'était pour rien dans cette proposition. Ce qui la ramenait à la question essentielle : pourquoi Roman l'avait-il invitée à déjeuner ? Qu'avait-il en tête ? Voulait-il la punir pour la façon dont elle lui avait répondu, au téléphone ?

— Comme je vous l'ai dit, enchaîna-t-elle avec un sourire contraint, l'épidémie de grippe nous met en sous-effectifs cette semaine.

— Mais en temps normal, vous auriez été ravie d'accepter mon invitation à déjeuner ?

Confrontée à la violence de son ironie, Scarlet dut faire appel à toute sa volonté pour rester impassible.

Ce qu'elle ressentait en cet instant, c'était une simple agitation hormonale. Elle savait ce qu'était le désir, mais jamais il n'avait été aussi malvenu, ou aussi violent. Pour autant, il n'y avait pas de quoi paniquer. C'était une simple réaction physique, un automatisme naturel. Un peu comme d'éternuer.

Elle inspira profondément et prit conscience du contact rugueux de son T-shirt sur ses seins bourgeonnants. Un peu plus bas, une moiteur brûlante et révélatrice l'irradiait. Eternuer ? Hmm, ce n'était peut-être pas la meilleure comparaison...

Scarlet vit un sourire entendu étirer les lèvres de son compagnon, comme s'il ne perdait pas une miette de ce qui lui arrivait. La colère explosa de nouveau en elle. C'était à cause de lui qu'elle se comportait ainsi !

— Si vous voulez bien m'excuser, je dois y aller, à présent, déclara-t-elle avec brusquerie.

— Ce n'est que partie remise, alors ?

Elle le fixa un instant, bouche bée. Il devait la trouver bizarre. Mais après tout, pour réagir aussi violemment à sa présence, elle devait bien l'être un peu... Et sans doute beaucoup pour éprouver du désir pour un homme aussi détestable !

— Comme vous voudrez, marmonna-t-elle.

Puis elle sortit, manquant rentrer dans la porte dans sa hâte de s'éloigner le plus loin possible de Roman O'Hagan.

\* \* \*

Elle percuta David sitôt qu'elle eut tourné le coin du couloir. A n'en pas douter, il avait dû rôder là en attendant de la voir sortir.

— Tout doux ! s'exclama-t-il en la prenant par les épaules pour l'aider à garder son équilibre. On dirait que tu as le diable à tes trousses.

Après ce qu'elle venait d'endurer, Scarlet songea que le diable en personne n'était pas grand-chose.

— Les filles vont avoir besoin de moi. J'ai promis d'être de retour pour le déjeuner.

Mais la main de David resta sur son épaule.

— Comment ça s'est passé ?

— Quoi ? Oh, avec M. O'Hagan ? Très bien.

David la regarda dans les yeux.

— Oh, mon Dieu, tu mens vraiment mal. Tu n'as jamais su mentir, d'ailleurs. Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Je n'ai rien *fait* du tout.

— Mais tu as dit quelque chose.

Scarlet se renfrogna, gagnée par une irritation rétrospective.

— Bien sûr que j'ai dit quelque chose. Je ne suis pas particulièrement sensible aux play-boys dans le genre de Roman O'Hagan.

— Figure-toi que ce play-boy trouve aussi le temps de gérer une entreprise d'envergure internationale, avec le succès que l'on sait.

David marqua une pause pour étudier l'expression têtue de Scarlet, puis soupira.

— Bon sang ! C'est si difficile d'être aimable avec lui ?

— Aimable ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Boire ses paroles comme si chacune était une perle de sagesse ? Ou coucher avec lui ?

Les lèvres de David s'arrondirent en un « oh ! » muet.

— Tu as vraiment besoin de dire des choses pareilles ?

— C'est plus facile que...

— Plus facile que quoi ?

— Bonne question, maugréa la jeune femme. Ce n'est pas un homme facile.

— Je le trouve d'une politesse parfaite, pour ma part. Et facile ou pas, il finance les bourses de plusieurs étudiants venant de milieux défavorisés.

Quelques secondes passèrent comme Scarlet enregistrait avec stupeur la nouvelle. Puis elle déglutit péniblement et s'exclama :

— C'est une plaisanterie ? Oh, mon Dieu, je me sens tellement...

— Stupide ? Pleine de préjugés ?

— Entre autres choses, reconnut-elle.

— Ecoute, je ne sais pas pourquoi tu as tant de mal à admettre que M. O'Hagan puisse être un homme généreux et altruiste.

Scarlet soupira. Ce n'était pas tant l'homme que ce qu'il représentait qui la dérangeait.

Elle n'avait aucun problème avec les apparences, du moins en temps normal. Elle ne jugeait pas les gens sur leur physique, ou leur accent, ou le volume de leur compte en banque.

Mais quand il s'agissait de personnes qui passaient leur vie à se montrer où il fallait être vu, portant des vêtements hors de prix et frayant avec les dernières personnalités à la mode, là, elle devenait intolérante.

Scarlet connaissait ces gens-là. Sa sœur avait fait partie de leur cercle, et combien étaient venus voir Abby lorsqu'elle était à l'hôpital, perdant ses cheveux sous l'effet de la chimiothérapie ? Tous ces soi-disant amis avaient eu mieux à faire lorsqu'elle les avait appelés pour leur dire qu'une visite remonterait le moral de sa sœur.

Quelques-uns avaient fait de vagues promesses. Mais au final, aucun n'était venu. Pas un seul. Quand la vie devenait dure, quand le vernis s'effritait, les Roman O'Hagan disparaissaient sans laisser de traces.

— Je ne plaisante pas, déclara David. Personne n'est au courant parce que M. O'Hagan a spécifiquement insisté pour que son nom n'apparaisse nulle part. Et crois-moi, pour avoir inauguré nombre de plaques au nom de généreux donateurs, je peux te dire que c'est chose rare !

— Il ne rechigne pourtant pas à se faire de la publicité, ne put-elle s'empêcher de rétorquer. Sans quoi on le verrait un peu moins dans les magazines, non ? Peut-être que c'est un moyen de diminuer ses impôts ?

Puis, parce que David arborait une mine irritée, Scarlet ajouta avec toute la conviction qu'elle put rassembler :

— Ou alors, c'est toi qui as raison, et c'est un homme modeste et généreux...

## 5.

Scarlet tira les rideaux sur la vitre de séparation et retira le T-shirt qu'elle avait emprunté pour le plier sur une chaise. Puis, en culotte, elle traversa la pièce pour aller récupérer ses propres affaires. Elles étaient froissées, mais c'était déjà mieux que ce qu'elle avait dû porter en remplacement.

« Roman O'Hagan aurait-il mieux réagi si elle avait été plus présentable pour le rencontrer ? » ne put-elle s'empêcher de se demander.

Ce genre de spéculation, elle s'en rendait compte, n'avait aucun sens. Scarlet préférait ne plus repenser à l'entrevue pénible et traumatisante du matin. D'un geste sec, elle déplia son pantalon couleur crème et l'enfila. Puis elle le lissa sur ses hanches étroites et le boutonna.

Elle prit ensuite son T-shirt, mais la machine industrielle de l'université — don généreux d'une laverie — l'avait rétréci d'environ deux tailles. C'était déjà mieux que son soutien-gorge, qui était pour sa part ressorti en lambeaux.

Elle venait de passer le T-shirt sur sa tête, tirant et poussant pour rentrer dedans, lorsque l'on frappa à la porte.

— Entre, Angie ! cria-t-elle, la voix étouffée par le tissu qui lui couvrait le visage. Je voulais savoir si tu pouvais remplacer Barbara demain matin.

Roman entra, précédé de l'ours en peluche géant qu'il tenait dans les bras. Son expérience en matière de cadeaux pour enfants était pour le moins limitée, et il avait dû faire appel aux lumières de son assistante.

— Quel genre de cadeau serait approprié pour un enfant de trois ans ? lui avait-il demandé au téléphone.

— Garçon ou fille ?

— Garçon.

— Combien voulez-vous mettre ?

— Je ne veux pas donner l'impression de dépenser sans compter.

— Mais vous voulez vous faire passer pour quelqu'un de généreux et attentionné ?

— Vous voulez vous retrouver au chômage, Alice ?

Au bout du fil, sa secrétaire avait éclaté de rire.

— Ecoutez, Roman, tous les enfants aiment les ours en peluche. Prenez-en un gros.

Il avait suivi son conseil. Il savait parfaitement qu'il n'avait pas de fils, mais autant jouer la comédie jusqu'au bout. Il voulait être capable, lorsque sa mère l'interrogerait, de lui dire qu'il avait vu l'enfant, et de lui jurer que ce n'était pas le sien. Il savait qu'elle ne se satisferait pas de moins.

— Ça me rendrait vraiment service, reprit Scarlet, toujours empêtrée dans son T-shirt. Attends une minute, ce truc a rétréci... Tu me diras, ça aurait pu être pire. La machine a massacré mon soutien-gorge. Mais je ne vais pas me plaindre. Voilà l'avantage d'avoir des petits seins.

Roman n'allait pas se plaindre non plus. Et il ne voyait aucune objection au fait d'attendre une minute. Scarlet lui tournait à moitié le dos mais il avait eu le temps d'apercevoir un sein merveilleusement galbé, couronné de pourpre, incroyablement tentateur.

Il avait été pris de court. Une bouffée de désir était montée en lui à ce spectacle. D'autant que contrairement à ce qu'il avait supposé ce matin, Scarlet Smith avait un corps à damner un saint. Elle était petite mais parfaitement proportionnée. La transformation, par rapport à ce qu'il avait vu quelques heures plus tôt, était stupéfiante.

Cela avait le mérite de confirmer ce qu'il savait déjà : il n'avait pas de fils. Car il se rappellerait avoir couché avec Scarlet Smith !

Elle émergea enfin du T-shirt et le lissa sur son ventre plat avant de se retourner. Le sourire qu'elle arborait disparut aussitôt pour laisser place à une expression d'horreur.

— Vous !

Scarlet fixa Roman pendant de longues secondes, tandis que son cerveau se remettait progressivement en marche. Elle se força à expulser l'air coincé dans ses poumons et à ôter les mains qu'elle avait posées sur sa poitrine, comme si elle était nue, en un réflexe défensif. Puis elle tâtonna à la recherche des lunettes qu'elle avait posées sur un meuble tout proche.

Enfin, elle les trouva et les glissa sur son nez. Roman devint enfin net, et elle le vit froncer les sourcils avec une expression agacée. Elle fut presque tentée d'ôter de nouveau ses lunettes.

Roman, lui, était furieux. Avant qu'elle ne remette ses lunettes, il avait eu le temps de voir la marque rouge qu'elles avaient laissée sur son nez mutin. Ignorait-elle qu'une paire de lunettes pouvait être un accessoire de mode ? Qu'elle pouvait en trouver de discrètes et élégantes ? Ou porter des lentilles ?

— Ces lunettes sont disproportionnées par rapport à votre visage, maugréa-t-il.

Scarlet haussa les épaules.

— Je sais. Mais il y a cinq ans, c'était ce qui se faisait de mieux en matière de mode. J'étais dans ma période funky. Je dois avouer que j'ai hâte de les remettre dans le tiroir d'où je les ai exhumées.

— Qu'est-ce que vous attendez, alors ?

— Le médecin m'a interdit de porter mes lentilles jusqu'à guérison parfaite de mon abrasion cornéenne.

— Une abrasion cornéenne ? Vous vous êtes blessée les yeux ?

— L'œil droit.

Elle leva la main pour désigner son œil, qui semblait parfaitement normal.

— Un truc cocasse. Figurez-vous qu'un bébé m'a donné un coup de râteau en plastique.

La plupart des gens trouvaient l'explication amusante, mais ce n'était apparemment pas le cas de Roman O'Hagan.

— Cet accident « cocasse », comme vous dites, aurait pu vous coûter la vue. Je suppose que vous traversez aussi la rue sans regarder ?

« A l'entendre, c'est à croire que je l'ai fait exprès ! » songea Scarlet.

— J'aime beaucoup mes yeux, comme tout le monde.

— Je suis sûr que tout le monde aime beaucoup vos yeux. Ils sont superbes. Et tout le reste aussi est superbe.

Scarlet le dévisagea, bouche bée, tétanisée par ce qu'elle venait d'entendre. Elle, superbe ? Ses bras remontèrent de nouveau sur ses seins, en un réflexe pudique, et elle se sentit rougir jusqu'à la racine

des cheveux.

Un long silence s'ensuivit, qu'elle finit par rompre tant il devenait oppressant.

— C'est à croire que vous n'avez jamais vu une femme torse nu !

« Et à la façon dont tu réagis, lui souffla une petite voix intérieure, on dirait qu'aucun homme ne t'a jamais regardée... »

Roman partit d'un rire rauque.

— Désolé, je ne m'attendais pas à vous trouver à demi nue.

Ses yeux, comme il parlait, se posèrent de nouveau sur sa poitrine, et Scarlet sentit ses seins bourgeonner sous son T-shirt. Elle fit un pas en arrière pour rester dans l'ombre.

— Je suis navré, enchaîna son compagnon, qui ne paraissait pas navré le moins du monde. Je ne voulais pas vous embarrasser.

— C'est étrange, j'ai au contraire l'impression que vous avez pris beaucoup de plaisir à m'embarrasser.

L'ombre d'un sourire glissa sur ses lèvres.

— Vous jouez aux échecs ?

— Pardon ? fit-elle, persuadée d'avoir mal entendu.

— Vous jouez aux échecs ?

Elle acquiesça prudemment, se demandant où il voulait en venir.

— Je parie que vous gagnez avec classe, mais que c'est un vrai drame quand vous perdez.

— Comment savez-vous cela ?

— Vous êtes franche, instinctive, passionnée. J'aime l'imprévisibilité, chez mes partenaires. Peut-être pourrions-nous jouer ensemble, un de ces jours...

Jouer avec Roman O'Hagan ?

Avant qu'elle puisse répondre à cette étrange proposition, il ajouta d'un ton dégagé :

— Et si vous vous demandez ce que j'ai vu en entrant, rassurez-vous : rien du tout.

Scarlet était presque sûre qu'il mentait. S'il était aussi déstabilisant dans sa façon de conduire ses affaires, il n'était pas étonnant qu'il ait une telle réputation dans les milieux financiers...

— Je ne suis pas le moins du monde embarrassée, déclara-t-elle en redressant le menton.

— Et pourquoi le seriez-vous ? Nous sommes deux adultes consentants...

La manière dont il avait prononcé « consentants » la fit frissonner de la tête aux pieds.

— Absolument. Simplement, je ne m'attendais pas à vous voir là. Vous m'avez surprise, c'est tout.

C'était l'euphémisme du siècle... Si n'importe quel autre homme était entré à ce moment-là, l'avait découverte seins nus et entendue parler de son soutien-gorge, elle aurait vu le côté amusant de la situation et n'en aurait pas fait un drame.

Mais en cet instant, elle ne se sentait absolument pas d'humeur à rire.

— Si ça peut vous rassurer, j'ai eu un choc, moi aussi, déclara Roman.

— Je pensais que vous étiez quelqu'un d'autre. Une collègue.

— Vous voulez que je ressorte et que je refasse une entrée plus normale ?

— Ne soyez pas ridicule, répliqua-t-elle sèchement. Que puis-je faire pour vous ?

Roman lui désigna l'énorme ours en peluche qu'il avait apporté, et qu'elle remarquait pour la première fois. Elle avait été tellement choquée de le voir qu'elle n'aurait pas davantage remarqué s'il avait été suivi d'une fanfare.

— J'ai comme l'impression que vous m'en voulez après notre conversation téléphonique de ce matin.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, mentit Scarlet.

— Je crois que je vous ai perturbée.

S'il savait à quel point, elle en mourrait d'humiliation...

— A moins que, tout simplement, vous ne supportiez pas ma présence ? On dirait que je vous hérise.

— Je ne veux pas être impolie, monsieur O'Hagan, mais je suis vraiment pressée. Bon, d'accord, ajouta-t-elle presque malgré elle, vous avez été horrible. Mais je m'y attendais, de la part d'une personne telle que vous.

— Aïe... Mais à part menacer de vous faire un procès, qu'ai-je fait pour vous froisser ?

*Me déshabiller du regard ?*

Agir de la sorte n'était sans doute pas surprenant de la part de quelqu'un qui avait un héritage méditerranéen. Surtout en présence d'une femme qui portait un T-shirt ultramoulant sans soutien-gorge !

— Vous n'avez rien fait du tout, déclara-t-elle de son ton le plus aimable. A présent, si vous voulez bien me dire en quoi je peux vous être utile ? Je vais devoir y aller.

— Je ne vois pas comment j'aurais pu vous offusquer à ce point alors que nous ne nous sommes jamais rencontrés, reprit-il comme si elle n'avait rien dit. Enfin, nous nous sommes déjà vus une fois, mais je dois avouer que la transformation est édifiante, murmura Roman en posant sur elle un regard brûlant.

Scarlet partit de son rire le plus détaché. Il sonnait horriblement gêné.

— Un enfant a vomi sur moi ce matin.

*Bravo, Scarlet, il doit avoir très envie de le savoir...*

— Bref, j'ai en général des affaires de rechange ici, mais évidemment, je les avais ramenées à la maison hier pour recoudre un bouton. Les filles m'ont prêté ce qu'elles avaient, d'où la tenue dans laquelle vous m'avez d'abord vue.

— Hmm, comme vous dites, c'est une affreuse journée.

Sous son regard amusé, Scarlet planta ses poings sur ses hanches.

— Ce n'est pas drôle.

— Mais avouez que ce n'est pas non plus une tragédie.

— Vous sous-entendez que je n'ai pas le sens de l'humour ? Laissez-moi vous dire que j'ai beaucoup d'humour...

Elle avisa sa mine narquoise et ajouta avec un reniflement dédaigneux :

— ... en temps normal.

Scarlet n'aurait su dire pourquoi elle réagissait ainsi. Elle n'était pas d'un naturel agressif. Son tempérament était égal, et elle avait en général un rôle de conciliatrice quand survenait un désaccord. Mais cet homme semblait éveiller en elle une fibre belliqueuse.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? proposa-t-elle de nouveau.

Cette fois, son compagnon désigna l'ours qu'il avait assis dans un fauteuil.

— Ma mère pensait qu'il ferait plaisir à votre fils.

— C'est vraiment très gentil.

— Peut-être pourrais-je le lui remettre moi-même ?

Scarlet eut beau réfléchir, elle ne vit aucune raison de refuser.

— Il est dans la salle de jeux. Je vais vous montrer le chemin, déclara-t-elle en faisant de son mieux pour dissimuler sa réticence.

Elle avait presque atteint la porte lorsqu'elle se ravisa et revint prendre sa veste en jean.

— Il fait un peu froid, expliqua-t-elle avec un sourire crispé.

Roman eut un sourire entendu, mais eut le bon goût de ne pas faire de commentaire.

## 6.

La salle de jeux, zone en général chaotique, était inhabituellement calme lorsqu'ils entrèrent. Les enfants étaient assis en cercle, écoutant avec attention une histoire qu'Angie leur racontait.

Cette dernière s'interrompit lorsqu'ils entrèrent, puis écarquilla les yeux en reconnaissant leur visiteur.

— Les enfants, nous avons de la visite !

Une star hollywoodienne n'aurait pas fait plus grande impression sur elle, songea Scarlet avec ironie.

— Je suis Roman O'Hagan, déclara ce dernier avec un sourire charmeur.

Angie serra la main qu'il lui tendait avec une expression proche de la vénération. Scarlet retint un soupir d'irritation.

— Oh, je sais qui vous êtes ! répondit la puéricultrice. Hier encore, Scarlet et moi avons vu une photo de vous à une première de films, dans un magazine.

« Merci de lui avoir dit ça, songea Scarlet. Maintenant, il va croire que je l'admire secrètement... »

— Vraiment ? fit-elle d'une voix tendue. Je ne m'en souviens pas.

Roman lui coula un regard ironique, auquel elle répondit par un froncement de sourcils hostile.

— Mais si, rappelle-toi, nous avons mis le magazine dans ton tiroir !

— Parce que je voulais garder la recette du risotto, fit Scarlet en posant sur Angie un regard insistant, que l'autre ignora totalement.

— Ça me paraît ambitieux ! Tu ne sais pas cuisiner ! Mais elle peut manger comme quatre, reprit la puéricultrice à l'intention de Roman. Et elle ne prend pas un gramme. Alors que moi, je grossis dès que je mange un grain de riz.

— Une femme avec des courbes n'en est que plus belle.

— Ça alors, c'est aussi ce que dit mon Bob...

Scarlet peinait à croire qu'Angie puisse se laisser impressionner par une tirade aussi éculée. Mais son amie était littéralement béate d'admiration pour Roman O'Hagan.

Ce dernier lui sourit, inclina la tête d'un air interrogateur et demanda :

— Est-ce que c'est un accent du Donegal que j'entends là ?

— Peu de gens sont capables de le reconnaître ! s'exclama Angie avec excitation.

— Je suis Irlandais du côté de mon père, c'est pour ça.

— Oh, je dois vous dire, monsieur O'Hagan, que les photos dans les magazines ne vous font pas justice. Pas vrai, Scarlet ?

— Angie, je crois qu'il serait sage que tu reprennes ton histoire. Les enfants s'agitent.

A son grand soulagement, la diversion fonctionna. *Dieu bénisse les enfants...*

— Timothy ! s'écria Angie. Cesse de tirer les cheveux de Bethany !

— C'est elle qui me les a tirés d'abord !

— Angie, je voudrais juste te prendre Sam quelques instants.

— Bien sûr. Sam, va avec ta maman. A présent, les enfants, dites au revoir à M. O'Hagan et remerciez-le pour ce magnifique ours. Il est splendide, n'est-ce pas ?

Scarlet était presque sûre que la jeune femme ne parlait pas de la peluche... D'ailleurs, elle ne la regardait même pas.

Roman avait à présent le choix. Il pouvait dire aux enfants que l'ours n'était pas pour eux, ou le leur donner. Il opta pour la seconde solution.

Scarlet retint un sourire comme Sam glissait sa main dans la sienne.

— Ne vous en faites pas, Sam sait partager, n'est-ce pas, mon chou ?

Sam, qui regardait Roman avec des yeux ronds comme des soucoupes, ne répondit pas.

— Dis bonjour à M. O'Hagan, Sam.

L'enfant ne répondit toujours rien. Scarlet rougit, embarrassée.

— Il n'est pas si timide, en général. Allez, répéta-t-elle en s'agenouillant. Dis bonjour à M. O'Hagan.

— Bonjour, marmonna Sam, les yeux rivés sur ses pieds.

Scarlet poussa un soupir affectueux et lui ébouriffa les cheveux.

— Bonjour, Sam.

La voix de Roman l'alerta que quelque chose n'allait pas. Tournant la tête, elle fut stupéfaite de le voir fixer l'enfant, pâle comme un linge. Bon sang ! Que lui arrivait-il ? Il n'allait pas répéter la performance de sa mère, tout de même ?

Puis il s'agenouilla, d'un mouvement leste, et sourit au petit garçon.

— Je m'appelle Roman.

Il paraissait de nouveau en pleine possession de ses moyens, et elle se demanda si elle ne s'était pas tout imaginé.

— Tu aimes les ours en peluche, Sam ? reprit-il.

— Oui, mais je suis un grand. Je préfère un ballon pour jouer au foot.

— Je m'en souviendrai, promit Roman.

— Quand je serai grand, je veux être footballeur.

Roman hocha la tête pour signifier son approbation.

— Tu es l'ami de maman ? reprit le garçonnet, au grand embarras de Scarlet.

Roman leva la tête. Ses yeux, si chaleureux face à l'enfant, devinrent de glace lorsqu'ils se posèrent sur elle. L'hostilité qui émanait de lui était presque palpable.

De nouveau, il se tourna vers l'enfant.

— Oui, Sam, nous allons être amis et nous revoir souvent, déclara-t-il avant de se redresser.

Scarlet eut un sourire crispé, et ne laissa éclater son indignation que lorsqu'ils se retrouvèrent de nouveau seuls dans le couloir.

— Pourquoi avez-vous dit une chose pareille ? Sam a beau n'avoir que trois ans, il va s'en souvenir.

— Parfait. Comme ça, il ne sera pas surpris de me revoir.

— Il ne va pas vous revoir et moi non plus. Pour être tout à fait honnête, monsieur O'Hagan, je ne vous aime pas outre mesure.

— En fait, mademoiselle Smith, je ne suis pas fou de vous non plus. Mais je crois que... nous allons nous revoir.

Scarlet le fixa, médusée, tandis qu'il s'éloignait. Vraiment, Roman O'Hagan était étrange...

Pourtant, elle était certaine d'une chose : si elle avait son mot à dire dans l'affaire, il était hors de question qu'elle le revoie, même si lui en avait décidé autrement !

## 7.

Sam passait le vendredi soir chez son meilleur ami, Thomas Bradley. C'était la seconde fois qu'il dormait à l'extérieur. La première, Scarlet avait passé toute la nuit à s'inquiéter et à guetter la sonnerie du téléphone, au cas où quelque chose arriverait et exigerait sa présence immédiate.

Elle avait même répété mentalement le trajet qui menait aux deux principaux hôpitaux de la ville. Après tout, mieux valait être parée à toute éventualité.

Mais le téléphone n'avait pas sonné et, loin de la réclamer, Sam s'était amusé comme un petit fou.

Cette fois, Scarlet était bien résolue à ne pas paniquer. Elle allait au contraire profiter de ces quelques heures de calme et de solitude, même si elle devait se faire violence pour se détendre.

Ses plans incluait un long bain chaud plein de bulles parfumées, un masque régénérant censé rendre souple et jeunesse à sa peau, puis un bon repas suivi d'une tablette de chocolat et d'une vidéo.

Le générique de « Pretty Woman » venait de commencer quand on sonna à la porte. Evidemment, elle aurait dû s'y attendre...

— Zut !

Scarlet appuya sur le bouton « Pause », bondit à bas du canapé et remonta son pantalon de pyjama trop long avant de glisser ses pieds dans ses chaussons.

Au moment où elle atteignait l'entrée, le téléphone se mit à sonner. Instantanément, Scarlet fit demi-tour pour aller décrocher.

Lorsqu'elle parvint enfin à se débarrasser du commercial qui voulait lui vendre des doubles-vitrages, son visiteur tambourinait presque furieusement à la porte.

Scarlet se rappela de justesse de glisser la chaîne de sûreté et entrouvrit enfin, se demandant qui pouvait faire un tel raffut. Mais Roman O'Hagan ne figurait pas sur la liste des personnes qu'elle avait envisagées !

— *Vous ?*

Elle déglutit convulsivement en détaillant la haute silhouette qui bouchait tout l'entrebâillement. Elle avait honte de l'étudier ainsi, mais elle devait admettre que le spectacle en valait la peine.

D'un geste nerveux, il ôta les lunettes de soleil qui dissimulaient ses yeux et les glissa dans la poche de sa veste. Son regard était glacial, et Scarlet songea qu'elle le préférerait encore avec ses verres fumés.

Cela faisait dix jours qu'elle ne l'avait pas vu.

Dix jours ? Elle avait donc compté ?

Il n'avait pas pu changer en si peu de temps, mais il semblait à Scarlet que les angles de son beau visage étaient plus saillants, comme s'il avait maigri. Peut-être était-ce un effet de sa veste de cuir, coupée pour épouser la moindre des courbes de son corps, qui produisait cet effet.

Le début de barbe qui recouvrait ses joues ajoutait encore à l'aura menaçante qui se dégageait de lui. S'il avait auditionné pour un rôle de gangster ténébreux, il l'aurait décroché aussitôt !

Roman, de son côté, ne tarda pas à réaliser qu'il était difficile de rester en colère contre quelqu'un qui vous dévisageait avec de grands yeux surpris et innocents. Et tout son corps se crispa lorsqu'il songea aux formes que Scarlet cachait sous son pyjama.

Il dut se rappeler que derrière cette façade angélique, se cachait une femme qui lui avait menti.

Car même si elle ignorait qu'il était le père de l'enfant, elle savait forcément qu'elle n'était pas sa mère !

Son fils grandissait sans père, et ce n'était pas arrivé par accident. Oh, oui, dans cette histoire, il y avait bien des questions sans réponses...

Scarlet Smith allait les lui fournir !

— Pourquoi avez-vous mis si longtemps ? gronda-t-il. Otez cette foutue chaîne et ouvrez-moi.

— J'étais au téléphone.

Scarlet venait à peine d'enregistrer le fait qu'il s'agissait bien de Roman O'Hagan et non d'une hallucination. Elle s'apprêtait à lui demander ce qu'il faisait là lorsqu'elle comprit tout à coup.

— Ce sont les Bradley qui vous envoient !

Ses pires craintes se concrétisèrent lorsqu'il ne répondit pas. Les Bradley, les parents du petit garçon chez qui se trouvait Sam, étaient précisément le genre de personnes qu'il devait connaître. Tom était un producteur de cinéma connu et Nancy avait une page culinaire dans un magazine national. Le genre de couple qui donnait des complexes à Scarlet. Ils vivaient dans une maison fantastique, employaient une fille au pair et un jardinier, et recevaient sans doute des amis comme Roman à dîner.

Son imagination s'emballa. Il était arrivé quelque chose à Sam. Quelque chose de si grave qu'ils avaient préféré appeler Roman.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle avec un calme glacial.

Roman fronça les sourcils, parut sur le point de dire quelque chose et se ravisa.

— Dites-le-moi, s'il vous plaît, répéta-t-elle avec moins d'assurance.

— Laissez-moi entrer.

— Bien sûr, bien sûr, murmura-t-elle en ôtant fébrilement la chaîne. Ils l'ont emmené à l'hôpital ?

*Réfléchis, Scarlet, réfléchis...*

— Je... je vais m'habiller. J'en ai pour une minute, déclara-t-elle avec un pâle sourire.

Elle s'apprêtait à tourner les talons lorsque Roman déclara :

— J'ignore qui sont les Bradley.

Sur le seuil de sa chambre, Scarlet se figea.

— Pardon ?

— Je ne connais pas les Bradley et, pour autant que je sache, Sam n'est pas à l'hôpital.

— Mais vous avez dit...

— Non. *Vous* avez dit.

Scarlet se mit à trembler de peur rétrospective, tandis qu'une vague de soulagement s'abattait sur elle. Impétueusement, elle enroula ses bras autour du cou de son compagnon et l'étreignit.

Roman étudia son visage en forme de cœur, ses grands yeux embués, et sentit la situation lui échapper. Il était venu pour découvrir la vérité, pas pour fantasmer sur Scarlet Smith.

En rencontrant son regard noir, Scarlet se rappela soudain qu'elle n'était pas censée se jeter dans les bras de Roman O'Hagan, surtout après le mauvais tour qu'il venait de lui jouer. Affreusement embarrassée, elle fit un pas en arrière et grimaça.

— Désolée.

Elle mit ses mains dans son dos, résistant à l'impulsion de lisser des plis invisibles sur sa veste. La vérité, c'est qu'elle avait envie de le toucher, de sentir de nouveau ce corps qu'elle avait étreint brièvement sous ses mains.

— Je sais que Sam est en sécurité chez les Bradley, dit-elle en une piteuse tentative d'expliquer son comportement. Mais quand je vous ai vu, j'ai cru que quelque chose était arrivé. Mais vous l'avez peut-être déjà compris.

Puis elle fronça les sourcils, comme elle disait cela, et reprit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout de suite que vous ne connaissiez pas les Bradley ?

— Je voulais m'assurer que vous me laisseriez entrer.

Scarlet le fixa. Il n'avait même pas l'air de regretter son acte. Son cynisme était si désarmant qu'elle ne put que répéter stupidement :

— Que je vous laisserais entrer...

Qui pouvait être assez retors pour utiliser un procédé si vil ?

Roman O'Hagan, apparemment !

— Je voulais vous parler.

— Oh, ça justifie tout, alors !

— Calmez-vous.

— Que je me calme ? Vous n'aviez aucun droit de me faire ça ! Aucun, vous m'entendez ! C'est honteux !

Cela prouvait également que ses premières impressions avaient été les bonnes. Roman O'Hagan ne reculait devant rien pour arriver à ses fins.

— Vous me dégoûtez ! reprit-elle, sa voix montant d'une octave. Sortez de ma maison tout de suite !

— Je crois que vous réagissez de manière un peu excessive.

— Excessive ? répéta Scarlet.

Elle se rendit compte, au même instant, qu'il avait sans doute raison.

— Peut-être, concéda-t-elle d'une voix rauque. Mais c'est seulement la seconde fois que Sam dort à l'extérieur et... Vous comprendriez si vous aviez un enfant, acheva-t-elle en secouant la tête.

Une étrange expression passa sur le visage de Roman, une lueur farouche éclata dans son regard.

— Je voulais vous parler, déclara-t-il de nouveau.

— Je me rends bien compte que je devrais remercier le ciel mais, croyez-le ou non, je me fiche bien de ce que vous avez à me dire. Je ne veux pas vous parler. Et vous avez raison : sans ce coup bas, je ne vous aurais jamais laissé entrer. Si ça a quelque chose à voir avec l'université, adressez-vous à David.

— Pourquoi viendrais-je vous trouver vous si c'était en rapport avec l'université ? Vous travaillez à la crèche !

— Franchement, je n'en ai aucune idée. Je ne vois pas d'autre raison qui pourrait justifier votre présence.

En tout cas, elle savait qu'il n'était pas là parce qu'il avait passé dix jours à se morfondre en espérant la revoir. Scarlet devait avouer que cette idée — ce fantasme, plutôt — lui avait traversé l'esprit.

Roman la saisit par les épaules, l'éloigna de la porte et, du pied, referma le battant. Puis il la lâcha et soupira.

— Je suis désolé si je vous ai fait peur. Mais je n'irai nulle part avant de vous avoir parlé.

Puis, voyant qu'elle se frottait une épaule, il reprit :

— Je vous ai fait mal ?

— Comme si ça vous importait le moins du monde ! Avouez que ça vous excite de violenter des femmes, que ce soit verbalement ou physiquement !

Son compagnon plissa les yeux, ses narines se dilatèrent légèrement sous l'effet de la colère.

— J'essaie de m'excuser. Vous ne me facilitez pas la tâche.

— Ecoutez, je sais que vous ne m'aimez pas, et je ne vois pas ce que vous pourriez bien avoir à me dire. D'ailleurs, franchement, ça ne m'intéresse pas. A présent, si ça ne vous dérange pas, il est tard et je suis occupée.

Un sourire carnassier découvrit ses dents parfaites.

— Vous n'avez qu'à lui dire de déguerpir.

Roman avait beau ne pas s'y connaître en enfants, il savait que de voir défiler des hommes différents tous les jours n'était guère recommandé pour leur équilibre mental.

— Qui ça, lui ? demanda Scarlet, qui n'avait pas la moindre idée de ce dont il parlait.

— La personne avec laquelle vous êtes occupée.

— Quelle personne ?

Roman poussa un soupir de frustration, la dépassa et se dirigea vers la chambre. Avant que Scarlet puisse comprendre ce qu'il allait faire, il ouvrit la porte avec une telle violence qu'elle claqua contre le mur.

— Vous n'avez pas le droit de...

Ignorant sa protestation, il pénétra dans sa chambre. Furieuse, Scarlet le rejoignit et se planta devant lui, les poings sur les hanches.

— Mais qu'est-ce que vous faites, au juste ?

Lorsque Roman découvrit qu'il n'y avait pas d'amant dans le lit de Scarlet, juste une pile de linge propre attendant d'être rangée, son expression furieuse laissa place à de la méfiance.

— Où est-il ?

— Où est qui ? Bon sang !

— Arrêtez de jouer les innocentes. Je me moque bien de savoir avec qui vous couchez.

Roman réalisa comme il disait cela que son comportement indiquait exactement le contraire. Un observateur non averti aurait même pu croire qu'il était le mari trompé !

Il inspira profondément et se força à décrisper ses poings. Au même instant, une lueur de compréhension apparut dans les yeux de Scarlet.

— Vous pensiez que... Oh, mon Dieu...

Un rire monta des profondeurs de sa gorge et éclata comme une bulle de savon. Elle ne savait pas ce qui était le plus amusant. La colère déplacée de Roman O'Hagan, ou l'idée qu'elle pouvait être en galante compagnie. Elle baissa les yeux sur son pyjama et se remit à rire de plus belle.

— Vous trouvez ça drôle ? demanda son compagnon, visiblement furieux.

— Pas drôle ! Hilarant !

Elever Sam était un travail à plein temps, et Scarlet s'était rendu compte qu'elle n'avait pas de place dans sa vie pour un homme.

Son hilarité se calma enfin et, après s'être essuyé les yeux, elle posa sur Roman un regard de franche incompréhension.

— Vous avez bu ou quoi ?

— Non, je n'ai pas bu, répondit-il sans desserrer les dents.

— Il se trouve qu'on entre dans ma chambre que sur invitation. Et je ne me rappelle pas vous avoir invité.

— Oh, mon Dieu, je suis tellement déçu !

Son ironie piqua Scarlet au vif.

— Vous le seriez si vous saviez ce que vous manquez !

— C'est une invitation ? demanda-t-il en continuant de parcourir la pièce d'un air soupçonneux.

— Certainement pas !

— Tant mieux, parce que je l'aurais refusée. Vous êtes seule ?

— En quoi ça vous regarde ? Bon sang !

— Vous êtes incapable de répondre simplement à une question ? gronda Roman.

— Je ne vois pas pourquoi je répondrais à vos questions, désolée.

Il la dévisagea un instant, puis parut prendre une décision et proposa plus calmement :

— Si nous repassions dans le salon ?

Scarlet le dévisagea avec incrédulité, puis secoua la tête.

— Seigneur, vous avez un de ces culots ! Vous débarquez ici sans y avoir été invité, en me laissant croire qu'il est arrivé quelque chose à Sam. Puis vous me faites subir un interrogatoire, avant de me proposer de passer dans le salon ! J'ai une meilleure idée : si vous fichiez le camp d'ici ?

— Il est 19 h 30, déclara son compagnon comme s'il ne l'avait pas entendue. Que faites-vous en pyjama ?

— Je mets toujours mon pyjama pour une soirée séduction.

Roman s'empourpra légèrement, et ses yeux se plissèrent de nouveau.

— Alors vous êtes seule ?

— *J'étais* seule, corrigea-t-elle.

Roman regarda autour de lui, notant pour la première fois la télévision allumée, la tablette de chocolat entamée et le verre de vin posé sur la table basse.

— Où est Sam ?

— Il dort chez un ami. Les Bradley, justement. C'est sans doute préférable, étant donné les circonstances.

— Quelles circonstances ?

— Le fait que vous l'auriez réveillé s'il avait été là.

— Ah... Désolé, je n'y avais pas pensé.

— Non, bien sûr, vous ne pensez à rien d'autre que ce qui vous intéresse. Je suppose que c'est comme ça que vous avez bâti votre empire, n'est-ce pas ? Je suis mal placée pour vous le reprocher, vu que le monde entier vous adule, mais sachez que...

— Je sais que vous n'êtes pas la mère de Sam.

Elle le dévisagea avec surprise puis, voyant qu'il attendait d'elle une réponse, haussa les épaules.

— Je ne suis pas sa mère biologique, non.

Mais l'adoption avait bel et bien fait d'elle sa mère aux yeux de la loi.

Roman pinça les lèvres. Cette fille avait du sang-froid, il devait bien l'admettre. Elle n'avait même pas tressailli.

— Vous ne me demandez pas comment je sais ça ?

De nouveau, elle haussa les épaules. Il n'y avait pas trace sur son visage de la culpabilité qu'il s'était attendu à y lire. Qu'il avait *espéré* y lire.

— Je suppose qu'on vous l'a dit. David, peut-être ?

— David ?

— Le vice-doyen de l'université.

— Vous appelez le vice-doyen David ?

— C'est mon parrain. Je le connais depuis toujours. Alors oui, je l'appelle David.

— Et il sait que Sam n'est pas votre fils ?

Scarlet le dévisageait à présent avec stupéfaction.

— Ce n'est pas un secret. Tout le monde le sait, je suppose. Qu'est-ce que vous vous imaginiez ?

Roman lui décocha un regard prudent, presque incertain. Une lueur indéchiffrable jouait au fond de ses yeux, sous ses longs cils.

— Alors qui est la mère biologique de Sam ?

— C'était ma sœur Abby.

## 8.

Roman comprit brusquement. La lumière se fit, presque aveuglante. Il avait envisagé nombre de scénarios, dont certains complètement fantasques, mais jamais celui-ci.

Les personnes qu'il employait lorsqu'il voulait vérifier des informations rapidement et discrètement étaient dignes de confiance. Elles lui avaient confirmé, à partir d'un cheveu qu'il avait discrètement prélevé sur le pull de Sam, qu'il s'agissait bien de son fils...

Il tressaillit, enregistrant soudain ce que Scarlet venait de lui dire.

— *C'était ?*

Scarlet détourna le regard puis cligna des yeux pour dissiper la brume qui flottait devant elle.

Bon sang !... Elle ne voulait pas pleurer devant lui. Elle pouvait tout de même évoquer sa sœur sans fondre en larmes, non ? Après tout, elle en parlait régulièrement à Sam. Elle avait même mis une photo d'Abby dans la chambre de l'enfant.

— Tenez, buvez ça.

Scarlet eut un rire mécanique, comme elle prenait le verre de vin qu'il lui tendait.

— Je me demandais s'il vous arrivait de dire « s'il vous plaît », expliqua-t-elle en réponse au regard interrogateur qu'il posa sur elle.

Puis elle reprit :

— Que voulez-vous, au juste ? Que faites-vous ici ?

— Votre sœur est morte ?

Scarlet acquiesça, puis but une gorgée de vin.

— Je suis désolé.

— Vous n'avez pas de raison de l'être. Vous ne la connaissiez pas.

Elle vit une lueur énigmatique percer les profondeurs de son regard, mais il se détourna pour prendre un verre sur le bar de la cuisine. Lorsqu'il revint et qu'il se servit une large rasade de vin, la lueur s'était éteinte.

— C'est de la piquette de supermarché, observa-t-il en avisant l'étiquette.

Scarlet lui darda un regard noir. Roman se rendit compte que ce n'était peut-être pas la meilleure façon de l'aborder et se força à sourire.

— Vous feriez bien de vous asseoir, fit-il valoir.

— En général, on dit ça quand on s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle.

Roman resta silencieux. Scarlet se laissa tomber sur le canapé, l'estomac gargouillant d'appréhension.

— Vous devriez vous asseoir, vous aussi, dit-elle avec un soupçon d'irritation. Vous êtes tout pâle.

Pâle mais toujours aussi diaboliquement séduisant. Elle se garda bien de le préciser.

Elle le regarda s'installer en silence, dans un fauteuil trop petit pour lui. Malgré cela, tous ses mouvements étaient empreints d'une grâce fascinante, animale.

— Ça vous dérange de parler de votre sœur ?

Elle était si absorbée par le spectacle qu'il offrait qu'elle n'entendit d'abord pas la question. Elle était bien trop occupée à s'imaginer le jeu de ses muscles sous ses vêtements. Il avait ouvert sa veste, et ne portait dessous qu'une chemise blanche qui ne dissimulait en rien les lignes d'un torse puissant, merveilleusement dessiné.

Scarlet le regardait fixement, comme si ses yeux avaient le pouvoir de traverser le fin tissu, d'atteindre la peau mate de son ventre. Une vague de désir s'empara d'elle, la paralysant presque.

Il lui fallait se ressaisir. Réfléchir à ce qui lui arrivait. Depuis sa première rencontre avec Roman O'Hagan, elle n'avait pas cessé de penser à lui. Elle avait d'abord tenté de résister, puis avait fini par se convaincre qu'elle ne faisait rien de mal en laissant libre cours à ses fantasmes. Grossière erreur, elle le comprenait à présent.

Elle était complètement obsédée par cet homme !

Il était temps pour elle de reprendre les commandes de son inconscient. Il voulait parler d'Abby, elle devait se concentrer sur le sujet. Encore que sa sœur l'aurait sans doute poussée à concrétiser ses fantasmes !

— Si ça me dérange ? Pas vraiment. Parfois, j'ai des bouffées de nostalgie.

— C'était... une maladie ? Un accident ?

Elle n'avait aucune idée du but qu'il poursuivait en posant ces questions. Rien dans son ton ne l'indiquait.

— Vous ne voulez pas en parler ?

— Pas spécialement, mais *vous* avez l'air de vouloir le faire, ironisa Scarlet, en faisant remonter ses genoux contre sa poitrine. Pourquoi ? Vous connaissiez Abby ?

— Je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré une Abby Smith.

— Oh, elle n'utilisait pas ce nom-là. Elle disait que je ressemblais à une Smith mais pas elle. Et elle avait raison, soupira Scarlet, passant une main dans ses cheveux châtain, que sa sœur lui avait toujours recommandé de teindre en blond.

— Elle était actrice ?

— Elle voulait le devenir, un jour. Mais elle était mannequin en attendant. Abby Deverell. Elle était assez connue. Très connue, même.

— Votre sœur était Abby Deverell ?

Scarlet le vit essayer de trouver une quelconque ressemblance entre elles. Elle y était tellement habituée qu'elle ne s'en offusquait plus.

— Les gens font toujours ça. Nous ne nous ressemblons pas.

Diable, cette femme avait eu son enfant et il n'arrivait même pas à se rappeler son visage. Quel genre d'homme était-il donc ?

— Alors comme ça, vous la connaissiez ?

— Oui, répliqua-t-il avec brusquerie. Oui, je la connaissais.

Il avait à présent un nom et un visage. Ou du moins, il aurait dû avoir un visage. Abby Deverell avait fait une campagne de publicité très célèbre quelques années auparavant. A l'époque, il était impossible de déambuler dans la rue ou d'ouvrir un magazine sans la voir.

Alors pourquoi, à présent qu'il essayait de se souvenir d'elle, ne voyait-il que le visage de sa sœur ?

Scarlet ne perçut pas la sécheresse de sa réponse.

— Elle était très belle, n'est-ce pas ?

Il répondit d'un hochement de tête, non parce qu'il se la rappelait, mais parce que c'était visiblement ce que la jeune femme avait envie d'entendre.

— Oui, en effet.

Il avait passé une nuit chez elle. Il se rappelait encore la date, parce que cela aurait dû être son premier anniversaire de mariage. Il avait bu plus que de raison et s'était réveillé le lendemain, sur le canapé d'Abby, avec un affreux mal de tête. Elle avait affirmé qu'il ne s'était rien passé entre eux.

— Vous la connaissiez bien ?

Il ne répondit pas aussitôt, et Scarlet sentit son sang se glacer. Elle était presque sûre de savoir ce que ce mutisme signifiait. Ils avaient été amants.

— Non, je ne la connaissais pas bien.

Elle retint un soupir de soulagement. Après tout, même s'ils avaient été amants, quelle différence cela faisait-il ? Ce n'était pas comme s'il y avait quelque chose entre Roman et elle.

— Sam est donc au courant du fait que vous n'êtes pas sa vraie mère ?

— Bien sûr. Il faut toujours dire la vérité à un enfant.

— Un principe sage, fit Roman d'un air approbateur. Et quand Sam sera plus âgé, et qu'il vous interrogera sur ses parents, vous lui direz... ?

Scarlet se rembrunit. Il venait de toucher involontairement à un sujet qui la préoccupait depuis longtemps. Sam finirait par poser des questions sur son père, et ce jour-là, que répondrait-elle ? La vérité ? Ou devait-elle inventer un héros dont le garçon pourrait être fier ? C'était une situation délicate.

— Sam est encore trop jeune pour poser ce genre de question.

— Mais ça viendra un jour.

— Je lui dirai que sa mère l'aimait énormément.

— Quand est-elle morte ?

— Elle a appris qu'elle avait une leucémie quand elle était enceinte de Sam. Les médecins lui ont conseillé d'avorter pour commencer le traitement au plus vite. Ils l'ont prévenue que plus elle tarderait, plus elle réduirait ses chances de survie.

— Et ils avaient raison ?

— Oui, répondit Scarlet d'une voix rauque d'émotion.

— Mais elle a ignoré leurs conseils ?

Scarlet acquiesça. La mine sombre, Roman laissa échapper un long soupir.

— Quelle terrible décision... Et devoir la prendre seule...

— Je ne crois pas que ça ait été si difficile. Pour Abby, il était hors de question d'avorter. Sam avait trois mois quand elle est morte. Et elle a passé la majeure partie de ces trois mois à l'hôpital.

— Mon Dieu. Elle savait qu'avoir l'enfant la tuerait.

Une colère soudaine brasilla dans les yeux de Scarlet.

— Non. La *leucémie* l'a tuée.

Scarlet savait qu'en n'y prêtant pas garde, quelqu'un pouvait mettre dans la tête de Sam l'idée qu'il était responsable de la mort de sa mère. Et elle était farouchement décidée à éviter cela.

— Je vous serais reconnaissante de bien vouloir ne plus jamais dire ça.

— Bien sûr. Je suis désolé.

Déconcertée par son repentir, qui paraissait sincère, elle acquiesça.

— Vous avez donc élevé l'enfant seule ?

Elle hochait de nouveau la tête.

Roman se frotta le menton, songeur. Il avait un enfant mais, pour une raison qu'elle ignorait, la femme avec laquelle il l'avait conçu avait choisi de lui dissimuler ce fait. Même s'il tombait des nues, il ne sortait pas grandi de ce récit.

— Ça a dû être difficile, dit-il, avant de grimacer en se rendant compte de la platitude de ce qu'il venait de dire.

— J'étais terrifiée, au départ, reconnut Scarlet. Et je le suis encore, parfois, ajouta-t-elle avec un petit rire. Ça vous paraît affreux ?

Scarlet s'en voulut aussitôt de cette question. Son ton laissait supposer qu'elle quêtait son approbation.

— Non, ça ne me paraît pas affreux du tout. Ça me semble même parfaitement normal.

Elle cligna des yeux pour chasser les larmes qui venaient de les envahir. Il était ridicule, après avoir supporté sans broncher ses insultes, de se laisser toucher par sa gentillesse.

— Vous n'aviez personne avec qui partager cette responsabilité ?

— Il n'y avait qu'Abby et moi. Et notre grand-mère qui est morte l'an dernier.

Roman se sentait assez mal à l'aise. Il était plus habitué à traiter avec des gens qui voulaient obtenir quelque chose de lui qu'avec une jeune femme qui semblait ne rien attendre, et parler avec son cœur. Et qui refuserait sans doute tout ce qu'il pourrait lui offrir.

— Pas d'autre famille ? insista-t-il, atterré par le tableau qu'elle lui dépeignait.

— Non. A part mon oncle et ma tante, mais ils ne sont pas vraiment attirés par les enfants.

— Mais ils étaient sans doute plus à même d'élever un enfant que vous, non ?

— Financièrement, peut-être. Mais l'éducation n'est pas une question d'argent, n'est-ce pas ? Mon oncle et ma tante ont choisi de ne pas avoir d'enfants. Je les voyais mal accepter une charge qui les empêcherait de prendre leur voiture et de partir dans le sud de la France dès qu'ils en auraient envie. Ils sont un peu comme vous, en fait. Ils font ce qu'ils veulent, sans se soucier des autres. Encore que vous soyez plus jeune qu'eux...

— Mais tout aussi égoïste, c'est ça ? ironisa Roman.

— Ils sont très amoureux. Je suppose qu'on ne peut donc pas les qualifier de parfaits égoïstes.

— Contrairement à moi.

Scarlet rougit sous son regard moqueur.

— Je n'ai pas dit ça.

— Inutile. Vous l'avez pensé assez fort. Vous m' imaginez avec des enfants ?

— Vous êtes bien italo-irlandais ? Avec un tel héritage, vous aurez sans doute des enfants un jour, quand vous serez prêt.

Elle se représentait déjà les enfants de Roman. Ils seraient aussi bruns et séduisants que lui. Un peu comme Sam.

— Quand je serai prêt... ou quand j'aurai mûri ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Vous avez la langue bien pendue.

Les yeux de son compagnon étaient à présent rivés sur ses lèvres, et la jeune femme se sentit gagnée par la nervosité.

— Je ne voulais pas dire que vous étiez immature. Vous êtes comme beaucoup d'hommes, vous repoussez le moment où il vous faudra sauter le pas. Mais vous finirez par rencontrer quelqu'un avec qui vous voudrez avoir des enfants...

— Vous n'avez pas l'air très convaincue.

— C'est vrai, fit Scarlet avec un sourire noir. Beaucoup de femmes s'imaginent que leur amour peut transformer le plus incorrigible play-boy en un mari aimant, fidèle et dévoué.

— Mais pas vous ?

— Non, certainement pas moi !

— Pourquoi cela ?

— Regardez-moi. J'ai l'air d'une incorrigible romantique ?

Il prit sa requête au pied de la lettre et l'étudia pendant un long, très long moment. Un silence inconfortable s'installa, et Scarlet sentit son rythme cardiaque s'accélérer.

Enfin, il livra les conclusions de son examen.

— Je n'ai pas beaucoup d'expérience en matière de romantisme mais je dirais que oui, vous m'avez l'air d'une romantique.

La gorge de Scarlet s'assécha. Malgré elle, ses yeux se posèrent sur les doigts de Roman, longs et fins, posés sur l'accoudoir de son fauteuil. Une soudaine rougeur lui brûla les joues et elle partit d'un rire sarcastique.

— Eh bien, vous vous trompez. Je ne le suis pas le moins du monde. Je ne vois pas comment le fait de tomber amoureux pourrait changer fondamentalement le caractère d'une personne. Vous pouvez me dire que je suis cynique, mais je ne vois pas comment un play-boy à la petite semaine...

Elle s'interrompit tout net et souffla :

— Je ne parle pas de vous, bien sûr.

— Bien sûr, répéta-t-il d'un ton qui la fit frissonner.

Roman voyait mal comment il pouvait dénier ses accusations, alors qu'il venait d'apprendre qu'il avait eu un fils d'une aventure d'une nuit. Le fait qu'il s'agissait d'un accident ne changeait rien au fait qu'il était un salaud.

— Le mariage n'a pas le même sens pour tout le monde, reprit Scarlet, gênée. Certaines personnes en ont une vision plus... flexible.

— Je suppose que par flexible, vous voulez dire que chacun peut coucher avec qui bon lui semble ?

Scarlet haussa les épaules, se demandant comment diable elle en était arrivée à parler de cela.

— Je suppose, oui.

Son compagnon eut un froncement de sourcils menaçant et darda sur elle un regard glacial.

— Je ne crois pas que j'apprécierais l'idée que ma femme puisse coucher avec quelqu'un d'autre, déclara-t-il. Je suis de ceux qui considèrent la fidélité comme une composante essentielle du mariage.

— Ce qui prouve qu'il ne faut pas juger les gens sur les apparences ! Voyez, moi, par exemple... J'avais tout dans la vie : une belle voiture, un appartement, un gros salaire...

— Et vous avez tout laissé tomber pour Sam. Vous ne le regrettez pas ?

— Pas le moins du monde. Et pourtant, je gagne bien moins qu'avant. Même si je n'ai jamais touché autant d'argent qu'Abby... Mais côté avantages, au moins, on ne me traite pas comme un bout de viande, et je ne suis pas obligée de ne manger que de la salade et de fumer comme un pompier pour rester mince. Et la plupart des gens sont ravis de mon travail.

« Sauf vous », ajouta-t-elle mentalement.

— Votre sœur vous a laissé de l'argent, alors ?

Roman était soulagé de savoir qu'au moins, Scarlet n'avait pas eu à lutter pour nourrir son fils. Mais son optimisme était un peu prématuré, car la jeune femme déclara :

— Abby dépensait tout ce qu'elle gagnait, ou presque. Elle a mis un peu d'argent de côté pour Sam, mais je ne veux pas y toucher. Il servira à payer ses études.

— Comment vivez-vous, alors ?

— J'ai un salaire. Il me suffit de ne pas dépenser plus que ce que je gagne. Je me fiche pas mal d'avoir les dernières tenues à la mode, et je dois avouer que ça aide. L'argent n'est pas tout dans la vie...

Puis elle se mit à rire et reprit :

— Sauf pour vous, peut-être.

— C'est vrai que j'ai vendu mon âme, il y a bien des années, en échange d'un bon retour sur investissement.

— Ça va, c'était juste une plaisanterie.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment ! s'exclama Scarlet, irritée de le voir faire un drame d'une simple pique.

— Vous comptez reprendre votre ancien travail ?

— Je ne sais pas. Qui sait ce que l'avenir me réserve ? A présent, le moment serait peut-être venu de me dire ce que vous faites là, non ?

— J'y viens. Quelle est la place du père de Sam, dans tout ça ?

— Il n'y a pas de père.

Roman leva un sourcil narquois, et elle corrigea :

— Evidemment, il y en a un, mais il ne fait pas partie de l'histoire.

Elle ponctua sa déclaration d'un sourire poli. C'était normalement à ce moment-là que les personnes bien élevées réalisaient qu'elles devaient changer de sujet. Roman n'en faisait apparemment pas partie.

— Vous avez déjà essayé de le contacter ?

— Je ne pourrais pas même si je le voulais.

— Et pourquoi ça ?

— Pour la simple et bonne raison que je ne sais pas qui il est.

— Votre sœur a bien dû vous le dire, non ? Elle connaissait la gravité de son état, tout de même.

— Oh oui, lui confirma Scarlet d'un ton grave. Mais elle a dit qu'elle était responsable de tout.

— Même si c'était l'affaire d'une seule nuit, ça n'enlève rien à la responsabilité de l'homme.

Scarlet lui jeta un regard soupçonneux.

— Je n'ai jamais dit que c'était l'affaire d'une nuit.

— Vraiment ? demanda-t-il, la mine surprise. Vous êtes sûre ?

— Parfaitement sûre.

## 9.

Scarlet l'étudia d'un air suspicieux, hérissée par la critique sous-jacente à sa remarque.

— Abby a eu pas mal de petits amis, mais elle ne couchait pas avec n'importe qui, fit-elle valoir.

Ce qu'elle ne lui dit pas — ce qu'elle n'avait jamais dit à personne — c'est que sa sœur, étourdie par la morphine, lui avait confessé à l'hôpital qu'elle avait tout fait pour tomber enceinte. Qu'il ne s'agissait pas d'un accident, qu'elle voulait un enfant et avait délibérément choisi le père. Simplement, elle n'avait pas jugé bon de le tenir au courant...

— Et s'il le découvre ? avait demandé Scarlet, à l'époque.

— Il ne le découvrira que si quelqu'un le lui dit, et je suis la seule à savoir qui il est.

— Mais quand il apprendra que tu as un enfant, il aura peut-être des soupçons ?

— J'y ai pensé, et j'ai réglé le problème. Je lui ai dit qu'il ne s'était rien passé entre nous.

— Euh, il était là, Abby...

— Il avait déjà beaucoup bu en arrivant à la maison, avait avoué sa sœur. Il est devenu mélancolique et sentimental. Je ne crois pas qu'il a remarqué que j'avais mis du scotch dans son café.

Scarlet n'en avait pas cru ses oreilles.

— Tu l'as soûlé !

— Juste assez pour qu'il reste performant, si tu vois ce que je veux dire. Allons, ne me regarde pas comme ça. Ce n'est pas comme si je l'avais violé. Il a pris du bon temps, et j'ai eu l'impression qu'il voulait oublier quelque chose. C'est pour ça qu'il avait bu. C'était l'anniversaire de je ne sais plus quoi...

— Depuis combien de temps avais-tu planifié tout ça, Abby ?

— Disons qu'en effet, je n'ai pas agi sur un coup de tête. J'ai fini par comprendre que je ne trouverais jamais l'homme parfait, et mon horloge biologique tournait. J'ai pensé à l'insémination artificielle mais dans ce cas, on ne choisit pas le père. Là, j'avais toutes les cartes en main. J'ai eu la chance de tomber enceinte du premier coup, parce que je ne sais pas si j'aurais pu recommencer... J'en ai déduit que c'était un signe du destin... Qu'est-ce que tu en penses ?

Dans l'état de sa sœur, Scarlet avait préféré lui dissimuler ses sentiments.

— Tu ne crois pas que tu devrais au moins avertir le père ?

— Oh, non. Ça le ferait paniquer. Et c'est un homme puissant.

— Mais un enfant a besoin d'un père !

— Ne t'inquiète pas, ce type-là ne veut pas d'enfants. Je me suis dit que c'était un crime, il est génétiquement parfait ! Quand j'ai fait ma liste...

— Tu as fait une liste ?

— Il fallait bien commencer quelque part. Bref, il était largement en tête. Les deux côtés de sa famille sont en parfaite santé. Tous vivent jusqu'à un âge avancé.

— Tu as pensé à tout, on dirait, avait répondu Scarlet d'une voix faible.

— Tu n'approuves pas ce que j'ai fait, n'est-ce pas ? Mais si tu savais comme je voulais cet enfant...

Scarlet avait essayé de cacher sa réprobation face à la détermination avec laquelle sa sœur avait préparé son coup. Comment pouvait-elle condamner quelqu'un qui l'était déjà par la maladie ? La compassion avait étouffé ses protestations.

Pour Scarlet, avoir un enfant était l'acte d'amour ultime. Il ne semblait pas y avoir eu une once d'amour dans la façon dont sa sœur avait agi.

— Et si le père faisait soudain son apparition ?

Elle cligna des yeux et dévisagea Roman. Il lui faisait penser, en cet instant, à un loup. Ses yeux brillaient d'une façon menaçante, et ses pommettes paraissaient plus saillantes que jamais, ses traits tirés.

— Pardon ?

— Que feriez-vous si le père de Sam se manifestait ?

Comme d'habitude, elle éprouva un pincement de culpabilité en songeant à l'inconnu dont Abby avait profité de façon si machiavélique.

Elle avait songé, à une époque, à essayer de découvrir son identité. Mais à part passer une annonce dans les journaux, elle n'avait pas su comment s'y prendre. Et puis, l'homme en question lui en serait-il reconnaissant ? A en croire Abby, il préférerait ne rien savoir de la naissance de Sam.

— Ça n'arrivera pas, répondit-elle enfin.

— Mais l'idée vous inquiète ? insista son compagnon, l'examinant attentivement.

— Je n'ai pas dit ça.

— Inutile de le dire. Vous avez un visage très expressif.

Scarlet prit conscience du moindre muscle de son visage comme elle essayait d'arborer une expression parfaitement neutre.

— Je ne veux pas me montrer impolie, mais rien de tout cela ne vous regarde.

— Ça regarde le père de Sam.

— Le père de Sam ne se montrera pas.

— Mais si c'était le cas ? Que feriez-vous s'il réclamait de jouer son rôle dans la vie de Sam ?

Scarlet fit la moue. Il y avait fort à parier que l'homme en question serait furieux de découvrir la vérité, et ne voudrait pas entendre parler de son fils.

— C'est vraiment très peu probable.

— Mais si c'était le cas ?

— *Si c'était le cas*, nous trouverions un arrangement dans l'intérêt de Sam. Mais je vous dis que ça n'arrivera jamais.

— Vous avez l'air très sûre de vous.

— Je le suis.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'Abby ne lui a rien dit.

Scarlet se mordit aussitôt la lèvre, regrettant de s'être laissée aller à une telle confession.

— Quoi qu'il en soit, tout cela ne vous regarde pas, je vous le répète ! repartit-elle avec colère.

— Peut-être que si.

— Pardon ?

— Vous vous rappelez quand ma mère s'est évanouie à l'inauguration ?

Scarlet acquiesça. C'était à l'instant où Sam lui avait timidement présenté un bouquet de fleurs.

— Bien sûr.

— C'est parce qu'elle a reconnu quelqu'un.

— Qui ça ?

— Sam.

— J'ai bien peur de ne pas vous suivre.

Il l'étudia un instant, d'un air presque méfiant, avant de soupirer et de continuer :

— Non, évidemment. Sam est mon portrait craché à son âge. C'est ce qui a choqué ma mère.

Scarlet haussa les épaules. A présent qu'elle y songeait, oui, Sam ressemblait un peu à Roman. Sans doute parce qu'il était brun et mat de peau. Et par certains traits...

— C'est parce que Sam est mon fils.

Elle continua de fixer Roman comme s'il n'avait rien dit. Il lui sembla qu'une éternité s'écoulait, et elle se rendit soudain compte qu'elle ne pouvait plus bouger. Ses oreilles sifflaient, ses jambes tremblaient. Le visage de son compagnon apparut soudain à quelques centimètres du sien, deux mains puissantes se refermèrent sur ses épaules.

— Asseyez-vous, bon sang ! Vous allez vous évanouir.

— A-Abby et vous ! s'exclama-t-elle en refusant d'obéir. Vous avez couché avec Abby ?

A l'entendre, on aurait pu croire que c'était elle la victime. Scarlet secoua la tête, s'efforçant de reprendre ses esprits. S'il y avait une victime dans cette histoire, c'était Roman et personne d'autre.

— Apparemment, oui. Mais Abby a prétendu le contraire.

— Ça ne peut pas être vous ! Elle a dit que vous...

— Oui ?

Scarlet se tut. Le moment était peut-être mal choisi pour révéler la vérité.

— Je ne me souviens plus exactement, murmura-t-elle.

— Je me contenterai de souvenirs inexacts.

Elle soupira. Il ne se satisferait pas d'une réponse vague et, d'une certaine façon, elle le comprenait.

— Elle a dit que le père prendrait ses jambes à son cou s'il apprenait, pour Sam.

— Elle se trompait. Gravement.

— Mais pourquoi me dites-vous ça ? demanda Scarlet, des larmes dans les yeux. A quoi ça sert, maintenant ?

— A quoi ça sert ? J'ai un fils, au nom du ciel !

— Mais vous n'en voulez pas ! Abby n'est plus là, vous ne pouvez plus la punir. Alors laissez-nous tranquilles.

— Pourquoi voudrais-je punir la mère de mon enfant ? C'est ma faute.

Scarlet se sentait horriblement coupable, et n'osait plus le regarder dans les yeux. Il n'était pas si amoral qu'elle avait bien voulu le croire.

— Votre sœur a dû croire que je refuserais mes responsabilités, mais ce n'est pas le cas.

La situation était bien plus compliquée que cela, mais Scarlet n'avait pas le courage de tout lui révéler. Elle ne voulait pas ternir la mémoire d'Abby. A quoi bon, maintenant ?

Pourquoi Roman n'était-il pas le play-boy sans cœur que sa sœur avait dépeint ? Cela aurait eu le mérite de simplifier la situation. Cela lui aurait permis de le détester franchement.

Scarlet était terrifiée par l'idée d'une possible guerre juridique. Elle était la mère adoptive de l'enfant et Roman O'Hagan son père biologique. Il avait été complètement floué dans cette affaire.

— J'en veux à votre sœur de ne m'avoir rien dit. Elle s'est trompée sur mon compte. Mais je l'admire. N'importe qui d'autre aurait essayé de tirer un avantage matériel de la situation.

— Votre argent n'intéressait pas Abby, confirma Scarlet en reniflant. Ecoutez, pourquoi ne pas tout oublier ? Tout serait tellement plus facile. Et je vous promets que je ne dirai rien à personne.

— Vous voudriez que je fasse semblant de ne pas avoir de fils ? s'emporta son compagnon.

Scarlet baissa les yeux, parfaitement consciente du ridicule de cette idée.

— Ce n'est qu'un soupçon, après tout. Vous ne pouvez pas le prouver, reprit-elle en se raccrochant au seul espoir qui restait.

— L'ADN ne ment pas, et j'ai pris un cheveu de Sam l'autre jour. Je l'ai fait analyser.

Anéantie, Scarlet se laissa tomber sur le canapé. Elle avait joué sa dernière carte et perdu. Elle savait maintenant ce qui allait suivre.

## 10.

— Sam est bien mon fils. Il n’y a aucun doute là-dessus.

Scarlet se redressa brusquement, pâle comme un linge.

— Si vous croyez que vous pourrez m’arracher Sam...

— Allons, ne soyez pas si dramatique...

— Je le prendrai et nous nous enfuirons ! dit-elle d’un ton menaçant.

Bravo. Exactement les mots qu’il fallait pour donner l’image d’une mère capable et responsable.

— Je vois que vous m’avez déjà attribué le rôle du méchant, et à vous celui de l’héroïne martyre.

— Je ne veux pas jouer les héroïnes.

— Ravi de l’entendre.

Roman la prit par les épaules et, ne sentant pas de résistance, l’attira doucement vers lui.

— Je ne veux pas vous prendre Sam, annonça-t-il. Juste jouer mon rôle dans sa vie.

Il en avait le droit. Mais quel bouleversement pour Sam ! Sans parler d’elle !

Mais Scarlet était pour le moment incapable d’aligner deux idées. Elle ne savait plus ce qui était bien ou mal, juste ou injuste. Une seule chose comptait : garder Sam.

— Sa vie est avec moi, déclara-t-elle farouchement.

— Mais c’est mon fils. Et ce sera plus facile si nous coopérons. Si nous devenons amis.

— Amis ? Si rien de tout cela n’était arrivé, nous ne serions jamais devenus amis !

De cela, au moins, Scarlet était sûre. Elle ne pouvait pas sympathiser avec quelqu’un dont le mode de vie lui répugnait, avec lequel elle n’avait rien en commun... et qui affolait ses sens de cette manière.

— Essayez de vous montrer un peu plus conciliante.

— Conciliante ? Il faudrait que je vous donne Sam ? Où étiez-vous quand il a eu la varicelle ?

Quand il est tombé de tricycle et qu’il a fallu l’emmener à l’hôpital pour des points de suture ?

— Je ne savais pas que j’avais un fils !

Roman fronça les sourcils. Jusqu’à présent, il n’avait pensé qu’aux bouleversements que l’arrivée de Sam allait provoquer dans sa vie. Pas à tout ce qu’il avait manqué — les premiers pas de l’enfant, ses premiers mots. Une douleur inattendue lui serra le cœur.

— Et maintenant ? contre-attaqua Scarlet. Vous allez complètement changer de vie ? Vous occuper de Sam entre un coup en bourse et un rendez-vous avec le dernier mannequin à la mode ? Vous ne pouvez pas débarquer comme ça et exiger d’avoir un droit sur lui.

— Je n’exige rien du tout.

— Ce n’est pas l’impression que j’ai.

— J’ai des choses à offrir à Sam.

— De l'argent ? fit-elle d'un ton dédaigneux.

— Puisque vous en parlez, oui.

— Vous pouvez rembarquer votre chéquier. Nous n'avons pas besoin de votre argent. Vous ne pouvez pas m'acheter.

— Ce n'est pas ce que j'essaie de faire. Je pense à mon fils.

— Moi aussi ! se récria Scarlet, consciente du caractère de plus en plus puéril de ses réponses.

— Vraiment ? Je suis un homme riche. Vous croyez que je ne vais rien laisser à mon fils ?

— Je... Je n'avais pas pensé à...

— Sam est mon héritier.

Elle se mordit la lèvre. Elle devait penser à l'enfant.

— Oui, je suppose qu'il pourrait hériter d'une partie de votre argent.

— De *tout* mon argent.

— Oh !

— Il n'y a personne d'autre. Et je vous rembourserai pour tout ce que vous avez...

— Je ne veux pas être remboursée ! Vous ne comprenez donc pas ? Je vous trouve...

— Pourrions-nous laisser vos sentiments pour moi de côté ? coupa Roman.

— Mes sentiments pour vous ? Je n'ai aucun sentiment pour vous !

— Je me rends bien compte que je ne suis pas blanc comme neige, dans cette affaire. Mais il faut être deux pour avoir un enfant, et votre sœur est tout aussi responsable de ce qui s'est passé.

— Laissez Abby en dehors de tout ça ! cria Scarlet. Elle savait très bien ce qu'elle faisait !

— Vous pensez donc qu'elle a bien agi ?

— Absolument ! mentit-elle sans hésiter. Un homme à femmes comme vous n'est pas le père idéal !

Un muscle s'était mis à jouer le long de la mâchoire de Roman. Son regard s'assombrit, perdit de son éclat. Lorsqu'il parla, ce fut avec un calme inquiétant :

— Que vous le vouliez ou non, je suis le père de Sam. Et j'ai bien l'intention d'agir comme tel.

Il était apparemment doué pour lancer des ultimatums. Mais Scarlet ne se sentait pas d'humeur à les accepter ! Son instinct la poussait à rejeter systématiquement tout ce qu'il proposait, et de la manière la plus brutale possible.

— Et si je refuse ?

— Nous voulons tous deux le bien de Sam. Vous ne refuserez donc pas.

Scarlet sentit un frisson parcourir sa nuque. Il était difficile, malgré toutes ses bonnes résolutions, de ne pas se laisser impressionner.

— Si vous vouliez vraiment ce qu'il y a de mieux pour Sam, vous partiriez et ne reviendriez plus jamais.

— N'y comptez pas. Sam a une famille et il doit la connaître. Vous voudriez le priver de ça ?

Elle battit des paupières, déroutée. Combien de fois avait-elle regretté de ne pouvoir offrir une grande famille à son fils...

— Votre mère est au courant ?

— Elle n'a pas besoin des résultats du test d'ADN. Dès l'instant où elle a vu Sam, elle a su qu'il était mon fils. Elle est ravie à l'idée d'avoir un petit-fils. Elle a déjà dû mettre le champagne au frais.

— Elle l'a dit à votre père ?

Roman secoua la tête, la mine soudain grave.

— Parce qu'il ne sera pas content d'apprendre qu'il a un petit-fils ? insista-t-elle.

— Mon père est un homme inflexible et obstiné. Pour lui, tout est blanc ou noir. Bien ou mal. Vous pouvez être sûre qu'avoir un enfant hors mariage entre dans la deuxième catégorie.

— Il rejetterait Sam ?

L'idée que quiconque puisse en vouloir à un enfant innocent révoltait Scarlet.

— Bien sûr que non.

Sa réponse semblait spontanée, mais Scarlet ne se sentait guère de sympathie pour le grand-père de Sam.

— Mon père n'est pas intolérant à ce point, renchérit Roman, comme s'il lisait dans ses pensées.

— Vous venez de le qualifier d'inflexible et d'obstiné.

— Il en dirait sans doute autant de moi.

— Malgré tout, il ne me semble guère être le modèle masculin idéal pour un enfant.

Roman arbora une expression faussement surprise.

— Comment pouvez-vous dire ça ? Ne trouvez-vous pas qu'il a réussi ma propre éducation ?

Scarlet se renfrogna. Sa capacité à se moquer de lui-même le rendait presque sympathique. Et il était important qu'elle continue à le détester.

— Vous ne vous entendez pas avec votre père ?

— Il se trouve que nous avons beaucoup de désaccords. Mon père a une morale que je trouve rétrograde. Et il déteste mon mode de vie, comme vous vous en doutez.

— Il doit quand même savoir que les journaux exagèrent ! S'ils disaient vrai, vous seriez en même temps dans trois capitales à la fois, en train de séduire les plus belles filles du pays !

— Scarlet Smith... Je rêve ou vous me défendez ? Mon Dieu, je suis touché !

Scarlet rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Tout le monde sait qu'il ne faut pas prendre ce que la presse raconte pour argent comptant.

— Mon père affirme qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

— C'est à cause du fossé de générations entre vous...

— C'est plus que ça, fit Roman en secouant la tête. Avant de rencontrer ma mère, mon père voulait entrer au séminaire.

— Au séminaire ? Pour être prêtre ?

— Exactement.

— Eh bien... Je comprends que votre mode de vie le choque !

— Vous vous entendrez à merveille avec lui, ironisa Roman. Il y a aussi...

Il s'interrompit, l'air indécis, puis soupira.

— Bon, autant que vous l'entendiez de ma bouche plutôt que de celle de mon père. J'ai failli me marier avec quelqu'un. Sally.

— Vous étiez fiancé ? Vous ?

— Oui, il y a cinq ans. Pourquoi êtes-vous si surprise ? La plupart des hommes de mon âge ont eu au moins une relation sérieuse.

— Mais je croyais que vous étiez...

— Un homme à femmes ? Un play-boy à la petite semaine ?

Il la vit rougir et se mit à rire.

— Détendez-vous, les deux ne sont pas forcément incompatibles.

— Votre père n'approuvait pas votre choix ?

— Au contraire, il adorait Sally. Je la connaissais depuis que nous étions gamins. Ses parents sont métayers sur nos terres. Nous passions notre temps chez les uns ou chez les autres. Nous sommes sortis ensemble pour la première fois à l'université, mais rien de sérieux. Puis nous nous sommes croisés de nouveau, des années plus tard. Un mois après, nous étions fiancés. Ma famille, surtout mon père, était ravie.

Les yeux de Roman s'étaient assombrés comme un ciel de tempête. Un rictus aux lèvres, il reprit :

— C'est elle qui a changé d'avis. Elle est partie la veille du mariage avec mon témoin.

— Seigneur ! C'est... c'est...

Ne trouvant pas les mots pour qualifier une telle trahison, Scarlet finit par hausser les épaules.

— Je suis désolée. J'imagine que ç'a dû être très difficile pour vous.

— Ce n'est pas la meilleure période de ma vie, en effet. Mais c'était il y a longtemps.

Scarlet ne put s'empêcher de s'interroger sur son apparente décontraction. N'était-il pas encore secrètement amoureux de la femme qui l'avait fait souffrir ? N'était-ce pas pour se venger d'elle qu'il s'était lancé dans une suite de liaisons sans lendemain ?

— Je ne comprends pas... Si c'est elle qui est partie, comment se fait-il que votre père vous en veuille ?

— Elle a laissé un mot me demandant de ne rien dire à ses parents, qu'elle voulait leur annoncer elle-même la chose. Je pense qu'elle ne l'a jamais fait. Seuls ma mère et moi savons qu'elle s'est enfuie avec Jake.

— Mais...

— Ça n'a pas duré, de toute façon. Ils sont partis en France, et elle est revenue seule trois semaines plus tard. Pour mon père, j'avais trouvé la femme parfaite et je l'ai laissée partir. Vous la verrez peut-être en Irlande. Elle est devenue institutrice.

— En Irlande ? Je n'ai aucune intention d'aller en Irlande !

— Je suis sûr que ça fera énormément de bien à Sam de connaître sa famille.

— C'est du chantage aux sentiments !

— C'est surtout du bon sens. Ne vous en faites pas, mes parents vont adorer Sam, reprit Roman d'une voix plus chaleureuse. Si je n'ai rien dit à mon père, c'est juste que je voulais tirer les choses au clair avant.

— Tirer les choses au clair ? répéta Scarlet avec colère. Et vous êtes satisfait de ce que vous avez découvert ? Je suis lavée de tout soupçon ?

— Ecoutez, c'est juste une façon de parler.

— Alors vous feriez bien de mieux choisir vos mots.

— Bon sang ! Je marche déjà sur des œufs, avec vous. Réfléchissez un peu : tout ce que je savais, en venant, c'était que vous n'étiez pas la mère de Sam et qu'il était mon fils. J'avais besoin de réponses.

— Vous pensiez quoi ? Que je l'avais kidnappé ?

— Je n'excluais aucune possibilité.

— Heureusement que je ne suis ni belle ni blonde, railla Scarlet. Sans quoi vous auriez pu croire que j'étais vraiment sa mère, et que je n'étais que l'une des nombreuses filles dont vous ne vous souvenez pas.

Roman prit une profonde inspiration. Ses pommettes s'étaient empourprées sous l'effet de la colère.

— Je commence à croire qu'il y a un peu de jalousie dans votre hostilité à mon égard.

— De jalousie ? se récria-t-elle d'une voix aiguë. Vous croyez que je suis jalouse parce que vous avez couché avec ma sœur ?

— Non, je parlais plutôt de la jalousie d'une mère qui ne veut partager son enfant avec personne. Mais votre hypothèse tient également la route...

Scarlet se sentit rougir de la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux.

— Je ne coucherais pas avec vous même si ma vie en dépendait ! lança-t-elle avec force.

— Ce n'est pas très original, répondit Roman, les yeux rivés sur sa poitrine, que la colère soulevait en vagues furieuses. Mais je vous mets dix sur dix pour la conviction.

Scarlet avait envie de lui jeter la première chose qui lui tomberait sous la main à la figure. Certes, elle ne s'était pas attendue à le voir fondre en larmes à l'idée qu'elle ne voulait pas coucher avec lui. Mais son ironie était insultante.

— Et si je choisissais un père pour mon enfant, enchaîna-t-elle avec fougue, vous ne figureriez même pas sur ma liste !

Elle s'interrompt, horrifiée à l'idée d'avoir presque révélé le secret de sa sœur. Elle détestait Roman, mais pas au point de vouloir l'humilier en lui révélant qu'il n'avait été qu'un instrument entre les mains d'Abby. Car il risquait alors de tourner sa frustration et sa colère vers l'enfant.

Son compagnon resta silencieux un long moment, puis murmura :

— Ça vous arrange bien d'avoir Sam, n'est-ce pas ? Depuis combien de temps n'avez-vous pas eu de liaison amoureuse ?

— Vous croyez que je me sers de Sam comme d'une excuse ? dit Scarlet avec un rire incrédule. Dans ce cas, vous vous trompez. Et si par « avoir une liaison », vous sous-entendez traîner dans un bar en attendant le premier venu, vous pouvez repasser. Je ne suis pas désespérée à ce point.

— J'en suis ravi pour vous. A présent, pourrions-nous revenir au sujet principal de cette discussion ?

Furieuse, Scarlet le regarda nouer ses mains derrière sa nuque, comme si de rien n'était, et renverser la tête en arrière. Elle fixa un moment la ligne de son cou et la protubérance de sa pomme d'Adam avant de revenir à la réalité et de reprendre :

— Et quel est le sujet de cette conversation ?

— Le fait que j'aimerais faire partie de la vie de mon fils. Et avant de dire quoi que ce soit, laissez-moi parler. Je ne m'attends pas à ce que ça arrive du jour au lendemain. Le mieux est que nous fassions connaissance progressivement.

— Faire partie de la vie de Sam, c'est faire partie de la mienne.

— Exactement. Je pensais donc que vous auriez votre idée sur la question.

— Vous... vous plaisantez ? Je n'arrive même plus à aligner deux idées cohérentes.

— Il va donc falloir conjuguer nos efforts et réfléchir à la chose.

— Je n'ai pas envie de conjuguer quoi que ce soit avec vous, même pas mes efforts !

A ces mots, Roman se rembrunit.

— Ecoutez, ma patience a des limites, que j'ai spécialement repoussées pour vous parce que je connais l'opinion que vous avez de moi. Mais ces limites sont atteintes. Nous devons penser à Sam, à présent.

Comme si elle avait fait autre chose que cela durant les trois dernières années !

— Arrêtez de faire de tout ça une affaire personnelle, renchérit Roman.

— C'est une affaire personnelle.

— Non. Ça, c'est une affaire personnelle.

En un bond, il fut debout près d'elle, une main dans ses cheveux, ses lèvres à quelques centimètres des siennes. Abasourdie, Scarlet le dévisagea en silence, enivrée par son parfum épicé.

Une seconde plus tard, il l'embrassait. Sa bouche couvrit la sienne en un baiser d'une telle intensité qu'elle se serait effondrée s'il ne l'avait pas tenue si fermement. Elle n'offrit pas la moindre résistance, laissant sa langue taquiner la sienne, l'entraîner dans un ballet d'une sensualité torride. Son corps, contre le sien, était dur comme un roc. « Oui, vraiment dur comme le roc », songea-t-elle confusément, sentant une protubérance révélatrice pointer contre son abdomen...

Puis, comme d'un commun accord, ils firent brusquement un pas en arrière et se dévisagèrent, pantelants, tous deux également horrifiés par ce qui venait de se passer.

— Oh, mon Dieu..., s'entendit murmurer Scarlet, lorsque le flux de son propre sang contre ses tympanes se calma quelque peu.

— Vous avez raison, fit son compagnon d'une voix rauque. C'était stupide. Stupide et inévitable, étant donné l'alchimie qu'il y a entre nous.

Cette remarque acheva de tirer Scarlet de sa léthargie sensuelle.

— La seule chose inévitable, entre nous, est une antipathie réciproque !

Courroucée, elle passa une main furieuse en travers de ses lèvres, en un geste dérisoire, purement symbolique. Elle savait qu'elle ne pourrait jamais effacer le souvenir de ce qui venait de se passer.

Personne ne l'avait jamais embrassée comme ça. Le simple fait d'y repenser lui tournait la tête.

— Si vous le dites, répondit son compagnon avec un haussement d'épaules qui attestait du peu de crédit qu'il accordait à son point de vue.

— Ne prenez pas ce ton avec moi ! fulmina-t-elle. Et cessez de me traiter comme une enfant.

— Alors arrêtez d'agir comme telle. Je n'ai jamais forcé la main à une femme.

— Mon Dieu, s'exclama Scarlet en faisant mine de se pâmer, bien sûr que non ! Vous êtes irrésistible !

L'insulte avait fait mouche. Roman crispa la mâchoire et fronça légèrement le nez.

— Ne me faites pas croire que vous ne le désiriez pas ! Que vous ne m'avez pas embrassé autant que je vous ai embrassée !

Scarlet détourna le regard, mortifiée. Elle aurait dû savoir qu'avec son expérience des femmes, ce détail ne lui échapperait pas.

— Comme vous l'avez dit vous-même, marmonna-t-elle, c'était stupide.

— Vous avez des cheveux merveilleux, Scarlet.

Elle cligna des yeux, déroutée autant par le compliment que par le désir qui vibrait dans la voix de son compagnon.

— Je... je...

— Et des yeux magnifiques.

S'était-il rapproché d'elle, ou était-ce un effet de son imagination ?

— Roman, je vous en prie...

— Quoi ?

— C'est... les choses sont déjà assez compliquées sans y rajouter... ça, acheva-t-elle en rosissant.

— Ça ne complique rien du tout, corrigea Roman en lui caressant la joue. Bon sang ! Vous avez la peau douce...

Scarlet lui prit la main pour l'éloigner d'elle. Elle était large, deux fois plus grande que la sienne. Sa propre peau était d'une blancheur de lait comparée à la teinte cuivrée de celle de Roman. Ses doigts étaient légèrement calleux, laissant supposer qu'il ne passait pas sa vie derrière son bureau.

— Je fais de l'escalade, expliqua-t-il comme s'il avait lu dans ses pensées.

— Il n'y a pas beaucoup de montagnes à Londres...

— Non, mais il y a des murs d'escalade, et je ne passe pas tous mes week-ends à Londres.

Obéissant à une folle impulsion, Scarlet appuya soudain ses lèvres sur la paume ouverte de Roman. Il tressaillit et prit une inspiration sifflante. Voilà donc ce que l'on appelait « jouer avec le feu ».

— Désolée, souffla-t-elle, horrifiée par ce qu'elle venait de faire. Je n'aurais pas dû... Ce n'était pas raisonnable...

— Pourquoi être raisonnable ? Pourquoi ne pas utiliser ce que nous ressentons ?

— Utiliser ? répéta-t-elle, déroutée. Utiliser quoi ?

— Notre attirance mutuelle.

— Je... je ne comprends pas.

— Que faites-vous, normalement, quand vous éprouvez cela ?

Une question à laquelle il était difficile de répondre, étant donné qu'elle n'avait justement jamais ressenti cela ! Jamais elle n'avait voulu se jeter dans les bras d'un homme qu'elle connaissait à peine. Lui arracher ses vêtements et explorer son corps nu du bout des lèvres.

— Je ne fais rien du tout, répondit-elle enfin. Je n'ai pas le temps pour ce genre de choses. Et je ne suis pas amatrice d'aventures d'une nuit.

— Avec vous, une nuit ne serait pas suffisante, murmura son compagnon en lui coulant un regard langoureux. Il vous arrive quand même de sortir avec des hommes, non ?

— Sortir ? Vous ne pensez tout de même pas que de m'emmener dîner puis au cinéma résoudra nos problèmes ?

— C'est en général ce que font deux personnes qui sont attirées l'une par l'autre. Encore qu'il soit tout à fait possible de sauter l'étape restaurant et cinéma et de passer directement à l'action...

— Ça va ! coupa-t-elle en levant la main. Je n'ai pas besoin des détails.

— Réfléchissez. Sam doit faire ma connaissance, mais pas de manière brutale ou artificielle. Si nous sortions ensemble...

— Ce qui n'est pas le cas !

— Bref, si j'étais votre nouveau petit ami, ce serait beaucoup plus facile pour lui, parce qu'il serait normal que nous passions du temps ensemble.

Il paraissait si satisfait de son plan que Scarlet hésita entre les larmes ou le rire hystérique.

— Vous êtes sérieux, n'est-ce pas ? Vous voulez que nous fassions semblant de sortir ensemble dans l'intérêt de Sam ?

« Moi, la petite amie de Roman O'Hagan. » Personne n'y croirait. Pas même un enfant de trois ans et demi !

— Qui parle de faire semblant ?

Scarlet pâlit brusquement.

— Vous devez plaisanter.

— Sam a bien vu certains de vos compagnons, non ?

Elle secoua la tête, toujours abasourdie par cette suggestion.

— Non.

— Mais vous avez bien une vie sociale ?

Son incrédulité la piqua au vif.

— Bien sûr que j'ai une vie sociale ! Je fais du yoga et de la poterie.

Roman parut sur le point de s'étrangler.

— De la *poterie* ?

— Parfaitement, de la poterie ! C'est une activité extrêmement relaxante. Et vous avez quelque chose de concret pour récompenser vos efforts à la fin de la séance. D'accord, je ne suis peut-être pas la plus douée du cours, mais ce n'est pas pour ça que je vais renoncer !

— Vous pourriez au moins renoncer à me parler de vos cours de poterie. Moi, je vous parle de sexe. A moins que vous n'ayez fait vœu de chasteté ? Par pitié, dites-moi que ce n'est pas le cas.

Une expression de stupeur se peignit sur les traits de Roman lorsque, au lieu de le détromper, elle détourna les yeux.

— Vous voulez dire que vous ne sortez jamais avec personne ?

— Bien sûr que si.

— Je ne vois pas quel est le problème, alors. Sortez avec moi.

— Le problème, c'est que vous n'êtes pas habitué à ce qu'on vous dise « non ».

— Je n'ai pas de problème avec ça, sauf lorsque le « non » en question vient d'une femme qui se met à trembler de désir dès qu'elle se trouve dans la même pièce que moi !

— Seigneur, vous êtes d'une arrogance colossale !

Un sourire carnassier éclaira les traits de Roman.

— Peut-être, mais j'ai aussi raison. N'est-ce pas, Scarlet ?

— D'accord, vous voulez savoir pourquoi je ne veux pas sortir avec vous ? Voyons, par où commencer... Tenez, qu'est-ce qui vous dit que je n'ai pas déjà un petit ami ?

— Vous avez affirmé vous-même que vous n'aviez pas de temps pour ça.

— Exactement. Et c'est une raison suffisante.

— Ça explique sans doute votre irascibilité. Qu'y a-t-il de mal à se faire plaisir ?

— Mais vous ne pensez qu'au sexe !

— Pas qu'à ça, mais je prends la chose très au sérieux. Et je sais que tous les deux, nous ferions des étincelles. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous refusez de l'admettre.

Scarlet ferma les yeux et voulut compter jusqu'à cent pour éviter de céder à la panique. Mais elle s'entendit déclarer tout à coup d'une voix forte :

— La vérité, c'est que je ne connais rien au sexe. Et avant que vous ne me le proposiez, non merci, je n'ai pas besoin de leçons.

— Des leçons ? Voilà qui me donne des idées et...

Il se tut, et son expression ironique s'effaça brusquement. Les yeux ronds, il la scruta pendant de longues secondes.

— Mon Dieu, s'exclama-t-il enfin. Vous êtes vierge !

## 11.

— Que je le sois ou non ne vous regarde pas et n'a rien à voir avec toute cette histoire, répliqua Scarlet, terriblement embarrassée.

— Ça regardera l'homme qui va coucher avec vous.

Il paraissait ébranlé. Elle avait voulu le refroidir ? Voilà, c'était fait.

— Ça change les choses, renchérit-il.

— Je ne vois pas pourquoi. Je n'ai pas beaucoup d'expérience, d'accord, mais je ne vois pas pourquoi je ne m'en sortirais pas très bien. Ça ne doit pas être très difficile, n'est-ce pas ?

Les profondeurs des yeux de Roman s'obscurcirent.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Il la fixa avec intensité, et Scarlet sentit son souffle s'accélérer. Puis il secoua la tête, comme s'il reprenait le contrôle de lui-même après un moment d'oubli.

— Qu'est-ce que vous faites, au juste ? Vous attendez l'homme idéal ?

— Si c'est le cas, ça vous disqualifie immédiatement !

Roman se pencha vers elle, un rictus moqueur aux lèvres.

— Je ne suis peut-être pas l'homme idéal, c'est vrai. Je suis peut-être même exactement le contraire. Le fruit défendu. Ça rend parfois les choses plus excitantes.

Fascinée par ses accents rauques, par son regard ténébreux, Scarlet peinait à présent à respirer. Un filet de sueur se mit à perler entre ses seins.

— Je... je..., bafouilla-t-elle.

Il était si beau qu'elle avait envie de fondre en larmes. De l'implorer de la toucher. Un désir tel qu'elle n'en avait jamais connu la consumait corps et âme.

Il était impossible de le nier plus longtemps : elle l'aimait. Elle qui n'avait jamais cru au coup de foudre était tombée éperdument, irrévocablement amoureuse de Roman O'Hagan.

Il posa une main sur son visage, et elle se sentit fondre. Sa propre main s'ouvrit et se posa sur son torse. Sous ses vêtements, elle perçut un mur de muscles.

Comme elle glissait un doigt entre deux boutons de sa chemise, il tressaillit légèrement et dit d'une voix rauque :

— Vous avancez en terrain dangereux...

— Je m'en fiche.

Avec un sourire féroce, il saisit alors les deux pans de sa chemise et les arracha. Ses boutons jaillirent et rebondirent en cliquetant sur le sol.

— Votre chemise ! fit Scarlet avec un hoquet de stupeur.

— Ne vous en faites pas, j'en ai d'autres.

Scarlet se demanda ce qu'elle devait faire, puis s'enhardit et plaça sa paume ouverte sur le torse de Roman. Comme en réponse à une impulsion électrique, tous ses muscles se contractèrent aussitôt.

— Bon sang ! J'ai envie de vous depuis que je vous ai vue enfiler ce T-shirt... J'ai menti, ce jour-là. J'ai vu vos seins. J'ai eu envie d'y goûter. De les...

— Ne dites rien, coupa-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

Puis, mue par une audace dont elle ne se serait pas cru capable, elle ajouta :

— Montrez-moi ce que vous vouliez faire.

— Ça fait mal, gronda Roman, les yeux brillant d'une fièvre incontrôlable.

— Qu'est-ce qui fait mal ?

— Mon désir pour vous. Je n'ai jamais eu autant envie d'une femme.

Cette révélation la paralysa et elle le regarda avec stupeur. Il paraissait sérieux. Scarlet ignorait comment elle pouvait rivaliser avec les nombreuses actrices qui avaient eu ses faveurs, mais elle décida de se préoccuper de cela plus tard.

Il l'attira contre elle, et elle noua ses bras autour de son cou. Comme s'il s'était agi d'un signal, ils s'embrassèrent à perdre haleine et titubèrent en direction de la chambre, renversant une lampe, un cadre et différentes babioles dans leur frénésie. Mais aucun des deux n'y prêta attention.

Roman se laissa enfin tomber sur le lit, Scarlet sur lui. Levant les yeux, il la vit qui le chevauchait, ses beaux yeux voilés par la passion. Cela faillit bien signer sa perte. Il ignorait comment une vierge pouvait dégager une telle énergie sexuelle. Mais le résultat était là, et l'expression sensuelle de Scarlet le mettait à la torture.

Sans le quitter des yeux, elle se pencha vers lui et posa ses deux mains sur ses épaules.

— Qu'est-il arrivé à vos lunettes ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Vous aviez raison : il était temps qu'elles regagnent leur tiroir, dont elles n'auraient d'ailleurs jamais dû sortir.

— Dommage, je les adorais.

— menteur.

— Non, c'est vrai. Je fantasmais à l'idée de vous les enlever.

— Vraiment ? Vous avez fantasmé sur... sur moi ?

Son compagnon se mit à rire, tout contre ses lèvres.

— Oh oui, Scarlet, j'ai fantasmé sur vous. Et à plus d'une reprise.

— Vous pourriez enlever quelque chose d'autre à la place des lunettes, dans ce cas ? suggéra-t-elle.

— Je préfère vous regarder faire.

C'est en atteignant le dernier bouton de sa veste de pyjama que Scarlet se rendit compte de ce qu'elle faisait. Elle s'immobilisa, tétanisée. Roman la dévorait des yeux.

— Laissez-moi faire, dit-il d'une voix douce, remarquant son hésitation.

Elle voulut protester, mais leurs regards se croisèrent et elle sentit toute velléité de rébellion la quitter. Avec douceur, Roman lui fit lâcher les pans de sa veste de pyjama et l'ouvrit.

Un brusque accès de pudeur poussa Scarlet à se couvrir les seins, mais il lui immobilisa les mains avant qu'elle puisse le faire. Le silence se chargea d'une tension sourde tandis qu'il la détaillait.

— Mon Dieu, vous êtes magnifique...

Roman était tendu comme une corde d'arc. Il n'avait pas menti en affirmant n'avoir jamais désiré une femme à ce point.

— Vous êtes sincère ? demanda-t-elle d'un ton incertain.

— Je dis toujours ce que je pense. Vous m'en avez d'ailleurs assez fait le reproche.

Doucement, il bascula sur le côté et l'allongea sur le lit. Lorsqu'il lui lâcha les poignets, elle n'essaya pas de cacher de nouveau ses seins et laissa les bras étendus au-dessus de sa tête. Réfrénant son impatience, il se pencha sur elle pour répondre à l'invitation qu'il lisait dans ses yeux et, du bout de la langue, suivit le tracé de sa bouche.

Scarlet poussa un soupir de plaisir et l'embrassa passionnément en retour. Un frisson lui courut sur la peau lorsqu'il fit glisser une main brûlante et possessive sur sa hanche.

Puis sa bouche quitta la sienne et descendit jusqu'à ses seins, laissant un sillon brûlant derrière elle. Scarlet poussa un petit cri en sentant les lèvres de Roman se refermer sur un bourgeon fragile et hypersensible. Quelque chose parut exploser en elle, et elle se demanda confusément si elle n'allait pas se consumer dans ses bras.

Puis Roman attrapa l'élastique de son pantalon de pyjama. Sans réfléchir, elle souleva le bassin pour l'aider, et il fit glisser le vêtement jusqu'à ses chevilles. Un courant d'air caressa ses cuisses et la fit frémir. Scarlet ouvrit les yeux et vit que son compagnon, appuyé sur un coude, l'étudiait en silence.

Scarlet rougit comme une pivoine. C'était la première fois qu'elle se retrouvait nue devant un homme, et ce dernier ne se privait pas pour la regarder. Mais il semblait aimer ce qu'il voyait, et cela la rassura. Scarlet s'était toujours comparée défavorablement à sa sœur, mais à en juger par la lueur avide dans l'œil de Roman, il ne partageait pas son point de vue.

Elle roula sur le côté, et le regard de son compagnon se focalisa sur la courbe de ses fesses. Enivrée par le pouvoir qu'elle avait sur lui, Scarlet s'étira lascivement sur les draps. En le voyant crisper la mâchoire, elle ne put retenir un petit rire de satisfaction.

— Faites attention à vous, gronda-t-il.

Scarlet ouvrit la bouche pour répondre mais se tut en le voyant ouvrir la boucle de sa ceinture. Dans un silence électrique, il ôta son pantalon. Son corps était magnifique, doré, parfaitement proportionné. Il évoquait une statue de bronze. Des faisceaux de muscles roulaient sous sa peau et Scarlet le regarda, la gorge sèche, s'avancer vers elle telle une panthère.

Il s'allongea sur elle pour l'embrasser, et elle eut un hoquet de stupeur en sentant contre son ventre la violence d'une érection qu'elle n'avait fait que deviner.

Ils se caressèrent pendant un long moment, jouant l'un avec l'autre, jusqu'à ce que Scarlet s'exclame :

— Je crois que je vais mourir.

Roman partit d'un rire rauque.

— Essayez de tenir encore un petit momen.

Ses lèvres glissèrent le long de son corps, et elle sursauta légèrement lorsque, loin de s'arrêter sur son ventre, il se perdit entre ses cuisses.

— Roman, je...

— Chut. Détendez-vous...

Elle s'arc-bouta sur le lit et agrippa les draps à pleines mains.

— Oh, mon Dieu... Roman...

De sa vie entière, Scarlet n'avait jamais rien éprouvé d'aussi intense. Et elle aurait juré qu'elle ne connaîtrait plus rien de supérieur, jusqu'au moment où il se plaça enfin entre ses jambes et, d'un mouvement ferme et doux à la fois, prit place en elle.

Elle en eut le souffle coupé de plaisir. Il n'y eut pas la moindre douleur, juste une incroyable sensation de plénitude, d'accomplissement. Comme si elle n'avait vécu que pour ce moment.

Ce furent ses dernières réflexions conscientes. Roman se mit à bouger en elle et ce fut comme si quelque chose venait d'exploser dans son ventre. Des lumières apparurent devant ses yeux, et une

voix — la sienne, comprit-elle tardivement — monta pour l'encourager et le stimuler, entre deux hoquets de plaisir.

Enfin, elle eut l'impression que tout son être se fragmentait en millions de particules multicolores et disparaissait dans l'espace.

Scarlet retomba sur le lit, en sueur, abasourdie.

Et heureuse. Que pouvait-elle demander de plus, en cet instant ?

Oh, bien sûr, elle aurait voulu que Roman l'aime comme elle l'aimait, et elle savait que ce n'était pas le cas. Mais ce genre de préoccupation, décréta-t-elle, pourrait bien attendre le lendemain.

\* \* \*

Il était 2 heures du matin lorsque la sonnerie stridente du téléphone la réveilla. Tendait machinalement la main vers le combiné, elle tressaillit en trouvant la voie barrée par un corps masculin nu et musclé.

Elle s'assit toute droite, soudain réveillée. Elle n'osait pas regarder l'homme allongé près d'elle. Avec précaution, elle se pencha par-dessus lui pour décrocher sans le réveiller.

— Allô ?

— D'abord, ne panique pas, Sam va bien. Il dort comme un ange, annonça Tom Bradley.

Il lui expliqua ensuite que leur fils Thomas, en revanche, avait été pris de douleurs et de nausées, et que le médecin avait diagnostiqué une crise d'appendicite.

— Pauvre Nancy, soupira Scarlet. Comment va-t-elle ?

— Elle est un peu larmoyante. Elle sait que c'est bénin mais tu connais les mères !

— Tu veux que je vienne chercher Sam, c'est ça ?

— C'est comme tu veux. Il dort et la fille au pair est là mais...

— Je viens le chercher, déclara Scarlet en sautant à bas du lit. Tu seras déjà à l'hôpital quand j'arriverai ?

— Oui. Nous partons tout de suite.

— Ne t'en fais pas. Je suis sûre que tout ira bien.

\* \* \*

Scarlet avait traversé la moitié de la pièce lorsque la lampe de chevet s'alluma.

— Il est arrivé quelque chose à Sam ?

Bon, au moins ne pouvait-elle pas lui reprocher de ne pas avoir la fibre paternelle. Une femme nue se tenait à deux mètres de lui à peine et il pensait avant tout à son fils.

— Non, tout va bien, répondit-elle tout en fouillant dans un tiroir, et en faisant mine d'être parfaitement à l'aise. Mais son ami fait une crise d'appendicite. C'est son père, Tom Bradley, qui vient d'appeler. Je vais aller chercher Sam. Peux-tu m'appeler un taxi, s'il te plaît ?

Elle enfila une culotte. A son tour, son compagnon sortit du lit.

— Ne sois pas stupide. Je vais te conduire là-bas.

— Ce ne sera pas nécessaire, je...

Elle se figea en sentant la main de Roman glisser sur son dos nu.

— Laisse-moi faire, dit-il en lui fixant son soutien-gorge, qu'elle n'avait pas réussi à fermer dans sa fébrilité.

— Merci, murmura-t-elle. Désolée de t'avoir réveillé.

— Tu ne m’as pas réveillé. Je ne dormais pas.

Contrairement à elle, Roman ne semblait vraiment pas gêné par le fait d’être nu. Malgré elle, Scarlet baissa les yeux vers son bas-ventre, et ce qu’elle vit la fit rougir.

— Désolé, je ne serai jamais rassasié, avec toi. J’ai hâte de recommencer.

Rougissant furieusement, elle se détourna et agrippa un T-shirt dans sa garde-robe

— Nous n’allons pas recommencer.

Son compagnon plissa les yeux, à ces mots, mais ne fit aucun commentaire. Scarlet nourrit un instant l’espoir qu’il avait compris le message mais, sitôt qu’ils se mirent en route dans sa Jaguar, quelques instants plus tard, Roman demanda :

— Qu’est-ce que tu voulais dire, tout à l’heure, par « Nous n’allons pas recommencer » ?

— Ecoute, j’ai vraiment passé un merveilleux moment, et tu as été également excellent, si c’est ce qui t’inquiète.

— Non, ce n’est pas ce qui m’inquiète. Mais je me rends bien compte qu’il s’est passé quelque chose de spécial entre nous, et c’est la raison pour laquelle je ne comprends pas ta réaction.

Il était difficile de rester indifférente lorsqu’il disait « spécial » de cette voix rauque et veloutée, mais Scarlet savait qu’elle devait garder la tête froide. Car combien de temps durerait ce « quelque chose de spécial » ? Combien de mois, ou de semaines, s’écouleraient avant qu’elle ne découvre une photo de lui, dans le journal, avec une autre femme ?

Pire encore, serait-elle capable de lui résister lorsqu’il reviendrait vers elle pour s’occuper entre deux conquêtes ?

Scarlet n’avait guère envie d’aborder le sujet. Mais mieux valait le faire pendant qu’il avait les yeux sur la route et les deux mains sur le volant.

— Nous ne pouvons pas recommencer parce que ce ne serait pas une bonne chose pour Sam, expliqua-t-elle. Nous ne pouvons pas lui offrir l’image d’un couple, puis ne plus être ensemble deux semaines après. Ce serait trop déstabilisant. Mais ne t’inquiète pas, nous établirons un planning de visites. Je te demanderai juste d’attendre un peu qu’il s’habitue à toi avant de le prendre pour un week-end.

— Je suis sûr qu’en creusant bien, on doit pouvoir trouver une logique là-dedans. Mais j’ai beau chercher, je ne la vois pas. Qu’est-ce que Sam a avoir dans le fait que nous couchions ensemble ? Ou que nous ne couchions pas ensemble, plutôt ? Le fait que nous soyons ensemble lui serait profitable.

— Nous n’avons pas la même définition de la notion « d’être ensemble ».

Etre ensemble, pour elle, signifiait un amour exclusif, sans partage. Elle savait que Roman ne pouvait rien lui offrir de tel.

— Oh, et quelle est ma définition de la chose ? Je serais curieux de le savoir.

— Si tu apprenais que c’était moi qui avais eu toute une série d’amants avant de te rencontrer, tu sauterai au plafond.

— C’est différent.

— Vraiment ? En quoi ?

Il ne répondit pas, mais Scarlet lui coula un regard de biais et vit la colère qui déformait ses traits. Une nouvelle fois, elle se félicita qu’il soit obligé de conduire et de regarder la route.

— Ça ne ferait que dérouter Sam, Roman. Il a besoin de stabilité. Tu ne peux pas mettre ta relation avec lui en péril juste pour quelques nuits de plaisir.

Roman s’arrêta à un feu rouge, ce qui lui laissa enfin le loisir de se tourner vers elle.

— C’est formidable, la vie de parent ! Je ne savais pas que ça empêchait l’épanouissement sexuel.

— Tu déformes tout ce que je dis et tu le sais très bien. Des relations sexuelles dans un cadre sentimental stable, ce serait différent.

La voiture derrière eux klaxonna et, avec un juron, Roman redémarrâ.

— Je ne suis pas surpris que tu aies été vierge si tu demandais à tous tes prétendants de t'épouser avant même de sortir dîner avec eux.

Scarlet ne répondit pas. Son compagnon lui jeta un regard interrogateur, puis reporta son attention sur la route et lâcha une nouvelle série de jurons en italien. Elle n'en comprit pas un seul, mais c'était sans doute préférable.

— Très bien, dit-il enfin. Je ferai tout ce que tu voudras et je me conformerai à ton fichu planning jusqu'à ce que tu changes d'avis.

Scarlet acquiesça tristement, préférant ne pas s'attarder sur la dernière partie de la phrase.

Le reste du trajet se passa en silence, et ils arrivèrent enfin chez les Bradley. Roman s'arrêta derrière une longue BMW et un 4x4, et elle défit sa ceinture

— Tu préfères que j'attende ici ? demanda-t-il.

— Pas si tu as envie de venir.

— Je ne veux pas effrayer Sam. Je suis un inconnu, pour lui.

Il était nerveux ! Scarlet s'en voulut de ne pas l'avoir remarqué plus tôt. Quelle idiote insensible elle était !

— Tu n'es pas un inconnu, Roman. Tu es son père.

Leurs regards se croisèrent, et elle ne put retenir un sourire. Son cœur se mit à battre, et elle se précipita hors de la voiture avant de faire quelque chose de stupide...

\* \* \*

La fille au pair les attendait.

— Sam dort, annonça-t-elle avant d'ouvrir de grands yeux en reconnaissant Roman.

Scarlet réprima un pincement de jalousie, mais demanda avec une certaine sécheresse :

— Si vous pouviez nous conduire à sa chambre...

La fille au pair s'arracha à sa contemplation et lui sourit.

— Bien sûr. C'est par ici.

Elle les mena à l'étage, puis les abandonna sur le seuil.

— Je serai en bas si vous avez besoin de moi.

Elle jeta un dernier regard à Roman et disparut. Scarlet ouvrit la porte de la chambre.

Sam dormait, un sourire angélique aux lèvres. Roman le regarda avec une expression d'adoration béate, et Scarlet sentit son cœur se serrer. Elle lui tendit la couverture de laine qu'elle avait apportée.

— Enveloppe-le là-dedans, c'est sa couverture préférée.

— Tu veux que ce soit moi qui le porte ?

Le fait de le voir si vulnérable, si hésitant, acheva de la faire fondre.

— Oui, s'il te plaît.

— Mais s'il se réveille et qu'il me voit...

— Sam ne se réveille pas facilement.

Cette fois, pourtant, Sam se réveilla. Il ouvrit les yeux et fixa un instant l'homme qui le portait. Puis il fronça légèrement les sourcils.

— Tu m'as apporté un ballon ?

— La prochaine fois, lui promit Roman.

Sam sourit et referma les yeux.

— Bon, d'accord, dit-il.

Il se rendormit aussi sec. Roman secoua la tête, les yeux brillants. Il avait l'expression de quelqu'un qui vient de gagner au loto.

— Il se souvient de moi.

— On ne t'oublie pas facilement, murmura Scarlet.

Puis elle détourna la tête pour ne pas qu'il la voie pleurer.

## 12.

Scarlet regarda le reflet qui venait d'apparaître dans la fenêtre embuée. Une silhouette haute et puissante qui, toute immatérielle qu'elle soit, lui donna un coup au cœur désormais familier.

Depuis que Roman O'Hagan avait débarqué dans sa vie, elle se sentait continuellement tendue, nerveuse. Mais elle devait bien admettre qu'il se comportait de façon admirable. Il n'avait même pas cillé lorsqu'elle lui avait donné le planning promis. Il avait juste fait un commentaire narquois sur le code couleur choisi — rouge pour lui, vert pour elle — lorsqu'elle en avait accroché une copie sur le tableau de liège de la cuisine.

Trois semaines à peine après son arrivée dans la vie de Sam, elle peinait déjà à se rappeler l'époque où il n'en faisait pas partie. Mais ce n'était pas lui le problème. C'était elle !

Cela faisait trois jours qu'il n'était pas venu. Lors de sa visite précédente, il avait été décidé qu'il emmènerait Sam se promener au parc, sans elle. La météo était parfaite, contrairement à l'humeur de son fils. Le petit garçon était fatigué, et le fait que Scarlet l'avait empêché de regarder la télévision n'avait pas amélioré son humeur.

C'était la première fois que Roman voyait son fils autrement que placide et souriant. Il avait paru complètement désorienté lorsque Sam s'était débattu pour ne pas mettre son manteau, après avoir dédaigné le cadeau qu'il lui avait apporté.

Roman avait beau se montrer irascible et intolérant avec elle, il faisait preuve d'une patience angélique avec l'enfant. Mais malgré tous ses efforts, l'humeur de Sam ne s'était pas améliorée. Scarlet l'avait pris en pitié et avait décidé de les accompagner au parc.

— Je viens avec vous, s'était-elle entendue dire. J'ai besoin d'air frais.

Bien sûr, elle aurait mieux fait de le laisser sortir seul, pour lui montrer qu'élever un enfant n'était pas une sinécure. Même en sa présence, cependant, Sam les épuisa rapidement en jetant son jouet de sa poussette tous les dix mètres.

Mais l'expression horrifiée de Roman valait bien ce petit sacrifice...

— Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchota-t-il. Il est malade ?

— Bien sûr que non. Il est juste fatigué, mais il lutte contre le sommeil. Tout ira bien une fois qu'il aura fait sa sieste.

\* \* \*

Roman était supposé revenir la veille, mais il avait appelé pour annuler sa visite. Scarlet n'avait pu s'empêcher de se demander si leur promenade au parc n'avait pas quelque peu douché son enthousiasme

pour la paternité. Ou si une urgence de type « blonde d'un mètre quatre-vingts » n'avait pas requis toute son attention.

Elle ne se retourna pas aussitôt et, pour permettre à son cœur de se calmer, acheva d'essuyer soigneusement l'assiette qu'elle tenait.

— Tu devais passer ce soir ? demanda-t-elle enfin, soulevant un verre pour vérifier qu'il ne restait pas de traces dessus.

— Je ne sais pas, j'ai dû égarer mon planning, répliqua-t-il avec la même ironie.

— Ce n'est pas drôle, déclara sèchement Scarlet. Tu ne peux pas débarquer comme ça, sans prévenir. J'ai une vie privée.

— Ça reste à prouver.

— Ecoute, ça ne marchera pas si tu ne respectes pas mon intimité.

— Qui consiste à essuyer la vaisselle ? Désolé d'avoir interrompu ce moment d'intense communion entre toi et une assiette.

Scarlet pivota enfin, les doigts crispés sur son torchon humide.

— Tu peux rire, mais je doute que tu apprécierais si je me présentais chez toi à n'importe quelle heure.

— Pourquoi ? Tu en as envie ?

— Tout le temps, railla-t-elle. Mais j'arrive à me contrôler.

Dieu seul savait, cependant, combien de temps cela durerait. Il était plus séduisant que jamais, ce soir-là, en chemise grise et en jean.

— Pour ma part, répondit-il en baissant les yeux sur ses lèvres entrouvertes, je suis partisan de suivre ses instincts.

A ces mots, Scarlet sentit une chaleur familière pulser au plus profond d'elle-même.

— Tes instincts ne m'intéressent pas, sauf lorsqu'ils ont pour conséquence de laisser tomber Sam. La règle numéro un, c'est que quand tu promets quelque chose, tu t'y tiens. Je n'ai pas envie de le voir déçu parce que tu avais un projet plus intéressant que de venir lui rendre visite.

Roman redressa le menton, et un frémissement annonciateur de colère dilata ses narines. Mais, contre toute attente, il n'explosa pas et se contenta de la dévisager d'un air curieux.

— Est-ce vraiment de la déception de *Sam* dont il s'agit ?

— Bien sûr.

— Ou bien es-tu jalouse à l'idée que j'aie passé la soirée avec quelqu'un d'autre ? Je t'ai manqué ?

— Tu rêves !

— Oui, je rêve beaucoup de toi, ces derniers temps. Mais je préférerais t'avoir dans mon lit que dans la tête. Et je suis certain que tu le veux tout autant que moi. La question est : pourquoi refuses-tu ?

— J'ai déjà couché avec toi.

— Merci, je n'avais pas oublié.

Ignorant ses sarcasmes, elle poursuivit :

— Et tu sais parfaitement que c'est une mauvaise idée. Nous en avons déjà parlé.

— Rappelle-moi pourquoi, déjà ?

— Bon, je vois que tu es de mauvaise humeur...

— Et tu veux savoir pourquoi ? fit son compagnon avec un rire noir.

— Non merci.

Il secoua la tête, se passa les mains sur le visage et inspira profondément. Puis il demanda :

— Où est Sam ?

— A l'étage. Il joue avec Tessa, la fille d'Isobel, ma voisine du 10.

— Comme c'est pratique.

— Tu suggères que j'en profite pour me débarrasser de Sam ?

— Non. Ce n'est pas ce que je suggère.

— Mais tu suggères quelque chose ?

Roman sourit et haussa les épaules, son énigmatique sourire aux lèvres.

— Je pense que ce week-end serait parfaitement indiqué pour un voyage en Irlande.

Avec précaution, Scarlet reposa le verre qu'elle tenait.

— Amuse-toi bien. J'en profiterai pour inviter Isobel à prendre le café. Sam et sa fille s'entendent à merveille.

— Tu l'as déjà dit.

— Désolée si je t'ennuie !

— Scarlet, je ne vais pas en Irlande tout seul.

Elle pâlit. Bien sûr, idiotie qu'elle était ! Voilà ce qu'il essayait de lui dire !

La jalousie lui transperça le cœur tel un poignard et y distilla un poison noir, insidieux.

— C'est quelqu'un que je connais ? interrogea-t-elle.

— Sam et toi. Mon père aimerait vous rencontrer.

— S-Sam et moi ? répéta-t-elle. Je ne comprends pas.

— Moi non plus, répondit-il, sibyllin.

Il lui souleva le menton, plongea ses yeux dans les siens et la tint captive de leurs profondeurs mouvantes.

— Je veux que Sam et toi veniez en Irlande avec moi, répéta-t-il patiemment. Qui croyais-tu que je pouvais emmener d'autre ?

Les portraits de plusieurs célébrités féminines apparurent dans son esprit, mais elle secoua la tête.

— Personne. Peu m'importe, d'ailleurs.

— Qu'est-ce qui t'importe ?

— Ce qui m'importe, c'est qu'en dépit de tes promesses, tu profites de ce que j'ai le dos tourné pour organiser ma vie et celle de Sam !

Son compagnon parut sincèrement dérouté par cette accusation.

— C'est ridicule !

— Très bien. Alors ne t'attend pas à ce que nous venions, juste comme ça ! dit-elle en claquant des doigts. Il ne t'est pas venu à l'idée de me demander si je voulais venir ?

— J'aurais même pu me montrer plus subtil encore et te faire croire que c'était *ton* idée. J'ai juste voulu être honnête.

— Moi, j'appelle ça être manipulateur ! Tu n'as pas pensé une seule seconde que je pouvais avoir d'autres projets ? Non, bien sûr, tu ne t'intéresses à personne à part à toi-même !

Roman la foudroya du regard. Il était furieux.

— Je n'ai pas pensé un seul instant que tu avais des projets parce que tu n'as pas de vie sociale.

— Certainement pas selon tes critères, en effet.

— Depuis que Sam est né, ton existence tourne exclusivement autour de lui. Est-ce que tu peux le nier ?

— Tu sous-entends que je l'étouffe ?

— Je sous-entends que tu as cessé de vivre, que tu es devenu une ombre.

Scarlet eut un rire narquois.

— Tu es père depuis, quoi, trois semaines ? Et tu me donnes des leçons ?

Roman ouvrit la bouche pour lâcher une repartie cinglante, mais son regard se posa sur le visage de Scarlet, et la colère le quitta. Elle paraissait épuisée. Une bouffée de tendresse s'empara de lui.

— Considère que je te le demande, dit-il dans un soupir.

— Pardon ?

— Je te *demande* si Sam et toi voulez venir en Irlande ce week-end.

— C'est impossible. Un tel voyage va bouleverser sa routine. Pour ma part, je travaille lundi.

— C'est toi qui es impossible ! Je croyais qu'il était important, quand on avait un enfant, d'être flexible !

— Ce n'était pas ce dont je parlais.

— Vraiment ? Quant à ton travail, tu as encore quatre semaines de vacances à prendre avant la fin du mois prochain.

— Et comment le sais-tu ?

— J'ai demandé, répondit-il, apparemment indifférent à la colère qui vibrait dans sa voix.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies fait une chose pareille. Et dans mon dos ! C'est exactement ce dont je parlais ! Je ne suis pas une marionnette que tu peux manipuler à ta guise !

— Non, ma vie serait beaucoup plus simple, dans ce cas.

— Eh bien, ne compte pas sur... Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en le voyant sortir un journal de sa poche, et le lancer sur la table.

— Tu trouveras un article intéressant en page 2. Je crois que nous serons en première page dès demain. Ce que tu vas y lire te fera peut-être reconsidérer ta décision. Je ne crois pas que tu voudras rester à Londres dans les jours prochains.

L'estomac noué par l'angoisse, Scarlet ouvrit le journal. Sous le titre « Le parfait bonheur », une photo la représentait en compagnie de Roman, en train de promener Sam dans sa poussette. L'enfant dormait, la tête sur le côté. Scarlet avait la tête levée vers Roman et souriait.

— Tu es ravissante, remarqua-t-il. Mais ces idiots ont pris mon mauvais profil.

Elle lui jeta un regard de reproche.

— Comment peux-tu plaisanter avec une chose pareille ? Nous ne voulons pas rendre cette histoire publique.

— Il faut croire que c'est trop tard, fit son compagnon avec un haussement d'épaules. Bien qu'ils n'aient pas osé écrire que Sam était mon fils, il y a au moins cinq allusions au fait que nous nous ressemblons étrangement.

— Ce n'est pas toi qui as arrangé ça, n'est-ce pas ?

— Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ? Demande plutôt à la voisine du dessus.

— Isobel ne ferait jamais ça ! protesta Scarlet, outrée. Nous sommes amies.

— Ah oui ? Depuis combien de temps ? Une semaine ?

— Je ne te connais pas depuis beaucoup plus longtemps, mais ça ne t'empêche pas de me demander de te faire confiance !

— Oh, je sais, tu préférerais que je sois le méchant de l'histoire. Et c'est vrai que les faits ne plaident guère en ma faveur. Mais que tu le veuilles ou non, je suis le père de Sam et je compte bien agir comme tel.

— C'est ridicule. Je ne te blâme pas pour ce qui s'est passé avec Abby.

— Vraiment ?

Scarlet regarda autour d'elle, à la recherche de quelque chose d'autre à essayer. Ce n'était pas un sujet qu'elle voulait aborder. Avec un soupir de frustration, Roman lui prit le torchon des mains.

— Ton amie Isobel n'a peut-être rien à voir là-dedans, mais quand je l'ai rencontrée, elle m'a semblé particulièrement avide de connaître la nature de nos rapports.

— Je ne savais pas que tu la connaissais.

— Je l'ai croisée l'autre jour en arrivant. Et tu ne m'as pas dit qu'elle avait besoin d'argent ? Que son mari avait perdu son travail ?

— Tu voudrais dire que... qu'elle m'a tout bonnement utilisée ? Qu'elle n'est pas mon amie ?

— Je suis sûr qu'elle t'apprécie, mais elle a peut-être vu là un moyen de se faire de l'argent facilement. Et il lui a été difficile de résister à la tentation. Surtout si elle a du mal à joindre les deux bouts.

— Tu n'as même pas l'air en colère !

— Tu crois qu'aucun de mes soi-disant amis ne m'a jamais fait un coup pareil ?

— C'est affreux. Pas étonnant que tu sois si cynique. En tout cas, je me refuse de condamner sans preuve.

— Et tu as raison. Je ne fais que formuler une hypothèse.

— Que... qu'allons-nous faire ?

— Nous n'allons rien faire du tout. Nous ne répondrons à aucune question.

— Mais si...

— Nous ne répondrons pas, coupa-t-il. Mais je sais que tu n'es pas habituée à traiter avec les médias. C'est pour ça que je pensais que ce serait une bonne idée de passer le week-end en Irlande.

— Tu veux dire partir se cacher ? S'enfuir ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire.

— Mais ça y ressemble, objecta Scarlet.

— Tu préfères être là quand le téléphone va commencer à sonner ? Quand ils camperont sur ton perron ?

Un frisson de révolusion la parcourut à cette idée. Elle était très attachée à sa vie privée, et la perspective de devenir un objet de curiosité générale lui était insupportable.

— Il y aura bientôt un objectif pointé sur chacune de tes fenêtres. Tu ne pourrais pas être moins protégée qu'ici.

— Ma vie entière ne va quand même pas changer à cause d'un simple article ! Je ferais peut-être bien d'aller quelque temps chez des amis.

— Tu pourrais, si tu as envie de leur imposer la même épreuve. Ou alors tu pourrais venir en Irlande.

— Tu crois qu'ils auront oublié cette histoire quand nous reviendrons ? s'enquit-elle d'un ton plein d'espoir.

Il y eut un moment de silence, puis il la regarda dans les yeux.

— Tout est possible.

Loin de la rassurer, cette réponse l'inquiéta davantage.

— Si nous partons en Irlande, je suppose que ça ne les arrêtera pas. Qu'ils nous suivront aussi là-bas ?

— Ils essaieront. Mais la maison est au milieu d'hectares de terrain, dont une bonne partie est couverte de forêt. Même les hélicoptères ne leur seront d'aucune utilité. Et les voisins sont aussi peu favorables aux journalistes que la géographie. Parfois, quelques amis valent mieux que des millions de dollars d'équipements de sécurité. Même si j'ai également investi dans ces derniers.

— Après l'histoire de cette psychopathe ?

— Hmm, je suppose que tu as tout lu dans les journaux.

— Non, c'est ta mère qui me l'a racontée. Et puis, il y a ta cicatrice, murmura Scarlet en suivant du bout du doigt la ligne claire qui zébrait sa pommette.

Une vague de désir la balaya sitôt qu'elle le toucha, et elle retira sa main aussi vivement que si elle s'était brûlée. Elle avait l'impression qu'un trou noir venait de s'ouvrir sous ses pieds, et que tous ses instincts lui criaient de s'y précipiter. Elle inspira donc profondément et se raccrocha au peu de self-control qui lui restait.

— Ç'a dû être une expérience terrible... Est-ce que... est-ce que cette femme...

— Elle est en hôpital psychiatrique, mais j'ai entendu dire qu'elle faisait des progrès et qu'elle pourrait bientôt sortir.

— Mon Dieu, quand je pense qu'elle a failli...

— Failli seulement, l'interrompit Roman. Si tu commences à t'inquiéter de tout ce qui peut t'arriver, tu finiras par ne plus oser te lever le matin.

Scarlet se frotta pensivement l'oreille. Puis elle demanda franchement :

— Si nous t'accompagnons en Irlande, il y a fort à parier que la presse nous attendra à notre retour ?

Il acquiesça en silence.

— Alors pourquoi ne pas tout raconter à la presse tout de suite ? Pourquoi repousser l'inévitable ?

— Tu es très douée pour repousser l'inévitable, répondit Roman avec un regard éloquent.

Elle s'empourpra et se balança inconfortablement sur ses talons.

— S'il te plaît, sois sérieux.

— C'est difficile, tu me troubles.

Il avait eu beau répondre sur le ton de la plaisanterie, ses yeux ne mentaient pas. Il la désirait. Scarlet peinait toujours à comprendre comment un homme qui avait connu les plus belles femmes du monde pouvait avoir envie d'elle, alors qu'elle ne portait qu'un vieux jean élimé, un T-shirt usé, et qu'elle ne s'était ni maquillée ni coiffée.

— Fais un effort, répliqua-t-elle, la gorge sèche.

Une expression de regret se peignit sur les traits de Roman, mais il acquiesça. Scarlet renchérit :

— Ce que je veux dire, c'est que je ne vais pas laisser deux ou trois journalistes me gâcher la vie parce qu'ils sont en quête d'un scoop minable.

— Il ne s'agira pas de deux ou trois journalistes. Ce sera une véritable horde, un siège dans les règles. Des types vont t'appeler pour te proposer de l'argent en échange de ta version des faits. On glissera des mots sous ta porte et si tu ne réponds pas...

Scarlet l'écoutait, pâlisant davantage à chaque seconde qui passait. Ses lèvres se mirent à trembler et un sanglot monta de sa gorge.

— Non ! Ce n'est pas juste !

Roman l'attira contre lui, et elle se laissa faire en frissonnant. Elle savait que le sentiment de sécurité qu'il lui offrait était illusoire, mais cela n'avait pas d'importance. Elle se sentait bien, et c'était tout ce qui comptait.

— Je sais que ce n'est pas juste, murmura-t-il tout contre ses cheveux. Ça passera, je te le promets.

Il glissa une main dans son dos, et elle se serra plus étroitement contre lui. Il frémit et baissa les yeux vers les siens.

— Alors tu viens en Irlande avec moi ? demanda-t-il.

Le cœur de Scarlet battait à présent la chamade.

— En ce moment, j'irais n'importe où avec toi, lui confia-t-elle.

— Même au lit ?

— Surtout au lit...

## 13.

— Pourquoi ne m’as-tu pas dit que tu avais le mal de mer ?

Scarlet venait d’émerger des toilettes, où elle avait passé environ les trois-quarts de la traversée. Elle jeta à Roman un regard noir, puis se rassit à côté de son fils endormi.

— Je ne suis pas habituée à voyager avec des vents de force dix, déclara-t-elle. Pourquoi n’y a-t-il pas de pont extérieur ? Je me sentirais mieux, dehors.

— Tu préfères le ferry traditionnel, avec un pont extérieur, ou celui-ci, qui met deux fois moins longtemps à faire la traversée ?

— Tu marques un point.

— Et pour information, il n’y a qu’une toute petite houle, pas un vent de force 10. J’ai fait un voyage où...

— Epargne-moi le récit de tes exploits, coupa Scarlet avec humeur. Je suis même surprise que tu aies déjà mis les pieds sur un ferry.

— Ça m’est arrivé, quand j’étais étudiant.

Scarlet ferma les yeux et inspira profondément. Elle ne se sentait pas en état de tenir tête à Roman.

— Merci de t’occuper de Sam, murmura-t-elle.

— Pas de problème. J’aurais peut-être dû nous réserver une chambre dans un hôtel, pour y passer la nuit avant de reprendre la voiture.

— Non, j’irai mieux dès que je poserai le pied sur un sol qui ne bouge pas dans tous les sens.

Roman étudia son teint verdâtre, mais préféra garder ses doutes pour lui.

— Tu préfères vraiment ça à l’avion ?

— Je ne suis jamais montée dans un avion, confessa-t-elle.

— Jamais ?

— J’ai bien essayé, une fois, mais les médicaments que le médecin m’a prescrits n’ont pas fait très bon ménage avec le whisky que j’ai pris au bar de l’aéroport. Je me suis évanouie et il a fallu m’évacuer sur une civière. Abby avait tellement honte qu’elle a fait semblant de ne pas me connaître.

— Alors tu es restée chez toi ?

— Je m’en fichais, répondit-elle avec un haussement d’épaules. Je ne suis pas une grande aventurière. Encore que j’aimerais bien aller à Paris, un jour. Et à Rome... Quand Sam sera plus grand, peut-être.

Elle tressaillit en sentant une main lui effleurer les tempes et rouvrit les yeux. Son compagnon posait sur elle un regard soucieux.

— Comment te sens-tu ?

— Bien, mentit-elle.

— J'admire ton attitude stoïque, mais jusqu'à ce matin, je pensais que le fait de devenir vert n'était qu'une expression. Tu m'as prouvé le contraire. Tu veux manger quelque chose ?

Avec un grognement horrifié, Scarlet referma les yeux.

— Tu es vraiment un monstre, tu sais ça ?

— J'essaie juste de t'aider. De te changer les idées.

— Si tu crois que mon mal de mer est psychologique, tu te trompes. C'est un problème d'équilibre. D'oreille interne.

Les doigts de Roman effleurèrent son oreille, et elle sentit une douce chaleur la parcourir. Ses nausées se firent soudain moins intenses, et un genre de sensation tout autre naquit au creux de son ventre.

— Une très jolie oreille, commenta-t-il dans un souffle. On en mangerait.

— Si tu pouvais arrêter de parler de manger, je t'en serais reconnaissante. Et tu n'as pas besoin de faire ça, tu sais.

— De faire quoi ?

— De dire... ce genre de choses. Ce n'est pas parce que nous avons couché ensemble une fois que..., dit-elle avant de s'interrompre. Enfin, deux fois. Mais la dernière ne comptait pas vraiment.

Il fronça les sourcils et se redressa, une lueur inquiétante dans le regard.

— Elle ne comptait pas ? Et pourquoi ça ? Tu as fait semblant ?

Scarlet regarda nerveusement autour d'elle. La discussion devenait un peu trop personnelle pour un lieu public. Mais le groupe de supporters de rugby assis derrière eux était si bruyant qu'ils ne risquaient pas de les entendre.

— La dernière fois, tu as profité d'un moment de faiblesse de ma part, reprit-elle à voix basse. Je veux dire que ça ne se reproduira pas.

A son grand dam, son compagnon sourit et haussa un sourcil en accent circonflexe.

— Parce que tu ne veux pas, c'est ça ?

— Je n'y ai pas réfléchi, déclara-t-elle avec aplomb.

— Il est temps de grandir un peu, Scarlet. Faire l'autruche ne te mènera pas loin. Il est impossible que nous partagions une chambre sans que quoi que ce soit se passe.

— Peut-être, mais il est hors de question que je partage une chambre avec toi, et il ne se passera donc rien du tout !

— J'ai déjà dit à mes parents que nous dormirions dans la même chambre.

— Eh bien, il faudra leur expliquer que tu as changé d'avis.

— C'est malheureusement impossible.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'ils s'attendent à ce que des fiancés partagent le même lit.

Scarlet se figea et perdit le peu de couleurs qui lui restaient.

— Qui leur a dit que nous étions fiancés ?

— Moi, bien sûr.

— Tu es devenu fou ? demanda-t-elle avec un rire incrédule.

— Si je suis fou, c'est à cause de toi, répondit-il tranquillement. C'est toi qui as décidé que nous n'avions pas le droit de nous toucher, et qui me déshabilles du regard chaque fois que nous sommes ensemble. Ça rendrait fou n'importe qui.

— Je ne te déshabille pas du regard !

— C'est ça. Et tu détestes faire l'amour avec moi. Tes cris sont l'expression de ton dégoût.

— Je ne crie pas ! protesta-t-elle, s'étranglant à demi.

— Ne t'inquiète pas, j'aime les femmes qui savent exprimer leur plaisir.

Scarlet pointa sur lui un doigt tremblant de colère.

— Tu es le plus grossier personnage que j'aie jamais rencontré. Il faudrait être folle pour t'épouser !

— Et tu l'es ?

— Pardon ?

— Est-ce que tu veux m'épouser ?

— Oh, parce que j'ai le choix ?

Il eut un sourire en coin mais ne répondit rien.

— Tu fais tout ça pour Sam, c'est ça ?

— Je suis sûr qu'il approuverait. Quel enfant ne voudrait pas d'une vraie famille ? D'un frère ou d'une sœur ?

— Tu... tu veux des enfants ?

— Pas toi ?

— Si, un jour... Comme toutes les femmes, je suppose.

— Je ne demande pas à toutes les femmes de m'épouser. Juste à toi. Et j'attends toujours la réponse.

Scarlet secoua la tête, incrédule. A son crédit, elle devait bien admettre qu'il n'essayait pas de l'embobiner en prétendant l'aimer.

Après tout, bien des mariages arrangés finissaient par devenir des couples heureux...

Non, décida-t-elle. C'était complètement ridicule. Elle ne voulait pas d'un mariage sans amour !

— J'accepte, s'entendit-elle dire.

Un sourire triomphal éclaira le visage de Roman.

— Parfait.

*Parfait ?*

Scarlet le fixa en silence, horrifiée. Mon Dieu, mais que venait-elle donc de faire ?

## 14.

Roman n'avait pas exagéré l'isolement et l'inaccessibilité de la demeure familiale. Ils avaient parcouru six kilomètres depuis le village avant d'atteindre la grille marquant l'entrée du domaine. Cela faisait maintenant dix minutes qu'ils roulaient, et il n'y avait toujours pas la moindre trace d'habitation ou de vie autre qu'animale dans les forêts et les champs qui bordaient l'allée. Dieu merci, Sam s'était assoupi à l'arrière. Mais cela voulait dire qu'il serait certainement grognon au réveil.

Un paysage spectaculaire de mer et de montagnes leur apparaissait parfois, au gré d'un tournant, ou entre deux arbres. En temps normal, Scarlet aurait demandé plusieurs fois à s'arrêter pour admirer le panorama.

Mais les circonstances n'avaient rien de normales...

Scarlet soupira en constatant, au sommet d'une petite éminence, qu'il n'y avait toujours aucune maison en vue. Elle redoutait sa rencontre avec les parents de Roman, mais en était venue à souhaiter que cela se finisse au plus vite.

— Et s'ils me détestent ?

— Dans ce cas, je serai obligé de te jeter comme une vieille chaussette.

— Ah-ah, très drôle, maugréa-t-elle.

— Pourquoi as-tu à ce point besoin de reconnaissance ?

— Je n'ai pas besoin de reconnaissance ! protesta Scarlet avec indignation.

— La seule personne à laquelle tu dois plaire, c'est moi.

Il punctua sa remarque d'un regard appuyé qui la fit frissonner.

— Et je te plais ? demanda-t-elle d'un ton crispé. Parce que si ce n'est pas le cas...

— Tu me plais énormément.

Elle eut un long soupir, puis ferma les yeux.

— Je préférerais que tu ne dises pas des choses pareilles.

— Pourquoi ça ? La vérité te dérange ?

— Non ! C'est *toi* qui me déranges.

— Attends, l'entendit-elle dire.

Scarlet rouvrit les yeux et vit qu'un cheval se tenait sur le bord de la route. Sa cavalière se tourna en entendant le son du moteur, puis fit de grands signes joyeux.

Scarlet se tourna vers Roman, mais il avait les yeux rivés sur la femme à cheval. Un sourire ravi flottait sur ses lèvres.

— Quelqu'un que tu connais ?

Sans répondre, il se gara sur l'accotement herbeux.

— J'en ai pour une minute.

Il mit pied à terre. Comme il approchait de la monture, Scarlet la vit se mettre à piaffer d'une façon alarmante. Ou du moins, d'une façon qu'elle trouvait alarmante. Roman lui prit la bride sans hésiter, immobilisa l'animal et lui flatta l'encolure.

La cavalière se pencha et, glissant une main dans les cheveux de Roman, déposa un baiser sur ses lèvres. De plus près, Scarlet vit qu'il s'agissait d'une femme très séduisante, d'une trentaine d'années.

Les deux parlèrent un moment. Roman paraissait détendu comme jamais, et il renversa plusieurs fois la tête en arrière pour éclater de rire.

— Quel coup de chance, dit-il lorsqu'il remonta enfin en voiture, et qu'il remit le contact. J'espérais bien rencontrer Sally.

A la mention de ce nom, Scarlet se figea. Il lui fallut plusieurs secondes avant de pouvoir parler.

— Sally, dit-elle du ton de la conversation. La Sally qui t'a planté devant l'autel ?

— C'est de l'histoire ancienne. C'est oublié.

— Comme c'est généreux de ta part, fit-elle valoir avec raideur, les doigts enfoncés dans le cuir du siège.

— Nous sommes adultes, non ? Et la vie est trop courte pour la passer à en vouloir à quelqu'un. Tu sais monter à cheval ?

— Non.

— Dommage. Tu aurais pu venir avec Sally et moi demain matin.

— Parce que tu vas faire une promenade à cheval avec elle ?

— Ça pose un problème ?

— Tu parles que ça pose un problème !

Roman lui décocha un regard curieux et, de nouveau, arrêta la voiture sur le bord de la route. Puis il défit sa ceinture et se tourna vers elle.

— Aurais-tu l'amabilité d'être un peu plus claire ?

— Le fait que tu me poses cette question ne fait que confirmer que tu es un salaud !

Elle se tut, les dents serrées, les larmes aux yeux. Son compagnon poussa un soupir à fendre l'âme.

— Bon, qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a que tu me parles de mariage et de fidélité, mais qu'à peine arrivé ici, tu arranges une petite promenade dans les collines avec l'amour de ta vie ! Ne te méprends pas : je m'en fiche parfaitement.

— Tu parles de Sally ?

— Combien d'amours de ta vie as-tu ? railla-t-elle.

— Un seul.

— Bon. Et tu espères que je vais fermer les yeux ?

— Sur quoi ?

— *Sur quoi* ? Tu l'as embrassée, au nom du ciel !

— Et ça ne t'a pas plu ?

Scarlet le dévisagea avec attention. Il ne semblait pas en colère, malgré l'assaut en règle qu'elle menait contre lui, mais elle n'aurait su dire ce qu'il ressentait.

— Est-ce que ça te plairait de me voir embrasser d'anciens petits amis ? Question stupide, de toute façon. Tu ne remarquerais probablement même pas la chose. Bon sang, c'était vraiment une idée idiote de venir ici ! Je me demande comment j'ai pu te laisser me persuader d'accepter.

— Je remarquerais si quelqu'un t'embrassait.

— Oh vraiment ?

— Oui. Et je n'aimerais pas ça. Je n'aimerais pas ça du tout.

Scarlet sentit son cœur se mettre à battre un peu plus vite.

— Qu'est-ce que tu ferais ?

— Je serais obligé de donner une leçon à celui qui aurait l'audace de faire ça. Rien de méchant.

Juste assez pour lui faire passer le message.

— Quel message ? demanda-t-elle, la gorge soudain sèche.

— Que ma femme est une chasse gardée.

— Je croyais que nous étions des adultes ? Et je ne vois pas ce qui m'interdit d'embrasser qui je veux, vu que tu ne te privas pas de le faire.

— Ce n'était pas un baiser. Ça, c'en est un.

A cet instant, il couvrit ses lèvres des siennes. Elle s'abandonna, réduite à l'état de pantin par une vague de désir.

— Tu sais, j'ai beaucoup de mal à arrêter de t'embrasser une fois que j'ai commencé, lui confia-t-il d'une voix rauque.

— Dans ce cas, pourquoi t'arrêtes-tu ?

Roman fit un signe de tête vers le siège arrière, où Sam frottait ses yeux de ses poings.

— Nous avons un spectateur.

— J'ai soif ! s'exclama le petit garçon.

— Nous sommes presque arrivés ! répondit son père en redémarrant. Regarde, voilà la maison...

\* \* \*

— On se croirait dans un roman de Jane Austen, murmura Scarlet, impressionnée par l'immense bâtisse qui se dressait devant eux. Tu m'avais dit que ce n'était pas très grand, ajouta-t-elle avec un regard de reproche à son compagnon.

— Oh, ce n'est qu'un tas de pierres et de mortier. Ne te laisse pas impressionner par sa taille.

— Facile à dire pour quelqu'un qui a grandi ici. Elle est très vieille ?

— C'est du style georgien tardif, avec quelques additions victoriennes. Demande à mon père de te parler de son histoire. Tu le regretteras, mais il en sera ravi.

— C'est vraiment ce qui lui fera plaisir ?

Roman tourna vers elle un regard irrité.

— Bon sang, cesse de t'inquiéter de ce qu'ils vont penser de toi !

Sa colère la prit de court, mais parut s'évanouir aussitôt. Il tendit la main et lui effleura la joue.

— Tu aimes ?

— Je... Si j'aime quoi ?

— Ma maison, bien sûr.

— Oh, oui. Oui, bien sûr. Elle est très impressionnante. Je suppose que les gens devaient avoir beaucoup d'enfants, à l'époque.

— Maman essaie de persuader mon père de partir en Italie. Elle dit que cette maison est trop grande pour eux.

Scarlet étudia la majestueuse et austère façade, et hocha la tête.

— Je la comprends...

Elle se raidit soudain en voyant deux silhouettes émerger de la bâtisse. Roman s'arrêta, descendit pour prendre Sam sur la banquette arrière et lui sourit.

— Ne t'inquiète pas, ils vont t'adorer.

Scarlet en doutait fort. Roman ne semblait pas se rendre compte qu'elle n'était sans doute pas la belle-fille idéale que ses parents auraient choisie.

— Et même s'ils ne t'aiment pas, murmura-t-il, rappelle-toi que moi, je t'aime !

Puis il s'éloigna, la laissant paralysée de surprise.

Le reste se passa dans un vague brouillard. Scarlet avait l'impression d'être spectatrice de la scène, et se vit saluer ses parents, échanger quelques mots aimables avec Natalia.

Mais son esprit était à cent mille lieues de là.

Roman avait dit qu'il l'aimait !

Elle aurait voulu le crier à voix haute pour s'assurer qu'elle n'avait pas rêvé. Elle ne se retint de le faire que de justesse...

\* \* \*

— La chambre vous convient ?

Scarlet cligna des yeux et se tourna vers Natalia. La chambre ? Quelle chambre ? Ah oui !

— Elle est superbe, répondit-elle en balayant la pièce d'un regard distrait.

— Sam dormira dans la chambre voisine.

— Sam ! s'exclama-t-elle, revenant brutalement à la réalité. Où est-il ?

Natalia lui décocha un regard soucieux.

— Eh bien, il joue avec les chiots dans la cuisine, vous vous rappelez ? Vous avez dit qu'il pouvait.

Profondément embarrassée, Scarlet rougit.

— Oh oui, bien sûr. Il adore les chiens.

— Comme tous les enfants. Et Alice le surveille.

Alice... Scarlet se rappela une grande blonde qu'on lui avait présentée comme étant l'assistante de Roman. Le père de Roman, pour sa part, lui était apparu fidèle à sa réputation. D'une carrure aussi impressionnante que son fils, il ne s'en distinguait que par ses cheveux gris.

— Vous devez être fatiguée après le voyage. Reposez-vous un peu. Luca devrait arriver un peu plus tard. Comme ça, vous connaîtrez toute la famille.

— Merci. Je crois qu'une douche me fera le plus grand bien.

Une douche froide. Glaciale, même. Mais Scarlet doutait que cela suffise à lui faire recouvrer ses esprits. C'était bien Roman de lâcher une telle révélation et d'agir ensuite comme si de rien n'était.

— Je serai dans le salon si vous avez besoin de moi, annonça Natalia. Voulez-vous que je vous apporte un peu de thé ?

Scarlet se força à sourire.

— Non, merci, c'est très gentil. Je crois que je... je vais juste attendre Roman ici...

## 15.

Mais Roman ne vint pas. Après une heure d'attente, n'y tenant plus, Scarlet décida de partir à sa recherche. Elle erra cinq bonnes minutes dans la maison, passa trois fois devant la même statue, et finit par retrouver son chemin et regagner le rez-de-chaussée.

Parvenue dans l'entrée, elle tendit l'oreille. Des voix venaient de quelque part sur la droite, et elle s'enfonça dans un nouveau couloir dans leur direction.

Elle s'arrêta devant une lourde porte de chêne, entrouverte. La voix de Roman, reconnaissable entre mille, se fit entendre. Puis il y eut un silence. Scarlet s'apprêtait à frapper lorsque la voix de Finn O'Hagan lui répondit enfin, lourde de colère.

Scarlet suspendit son geste et tendit l'oreille, faisant de son mieux pour se convaincre qu'il n'était pas poli d'interrompre une conversation, et qu'elle n'écoutait pas aux portes.

— Je suppose que mieux vaut tard que jamais, disait le père de Roman. Un homme ne devrait jamais avoir honte de son propre enfant. Mais moi, j'ai honte de toi. Honte de ce que tu as fait.

Scarlet porta une main tremblante à ses lèvres. A l'intérieur, quelque chose tomba et se brisa.

— Laisse ça, dit Finn O'Hagan. Quelqu'un nettoiera.

— Je suis désolé de t'avoir déçu, père, répondit Roman d'un ton froid. Mais tu ne devrais pas te mettre dans un tel état, ce n'est pas bon pour ton cœur.

— C'est ta faute. Je ne pensais pas que tu me décevrais à ce point.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, parce qu'elle ne supportait pas d'entendre Roman accusé injustement, Scarlet poussa la porte et entra.

Le soleil matinal éclairait un bureau aux murs couverts de rayonnages et, en conjonction avec le feu brûlant dans l'âtre, aurait dû donner à la pièce une atmosphère chaleureuse. L'ambiance était au contraire glaciale.

Les deux hommes, debout et séparés par un large bureau de chêne, ne la remarquèrent d'abord pas.

— Assieds-toi et discutons de ça calmement, père, dit Roman.

— Calmement ou pas, ça ne change rien au fait que cette femme est morte en donnant naissance à ton fils.

Scarlet sut soudain, avec certitude, ce qu'elle devait faire.

— Non, déclara-t-elle d'une voix forte.

Les deux hommes se retournèrent d'un seul mouvement vers elle.

— Reste en dehors de tout ça, dit Roman en s'avançant pour lui bloquer le chemin.

Elle voulut le contourner, mais il était bien trop fort pour elle. C'était une véritable muraille de muscles. Comprenant qu'elle ne vaincrait pas par la force, elle leva un regard implorant vers lui.

— Ce n'est pas juste. Je ne peux pas laisser dire ça.

— C'est mon affaire, Scarlet.

— Tu ne comprends pas. J'ai des choses à dire. Des choses que j'aurais dû dire il y a longtemps.

— Vous défendez mon fils ? Après ce qu'il a fait à votre sœur ?

— Il n'a rien fait à ma sœur, justement.

— C'est ce qu'il vous a dit ?

— Laisse Scarlet tranquille, gronda Roman. Si tu dois passer ta colère sur quelqu'un, que ce soit sur moi.

Père et fils s'affrontèrent un instant du regard, puis Finn acquiesça. Profitant de sa distraction, Scarlet se dégagea enfin de l'étreinte de Roman et fit un pas de côté.

— Je suis capable de me défendre toute seule, monsieur O'Hagan.

— Parfait. Et vous allez me dire qu'il n'est pas le père ?

— Si, il l'est.

— Alors il n'y a rien d'autre à ajouter. Les faits parlent d'eux-mêmes.

— Il se trouve que non. Rien de ce qui est arrivé n'était un accident.

— Mais de quoi parles-tu ? dit Roman.

— Abby voulait un enfant. Elle t'a choisi pour en être le père.

— Elle m'a *choisi* ?

Scarlet n'osait plus le regarder dans les yeux. Elle imaginait aisément sa frustration.

— Elle voulait un enfant au point que c'en était devenu une obsession. Elle a assaisonné le café de Roman de whisky et s'est arrangée pour que... les précautions qu'il pourrait prendre soient défectueuses. Le lendemain, elle a dit à Roman que rien ne s'était passé, qu'il s'était simplement endormi sur son canapé.

Il y eut un silence assourdissant. Finn O'Hagan le rompit le premier.

— Mon Dieu, est-ce vrai ?

Roman ne répondit pas. Il avait les yeux rivés sur Scarlet. Son visage ne trahissait rien de ses émotions.

— Abby n'était pas quelqu'un de mauvais, reprit-elle d'une voix tremblante. Elle avait été déçue en amour, et s'était imaginé qu'elle ne trouverait jamais l'homme de sa vie. Oh, et Roman n'est pas responsable non plus de l'annulation de son mariage. Personne ne vous l'a jamais dit, mais c'est Sally qui s'est enfuie avec le témoin de Roman. Alors si j'étais vous, je serais heureux d'avoir un fils tel que lui, au lieu de le croire sans preuve capable du pire !

Scarlet parvint de justesse à ne pas éclater en sanglots et, avant qu'aucun des deux hommes puisse réagir, se précipita hors de la pièce.

\* \* \*

Ni Roman ni son père ne bougèrent pendant une interminable minute. Enfin, Finn O'Hagan réagit. Il regarda son fils, puis alla prendre une bouteille de whisky dans une armoire et en servit deux verres. Il en tendit un à Roman et vida le sien d'un trait.

— C'est vrai, pour Sally ? demanda-t-il enfin.

Son fils haussa les épaules.

— C'était il y a longtemps.

— Je suppose que c'est un oui. Il semble que je te doive des excuses.

— Oublions ça.

— Ça demande du courage, d'agir comme cette fille vient de le faire.

— Tu trouves ?

— Pas toi ?

— Ce n'est pas son courage qui m'intéresse.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda tranquillement son père.

Puis il posa une main sur son épaule et grimaça.

— Ta mère a raison. Je suis raide comme une vieille planche. Peut-être que j'ai besoin d'un peu de soleil.

Il s'installa à son bureau, regarda un instant son fils qui arpentait la pièce et reprit :

— Scarlet a dû être déchirée. Ce n'est pas facile d'avoir une sœur qui a fait ça.

— Tu veux dire que je ne devrais pas l'épouser, c'est ça ? Parce que si c'est le cas...

— Je veux dire exactement le contraire.

Roman fronça les sourcils, puis sourit.

— Merci.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Qu'est-ce que tu fais encore là, à parler avec un vieil idiot ? Tu n'as pas mieux à faire ?

Roman n'hésita qu'un instant, et sortit en courant.

\* \* \*

Scarlet était dans sa chambre depuis un quart d'heure lorsque l'on frappa à la porte. Elle s'était attendue à cette visite, mais pas si rapidement. Il lui fallait se passer de l'eau sur le visage pour dissimuler le fait qu'elle avait pleuré pendant tout ce temps.

— J'arrive dans un instant !

La porte s'ouvrit aussitôt.

— Non, tout de suite, déclara Roman en s'avançant dans la pièce.

Scarlet resta assise sur le lit et le regarda approcher avec appréhension. Elle redoutait cette confrontation, mais au moins n'y avait-il plus de secrets entre eux. Et une relation fondée sur l'amour devait pouvoir survivre à la vérité.

— Je sais que tu dois me détester, murmura-t-elle, les yeux rivés au sol.

— Vraiment ?

— Et je ne t'en veux pas, ajouta-t-elle en hâte. Je sais que j'ai eu tort de ne rien te dire...

— Pourquoi me le dire maintenant, alors ?

Elle redressa la tête et soupira.

— Parce que j'ai entendu ton père. Je ne pouvais pas le laisser t'accuser injustement.

— Pourquoi pas ?

Scarlet haussa les épaules.

— Je ne pouvais pas, c'est tout.

— Mais ça ne t'avait pas gêné de me cacher la vérité jusqu'à ce moment-là..., insista Roman. Tu m'as écouté battre ma coulpe sans me détromper, sans prononcer le moindre mot qui aurait pu alléger mon sentiment de culpabilité. Ça te faisait plaisir de me voir souffrir ?

Incapable de supporter la colère qui vibrait dans sa voix, elle détourna le regard.

— Alors, c'est le cas ? insista-t-il.

Elle secoua la tête, la gorge nouée. Des larmes roulèrent de nouveau sur ses joues, mais cela parut ajouter encore à sa colère.

— Et dire que pendant tout ce temps, je m'émerveillais de ta tolérance et de ta faculté de pardonner.

Scarlet baissa les yeux. Un rictus déforma les lèvres de son compagnon. Ces mêmes lèvres qui l'avaient embrassée avec une telle passion, qui lui avaient murmuré des mots d'amour quelques heures plus tôt.

— Je me demandais comment j'avais pu mériter tant de douceur, tant de charité...

Un sanglot franchit ses lèvres. Roman regarda le chagrin et le remords l'écraser, tendit la main vers elle, puis la retira brusquement. Il se mit à arpenter la chambre et, une fois parvenu à l'autre bout, se retourna et lâcha d'une voix rauque :

— Bon sang, tu dois me détester !

Scarlet cligna des yeux pour chasser les larmes qui obscurcissaient sa vue. Sa gorge était si serrée qu'elle pouvait à peine respirer. Elle trouva cependant la force de secouer la tête.

— Non, Roman. Je t'aime. Je voulais tout te dire, à propos d'Abby.

— Mais tu as trouvé de bonnes excuses pour ne pas le faire ?

— Je ne pouvais pas te le dire sans...

— Offenser sa mémoire ? Ça ne marche pas, trouve autre chose.

— Non, ce n'est pas ça. Enfin, pas seulement. J'avais peur, si je te disais la vérité, que tes sentiments pour Sam ne changent. Je voulais te protéger.

— Me protéger ?

Scarlet eut un pâle sourire.

— J'expliquerai à tes parents que tout est ma faute. Au moins, cette fois, vous n'avez pas envoyé les invitations.

— De quoi parles-tu ?

— Du mariage. Je suppose qu'il est annulé, maintenant ?

— Pourquoi le serait-il ?

— Eh bien... Je... je ne sais pas. Je suppose que tu ne m'aimes plus après ce que je t'ai appris.

— Tu crois que l'amour se commande ?

— Mais tu ne m'aimes pas ! Tu me détestes ! Tu ne pourras jamais me pardonner !

— Est-ce que j'ai l'air d'un imbécile ? demanda Roman en passant une main dans ses cheveux. Non, ne réponds pas, j'en suis un. Je dis des choses quand je suis en colère... Je n'étais pas préparé à ce que tu viens d'annoncer. Ce n'est pas très agréable d'apprendre qu'on a été utilisé comme reproducteur.

— Je sais.

— Mais je comprends ta position.

— J'aurais dû tout te dire plus tôt.

— Ce n'est pas ce qui m'a rendu furieux. C'est plutôt que tu ne me fasses pas confiance. Que tu t'imagines que mes sentiments pour Sam pourraient changer.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Un sourire aussi radieux qu'inattendu éclaira brusquement le visage de Roman. Il traversa la pièce en deux enjambées, s'agenouilla devant Scarlet et prit son visage entre ses mains.

— Tu... tu n'es pas fâché ? demanda-t-elle d'un ton hésitant.

— Non. Après tout, moi aussi, j'ai joué les manipulateurs.

— Qui as-tu manipulé ?

— Toi. Je t'ai demandé de m'épouser en te laissant croire que c'était pour Sam, parce que je pensais que c'était la seule façon de te faire accepter. Mais j'ai menti.

— Sur quoi ? interrogea-t-elle d'une voix tremblante, redoutant de ne pas entendre ce qu'elle espérait.

— Je t'aime, Scarlet. Je t'aime depuis notre première rencontre. J'ai cru que j'allais devenir fou. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait.

Scarlet eut un sanglot ému. Elle captura l'une de ses mains et l'embrassa de toutes ses forces.

— Pourquoi n'en avoir rien dit ?

— Je pensais que c'était évident.

— Raté. La vérité aurait été beaucoup plus efficace.

Il l'attira à lui, posant sur son visage un regard de pure adoration, et l'embrassa tendrement.

— A l'avenir, nous dirons toujours la vérité, déclara-t-il solennellement. Ça évitera les malentendus stupides.

— Nous ne pourrions même pas mentir un petit peu, de temps en temps ?

— Qu'est-ce que tu as derrière la tête ?

— Eh bien, nous pourrions inventer une excuse pour ne pas descendre tout de suite, suggéra-t-elle en rougissant.

— Je n'ai pas besoin d'excuse pour faire l'amour à la femme que j'aime. De plus, en Italie, il est courant de se retirer pour la sieste. C'est une tradition.

— A ceci près que nous ne sommes pas en Italie.

— Non, mais je suis italien, *cara mia*.

*TITRE ORIGINAL* : THE ITALIAN'S SECRET BABY

*Traduction française* : JEAN-BAPTISTE ANDRE

© 2004, Kim Lawrence © 2005, 2010, Traduction française : Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

*Ce roman a déjà été publié dans la collection*

AZUR N° 2456

*sous le même titre*

*en janvier 2005*

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*

JESSICA STEELE

# Un play-boy à ma porte

*éditions*Harlequin

# 1.

Tandis qu'elle roulait sur la route menant vers le nord du pays de Galles, Valerie Sutton avait l'esprit affreusement agité. La scène s'était déroulée quelques heures plus tôt, à l'aéroport de Heathrow où elle avait rendez-vous avec Martin. Ils devaient embarquer sur le vol Swissair à destination de la Suisse. Martin était arrivé en retard et leur explication avait été brève. « Tu peux aller te faire voir », avait conclu Valerie d'une voix assourdie par la fureur. Là-dessus, elle avait tourné les talons et couru jusqu'au parking longue durée pour y récupérer sa voiture.

Dans le brouillard de cette nuit de novembre, elle serrait le volant. Son front était brûlant, ses mains glacées. Elle aurait aimé pouvoir appuyer de toutes ses forces sur l'accélérateur, afin d'arriver au plus tôt à Aldwyn House, mais, par ce temps, il était hors de question d'aller vite. Le brouillard empêchait toute visibilité à plus de cinquante mètres.

Elle se demanda pourquoi elle s'était dirigée vers Aldwyn House plutôt que de rentrer directement chez elle. L'instinct l'avait guidée, et c'était aussi bien ainsi. La dernière chose qu'elle souhaitait, c'était d'inquiéter ou d'attrister ses parents, qui avaient bien assez de soucis comme cela en ce moment, entre la récente révélation de l'hypertension de son père, la décision de vendre l'hôtel familial, sans compter les bourdes répétées de son frère Johnny, qui se remettait tout juste d'un accident de voiture...

Non, décidément, ce n'était pas le moment de débarquer chez elle en annonçant d'une voix tranquille : « Je viens de quitter Martin. Pourquoi ? Parce qu'il me trompait. Avec qui ? Avec sa femme. Alors il était marié ? Mais oui, il était marié, et il ne m'en avait rien dit... » Avouer cela à ses parents leur aurait causé un tel choc que... Non : elle devait aller ailleurs. S'exiler. Réfléchir au calme. Aldwyn House, la maison qui était celle de son grand-père, et qu'il lui avait léguée, convenait parfaitement. Elle avait besoin d'un refuge pour quelque temps.

L'image de ses parents lui souhaitant bon voyage, sur le seuil de leur nouvelle maison, passa dans son esprit. Ils avaient agité joyeusement la main, tout heureux de voir leur fille prendre deux semaines de vacances en Suisse, avec le gentil, le charmant Martin.

Depuis qu'elle connaissait Martin, les occasions de vacances avaient été très rares. Curieusement, il avait toujours quelque chose à faire, même lorsque son entreprise lui offrait des congés. Il prétextait telle ou telle obligation, et Valerie soupirait en attendant des temps meilleurs. Et, miracle, voilà que l'occasion s'était enfin présentée ! Martin et elle allaient partir en Suisse, ensemble, pour de bon...

La route défilait devant elle de manière lente et monotone, tandis qu'elle traversait prudemment brumes et brouillards. Ses yeux la piquaient. Mon Dieu ! Ce qu'elle avait pu être naïve ! Comment avait-elle pu se laisser duper à ce point ? Avec un sourire amer, elle songea que, si elle était arrivée moins tôt à l'aéroport, elle serait en ce moment même dans le vol Londres-Zurich, avec Martin.

Or, le destin en avait décidé autrement.

Entre Martin et elle existait depuis longtemps un accord bien établi : pas d'appels téléphoniques au bureau de Martin. Dès le début de leur liaison, il lui avait expliqué qu'il n'était jamais au même endroit, jamais dans la même pièce, et, donc, de toute façon, qu'il était inutile d'essayer de le joindre à son travail.

C'est la raison pour laquelle Valerie, en ne le voyant pas à l'aéroport, avait tenté de le contacter sur son téléphone mobile. Elle s'était heurtée au message traditionnel : « Je ne suis pas là, vous pouvez me laisser un message, etc. » et avait raccroché en soupirant avec impatience avant d'essayer de tuer le temps, tandis qu'elle attendait Martin.

Pendant quelques minutes, elle avait flâné devant l'un des kiosques à journaux de l'aéroport. Tandis que son regard parcourait d'un œil distrait les titres des quotidiens et les couvertures des magazines, elle s'était soudain figée. Un des journaux londoniens mentionnait dans l'une de ses colonnes : « Nouvel esclandre de Leon Beaumont. »

Leon Beaumont n'était autre que le nouveau patron de son frère Johnny. C'est la raison pour laquelle Valerie était stupéfaite de voir qu'un journal parlait de cet homme. Elle acheta rapidement le quotidien, le déplia, et trouva presque tout de suite l'article. Une photo montrait Leon Beaumont — un grand et fort bel homme — bousculant un autre homme, qui tombait à terre. L'article racontait avec de nombreux détails qu'il s'agissait d'une histoire de jalousie et que l'homme « renversé » par Beaumont était le mari d'une de ses collaboratrices : Antonia King.

Leon Beaumont, une fois de plus, faisait parler de lui et prouvait, si besoin était, qu'il s'amusait toujours autant avec ses diverses aventures sentimentales.

Tandis que Valerie parcourait l'article avec une grande curiosité, elle jetait de temps à autre un regard interrogateur autour d'elle. Martin n'était toujours pas là. Elle regarda sa montre pour la dixième fois. Ce retard commençait à être inquiétant... Elle décida d'enfreindre la sacro-sainte loi du silence et de téléphoner à son bureau.

Elle composa le numéro sur son portable et attendit.

Une voix féminine, jeune, courtoise, lui répondit.

— Allô ?

Quelques semaines plus tôt, Martin avait dit à Valerie qu'il avait une nouvelle secrétaire et que celle-ci s'appelait Becky. Ce prénom avait amusé Valerie qui l'avait instinctivement enregistré dans sa mémoire.

— C'est Becky ? lança-t-elle tout en continuant à balayer des yeux le vaste hall de l'aéroport.

— Oui, c'est moi.

— Martin, je veux dire : M. Walker, serait-il encore là, par hasard ?

— Oh non ! Cela fait un bon moment qu'il a quitté son bureau. Les enfants vont bien, madame Walker ?

Valerie se figea d'un coup. Comment se faisait-il que la secrétaire fasse allusion à une Mme Walker, à des enfants ? Elle demeura sans voix l'espace d'une ou deux secondes.

— Vous êtes toujours là, madame Walker ? insista Becky de sa voix flûtée.

— Je... Je ne suis pas Mme Walker. Mais... Dites-moi : quel est le prénom de la femme de Martin Walker ?

— Elle s'appelle Mélanie, répondit sans hésiter l'aimable secrétaire. Elle est justement passée cet après-midi, avant le départ de son mari, qui doit partir pour un voyage d'affaires... Je vous avais prise pour elle !

Le cerveau de Valerie fonctionnait à toute allure, mais dans un tel désordre qu'elle ne savait plus où elle en était. Le monde lui paraissait subitement déformé, comme vu à travers une lentille d'optique. Elle fit un effort et articula d'une voix hésitante :

— Alors... Mélanie est la femme de... de Martin Walker ?

— Mais oui ! rétorqua Becky sur un ton d'évidence joyeuse. Et si vous saviez comme M. Walker était désolé de devoir abandonner son épouse pour ce voyage... Figurez-vous que...

Valerie coupa brusquement la communication. Elle était devenue blême et ses mains tremblaient. Elle réalisait soudain que Martin lui avait menti depuis le commencement. Il était marié, il avait des enfants ! Il n'était pas le célibataire qu'il faisait semblant d'être depuis le début ! C'était un imposteur ! Un grossier personnage ! Un rustre de la pire espèce !

Dire qu'elle s'était fait une joie de ce premier voyage qu'ils allaient pouvoir faire ensemble, après tant de week-ends où il avait prétexté avoir du travail, et pendant lesquels ils n'avaient pas pu se rencontrer !

Pour tomber de haut, elle tombait de haut.

Hébétée, elle resta paralysée au milieu du hall, son téléphone portable à la main, pétrifiée par l'énormité de la situation. Martin la trompait donc depuis le début de leur relation... Et avec qui ? Avec sa propre femme !

Elle demeura un moment sans faire un mouvement, glacée par ce qu'elle venait d'apprendre.

Puis elle l'aperçut au fond du hall. Il venait vers elle à grands pas, avec un large sourire.

— Mon petit amour, je suis désolé, annonça-t-il, essoufflé. Si tu avais vu la circulation ! Impossible d'avancer ! Figure-toi que le taxi...

Il se tut tout à coup en voyant son visage. Le regard de Valerie était terrible.

— Mais qu'y a-t-il, mon ange ? demanda-t-il, alarmé.

Elle le toisa de manière glaciale, les bras croisés, le regard dur.

— Je voudrais que tu répondes à une question, Martin. A une simple question.

— Mais... Je t'écoute.

— Est-ce que tu es marié ou non ?

Il entrouvrit la bouche. Son visage sembla s'amollir, se défaire.

— C'est-à-dire..., commença-t-il d'une voix blanche.

— Es-tu marié, oui ou non ?

Il avait l'air d'un gamin qu'on vient de prendre la main dans le sac. Il eut un sourire jaune.

— Mais qu'est-ce que tu vas chercher..., piailla-t-il maladroitement d'une voix qui couinait et s'étranglait dans sa gorge.

— Oui ou non, es-tu marié ?

— Nous sommes séparés, en fait... Nous devons divorcer, je ne l'ai pas vue depuis longtemps et...

C'est alors que Valerie prononça pour la première fois de sa vie une phrase qu'elle n'avait jamais employée jusqu'alors, une phrase qu'elle avait toujours trouvée vulgaire, mais qui était la seule qui s'adaptât à la situation. Elle ne voyait rien d'autre à dire, aussi lança-t-elle d'un ton à la fois net et définitif :

— Adieu, Martin. Tu peux aller te faire voir.

Lorsqu'elle reprit sa voiture, au parking, ses joues étaient en feu. Son esprit également.

Ainsi, se dit-elle, Martin m'a dupée durant tous ces mois, toutes ces semaines. Il avait femme et enfants et me faisait croire que j'étais la seule pour lui — qu'il était seul pour moi. Quelle honte, quelle abjection !

Elle avait envie de cracher de dégoût.

Le pire, dans l'histoire, était que les parents de Valerie avaient, en quelque sorte, adopté Martin. Ils l'aimaient bien. Il avait longtemps fréquenté l'hôtel qu'ils possédaient et était presque devenu un membre de la famille ; lui et Valerie formaient un couple — un couple avec une vie en pointillés, certes, avec de longues périodes d'absence et de longues séparations. Et Valerie avait commencé à s'attacher vraiment à lui.

Et puis, un jour, Mme Lloyd, la dame qui s'occupait du ménage du grand-père de Valerie, à Aldwin House, avait téléphoné pour annoncer une bien triste nouvelle : le vieil homme avait eu une attaque. Il mourut trois jours plus tard en léguant sa maison à sa petite-fille.

Un des autres soucis de Valerie avait toujours été son frère Johnny, une tête en l'air comme on en rencontre rarement. Peu de temps après la mort de leur grand-père, Johnny avait décidé de tenter sa chance en Australie. Les choses n'avaient guère marché pour lui, puis, un jour, il était revenu très excité, très enthousiaste, en clamant : « Ah ! Valerie, je viens de décrocher un travail idéal ! Leon Beaumont m'engage comme son assistant itinérant ! Tu te rends compte ? »

Valerie, qui avait entendu parler de Leon Beaumont à plusieurs reprises, avait fait la moue en entendant la nouvelle. Le riche et brillant personnage que décrivaient les journaux, avec ses frasques et ses conquêtes, n'était à ses yeux qu'un vulgaire coureur de jupons. Autant dire qu'elle était passablement agacée par un tel individu. Johnny avait été choisi par Beaumont, tant mieux pour lui, mais cela ne lui plaisait guère.

Les phares d'une voiture qu'elle croisa l'éblouirent. La fatigue pesait lourdement sur Valerie, qui poursuivait sa route dans le brouillard et la nuit. Ses yeux étaient douloureux ; il lui semblait qu'elle conduisait depuis dix ou douze heures.

Une nouvelle fois, l'image de Leon Beaumont revint à sa mémoire. C'était agaçant, à la fin, cette réapparition régulière de cet individu peu recommandable. Chaque fois qu'elle le voyait en esprit ou qu'elle y pensait, elle essayait de chasser l'image.

Il était une heure du matin lorsqu'elle arriva enfin à proximité d'Aldwyn House. Elle soupira. Ses parents lui avaient lancé, alors qu'elle les quittait : « Passe de bonnes vacances ! » Ce n'était pas sur les pistes de ski, en Suisse, comme initialement prévu, mais ici qu'elle allait passer les deux semaines à venir. Cette perspective ne l'emballait guère ; cependant, elle ne voyait pas d'alternative.

Comme elle ne se sentait plus le courage de lutter avec la porte coulissante qui se bloquait la plupart du temps, Valerie laissa sa voiture devant le garage. Elle était bien trop fatiguée pour se battre contre une porte. La journée avait été trop éprouvante, le voyage trop long, les émotions trop intenses.

Portant sa valise d'une main et de l'autre son sac et les clés de la maison, elle marcha jusqu'à la porte et l'ouvrit. Une bonne douche, et aller au lit : c'était tout ce dont elle avait envie.

Elle constata immédiatement que quelqu'un était venu là récemment. Peu importait. Ce devait probablement être Johnny, qui avait les clés et qui venait de temps à autre, depuis la mort de leur grand-père. Il avait même aidé au déménagement de quelques meubles et complaisamment vidé quelques placards, afin de faire de l'ordre après le décès.

Valerie remarqua les traces que Johnny avait laissées dans la maison : un verre vide ici, une tasse de café là, qui témoignaient de son passage. Elle se sentait épuisée. Ce n'était pas tant le voyage qui l'avait anéantie, mais ce bouleversement en elle, cette découverte brutale d'une terrible trahison chez celui qui avait été son compagnon.

Elle monta l'escalier jusqu'au premier étage. Sa chambre préférée n'était pas la plus grande de la maison, mais une autre, plus modeste, qui offrait une très belle vue sur la campagne. C'était là qu'elle avait l'habitude de s'installer lorsqu'elle venait à Aldwyn House.

Elle posa sa valise dans un coin et s'assit sur le lit en soupirant pour défaire ses chaussures. La journée qu'elle venait de vivre avait été sans aucun doute la pire de son existence. Jamais elle ne s'était sentie aussi abattue, humiliée, défaite.

Elle ne se sentit même pas le courage de prendre sa chemise de nuit dans sa valise et n'eut pas la force, non plus, d'aller prendre une douche. Elle se coucha nue dans le lit, tourna l'interrupteur, et ferma les yeux.

Valerie se réveilla vers six heures du matin, étonnée d'avoir pu dormir d'une traite. Il faisait encore nuit. Lorsqu'elle ouvrit les yeux et retrouva ses esprits, elle remarqua quelque chose dont elle n'avait pas pris conscience la veille : la maison était chauffée ! Johnny, lorsqu'il était venu, avait dû mettre en route la chaudière et l'oublier ensuite... Quelle tête en l'air, décidément !

Elle alluma sa lampe de chevet, se leva, et décida d'aller prendre sa douche dans la salle de bains jouxtant la grande chambre. Totalement nue, elle alla jusqu'à la grande chambre, alluma la lumière de celle-ci, et s'apprêta à entrer dans la salle de bains.

Subitement, elle se figea. Le lit était occupé ! Elle chercha instinctivement à se couvrir, mais elle était aussi nue que la *Vénus* de Botticelli. Les yeux agrandis par l'horreur, elle vit un homme émerger de ses draps. Il était aussi nu qu'elle et la regardait avec des yeux tranquilles.

— Mais qu'est-ce que... balbutia-t-elle, affolée.

L'homme était brun, avec les cheveux en bataille. Il se frotta les yeux sans paraître surpris outre mesure.

— On se connaît ? murmura-t-il du ton affable de celui qui fait une rencontre dans une réception.

Il n'avait nullement l'air gêné par la nudité de Valerie. Au contraire, il la détaillait de la tête aux pieds avec une satisfaction évidente, comme s'il raffolait de cette apparition subite, comme s'il se réjouissait de cette heureuse surprise matinale. L'œil allumé, tel celui d'un artiste accompli, il ne la quittait pas du regard, s'attardant sur les cheveux blonds qui frôlaient les épaules, sur la pointe des seins, et, plus bas, sur l'arrondi des hanches... Sans ciller, il fixait avec un plaisir manifeste la zone ombrée, secrète, qui n'appartenait qu'à elle. Puis ses yeux descendirent le long des longues jambes... Le voyage était fait. L'inconnu déclara d'une voix sereine :

— Nous n'avons pas encore été présentés, que je sache ?

Se moquait-il d'elle ? Elle demeura paralysée par la situation pendant plusieurs secondes, le temps pour l'inconnu de la détailler encore, de l'observer de manière admirative, comme on contemple une statue dans un musée.

Comme il s'apprêtait manifestement à sortir du lit, Valerie prit brusquement la fuite et se précipita vers la porte qu'elle avait laissée ouverte. Elle entra dans sa chambre dont elle claqua violemment la porte et, instinctivement, saisit une grande serviette-éponge pour se couvrir. Un peu tard, bien évidemment.

Essoufflée, dans tous ses états, elle s'assit quelques instants sur son lit, le visage brûlant. Elle comprit que, si cet homme avait pu s'installer dans sa maison, c'était pour une raison bien simple : Johnny l'y avait invité. Quel culot ! Quelle légèreté de sa part !

Elle fronça les sourcils et fut brusquement frappée par une évidence : l'homme n'était pas un inconnu pour elle. Elle l'avait reconnu. Mais oui : c'était Leon Beaumont !

Sur le coup, elle n'avait pas fait le rapprochement entre ce monsieur couché dans le lit de la grande chambre et la photo du journal.

Que diable venait faire cette personnalité aussi célèbre que puissante, ce personnage mondain, dans cette campagne perdue au fin fond du pays de Galles ? Il avait été invité par Johnny, très certainement.

Mais pourquoi avait-il atterri dans cet endroit complètement isolé dans la nature ? Que fuyait-il ? Que voulait-il ? Pourquoi Johnny l'avait-il planté là, tout seul, dans cette maison galloise ?

Sans doute allait-elle bientôt le savoir, mais pour cela il lui faudrait avoir une explication avec Beaumont.

Elle se prit la tête dans les mains. « Mon Dieu, je ne vais jamais oser le regarder droit dans les yeux, après lui avoir offert un tableau tellement impudique ! »

## 2.

Valerie allait et venait dans sa chambre, fébrile, mal à l'aise, tourneboulée. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil à la porte de la chambre, au cas où Beaumont aurait décidé d'entrer.

Elle avait ouvert sa valise en vitesse et s'était empressée de s'habiller. La douche, ce serait pour plus tard. Il fallait parer au plus pressé.

Des bruits d'eau dans les tuyauteries lui indiquèrent que Beaumont se trouvait dans la salle de bains principale. Monsieur prenait sa douche, lui, sans se préoccuper outre mesure... Depuis combien de temps était-il là ?

Elle poussa un soupir d'exaspération et eut subitement envie de quitter les lieux, de reprendre sa voiture pour partir ailleurs. A Gloucester, peut-être, qui n'était pas trop loin.

Puis elle se ravisa : « Une minute, je suis ici chez moi, non ? Ce n'est pas à moi de m'éclipser. C'est *ma* maison, et ce monsieur est tout simplement un intrus ! Si quelqu'un doit s'en aller, c'est lui ! Et peu importe qu'il soit le patron de mon frère. Ici, c'est moi qui décide. Ah, mais ! »

Lorsqu'elle descendit dans la cuisine, elle prit au passage le courrier que le facteur avait mis dans la boîte. Parmi les différents courriers administratifs, publicitaires et autres, elle remarqua une enveloppe blanche dépourvue de timbre. Elle l'ouvrit. Elle était destinée à Johnny et avait été déposée par Mme Lloyd, la gentille dame qui avait l'habitude de venir s'occuper de la maison et du ménage du temps de son grand-père.

« *Cher Monsieur,*

» *J'ai bien trouvé votre message téléphonique sur mon répondeur. Malheureusement, il m'est impossible de venir à Aldwyn House pour recevoir votre invité. Je ne peux pas m'occuper de lui, et j'en suis désolée. Bien amicalement. »*

Valerie secoua la tête en repliant la lettre. Manifestement, Johnny avait invité son nouveau patron, qui, sans doute, souhaitait pour un temps se mettre à l'écart du monde. Johnny pensait naturellement que sa sœur se trouvait en Suisse, c'est pourquoi il avait cru bon de lancer cette invitation sans la prévenir.

Elle sursauta en entendant un bruit de pas et se retourna. Leon Beaumont se tenait dans l'embrasement de la porte. Il était encore plus grand qu'elle ne l'eût cru. La cuisine semblait avoir brusquement rapetissé. Il entra sans un mot et prit une chaise sans cérémonie. Puis il croisa ses longues jambes, la dévisagea un moment d'un œil sombre, et demanda sans hâte, d'une voix autoritaire, sur un ton sec et froid :

— Comment vous appelez-vous ?

Valerie eut l'impression de recevoir une gifle. De quel droit se permettait-il de poser cette question ? Pour qui la prenait-il ?

Elle estima pourtant préférable de répondre car elle ne voulait pas que Johnny ait à subir, plus tard, les retombées d'une éventuelle dispute avec Beaumont. De toute façon Johnny, qui était seulement son demi-frère, ne portait pas le même nom qu'elle. Il s'appelait Metcalfe, elle, Sutton. Elle pouvait donc dire son nom.

D'un ton délibérément sec et bref, elle rétorqua donc :

— Je m'appelle Valerie Sutton.

Ce nom, manifestement, ne disait rien à Beaumont. Tant mieux. Elle ajouta froidement :

— Et vous, vous êtes Leon Beaumont.

Il haussa les sourcils, manifestement étonné qu'on le reconnaisse.

— Comment savez-vous qui je suis ?

— Bah ! je préférerais ne pas vous connaître, grommela-t-elle, hostile.

— J'avais donné des instructions pour que Metcalfe ne mentionne pas mon nom, bougonna-t-il, irrité. Je ne tiens pas à être dérangé par des... importuns.

Des importuns ! Cet intrus considérait-il qu'elle faisait partie de cette catégorie ? C'eût été le comble, le monde à l'envers !

— Et que faisiez-vous, toute nue, ce matin, au milieu de ma chambre ? poursuivit-il d'un ton méprisant. C'était de la provocation ou quoi ?

Valerie faillit s'étrangler d'indignation. Ce goujat lui parlait d'une manière inadmissible. Elle eut envie de le gifler à toute volée. Toutefois, elle se dit que, si elle provoquait un esclandre, c'est Johnny qui en supporterait le premier les conséquences. Il lui fallait donc faire preuve d'un minimum de diplomatie, aussi pénible que ce fût pour elle.

— Si je suis passée par la grande chambre, c'était dans l'intention d'utiliser la salle de bains attenante, expliqua-t-elle les dents serrées.

— Vous ne pouviez pas aller dans votre propre salle de bains ?

— Non. Figurez-vous qu'il y a des problèmes de plomberie, dans ma propre salle de bains. Il n'y a pas assez de pression dans les robinets. C'est idiot, n'est-ce pas ? Mais c'est comme ça.

Elle le fixait avec défiance.

— On dirait que vous connaissez la maison ? remarqua-t-il en l'observant de nouveau en biais.

— En effet, admit-elle avec un sourire amer.

Il la considéra encore une fois d'un regard inamical et reprit :

— D'après la valise que vous avez apportée, on pourrait déduire que vous avez l'intention de rester plusieurs jours ici. Je me trompe ?

La valise de Valerie, en effet, était bourrée à craquer. Elle contenait ce qu'elle avait pensé utiliser pendant deux semaines en Suisse.

Comme elle s'apprêtait à répondre que cela ne le regardait nullement, il la devança et ajouta avec la même froideur :

— Manifestement, vous connaissez John Metcalfe.

Elle s'apprêtait à expliquer que Johnny était son demi-frère, mais il la coupa encore une fois et bougonna quelques mots qui la firent frémir et l'inquiétèrent pour Johnny :

— Oui, vous êtes ici à cause de Metcalfe, ce bon à rien que je viens d'engager, et qui ne restera certainement pas longtemps chez moi...

Ce n'était pas le moment d'expliquer qui était Johnny. Elle se demanda pourquoi Beaumont portait un jugement aussi sévère sur son frère ; cela ne présageait rien de bon pour son avenir. Elle eut le cœur serré en se rappelant l'enthousiasme de Johnny lorsqu'il lui avait annoncé qu'il commençait un nouveau

travail. « J'ai enfin trouvé un emploi qui me plaît, avait-il expliqué, tout joyeux. Si tu savais comme je suis content ! »

Emue et inquiète, Valerie comprenait qu'il lui fallait être très prudente et protéger autant qu'elle le pourrait son frère.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, commenta-t-elle avec prudence. Je trouve que votre assistant est un homme tout à fait compétent.

— Ah bon ? dit-il, étonné, en la fixant de son regard dur et incisif. Vous pensez vraiment cela ?

— Absolument.

Elle lui fit courageusement face et poursuivit son plaidoyer avec opiniâtreté :

— John Metcalfe a fait en sorte que quelqu'un s'occupe de vous durant votre passage ici.

Heureusement qu'elle était tombée sur la lettre !

— Vous faites allusion à Mme Llyod ?

Il était donc au courant ! Cet homme était réellement diabolique !

— Je suis arrivée très tard, dans la nuit, expliqua Valerie pour changer de sujet.

— Je sais. Je suis arrivé moi-même un peu plus tôt...

Il y eut un long moment de silence. Tous deux s'observaient toujours avec méfiance.

— Quel terrible brouillard, n'est-ce pas ? commenta-t-elle afin de détendre un peu l'atmosphère.

Elle ne perdait pas de vue son intention de tout faire pour protéger Johnny. Son travail était en jeu, et c'était elle qui pourrait peut-être le défendre.

— Mais que venez-vous donc faire ici ? demanda Beaumont de manière insolente. Et comment êtes-vous entrée ?

Valerie eut immédiatement envie de rabattre le caquet à cet intrus qui débarquait chez elle pour y dicter sa loi. Elle ouvrit la bouche avec l'intention de rétorquer vertement : « Vous êtes ici chez moi, et ce n'est pas à vous de poser des questions... » Puis elle pensa à Johnny et se mordit la lèvre afin de ne pas commettre un impair irrattrapable.

— Il y a toujours une clé cachée sous un pot de fleurs, derrière la maison, expliqua-t-elle d'un ton modeste. Et, comme il fallait que je remplace Mme Lloyd, je... je suis entrée... Voilà tout.

Elle avait à peine fini sa phrase qu'elle s'étonnait d'avoir pu tenir un tel plaidoyer. Il fallait vraiment qu'elle aime son frère pour le défendre d'une manière aussi servile !

— Vous êtes là pour faire le ménage ? Pour vous occuper de la maison ? questionna-t-il, incrédule.

— Mais oui, assura-t-elle avec aplomb.

Pour toute réponse, il saisit promptement ses mains, afin de les observer de manière quasi-médicale.

— Ce ne sont pas des mains de travailleur manuel, grommela-t-il en repoussant de manière méprisante les mains de Valerie.

— Mais bien sûr que si !

Pour la première fois, il se mit à rire, du rire amusé de celui à qui on ne la fait pas.

— Ah ! Vous me faites marcher !

— Mais non, je vous assure !

Il secouait la tête, le sourire aux lèvres.

Bien, c'était encourageant. Leur explication, si mal partie, prenait un tour plaisant, presque comique. Elle se rappela la scène de Molière : « Montre-moi tes mains, Sganarelle... » Et, lorsque le valet s'exécute en tendant ses mains, l'avare lance : « Les autres ! »

Elle n'avait pas les mains d'une femme de ménage, c'était évident, et Beaumont devinait bien qu'elle bluffait. Mais pourquoi ce bluff ? C'était là qu'il se heurtait à un mystère...

— J'ai longtemps travaillé dans l'hôtellerie, reprit Valerie, qui pressentait qu'il lui fallait fortifier sa plaidoirie. Vous savez, je faisais tout, dans cet hôtel : du ménage au secrétariat, en passant par les lessives et la comptabilité...

Il la considérait à présent d'un œil moins critique, avec une lueur moins négative dans le regard. Il semblait trouver un nouvel intérêt à cette femme qui, jusqu'alors, paraissait l'agacer prodigieusement.

— Vous faisiez un stage hôtelier ?

— Non, expliqua-t-elle, confuse, il s'agissait de l'hôtel de mes...

Elle s'interrompit. Il n'était pas prudent de se lancer dans des explications compliquées qui risquaient, par la suite, de mettre Johnny dans l'embarras. Après une hésitation, elle reprit sur le ton le plus assuré possible :

— Il s'agissait d'un hôtel qui appartenait à une grande chaîne hôtelière. Le poste que j'occupais était occupé dans un autre hôtel par quelqu'un d'autre et...

— ... Et vous avez été virée ?

— Non, non. On m'a dit que je pourrais reprendre un autre travail, plus tard, et que l'on me donnerait d'excellentes références...

Valerie se sentait embarquée plus loin qu'elle ne l'eût souhaité ; elle commençait à perdre pied. Ses explications tenaient de moins en moins la route. « Ah ! Johnny, pensa-t-elle, si tu savais tout ce que je fais pour toi ! »

— Toujours est-il que je me trouve maintenant sans travail et sans endroit pour vivre, mentit-elle avec un aplomb étourdissant.

— Ne pourriez-vous essayer de trouver du travail en ville, quelque part ? insista-t-il, perplexe.

— La ville la plus proche est à des kilomètres...

— Mais vous avez une voiture !

— Comment pourrais-je garder ma voiture, si je n'ai pas de travail ?

Beaumont se frotta le menton, pensif.

— Il y aurait peut-être une solution, hasarda-t-il d'un ton bonasse. Vous pourriez vous occuper de la maison, des courses, du ménage, de tout ça... Mais sous certaines conditions.

« Vos conditions, vous pouvez vous les garder », eut-elle envie de répliquer. Cependant, elle pensa une nouvelle fois à Johnny et se retint encore. Il fallait jouer la comédie, sinon son frère était cuit, Valerie en était bien consciente. Le sort de Johnny était entre ses mains.

— *Sous certaines conditions* ? répéta-t-elle d'un ton dévoué en l'interrogeant des yeux.

Il acquiesça de la tête. Il y eut un moment de silence.

— *Primo*, la discrétion, dit-il avec fermeté. Si vous informez quiconque de ma présence ici, vous êtes virée sur-le-champ.

Valerie comprenait parfaitement qu'il faisait allusion aux médias.

— Donc, personne ne doit être au courant de votre présence ici, résuma-t-elle du ton le plus innocent possible. Je suppose que c'est à cause du mari de cette femme... J'ai vu la presse hier... Je comprends que vous ne souhaitez pas que l'on...

— Je veux rester tranquille, et qu'on ne vienne pas m'embêter ! s'exclama-t-il d'une voix sourde. Tous ces fouilleurs de poubelles me rendent malade. Personne ne doit savoir que je suis ici, c'est clair ?

Elle approuva d'un mouvement de tête pour montrer qu'elle avait parfaitement compris.

— Toutes ces affaires de femmes ne sont pas simples, murmura-t-elle, conciliante, en continuant à jouer son rôle de domestique dévouée.

Il la fixa d'un regard furieux.

— A propos de femmes, j'en viens au deuxième point, poursuivit-il du même ton autoritaire. Je ne souhaite pas que vous entriez dans ma chambre. A aucun moment de la journée ni de la nuit. Compris ?

Valerie cilla un instant, désorientée par cette espèce de despote qui dictait ses lois comme le faisait Louis XIV, en son temps. Elle se dit que Beaumont serait très bien sur scène, avec une perruque et un sceptre pour marteler chacune de ses phrases.

— Très bien, murmura-t-elle. Alors Monsieur fera son lit lui-même.

Il ne répondit pas et la considéra d'un regard noir. Puis il grommela sèchement :

— Allez me préparer mon petit déjeuner !

Ulcérée par le ton dictatorial, elle fronça les sourcils, prête à gifler ce gougnafier. Comme elle ouvrait la bouche pour crier : « Allez vous le préparer vous-même ! », la raison, encore, prit le dessus et la contraignit à contenir sa colère.

— Comme Monsieur voudra, dit-elle sur un ton qui pouvait s'entendre de deux manières : l'humilité paysanne ou l'ironie à l'égard d'un personnage qui en fait un peu trop.

De quelle manière l'avait-il entendue ? Elle ne le savait.

— Il faudrait que j'aie à faire les courses, annonça-t-elle au passage.

— Vous me ramènerez le journal, ordonna-t-il en sortant son portefeuille de l'une de ses poches.

Comme il sortait deux ou trois billets et les lui tendait, elle protesta avec vivacité :

— Il n'en est pas question. Je ne veux pas de votre argent.

— C'est pour les courses, voyons ! Ne soyez pas ridicule !

Très gênée, elle s'obstina.

— Non, non, fit-elle en secouant la tête.

Il lui mit les billets de force dans la main.

— Vous m'apporterez les tickets de caisse, grommela-t-il avec impatience.

Vaincue, humiliée, Valerie soupira. Puis elle se dit que, après tout, elle ne faisait que jouer une comédie pour sauver son frère du désastre. Elle fourra les billets dans sa poche et tourna les talons.

Avant d'aller faire les courses, elle se dit qu'elle avait le temps de prendre une douche. Beaumont aurait à attendre quelques minutes de plus pour son petit déjeuner. Qu'importe ! Elle n'allait tout de même pas endosser le rôle d'esclave pendant son séjour ! Mais combien de temps, au juste, comptait-il rester ? Elle se dit qu'elle le lui demanderait à la première occasion.

Elle monta l'escalier, entra dans sa chambre et, malgré le peu de pression, prit enfin la douche dont elle rêvait depuis la veille.

Un peu plus tard, Valerie acheta des provisions suffisantes pour une semaine. Au cas où.

Elle était en train de mettre les paquets dans le coffre de la voiture lorsqu'elle entendit qu'on l'appelait.

— Valerie Sutton ! Ça alors !

Intriguée, elle tourna la tête. Un grand homme blond arborait un large sourire. Il paraissait enchanté de la rencontre.

— Russel Adams ! s'exclama-t-elle.

Ils se firent la bise joyeusement. Valerie avait toujours bien aimé Russel. Il habitait non loin d'Aldwyn House et avait le même âge que Johnny. Il était même allé à la fac avec lui.

— On m'a dit, pour ton grand-père, dit Russel avec tristesse. Je n'ai pas pu venir à l'enterrement, j'étais loin d'ici. Est-ce que Johnny est avec toi ? Tu veux prendre un café ?

— Je suis désolée, Russel. Il faut que j'y aille...

Comme elle allait dire : « On m'attend », elle songea qu'après tout il n'y avait pas le feu et qu'elle n'allait tout de même pas gâcher sa vie pour un M. Beaumont qui attendait son petit déjeuner.

Quand ils furent installés à la table d'une cafétéria, Russel demanda aussitôt :

— Comment va Johnny ? Il s'est marié ?

— Non. Il est toujours célibataire, répondit-elle en souriant.

— Et toi, Valerie ? Toujours le bourreau des cœurs ? Tu as quelqu'un dans ta vie ?

Elle eut un rire nerveux. Elle n'avait jamais eu l'impression d'être un bourreau des cœurs et sa relation avec Martin, qui venait de se terminer brutalement hier, était loin d'être une réussite.

— Non, je n'ai personne dans ma vie.

Elle se dit que, réflexion faite, c'était aussi bien puis jeta un coup d'œil sur la pendule.

— Oh ! il faut absolument que je parte, Russel !

— J'ai été très heureux de te retrouver, Valerie. On pourrait peut-être se revoir un jour prochain. Tu es là pour combien de temps ?

Elle se leva et s'apprêta à partir.

— Je ne sais pas, Russel. Il faut que je m'occupe des affaires de mon grand-père.

Ils se firent une nouvelle fois la bise.

Lorsqu'elle fut dans sa voiture, Valerie repensa à Martin, qui lui était complètement sorti de l'esprit. C'était plutôt étonnant : elle semblait avoir évacué le personnage en moins de vingt-quatre heures ! Tant mieux. Il ne valait pas la peine que l'on s'y s'attardât davantage. Elle avait été dupée, trompée, flouée. « Qu'il aille au diable, ce Martin ! Je ne veux plus entendre parler de lui. »

Lorsqu'elle poussa la porte de la cuisine pour déposer les provisions, Beaumont grommela :

— Vous avez pris votre temps !

De nouveau, elle eut envie de l'envoyer balader avec une phrase du genre : « Je prends le temps qui m'est nécessaire, et ce n'est pas votre affaire... », mais elle pensa aussitôt : « Du calme, du calme. Pense à Johnny. Adopte un profil bas. »

— J'ai rencontré un vieil ami, expliqua-t-elle en ouvrant le réfrigérateur. Nous avons pris un café ensemble.

— Vous connaissez donc du monde par ici ?

— Mais oui. Je vous ai dit que ce n'est pas la première fois que je viens à Aldwyn House...

— Vous êtes venue avec John Metcalfe ?

— Naturellement. Il... euh... il louait cette maison.

— Quelle est votre relation avec lui ?

« Ah ! si vous le saviez, vous seriez surpris », pensa-t-elle. Un instant, l'idée lui vint de dire la vérité. Toutefois, en s'en tenant à sa version initiale, elle faisait valoir les qualités d'assistant de Johnny, qui avait si bien su trouver une remplaçante à Mme Llyod.

— Nous avons toujours été en très bons termes, répondit-elle évasivement.

Le regard de Leon Beaumont était celui d'un inquisiteur. C'est d'une voix cassante qu'il demanda :

— Vous et lui, vous êtes ensemble ?

— Mais non ! s'exclama-t-elle, indignée par l'insistante indiscretion de son interlocuteur.

— Vous avez couché avec lui ?

Furieuse, Valerie répondit de manière brutale :

— Est-ce que je vous demande, moi, avec qui vous couchez ? Vous poussez l'indiscrétion un peu loin !

— Alors, vous avez couché avec lui ?

Un souvenir d'enfance revint à Valerie. Un de ces souvenirs heureux qui colorent la mémoire du passé et restent gravés pour toujours. Elle était toute petite, à peine huit ans, et avait été effrayée par un chat à moitié sauvage entré dans la maison. Comme elle sanglotait dans son lit, terrifiée, Johnny était venu

la rejoindre et s'était couché près d'elle pour la rassurer. Il était resté toute la nuit dans son lit. C'est pourquoi elle répondit en souriant de manière mélancolique :

— Oui, j'ai couché avec lui.

— Manifestement, ça n'a pas été une réussite.

Valerie ignorait pourquoi Beaumont arrivait à une telle conclusion, mais peu importait. Elle préféra changer de sujet et lança d'un ton enjoué :

— Vous avez certainement faim. Je vais préparer le petit déjeuner.

— Je déjeunerai dans la cuisine, décréta-t-il avec sa sécheresse habituelle.

Combien de temps allait-elle devoir supporter cet individu ? Elle se dit que, dès que l'occasion se présenterait, elle lui demanderait jusqu'à quand il pensait rester.

Il s'assit à la table de la cuisine, et Valerie posa devant lui le traditionnel petit déjeuner anglais, presque un vrai repas.

Comme elle s'était installée en face de lui et mangeait en silence, elle fut surprise par la question qu'il lui posa soudain :

— Vous venez d'où ?

— Du Gloucestershire.

— Et Metcalfe, où l'avez-vous rencontré ?

— Il a fait un séjour dans l'hôtel où je travaillais.

« Ce que cela peut être désagréable de mentir, pensa-t-elle. Il faut constamment se surveiller... Impossible d'être naturelle. »

Elle se dit que le moment était propice pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Pourriez-vous me dire, euh... combien de temps vous pensez rester ici ?

Elle sentit que ses joues étaient devenues toutes roses.

Il ne répondit pas et la dévisagea avec insistance, ce qui la troubla davantage. Ses joues devaient être écarlates, à présent. Le regard de Beaumont paraissait fixer sa bouche, et cette contemplation n'en finissait pas.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? finit-il par répondre. Vous vous sentez coupable de quelque chose, ou quoi ?

— Mais non ! De quoi devrais-je me sentir coupable ? Je... disais ça comme ça... Il n'y a pas de problème...

Elle se sentait confuse et maladroite. Ce type lui faisait perdre ses moyens.

— Vous souhaiteriez que je ne reste pas ? dit-il en la considérant d'une étrange manière.

— Mais... Mais pas du tout, voyons, balbutia-t-elle. Vous êtes tout à fait... tout à fait... Enfin vous êtes très... Je veux dire : très...

Elle se noyait.

Il la laissait patauger avec un sourire indulgent.

— Vous comprenez, reprit-elle avec l'énergie du désespoir. J'aime bien savoir où j'en suis, ce que j'ai à faire. Si je pouvais avoir une idée, même vague, de la durée de votre séjour ici, cela me permettrait de m'organiser, pour les courses, tout ça...

Elle avait l'impression de perdre la tête tandis qu'elle s'empêtrait dans ses phrases. Elle se jeta une nouvelle fois à l'eau, d'un coup, en résumant sa question :

— Dites-moi juste combien de temps vous restez.

Naturellement, elle n'obtint pas de réponse. Finalement, au bout d'un certain temps, il marmonna :

— Je suis en vacances. Voilà tout.

— En novembre ! Mais vous devriez être sous les tropiques, ou je ne sais où, mais pas dans le nord du pays de Galles !

— J'ai eu ma dose de tous ces endroits exotiques, palmiers, eaux turquoises, etc. Vous avez quelque chose contre le pays de Galles ? Vous voyez un inconvénient à ma présence ici ?

Valerie ne savait plus que dire. En tant que bonne à tout faire, elle n'était pas censée se plaindre de quoi que ce soit. « Ça va chercher dans les combien, l'assassinat d'un frère ? se demanda-t-elle. Quinze ans ? Vingt ans ? » Elle avait des idées de meurtre. Johnny l'avait mise dans un sacré pétrin.

— Johnny... Je veux dire : John Metcalfe m'a fait un honneur en m'appelant afin que je m'occupe de vous. Il a insisté pour que je prenne grand soin de vous...

C'était de la pure schizophrénie. Dans sa tête, elle pensait une chose et ses mots disaient l'inverse. Valerie se sentait devenir complètement folle.

— Vous semblez très attachée à Metcalfe. Vous me donnez l'impression que vous feriez n'importe quoi pour lui.

Les remarques de Beaumont l'agaçaient au plus haut point, mais il fallait continuer la comédie.

— C'est-à-dire... j'ai toujours estimé le personnage, son intégrité, son...

— Etes-vous amoureuse de lui ?

— Mais non, voyons !

Valerie se dit qu'elle avait dû être un peu trop élogieuse à l'égard de Johnny. Cela paraissait louche.

— C'est quelqu'un de très bien, voilà tout, résuma-t-elle.

— Mais vous n'êtes pas amoureuse de lui ?

Exaspérée, elle soupira.

— Puisque je vous dis que non ! explosa-t-elle, à bout. Et puis je vais vous dire quelque chose : figurez-vous que, en ce qui concerne les hommes, j'en ai par-dessus la tête. J'en ai vraiment trop vu, de ce côté. Surtout chez ceux qui n'ont aucun respect pour le mariage !

Et pan...

Le fait de se lâcher, de dire enfin ce qu'elle avait sur le cœur, lui fit du bien. Elle respira. Beaumont l'avait écoutée avec une surprise manifeste.

Etrange jeune femme.

Il croisa les bras et la fixa de manière intense.

— Un homme a refusé de vous épouser ?

— Mais non ! répliqua-t-elle avec humeur. Ce n'est pas du tout cela...

— De quoi s'agit-il, alors ? Que s'est-il passé avec l'homme qui vous hérissé tant ?

Valerie hésita un instant puis s'exclama :

— Il était marié ! Et il ne m'en avait pas parlé !

Beaumont arrondit les yeux un instant, l'air stupéfait. Il resta un temps sans parler et murmura :

— Alors ? Vous l'avez plaqué ?

— Ah ! oui alors ! rétorqua-t-elle d'un ton vibrant. Cela n'a pas traîné, je vous prie de le croire.

Sous le coup de l'émotion, elle secoua la tête puis rassembla les assiettes qui se trouvaient sur la table.

— Je vais ranger ça.

— Dites-moi, votre ami sait-il que vous êtes ici, à Aldwyn House ?

— Je suppose qu'il l'imagine.

— Lui avez-vous dit quel travail vous faisiez ici ?

— Non. Je pense que vous n'apprécieriez pas qu'il le sache.

— En effet, grommela-t-il d'un ton bourru.

### 3.

Le week-end passa sans que Valerie ne verse du poison dans le café de Leon Beaumont. Ce n'était pourtant pas l'envie qui lui manquait. De temps à autre, elle éprouvait également le désir de l'étrangler, ou de le faire passer de vie à trépas de diverses manières, plus impitoyables les unes que les autres.

Ils se regardaient parfois en chiens de faïence. L'atmosphère était tendue, désagréable. Valerie n'avait qu'un souhait : le voir partir au plus vite.

Après tout, s'il ne s'en allait pas, lui, pourquoi ne quitterait-elle pas la maison la première ?

Mais oui ! Excellente idée ! Elle allait faire sa valise, saluer ce monsieur, et partir vers des cieux plus cléments. Elle était libre, après tout !

Valerie dévala l'escalier et se précipita dans la cuisine où Beaumont était en train de siroter un café. Il était décidément un grand buveur de café.

D'un trait, elle débita sa question, sans reprendre souffle :

— Est-ce que cela vous dérangerait beaucoup si je m'en allais dès aujourd'hui ?

Il tourna la tête et la dévisagea de son regard gris et imperturbable.

— Bonjour, dit-il.

Ils ne s'étaient pas encore vus. On était lundi, et la matinée commençait tout juste.

Il se resservit une tasse de café, souffla négligemment sur la vapeur, et reprit du même ton tranquille :

— Non, cela ne me dérangerait pas. Vous êtes libre d'aller où vous voulez.

Elle aurait pu se réjouir à cette nouvelle, mais, dans sa manière de répondre, quelque chose la fit hésiter. Elle insista doucement.

— Vous êtes sûr ? C'est vrai que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je parte ?

— Absolument, confirma-t-il, glacial. Simplement, si vous avez l'occasion de parler à Metcalfe au téléphone, ou autrement, vous lui direz qu'il peut barrer mon nom dans son *curriculum vitae*.

Valerie eut l'impression qu'elle allait s'étrangler de fureur.

— Mais c'est un odieux chantage que vous me faites là ! C'est scandaleux...

— Vous trouvez ? lança-t-il d'un ton distrait.

— Enfin, c'est à n'y rien comprendre, s'écria-t-elle. Durant tout le week-end, vous me supportiez si peu que vous étiez à deux doigts de me jeter dehors.

Elle pensait en même temps : « Et j'étais moi-même tout près de vous mettre à la porte. »

— Mais non. Vous faites parfaitement le ménage, tout est propre, et vous êtes une cuisinière... convenable.

*Convenable ?* Le mot n'était guère flatteur, mais allez donc attendre un compliment d'un mufler pareil... Valerie tourna brusquement les talons. Décidément, elle ne pouvait plus le voir en peinture !

Le facteur passa et mit le courrier dans la boîte. Il y avait une lettre pour Beaumont. Elle la déposa sur la table. Elle voulait bien être sa bonne à tout faire, sa cuisinière, mais elle n'était pas sa secrétaire.

Peu après le déjeuner, qui avait été très simple, car la remarque de Beaumont lui était restée en travers de la gorge, Valerie remarqua qu'il se tenait devant l'une des fenêtres du salon et fixait quelque chose, droit devant lui. Il avait l'air si absorbé par ce qu'il observait qu'elle s'approcha et vit une voiture arrêtée devant le portail.

— C'est pour vous ? interrogea-t-elle, soucieuse.

— J'en ai bien l'impression, soupira-t-il.

— Ami ou ennemi ?

Il émit de nouveau un soupir désabusé et murmura :

— Ah ! Les femmes !... Je n'aurai donc jamais la paix...

Une femme brune, très élégante, sortit de la voiture et alla ouvrir le portail avec une détermination qui ne présageait rien de bon. Puis elle se remit au volant, s'engagea dans l'allée et s'arrêta devant la maison. Lorsqu'elle descendit de voiture et claqua la portière, Valerie s'exclama d'un ton stupéfait :

— Mais c'est Antonia King ! Que vient-elle donc faire ici ?

Beaumont, furieux, se tourna vers Valerie.

— Vous la connaissez ? C'est vous qui lui avez dit que j'étais ici ?

— Ne dites pas n'importe quoi ! Je ne l'ai jamais vue qu'en photo. N'oubliez pas que les journaux ont raconté en détail votre aventure avec cette dame et ce qui est arrivé à son mari.

Beaumont paraissait maintenant hors de lui.

— Ah ! j'en ai assez de cette femme, de son mari, et de ces histoires ridicules ! Qu'on me fiche la paix, que diable ! Allez lui dire de dégager le terrain. Je ne veux pas la voir.

— Allez le lui dire vous-même. Je ne suis pas votre coursier.

C'est à cet instant précis que Valerie se souvint qu'Antonia King faisait partie de l'équipe qui travaillait pour Beaumont.

— Elle travaille toujours pour vous, n'est-ce pas ? demanda-t-elle sèchement.

— Plus pour longtemps. Je vais la virer.

— Non, non ! protesta Valerie de manière impulsive. Ne faites surtout pas ça.

Stupéfait, il la fixa durement et Valerie put clairement lire ce qu'il pensait en cet instant : « C'est moi qui dirige mon affaire, et personne d'autre. Et l'on n'a pas à me donner de conseils à ce propos. »

— Mais elle doit faire du bon travail, plaida Valerie, autrement elle ne serait pas chez vous...

— Je lui ai donné un coup de pouce pour qu'elle s'occupe des relations publiques de la société, une manière d'encouragement, et cette idiote se croit tout permis. Ah ! ce que je peux en avoir assez de ces crampons qui ne vous lâchent pas...

Il se retourna d'un mouvement vif et marcha jusqu'à la porte.

— Elle est virée ! conclut-il sèchement.

— Non, attendez ! s'écria Valerie.

Valerie devinait ce qui avait dû se passer. Antonia King avait été promue dans le département des relations publiques, tout simplement parce que Beaumont était attiré par cette jolie femme. Une fois celle-ci séduite, il allait la laisser tomber comme une vieille chaussette dont on ne veut plus, et elle se retrouverait d'un jour à l'autre sans travail.

— Je vais lui dire de partir, expliqua Valerie, prise de pitié pour cette malheureuse. Ne vous inquiétez pas, je vais lui parler, assura-t-elle avec détermination.

Très étonné, Beaumont la dévisagea d'un air méfiant.

— Je ne comprends pas : il y a un instant, vous annonciez avec hauteur que vous n'étiez pas mon « coursier ». Et maintenant, vous êtes volontaire. Pourquoi ce revirement ?

— Tout à l'heure, vous n'aviez pas parlé de la virer. Je me sens solidaire de cette femme qui pourrait perdre son travail d'un coup, à cause des caprices de son patron. Son seul tort est de s'être amourachée un peu vite de vous.

— Plus exactement, de mon portefeuille, rectifia-t-il avec humeur.

On entendit alors des coups frappés à la porte d'entrée. Antonia King avait dû essayer de sonner, mais le grand-père de Valerie avait débranché la sonnette depuis longtemps, car elle produisait des interférences avec son ordinateur. Les coups se répétaient avec une insistance agaçante.

— Je ne veux pas la voir, bougonna Leon Beaumont. Ah ! les femmes, j'en ai jusque-là !

Il avait mis sa main devant son front dans un geste éloquent qui amusa Valerie. Elle se dit que c'était à peu près son sentiment, à elle aussi, à propos des hommes.

— J'ai du travail, grommela-t-il. Je vais dans le bureau et je n'y suis pour personne, naturellement.

Il la regarda une seconde avec dureté, et répéta en détachant chaque syllabe :

— Pour per-sonne.

— C'est compris, murmura Valerie avec un petit sourire triomphal. Que dois-je dire à cette... visiteuse ?

— Racontez-lui ce que vous voudrez. Mais qu'une chose soit claire : si elle vient encore me déranger pour une raison autre que le travail, elle sera mise à la porte immédiatement. C'est clair ?

— Limpide, assura Valerie, qui souriait encore à demi.

Lorsqu'il se fut enfermé dans le bureau, après avoir claqué la porte à sa manière toute personnelle, Valerie alla jusqu'à la porte d'entrée qui résonnait toujours du tambourinement de la visiteuse, qui, manifestement, s'impatientait.

Elle ouvrit d'un coup et se trouva face à face avec la créature qu'elle n'avait vue jusqu'alors que sur les photos des journaux.

— Oui ? dit Valerie sur un ton neutre.

Antonia King jeta un coup d'œil dans la maison et demanda de manière hautaine et autoritaire :

— Je suis bien à Aldwyn House ?

— Vous y êtes. Que désirez-vous ?

Valerie s'amusa, au passage, du mot « désir », qu'elle venait d'employer sans bien y réfléchir. C'est bien le désir qui mène le monde, se dit-elle, intérieurement réjouie. Et c'est bien le désir qui amène cette élégante créature. On en revient toujours au désir, finalement...

Antonia King détailla Valerie en fronçant un peu les sourcils. De toute évidence, elle se demandait qui elle était, et, principalement, qui elle était pour Leon Beaumont. Un trait soucieux barra son front.

— M. Beaumont est là ? questionna la jolie Mme King d'un ton sec.

— Je suis désolée, mais M. Beaumont ne reçoit pas. Mais, si vous voulez, je peux lui transmettre un message.

— Non, pas de message. Je vais l'attendre, décréta Antonia King sans rien perdre de son assurance.

Comme l'assistante de Beaumont se préparait à forcer le passage pour entrer, Valerie l'en empêcha d'un geste de la main.

— Désolée. J'ai des instructions. Vous ne pouvez pas entrer.

Si les manières de la visiteuse avaient été plus courtoises, Valerie l'aurait invitée à entrer pour prendre une tasse de thé, ou un café. Mais Antonia King s'était montrée si désagréable dès le premier abord qu'elle s'en abstint.

Les yeux sombres de la dame King se plantèrent dans les yeux verts et rieurs de Valerie.

— Qui êtes-vous, vous ? s'enquit Antonia King avec l'insolence de ceux qui ont l'habitude de commander et d'être obéis.

C'est à ce moment qu'il vint une idée à Valerie. Puisque cette Mme King se montrait si désagréable, si hautaine, eh bien elle allait la taquiner un peu. « On va s'amuser », se dit-elle en commençant à jubiler intérieurement.

— Moi ? répondit Valerie. J'habite ici.

Le regard noir cilla imperceptiblement. Après une demi-seconde d'hésitation, Antonia King, brusquement perturbée, reprit d'une voix tendue :

— Vous vivez ici avec Leon ?

« Nous y sommes ! » pensa Valerie, très excitée à la perspective du dialogue qui allait s'engager entre la visiteuse et elle. Elle avait sa petite idée derrière la tête et la pitié qu'elle éprouvait au départ pour cette femme avait disparu en raison de son arrogance, de son mépris, de cette attitude hautaine dont elle ne se départait pas.

— Oui, nous vivons ici, lui et moi, répondit-elle, incisive.

Sur le fond, elle ne mentait pas, car, en effet, elle vivait ici — pour un temps — avec Beaumont, mais elle savait que cette situation allait être interprétée dans un sens bien différent.

Ebranlée, Antonia King dévisagea son interlocutrice qui se tenait toujours en travers de la porte afin d'empêcher un éventuel passage en force.

Valerie se plut à enfoncer le clou d'une manière plus cruelle encore. Aussi est-ce d'un ton tranquille qu'elle ajouta :

— Leon et moi vivons ensemble, ici, mais il préfère que cela ne se sache pas...

Elle savait pertinemment que lorsqu'elle raconterait cette conversation à Beaumont il serait furieux, mais elle n'en avait cure. Le jeu la captivait. Il lui semblait être un chat s'amusant avec une souris.

— Vous êtes sa maîtresse ? demanda la souris d'une voix blanche.

Valerie eut un sourire mystérieux ; rien de tel pour affoler l'autre davantage.

— Je dirais plutôt que nous sommes des partenaires. Vous savez, chère madame, on n'emploie plus guère, de nos jours, le terme de « maîtresse ». C'était bon pour les vaudevilles et les comédies de boulevard de la Belle Epoque !

Hébétée, la bouche à demi ouverte, Antonia King regardait Valerie. Manifestement, elle ne s'était pas attendue à cela et le choc était rude. Elle sembla chanceler ; ses yeux papillotaient.

— Oh ! je ne devrais pas discuter ainsi de choses intimes, comme ça, sur le seuil de la maison ! poursuivit gaiement Valerie, impitoyable. Mon chéri est très occupé, et je ne peux vraiment pas le déranger.

— Que... Que dites-vous ? Vous... vous êtes vraiment amants, vous et lui ? balbutia Mme King, éperdue.

— J'y pense... vous ne m'avez pas dit votre nom, remarqua Valerie, perfide.

— Il faut que je le voie... Il le faut absolument.

— Je suis désolée, assura Valerie. C'est impossible pour l'instant. Mais dites-moi votre nom et je transm...

— Depuis combien de temps êtes-vous ensemble ? s'enquit la jeune femme d'une voix étranglée.

Valerie commençait à la trouver quelque peu collante. Elle répondit de la manière la plus sèche possible, afin de mettre fin à ce dialogue qui commençait à l'agacer.

— Suffisamment de temps pour être bien ensemble, résuma-t-elle d'un ton bref.

Antonia King tressaillit, mais elle semblait décidée à ne pas lâcher le morceau. Elle reprit d'une voix qui tremblait légèrement :

— Leon est amoureux de vous ?

— Totalement, assura Valerie tout en se composant un visage de Joconde.

Lorsque Leon Beaumont serait au courant de cet échange, il tenterait certainement de lui tordre le cou. Cependant, la comédie comblait véritablement Valerie, qui exultait en secret.

— Leon est fou de moi, il faut bien l'avouer, poursuivit-elle avec un air angélique. Oui, chère madame, c'est bien ce que l'on a coutume d'appeler « l'amour fou ». Voilà où nous en sommes, mon petit chéri et moi.

Et pan dans le bec ! La pauvre visiteuse demeura un moment paralysée, sidérée. Sans doute avait-elle tout imaginé, même les scénarios les plus sombres, mais pas ça ! Son visage était décomposé.

— Alors ? reprit Valerie après un moment d'attente. Avez-vous un message pour Leon ?

Sans répondre, Antonia King tourna brusquement les talons et se dirigea d'un pas nerveux vers sa voiture. Elle démarra dans un crissement de pneus, que Valerie perçut comme un crissement de dents, et disparut sans prendre la peine de refermer le portail qu'elle avait laissé ouvert.

Enfin débarrassée de l'importune et passablement ravie de la petite scène qu'elle venait de jouer, Valerie descendit les marches et alla tranquillement fermer le portail.

Elle pressentait la réaction qu'allait avoir Beaumont. Lorsqu'elle lui aurait expliqué la manière dont elle venait de congédier Antonia King, il exploserait très certainement. Toutefois, ne lui avait-il pas donné carte blanche pour cette explication ?

« Allons, il ne va pas te tuer », se dit-elle tandis qu'elle remontait les marches pour se rendre dans la cuisine afin de préparer le repas de Monsieur, toujours enfermé dans le bureau. « Il ne peut trouver une raison suffisante, ici, pour renvoyer Johnny. J'ai joué un jeu qui a permis de chasser l'importune qui venait le relancer. Qu'importe la nature du jeu, qu'importent les arguments quelque peu mensongers que j'ai avancés. Le résultat est là : adieu Antonia King, et au plaisir de ne plus vous revoir... »

Lorsqu'elle entra dans le bureau, un peu plus tard, pour apporter le plateau du déjeuner, Leon Beaumont était installé devant son ordinateur et semblait très concentré sur son travail.

— J'ai pensé que vous aviez une petite faim, annonça-t-elle.

Il se retourna d'un coup, comme si une mouche venait de le piquer.

Valerie ne se démonta pas et poursuivit en souriant :

— Je vais vous préparer un café.

Au moment de quitter la pièce, elle lança au passage :

— Ah, au fait. Votre visiteuse s'en est allée.

Il la fixa d'un œil rempli d'interrogation.

— J'ai l'impression qu'elle ne va pas revenir de sitôt pour vous importuner, ajouta-t-elle d'un ton détaché.

Il lui sembla qu'une petite lueur venait de danser fugitivement dans le regard de Beaumont, mais son visage resta de marbre.

— Connaissant le personnage, j'ai un peu de mal à vous croire, marmonna-t-il, désabusé. J'ai usé de tous mes talents diplomatiques et non diplomatiques pour me débarrasser d'elle. Peine perdue.

— En tout cas, le résultat est là, souligna Valerie, radieuse. J'ai utilisé un argument qui ne vous serait jamais venu à l'esprit, j'en suis certaine...

— Quel argument ? coupa-t-il, alarmé.

— Un argument de choc, qui a réussi à la faire fuir ! C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

Satisfaite de son travail, elle s'apprêta à quitter la pièce. Elle tournait les talons lorsqu'il lança :

— Vous n'allez pas partir comme ça ! Expliquez-moi comment vous avez réussi à la faire disparaître !

— Bah ! J'ai trouvé le bon argument. Je lui ai dit que vous et moi sommes « partenaires ».

— « Partenaires » ? répéta-t-il, interloqué. Que voulez-vous dire par là ? Je ne comprends pas.

— Je lui ai fait comprendre que vous et moi étions ensemble.

— Ensemble ? grommela-t-il en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que ça veut dire ? Soyez plus précise, que diable !

— Cela signifie que nous étions amants, vous et moi. Je lui ai dit que vous étiez fou de moi.

Beaumont bondit de sa chaise comme un diable de sa boîte à ressort, le visage empourpré de fureur.

— Quoi ? C'est une plaisanterie ? s'exclama-t-il, hors de lui. Vous avez osé...

Il marcha vers Valerie, la saisit par les épaules avec brutalité et la secoua méchamment en grondant :

— Espèce de... Espèce de...

Fou de rage, il ne parvenait pas à trouver les mots.

— Je... Je vous ai pourtant expliqué que j'en ai par-dessus la tête des femmes. Alors pourquoi inventer une histoire pareille ?

Comme Valerie s'apprêtait à se justifier, il reprit avec exaspération :

— Si vous croyez qu'en criant haut et fort que nous sommes amants, vous et moi, vous obtiendrez quoi que ce soit de ma part, vous vous trompez lourdement. Vous n'êtes rien pour moi !

— Comment osez-vous croire que ma démarche était intéressée ? rétorqua-t-elle, furieuse à son tour. Je vous ai pourtant précisé que moi aussi j'en ai par-dessus la tête des hommes. Ce n'est pas pour moi que j'ai joué cette comédie, c'est pour Antonia King. Pour qu'elle ne revienne pas vous importuner. Moi, je ne demande rien, et je n'attends rien de vous, croyez-le bien ! Si vous pensez que j'ai des visées sur vous, vous vous trompez lourdement.

Valerie reprit son souffle ; elle avait le visage en feu. Beaumont semblait s'être calmé quelque peu, mais il l'observait de temps à autre d'un regard en biais, l'œil mauvais.

— Et comment se fait-il que vous ayez donné l'adresse d'Aldwyn House à Antonia King ? reprit Valerie, toujours révoltée.

— Je ne lui ai pas donné l'adresse, vous pensez bien. Mais elle a vu l'enveloppe qui m'était destinée sur le bureau de ma secrétaire. Cette même enveloppe qui est arrivée ici par la poste. Antonia King a relevé l'adresse et, naturellement, a pris la route aussitôt pour me rejoindre.

— Ce que c'est que d'être une célébrité ! ironisa Valerie avec une petite grimace.

Beaumont lui lança un regard noir.

— C'est sans doute cette célébrité qui vous attire, à moins que ce ne soit mon argent, marmonna-t-il entre ses dents.

— Quoi ? Comment vous permettez-vous d'insinuer de telles choses ! explosa-t-elle. Ah ! vraiment, j'en ai assez de vous ! J'en ai par-dessus la tête. Vous dépassez les limites !

Elle sortit en claquant la porte, monta l'escalier quatre à quatre, entra dans sa chambre et, d'un geste furieux, jeta sa valise vide sur le lit. Sa décision était prise : elle partait. Elle ne supportait plus ce goujat. Il lui empoisonnait la vie. La coupe était pleine.

Sa valise était presque faite lorsqu'elle se figea d'un coup. Johnny ! Elle l'avait oublié... Il risquait de subir les conséquences de cette dispute.

Elle redescendit l'escalier aussi vite qu'elle l'avait escaladé, entra en trombe dans le bureau et, surexcitée, cria :

— Vous voulez que je parte ou non ?

Beaumont leva la tête de son ordinateur. Il la dévisagea un instant de son regard gris, puis haussa les épaules d'un air dégagé.

— Comme il vous plaira, répondit-il doucement.

Insatisfaite de la réponse, elle insista, vibrante :

— Et si je m'en vais, John Metcalfe en subira-t-il les conséquences ?

Leon Beaumont eut un sourire en coin, un sourire méprisant qui déplut particulièrement à Valerie.

— Il est étonnant que vous ayez à me poser cette question, dit-il avec un flegme insolent.

Le cuistre, le goujat, l'odieux personnage ! Pendant plusieurs secondes, ils se toisèrent, les yeux dans les yeux. Valerie avait des envies de meurtre. Elle se souvenait de romans d'Agatha Christie dans lesquels étaient commis des crimes parfaits, avec disparition totale du cadavre... Dans le coin perdu où se trouvait Aldwyn House, qui pourrait retrouver le corps de Beaumont ? Les modes d'assassinat les plus démoniaques passèrent dans son esprit, les tortures les plus subtiles...

Elle sursauta. Le téléphone sonnait.

Leon Beaumont la devança et décrocha. Sans doute pensait-il que l'appel était pour lui, mais ce n'était pas le cas. Il lui tendit l'appareil.

— C'est pour vous, dit-il sèchement.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle en couvrant de sa main le récepteur.

— Je n'en sais rien. A qui avez-vous dit que vous étiez ici ? grommela-t-il, les sourcils froncés.

Prise au dépourvu, elle secoua la tête puis émit un timide « Allô ».

— Valerie ? fit une voix masculine.

— Qui êtes-vous ?

— Tu ne m'as pas reconnu ?

— Eh bien...

— C'est Russel. Russel Adams.

— Oh ! Russel, quelle bonne surprise ! Tu es chez tes parents ?

— Non, je suis revenu. Je... J'ai pensé que nous pourrions peut-être dîner ensemble ce soir...

— Je ne sais pas, Russel, je suis assez occupée, vois-tu.

— Ecoute, donne-toi une petite récréation. Tu ne peux pas passer tout ton temps à trier les affaires de ton grand-père ! C'est ton petit ami qui vient de répondre au téléphone ?

Elle frémit et chuchota tout contre le récepteur :

— Non. C'est un ami de Johnny, qui est passé prendre un café.

— Je peux venir te chercher chez toi, ce soir ?

— Euh... non, Russel. Pas chez moi.

— Où, alors ?

Ils se donnèrent rendez-vous directement dans un restaurant qu'elle connaissait, et qui se trouvait dans la région.

— Sept heures et demie, c'est d'accord ? proposa Russel, tout joyeux.

— C'est entendu.

Valerie raccrocha et vit que Beaumont n'avait pas perdu une miette de la conversation.

Il lança ironiquement en se dirigeant vers la cuisine :

— En tant qu'« ami de Johnny », je pense que je suis autorisé à me faire un café ?

— Vous ne vouliez tout de même pas que j'explique à Russel qui vous êtes, et ce que vous faites ici ? s'exclama-t-elle, piquée.

— C'est la raison pour laquelle vous lui avez donné rendez-vous au restaurant, afin qu'il ne vienne pas ici ?

— Oui. Voyez-vous, je protège votre anonymat, comme vous me l'avez demandé. Par ailleurs, je ne tiens pas à passer pour la bonne à tout faire aux yeux de Russel.

Il se pinça machinalement le nez, se frotta les sourcils, et reprit avec morgue, d'un ton pensif :

— Quelle étrange femme vous êtes...

— Est-ce un compliment que vous venez de faire ?

Il eut un bref sourire. Enfin.

— Prenez ça comme vous l'entendez, répondit-il, narquois. Vous m'avez déjà dit deux ou trois fois que vous en avez assez des hommes, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en ai par-dessus la tête, confirma-t-elle.

La trahison de Martin, si récente, l'avait révoltée au point qu'elle ne voulait plus entendre parler d'amour ni même de flirt. Elle avait banni les hommes une fois pour toutes, et cadenassé son cœur. Plus question de souffrir.

— Ce Russel, qui vient d'appeler..., commença Beaumont.

— C'est un ami, simplement, coupa-t-elle.

— Vous pouvez avoir des amis hommes qui ne soient que des « amis » ? s'étonna-t-il.

— Et vous, pourriez-vous avoir une relation avec une femme sur le seul plan de l'amitié ?

— Si elle est jolie, j'avoue que ce serait difficile, avoua-t-il. Mais je vous l'ai dit : je suis saturé, fatigué.

— Vous avez trop consommé, déclara-t-elle, sévère.

— Pardon ?

— Trop consommé de femmes, précisa-t-elle.

— Le terme est excessif. J'ai trop vécu, voilà tout. J'ai perdu bien du temps, parfois.

— Je vous ai vu, plus d'une fois, dans les potins mondains, avec vos conquêtes, poursuivit-elle, méprisante. Pas très brillant tout ça...

Il la considéra froidement.

— Vous n'êtes pas ici pour me faire la morale, mais la cuisine.

— Alors, cessez de me poser des questions personnelles et de répondre au téléphone à ma place, conclut-elle sèchement. Ma vie ne vous regarde pas. Pas plus que la vôtre ne me concerne.

— Je vais me préparer mon café, bougonna-t-il en lui tournant le dos.

Dans la soirée, Valerie se prépara pour le dîner avec Russel. Elle n'oublia pas pour autant le dîner de Leon Beaumont, qu'elle prévint :

— Tout sera prêt pour 19 h 30, assura-t-elle.

— Merci, répondit-il tranquillement.

— J'espère que vous saurez vous débrouiller ?

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Passez une bonne soirée.

Quelques minutes plus tard, heureuse d'avoir enfin une soirée de liberté, elle s'installait au volant de sa voiture. Elle se réjouissait à la perspective de ce dîner avec Russel Adams.

Cependant, bizarrement, ce ne fut pas à Russel qu'elle pensa pendant le trajet qui l'amenait jusqu'au restaurant. Et, même lorsqu'elle l'aperçut qui l'attendait sur le parking, ce n'était pas à lui qu'elle songeait. Son esprit, en fait, était resté à Aldwyn House, du côté de Leon Beaumont à qui elle n'avait cessé de penser.

« C'est tout de même incroyable, se dit-elle, impressionnée, tandis qu'elle garait sa voiture non loin de celle de Russel. Je n'arrête pas de penser à Leon... »

## 4.

En se réveillant, le lendemain matin, Valerie repassa dans son esprit la soirée avec Russel.

Une agréable soirée, en définitive. Ils avaient dîné, face à face, en bons amis, sans aucune équivoque. Elle avait évoqué la trahison de Martin Walker, qui lui avait caché sa vraie vie durant tout le temps de leur liaison. Et, de son côté, Russel lui avait parlé de la femme dont il était tombé amoureux, et qu'il avait été « tout près d'épouser ». Malheureusement, les choses avaient tourné court et, comme Valerie, Russel s'était retrouvé seul. « C'est la vie ! » avait-il conclu avec un sourire philosophe.

Ils s'étaient séparés sur cette ambiance amicale et franche après s'être fait la bise sur le parking, puis Valerie avait repris la route d'Aldwyn House.

En arrivant devant la maison, elle s'étonna du fait que la lumière extérieure, celle qui surplombait l'entrée, soit allumée. Elle fut touchée par cette attention inattendue de la part de Beaumont. C'était peu de chose, certes, mais cela témoignait cependant d'une certaine gentillesse.

Elle entra. La lumière du salon était allumée, elle aussi. Installé dans un fauteuil, Leon Beaumont lisait.

— Vous avez l'air d'excellente humeur, dit-il d'un ton détaché en la voyant s'asseoir non loin de lui.

— Vous savez, répondit-elle, détendue, après un bon repas, un bon vin et...

— ... et une bonne compagnie, compléta-t-il malicieusement.

Valerie éclata d'un rire insouciant. Bizarrement, ce soir, elle était peu sensible aux taquineries de Beaumont. Elle se sentait bien. Il pouvait lui lancer des pointes, comme il le faisait d'habitude, elle ne les sentait pas.

— Vous n'avez pas trop bu, j'espère ? demanda-t-il, l'air un peu inquiet.

— Non, non. Il me suffit de très peu de vin pour me sentir... comment dire... légère.

Elle ne s'éternisa pas dans le salon et monta dans sa chambre peu de temps après.

La semaine passa tranquillement, sans problèmes particuliers, sans trop de chamailleries entre Valerie et Beaumont. Tout se passait comme s'ils avaient trouvé une sorte de rythme de croisière, chacun menant sa vie de son côté.

Ils vivaient ensemble, mais à distance.

Le dimanche qui suivit, Valerie décida de faire enfin quelque chose pour le jardin, qui étouffait sous un amoncellement de feuilles humides. Elle ratissa, fit de petits tas puis les rassembla en un grand tas. Son haleine formait de la buée dans l'air froid de l'automne.

Elle apportait une ultime brassée de feuilles mortes sur le grand tas qu'elle avait patiemment construit, lorsque Beaumont sortit de la maison et s'approcha.

— Je ne vous ai pas dérangé, avec mes bruits de râteau, j'espère ? lança-t-elle en riant.

— Qu'est-ce que vous comptez faire de ce tas de feuilles ? Le brûler ? Le feu ne prendra jamais. C'est bien trop mouillé.

— J'ai beau être une femme de la ville, je ne suis pas pour autant tout à fait stupide pour ce qui concerne les choses de la campagne. Je n'ai pas l'intention de brûler ce tas, mais d'en faire un compost.

— Un compost, mais où allez-vous le...

Il s'interrompt. Une voiture arrivait, s'arrêtait devant le portail.

Lorsqu'elle reconnut le visiteur, Valerie se figea. Elle ne l'avait vu jusqu'alors qu'en photo dans un journal, précisément dans le hall de l'aéroport de Londres, tandis qu'elle attendait son compagnon qui tardait. C'était loin, tout ça, tout comme était loin, à présent, le compagnon d'autrefois, ce sinistre Martin. Beaucoup d'eau avait passé sous les ponts, mais elle gardait en mémoire l'image de ce personnage qui, étendu sur le sol, venait de recevoir un sacré coup de poing de la part de l'un des plus célèbres play-boys d'Angleterre. Le visiteur n'était autre que Neville King, le mari d'Antonia King.

Comme elle observait l'attitude de King et la manière de Beaumont de marcher à sa rencontre, elle eut l'impression, la certitude, qu'un nouveau pugilat n'allait pas tarder.

Immédiatement, sans prendre le temps de la réflexion, elle courut rejoindre Beaumont. Il fallait absolument éviter la bagarre. C'était ridicule, deux hommes qui se battaient sans prendre le temps de s'expliquer.

Les poings serrés, Beaumont se tenait bien droit face à l'arrivant.

— C'est votre femme qui vous a dit que j'étais ici ? demanda-t-il durement en toisant le visiteur.

Affolée par le cataclysme imminent, Valerie comprit qu'elle devait agir.

— Vous êtes sans doute Neville King, lança-t-elle aimablement avec un large sourire.

Elle faisait en sorte d'anticiper toute réaction négative de la part de Beaumont.

— Entrez, poursuivit-elle d'un ton chaleureux. Leon et moi nous apprêtons justement à prendre un café. Vous êtes le bienvenu. Venez...

Neville King se raidit et secoua nerveusement la tête.

— Merci, non.

Consternée, Valerie examina avec surprise ce visage marqué par l'inquiétude, par le tourment quotidien, par la jalousie. De toute évidence, cet homme était amoureux de sa femme, au point de faire le voyage depuis Londres pour se rassurer.

— Antonia m'a révélé hier soir qu'elle était venue ici mardi dernier, dit King d'une voix tendue.

— Et alors ? rétorqua Beaumont sur un ton de défi.

— Elle m'a expliqué que vous vivez ici avec votre amie. Je suis venu pour m'en assurer.

Valerie prit la parole sans attendre et déclara d'un ton toujours affable :

— Oh ! je peux vous certifier qu'en effet votre épouse est venue, mais elle n'est restée que peu de temps. Elle n'a même pas voulu prendre une tasse de thé. Elle est repartie très vite.

Valerie parlait à toute allure, comme un avocat pressé par l'urgence. Elle voulait absolument éviter tout affrontement entre les deux hommes qui s'observaient comme des chiens prêts à se sauter à la gorge. Elle savait qu'elle devait trouver, dans son plaidoyer, un argument suffisamment fort pour rassurer King.

— Tout juste si j'ai eu le temps de lui confier un petit secret..., poursuivit-elle en saisissant fermement la main de Leon Beaumont.

Ce dernier, surpris par ce geste, hésita et tenta de retirer sa main, mais Valerie la serrait fortement tout en annonçant sur le ton de la confiance :

— Ne le répétez pas, mais j'ai confié à votre femme que Leon et moi étions en train de vivre une aventure idyllique.

Elle sentit que la main qu'elle tenait se crispait nerveusement, tentait de s'échapper, mais elle ne voulut pas lâcher prise. Elle ne lâcherait pas la main de Leon Beaumont. Il fallait absolument offrir au pauvre King — ce malheureux roi qui se croyait déchu — un réconfort, une assurance nouvelle, le tableau de deux amoureux roucoulant dans leur demeure dans le fin fond du pays de Galles.

— Une aventure idyllique ? répéta King, éberlué. Cela signifie que vous êtes amants, tous les deux ?

— Je ne..., protesta Leon tout en essayant de récupérer sa main.

Une nouvelle fois, Valerie ne lui laissa pas le temps de parler.

— C'est le grand amour, enchaîna-t-elle d'une voix lyrique. Ah ! si vous saviez notre bonheur !...

Elle se plaqua contre Leon qui eut un sursaut de recul, mais elle insista, amoureuse fervente et passionnée. Elle avait décidé de mener le jeu. King paraissait très impressionné.

— Et... Il y a combien de temps que... que cela dure, entre vous ? interrogea d'une voix étranglée le mari tourmenté qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Oh ! un bon bout de temps, répondit Valerie, lancée dans sa folle version d'une aventure qui n'avait jamais existé. Figurez-vous que j'ai eu récemment un deuil qui m'a beaucoup éprouvée : la mort de mon grand-père, qui vivait dans cette maison. Oui, c'est sa maison. C'était sa maison. A cause de ce deuil, Leon et moi avons décidé de remettre à plus tard nos fiançailles...

A ces mots, Beaumont eut une sorte de hoquet, un sursaut. Il parvint à récupérer sa main que Valerie avait jusqu'à présent serrée avec obstination. Elle ne s'attarda pas au regard meurtrier qu'il lui lança et poursuivit de la même voix pleine d'entrain :

— Oui, nous sommes fiancés, confirma-t-elle avec un joyeux aplomb. Pas officiellement encore, mais cela ne va plus tarder.

— Vous... vous êtes fiancés ? répéta King avec une voix pleine d'espoir.

— Oui, nous allons nous marier prochainement. Ah ! mon petit chéri est tellement impatient...

— Ça suffit ! marmonna Beaumont, excédé.

— Quelle nouvelle incroyable ! commenta King, enchanté. Ah oui... C'est inouï.

On aurait dit que tout le poids qui l'accablait venait de s'envoler d'un coup.

— Si vous avez d'autres commentaires, faites-les maintenant, gronda Beaumont. Sinon, vous pouvez vous en aller.

— Je... Je n'ai plus rien à dire ni à entendre, assura King, comme ivre de joie.

Au moment de se retourner pour reprendre sa voiture, il adressa à Valerie un sourire si rayonnant qu'elle en fut touchée jusqu'au fond du cœur. Neville King, le temps d'une brève visite, avait changé de visage ; il était devenu un autre homme.

Valerie éprouvait un sentiment double : elle savait qu'elle avait fait une bonne action et, en même temps, elle avait conscience que le moyen employé était plus que douteux. Leon Beaumont, lui, était fou de rage. Cela se comprenait sans peine.

Que faire ? Prendre la fuite ? Aller faire un tour dans le jardin, le temps qu'il se calme ? Elle se dirigea lentement vers la maison, comme sur des œufs ; Beaumont marchait à côté d'elle. Sans oser risquer le moindre regard vers lui, elle demanda d'une petite voix étranglée :

— Eh bien, ce café ? Allons-nous le prendre ? Le fond de l'air est un peu frais, n'est-ce pas ?

Pas de réponse, c'était normal. En arrivant à la maison, elle monta vers sa chambre à toute vitesse et ferma la porte, le cœur battant. Son front était moite, elle avait chaud comme si elle était prise d'une fièvre. Elle enleva son cardigan, son chandail et se sentit plus à l'aise dans un simple T-shirt.

Toute remuée, elle s'assit sur son lit. Elle avait eu un sacré culot et, maintenant, elle allait certainement en payer les conséquences. Il lui faudrait partir, c'était sûr. La situation n'était plus vivable, après la fable insensée qu'elle avait contée à Neville King.

Quelques minutes plus tard, elle entendit Beaumont qui montait l'escalier. Elle espéra qu'il se rendait dans une autre pièce du premier étage, mais, lorsque les pas s'arrêtèrent devant sa porte, les battements de son cœur s'accéléchèrent.

Il entra d'un coup, sans frapper, et Valerie bondit sur ses pieds.

— Vous ne frappez jamais aux portes ? s'exclama-t-elle, en se disant que, dans les dialogues comme à la guerre, la meilleure défense était l'attaque.

— Devrais-je frapper à la porte de ma fiancée ? Ce serait quelque peu archaïque, non ?

Comme elle se mordillait nerveusement la lèvre, il annonça d'une voix ferme, en détachant bien les syllabes :

— Il faut d'abord que vous sachiez que je ne fais *pas* partie des hommes qui envisagent de se marier.

— Mais... C'est tout à fait... normal, murmura-t-elle, je ne...

— Et si jamais il se trouvait, par extraordinaire, que je change d'avis, sachez bien, mademoiselle Sutton, que vous seriez la dernière que je choisirais.

— Ecoutez, j'ai inventé ce scénario uniquement pour que Neville King ne...

— De quel droit vous permettez-vous de vous présenter comme la future Mme Leon Beaumont ? s'exclama-t-il en s'approchant dangereusement d'elle.

Subitement apeurée, elle recula d'un pas, puis d'un autre. Elle se sentait comme un enfant qui craint de recevoir des coups et le simple T-shirt qu'elle portait la rendait encore plus fragile, plus vulnérable.

— J'ai fait ça parce que vous alliez lui casser la figure, plaïda-t-elle d'une voix hachée, le souffle court.

— Et alors ? En quoi cela vous concerne-t-il ? Ce n'était pas votre affaire !

— King était vaincu d'avance. Lorsqu'il est arrivé ici, c'était déjà un homme battu, abattu. Moralement et physiquement. N'oubliez pas la photo. C'était lui qui était au tapis, pas vous. Il était inutile d'en rajouter.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez...

— Je sais que vous vous apprêtiez à le cogner une fois de plus. Cela se voyait. J'ai fait ce que j'ai pu pour éviter ce combat. Un combat tout à fait inégal, d'ailleurs, car vous êtes bien plus fort que lui. Il ne faisait pas le poids.

— Trop aimable à vous, fit-il, grinçant. Mais que pouvais-je faire ? On m'a mis malgré moi dans une position que je déteste. J'ai tenté dans un premier temps de rassurer ce paranoïaque, maladivement jaloux. J'ai essayé de lui faire comprendre que sa femme ne m'intéressait nullement. Il s'est obstiné et ma patience a été mise à bout.

— Et vous lui avez cassé la figure. La photo de presse est suffisamment explicite.

— C'est lui qui a commencé. Il m'a défié et a essayé de me flanquer un coup de poing. J'ai aussitôt réagi. Il est tombé. Le photographe s'est précipité. Parfait, c'était dans la boîte. Depuis ce moment-là, on n'a pas cessé de me faire la morale, de me montrer du doigt. J'en ai eu assez. Voilà pourquoi j'avais besoin d'un endroit tranquille pour faire le point, loin de la foule déchaînée. Et voilà que cet abruti débarque pour me casser le nez...

— Non. Il voulait seulement s'assurer de ce que lui avait raconté sa femme.

— De toute façon, son mariage ne tient pas. Ça prend l'eau de tous les côtés.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle, interloquée.

— Rien de plus que ce que viens de dire : le mariage King est un ratage total. Et lui ne s'en rend pas compte, ou ne veut pas s'en rendre compte.

— Tout cela à cause de vous ? questionna-t-elle, préoccupée.

— Mais non ! Pas à cause de moi ! Si je n'avais pas été là, c'eût été un autre qui eût attiré Antonia.

— Il n'empêche que Mme King n'est pas la première femme mariée avec laquelle vous avez eu une liaison.

Beaumont la considéra pendant un long moment sans détourner son regard. Valerie se frotta machinalement les bras, qui étaient nus, et qui commençaient à se couvrir de chair de poule.

— Vous savez pourtant très bien ce que je pense des femmes, dit-il enfin. Je vous l'ai expliqué dès le premier jour. J'ai été clair : pour ce qui est des femmes, j'en ai par-dessus la tête.

— Je sais, je sais. Vous n'avez cessé de me le répéter.

Le regard de Leon Beaumont se fit plus sévère.

— Et pourtant, vous avez eu l'impudence de déclarer que nous formions un couple, que nous dormions dans le même lit, vous et moi... et, cerise sur le gâteau, que nous étions fiancés !

— Mais je vous ai expliqué pourquoi j'ai inventé cette fable ! protesta-t-elle avec vigueur, le visage empourpré par l'émotion.

— Vous avez délibérément inventé des sentiments, des émotions que je serais supposé ressentir pour vous... Des sentiments et des émotions qui sont de purs fantasmes. C'est inadmissible ! Je ne ressens rien de tout cela pour vous.

Il enfonçait le clou, et cela faisait mal. A coup sûr les poules auraient des dents avant le début du commencement d'un peu d'affection de sa part envers elle. Oh oui ! elle en était loin ! Aussi est-ce d'une voix marquée par l'amertume qu'elle déclara :

— En tout cas, pour ce qui est de moi, je n'ai jamais prétendu que j'étais amoureuse de vous. Je n'ai jamais fait allusion à des sentiments que je pourrais éprouver pour vous. Je n'ai pas assez d'imagination pour ça...

— Vous pourriez pourtant faire semblant, il suffirait juste d'un peu d'imagination...

Intriguée par des propos tout à fait inhabituels chez lui, elle dit d'une voix hésitante :

— Je crois que je n'ai pas bien saisi.

Il s'approcha d'elle, si près qu'elle sentit sur son visage son haleine, tiède et troublante.

— Nous pourrions faire comme si, murmura-t-il, énigmatique.

— Je... je ne comprends pas, avoua-t-elle, de plus en plus ébranlée.

Il se tenait à présent tout contre elle. Leurs vêtements se frôlaient. Valerie s'apprêtait à faire un pas en arrière lorsqu'il la retint par les bras et dit d'un ton vibrant :

— N'est-ce pas vous qui avez annoncé haut et fort que nous étions amants ? N'est-ce pas vous qui avez déclaré avec un lyrisme débordant que j'étais fou amoureux de vous ?

— Mais..., protesta-t-elle faiblement.

— Eh bien, faisons comme si, poursuivit-il en glissant rapidement sa main sous le T-shirt de Valerie.

Soudain affolée, elle essaya de se dégager, mais il la maintenait prisonnière avec sa large main qui, tout en la retenant contre lui, caressait son dos et palpait l'attache de son soutien-gorge afin de le dégrafer.

— J'aimerais bien goûter un échantillon des plaisirs que vous sous-entendiez lorsque vous évoquiez notre couple, chuchota-t-il à son oreille.

Elle s'était attendue à tout sauf à cela.

— Non, non ! protesta-t-elle, chavirée. Je vous ai bien dit que je ne voulais plus m'att... m'intéresser aux hommes.

— Tout comme moi, assura-t-il en riant. Je vous ai également expliqué que j'en avais assez des femmes...

— Alors, soyez... soyez logique avec vous-même, haleta-t-elle, révoltée par la tournure des événements. Lâchez-moi... S'il vous plaît !

— Non, je ne veux pas abandonner ce jeu. C'est vous qui l'avez commencé. Vous avez voulu jouer la comédie de l'amour fou. Vous avez évoqué les délices de l'amour, eh bien, allons-y, jouons ! Approchez votre bouche...

— Non, non... Je vous en prie. Ne soyez pas ridicule... Je ne veux pas jouer à ça...

Ignorant ses protestations, il la garda prisonnière tout contre lui et, brusquement, ses lèvres prirent possession des siennes.

Pendant quelques secondes, Valerie n'eut pas de réaction ; les lèvres de Beaumont étaient douces et chaudes. Puis elle ressentit une très surprenante excitation qui l'électrisa de la tête aux pieds. Elle se ressaisit aussitôt et le repoussa de toutes ses forces.

— Je ne veux pas ! s'exclama-t-elle, les joues brûlantes.

L'effervescence passagère avait fait place à une fureur totale.

— Vous ne jouez pas le jeu, Valerie, ironisa-t-il avec un rire léger. Je croyais que nous étions amants ? Aurais-je mal entendu ? Mais non, j'ai bien entendu, et je veux goûter un peu des plaisirs que vous évoquiez tout à l'heure, près du portail. Voyons un peu comment ce serait si nous étions réellement amoureux...

Il l'attira une nouvelle fois d'un geste à la fois dominateur et langoureux, la serra contre lui, et l'embrassa pour la deuxième fois sur les lèvres. Sa langue tenta de se frayer un chemin entre ses lèvres qu'elle gardait serrées. En même temps, avec une habileté diabolique, il parvint à dégrafer son soutien-gorge. Un instant plus tard, il plaquait ses deux larges mains contre ses seins nus. Etourdie, enivrée, submergée par une vague de plaisir qui la laissa pantelante, Valerie ferma les yeux.

— Ma chérie, ma chérie..., murmurait-il à son oreille sur un ton passionné.

— Non, non..., répétait-elle, chavirée, transportée encore plus haut, plus loin, dans un monde inconnu.

La main de Leon Beaumont avait habilement défait le bouton du pantalon, et elle caressait à présent le ventre de Valerie, dans un mouvement circulaire et voluptueux.

Les yeux fermés, Valerie commença à trembler, à la fois sous l'effet de l'émotion et parce qu'elle n'avait pas l'habitude de telles caresses. Son corps frissonnait à la manière d'une machine qui se met à vibrer et ne s'arrête pas.

Le tremblement prit de telles proportions que Leon cessa brusquement ses caresses et enleva ses mains.

Tout en la dévisageant avec une certaine inquiétude, il murmura doucement :

— Pardon, je vous ai fait peur. Ce n'était pas mon intention. Vous n'avez plus rien à craindre de moi.

Malgré ces propos apaisants, Valerie continuait de trembler de tous ses membres.

— Partez, je vous en prie, murmura-t-elle dans un souffle.

Beaumont secoua lentement la tête. Il paraissait dépassé par la situation. Sans doute ne s'attendait-il pas à une réaction aussi vive de sa part.

— Je suis désolé, dit-il avec beaucoup de douceur.

— J'aimerais que... que vous partiez... S'il vous plaît.

— Vous êtes sûre que ça va aller ? demanda-t-il, anxieux.

— Oui. Je veux être seule, à présent.

Comme il s'apprêtait à s'en aller, il se retourna une dernière fois et fit un mouvement vers elle. Il regardait ses lèvres. On aurait dit qu'il désirait poser un baiser amical, léger, sur sa bouche, une manière

de clore l'incident de manière paisible. Mais Valerie recula, elle voulait être seule.

Il s'en alla donc et referma doucement la porte.

Valerie se laissa tomber sur une chaise, toujours tremblante, et resta un long moment la tête basse, le dos arrondi par l'accablement, l'esprit vide.

Peu à peu le tremblement s'apaisa et elle se détendit. Elle savait qu'elle avait une seule chose à faire : sa valise. Même Johnny ne pourrait lui en vouloir pour ce départ précipité.

Toutefois, quelque chose la retenait, sans qu'elle sût quoi exactement. Elle demeura encore un très long moment dans cet état d'hébétude. Puis une évidence se fit brusquement jour dans son esprit. Oui, une chose était certaine, à présent : elle n'avait plus du tout envie de partir.

## 5.

Combien de temps passa-t-elle sur sa chaise, en attendant que ses tremblements se calment, puis cessent ? Valerie n'en eut pas la moindre idée. Lorsque qu'elle se remit à penser normalement, et après un temps de réflexion, elle en vint à la conclusion suivante : Leon Beaumont n'aurait pas abusé d'elle. Il avait des défauts, assurément, mais il n'était pas homme à prendre de force une femme défaillante.

Afin de se changer totalement les idées, elle prit une longue douche revigorante, puis changea de vêtements, après quoi elle se sentit prête à affronter de nouveau son « hôte ».

Elle descendit l'escalier et se dirigea vers le bureau où Beaumont, probablement, s'était installé pour travailler. Or, il ne travaillait pas. Il se tenait près d'une fenêtre et semblait contempler le paysage.

En entendant les pas de Valerie, il se retourna.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il d'un ton bourru. Je saurai me tenir. Vous n'avez rien à craindre de moi.

— Je vais marcher un peu, répondit-elle d'un ton égal. J'ai besoin d'air.

Il eut l'air étonné.

— Alors, vous ne partez pas ?

— Comment pourrais-je me passer de votre si charmante compagnie ? répondit-elle malicieusement.

Il eut un sourire, ce qui était rare chez lui. Toutefois, ce n'était pas un véritable sourire, plutôt un demi-sourire.

Comme elle ouvrait le portail et s'engageait sur le chemin de campagne, elle repensa encore à ce qu'il venait de se passer entre Beaumont et elle. « Je devrais sans doute le haïr pour son comportement, mais je n'y arrive pas... »

Elle avait le sentiment que, même si elle s'était laissée aller, il n'aurait pas profité de la situation. Il avait flirté, tout simplement. En poussant le flirt d'une manière extrêmement sensuelle, certes, et avec des caresses très osées, mais il n'était pas allé au-delà d'une limite. Non, elle avait beau faire, elle ne parvenait pas à lui en vouloir.

Dans l'après-midi, elle le croisa au sortir du bureau où il venait de passer quelques heures à travailler.

— Je peux vous poser une question, Valerie ? dit-il tout à trac.

— Bien sûr.

— Est-ce que vous vous sentez bien avec moi ?

Comme elle hésitait, prise au dépourvu par une question aussi directe, il précisa sa pensée :

— Ma présence, dans cette maison, est-elle une gêne pour vous ? La ressentez-vous comme... disons... une nuisance ?

Elle prit un temps pour répondre.

— Non, vous ne me gênez pas, assura-t-elle à mi-voix, ébranlée.

Un peu plus tard, alors qu'elle se trouvait dans la cuisine en train de ranger les placards, il entra et annonça gaiement :

— Ce soir, pas de cuisine. Je vous emmène au restaurant. Vous êtes d'accord ?

Avant même qu'elle n'ait accepté l'invitation, Leon Beaumont s'était renseigné et avait réservé une table dans l'un des plus beaux restaurants du pays de Galles, au Ruthin Castle, un ancien château du XIII<sup>e</sup> siècle transformé aujourd'hui en hôtel de luxe. Le magnifique bâtiment médiéval, avec des tours et des chemins de ronde, était environné de plusieurs hectares de jardins.

Eblouie, Valerie découvrait l'endroit pour la première fois. On les conduisit cérémonieusement dans un salon attenant à l'une des salles à manger, pour prendre un verre avant le dîner.

Connaissant Leon Beaumont — ou du moins commençant à le connaître —, elle s'attendait à des échanges très limités, à une conversation faite principalement de monosyllabes et de mots brefs. Il s'avéra qu'elle avait sous-estimé son hôte, qui se révéla un charmant causeur, plein d'esprit et d'humour.

La magnificence des lieux, la bouteille de champagne dans le seau d'argent, la présence d'un homme raffiné, tout cela enchantait Valerie qui passait l'une des plus belles soirées de sa vie. Elle n'était pas habituée à tant de luxe, car l'hôtel qui avait été celui de ses parents était d'une catégorie très modeste, en rien comparable à ce palace du Moyen Age.

Comme elle était en train de songer à ce moment privilégié qu'elle vivait, elle croisa le regard de Leon. Elle l'appelait maintenant par son prénom, à la demande pressante de l'intéressé.

Remarquant un étrange reflet dans les yeux de Valerie, il demanda de sa voix veloutée :

— Que se passe-t-il, Valerie ?

— Rien, murmura-t-elle en souriant. Je viens seulement de comprendre à quel point je me sens bien, ici, ce soir.

— Vous ne vous y attendiez pas ?

— Eh bien...

— Eh bien quoi ?

— Nous n'avions pas pris un très bon départ, commenta-t-elle en rougissant légèrement.

— Mais ce soir, nous avons rectifié cela, non ? Nous avons fait la paix, à présent, n'est-ce pas ?

Il la fixait de manière intense, attendant une réponse qui semblait très importante pour lui. Elle le regardait, elle aussi, impressionnée par la manière dont il s'était habillé : veston sombre et très jolie cravate, ce qui lui donnait fort belle allure.

— Mais oui, c'est la paix, acquiesça-t-elle en riant.

— Alors topez là, proposa-t-il en tendant la main.

Ils se touchèrent la main l'espace d'une seconde, ce qui ne manqua pas de troubler passagèrement Valerie. Elle se dit que cela était probablement dû à l'atmosphère tout à fait magique du lieu. Elle avait l'impression de vivre dans un conte de fées. Ruthin Castle semblait bel et bien émettre des ondes féeriques, provenant de ses murs qui avaient connu, au cours des siècles, d'extraordinaires aventures de chevalerie et d'amour courtois.

On vint les prévenir que leur table était prête. Ils traversèrent la grande salle médiévale et s'assirent un peu à l'écart, à proximité d'une armure qui paraissait veiller sur leur sécurité avec sa pertuisane magnifique.

— Quel décor ! murmura-t-elle, impressionnée.

Lorsqu'ils se préparèrent à s'asseoir, deux valets, de chaque côté de la table, avancèrent leurs chaises avant de s'éclipser discrètement, laissant la place au maître d'hôtel qui leur tendit deux grandes

cartes. Celle de Valerie ne comportait pas les prix. Ils firent leur choix, le même, et l'on enleva les cartes avec la même discrétion.

Alors qu'ils en étaient aux entrées, très joliment présentées sur des assiettes anciennes, Leon leva la tête et dévisagea Valerie un long moment, le regard brillant.

— Oui ? dit-elle, un peu troublée.

— Vous êtes une femme exquise, Valerie, déclara-t-il à mi-voix. Une femme ravissante.

Surprise et flattée, elle haussa les sourcils.

— Je me demandais si vous alliez un jour vous décider à en prendre conscience ! plaisanta-t-elle en riant. Figurez-vous que j'ai passé je ne sais combien de temps, tout à l'heure, pour choisir une de mes plus jolies robes, pour me pomponner, me maquiller, etc. C'est une chance que vous le remarquiez !

— Ma remarque était d'ordre général, précisa-t-il en esquissant un sourire. Il n'y a pas seulement votre choix vestimentaire.

— Merci, murmura-t-elle en rougissant de plaisir.

Après qu'un serveur fut passé pour remplir leurs verres d'un vin d'une belle couleur, Leon, très détendu, se cala sur son siège et contempla Valerie avec une bienveillance qu'elle ne lui avait jamais vue jusqu'à ce jour.

— Si vous me parliez un peu de Valerie Sutton ? murmura-t-il d'un ton engageant. Je ne sais pratiquement rien sur vous.

« Pas question, pensa-t-elle aussitôt, sur ses gardes. Il ne faut pas que je perde de vue Johnny, et son nouveau travail qui lui plaît tant. Au moindre dérapage de ma part, il risque de perdre cet emploi. » C'est donc avec la plus grande prudence qu'elle déclara, évasive :

— Bah ! vous savez déjà le principal. Il n'y a pas grand-chose à ajouter.

Un nuage passa dans le regard de Leon.

— J'avais compris que, ce soir, nous n'aurions plus de secrets l'un pour l'autre, dit-il d'un air désolé.

— Quand donc vous ai-je promis cela ? rétorqua-t-elle gaiement.

Il fit un geste vague avec les mains, une sorte de déclaration d'impuissance pour ce qui concernait ce domaine.

— Et vous ? reprit-elle avec entrain. Si vous me parliez un peu de vous ?

Il la contempla d'un air facétieux, puis posa momentanément sa fourchette et son couteau.

— D'accord. Par où voulez-vous que je commence ?

« Par le début », pensa-t-elle, brusquement prise d'une brûlante curiosité. Elle comprenait soudain qu'elle souhaitait connaître la vraie nature, la vraie vie de ce personnage peu banal, qui offrait à voir de multiples facettes. Quels étaient ses goûts, ses ambitions, ses secrets ? Qui était-il, dans le fond ?

— Commencez par le commencement, répondit-elle avec un rire léger.

— Alors voici : je suis né le...

— Allons, pas d'esquive, pas de portrait officiel ! dit-elle en riant de plus belle.

Elle passait un moment délicieux, se sentait exceptionnellement détendue, joyeuse, dans ce cadre somptueux, face à ce personnage énigmatique et, il fallait bien l'avouer, assez fascinant.

— Vous n'avez pas une réputation d'enfant sage, reprit-elle en le scrutant avec circonspection.

— Ah bon ? dit-il, faussement étonné. Dans quel domaine, par exemple ?

— Eh bien, par exemple, pour ce qui concerne les femmes...

Craignant d'être allée un peu loin dans un domaine qui, après tout, ne la regardait pas, elle se mordit aussitôt la lèvre.

— Vous êtes terrible, vous êtes diabolique, Valerie, dit-il avec une voix charmante qui contredisait totalement son propos.

Un instant, l'espace de quelques secondes, elle songea : « Je suis amoureuse de cet homme. » Puis elle chassa énergiquement cette idée, ce sentiment absurde.

— J'imagine que vous faites référence à Antonia King, reprit Leon en piquant une queue d'écrevisse du bout de sa fourchette.

— A elle et à d'autres, répondit-elle d'un ton détaché.

Elle s'attendait à ce que Leon dise : « Ma chère, vous êtes bien gentille, tout à fait charmante, mais vous devriez vous occuper de vos affaires, pas de celles des autres. » Au lieu de cela, il répondit sans détour, sans éluder la question :

— Il y a eu cette histoire avec une femme mariée... Bah ! une histoire assez compliquée, pas très intéressante. Je suis sorti avec elle pendant un temps, et son mari a demandé le divorce. Elle a fait tout un cirque, craignant de ne pas bénéficier, si le divorce était prononcé, de la royale pension qu'elle attendait de son riche mari...

— Les histoires d'argent empoisonnent tout, dans les relations amoureuses, mentionna Valerie en secouant la tête avec dédain.

— Bref, elle a disparu de la circulation, obsédée par l'éventuelle perte de sa pension alimentaire. Dans cette histoire, j'étais absolument innocent, je vous l'assure. Mais ça m'a empoisonné l'existence pendant un certain temps.

— Etiez-vous aussi innocent dans votre relation avec Antonia King ?

Il posa calmement sa fourchette, s'essuya les lèvres, but un peu de vin, s'essuya encore la bouche et répondit tranquillement :

— Encore plus innocent. J'ai toujours considéré Antonia comme un membre de mon équipe, comme une collaboratrice assez talentueuse et dynamique. Mais j'aurais dû la mettre dehors dès qu'elle s'est mis en tête qu'elle était amoureuse de moi.

Il fit une pause, puis poursuivit, songeur :

— Cette histoire-là, également, m'a passablement gâché la vie.

Valerie eut un rire discret.

— Je comprends que vous en ayez par-dessus la tête des femmes, après ces deux aventures ! Voilà pourquoi vous avez décidé de vous retirer du monde pour quelque temps... C'est logique.

— A peine étais-je enfermé dans ma retraite, loin des femmes, des problèmes et d'un monde déchaîné, que, soudain, en plein milieu de la première nuit, j'aperçois dans ma chambre la plus jolie créature qui soit, entièrement nue, figée dans une pose de statue. Vous comprenez mon émoi...

Valerie éclata de rire.

— J'avoue que j'aurais pu choisir une entrée en matière plus... conventionnelle, confessa-t-elle en baissant les yeux.

Le souvenir de cet épisode la fit rougir jusqu'aux oreilles. Peut-être le champagne et le vin délicieux du dîner y étaient-ils aussi pour quelque chose.

— Vous avez rougi, remarqua-t-il avec un sourire attendri.

— Je le sais bien ! s'exclama-t-elle. Et plus vous me le ferez remarquer, plus je serai rouge.

Après qu'un serveur fut passé pour prendre leurs assiettes, Leon se cala de nouveau sur son siège et dit soudain :

— Bon, c'est à vous, maintenant.

— A moi de quoi ?

— Parlez-moi un peu de vous. C'est normal, non ? Je vous ai abondamment parlé de moi, c'est votre tour.

Valerie passa machinalement une main sur son front. Elle n'avait guère envie de parler d'elle. Il y avait trop de choses qu'il ne devait pas apprendre.

— Que souhaitez-vous savoir ? demanda-t-elle, réticente.

— Eh bien... Par exemple : cet homme dont vous m'avez très brièvement parlé, celui qui vous avait caché son mariage...

— Martin ! fit-elle, amère. Ah ! celui-là...

Elle secoua la tête avec lassitude. Dire que, il y avait une dizaine de jours, elle pensait encore être amoureuse de Martin ! Comme elle avait été naïve ! Le plus étonnant, c'était la manière dont il était sorti de son esprit, de son cœur. Elle l'avait presque oublié. Elle n'y pensait jamais. La page « Martin » était tournée.

Heureusement.

— Vous l'aimiez ? interrogea Leon en la scrutant d'un œil d'aigle. Vous étiez amoureuse de lui ?

Valerie secoua de nouveau la tête. A présent, elle comprenait qu'elle n'avait jamais été amoureuse de Martin.

— J'ai imaginé que j'étais amoureuse de lui, mais, en fait, ce n'était pas le cas, confessa-t-elle, pensive. Nous devons prendre des vacances ensemble, en Suisse, et avons décidé de nous retrouver à l'aéroport, à Londres. Comme il n'arrivait pas, j'ai téléphoné à son bureau. C'est là que j'ai appris qu'il était marié et qu'il avait des enfants.

— Etait-ce tout à fait sûr ? Le doute n'était-il pas permis ? Une mauvaise langue aurait pu vous induire en erreur, vous mettre sur une piste fallacieuse.

— Sa secrétaire m'a expliqué que sa femme était passée à son bureau dans l'après-midi, avec les enfants. Et puis, lorsqu'il est finalement arrivé à l'aéroport, je lui ai demandé sans hésiter ce qu'il en était.

— Il a avoué ?

— A contrecœur, en se prenant les pieds dans une tentative de justification qui ne tenait pas la route. Il m'a assuré qu'il était en instance de divorce, qu'il n'avait pas vu sa femme depuis des lustres, etc.

Leon contemplait Valerie avec une compassion qui se lisait dans ses yeux.

— Pauvre Valerie..., murmura-t-il doucement.

Après une courte pause, il reprit, sur un ton plus vif :

— Des types comme ça, il vaut mieux les éviter. Finalement, c'est une chance que vous ayez découvert le pot aux roses.

Elle acquiesça d'un mouvement de tête. Il avait tout à fait raison. Puis elle songea avec horreur que, si le taxi de Martin n'avait pas été bloqué par les embouteillages, elle serait à cet instant en Suisse avec ce triste personnage, ignorant la duperie dont elle continuerait encore aujourd'hui à être victime.

Ce dialogue ne les avait pas empêchés, tandis qu'ils devisaient paisiblement, de déguster avec ravissement les plats exquis qu'on leur avait apportés avec la discrétion et le savoir-faire remarquables de cet endroit tout à fait magique. Tout en parlant, ils savouraient la cuisine gastronomique du Ruthin Castle et Valerie se dit que Leon n'aurait pas pu choisir meilleur endroit.

Comme ils faisaient une pause, en attendant les desserts, il demanda tout à trac :

— J'imagine que la relation que vous aviez avec ce Martin était une relation... comment dirais-je... totale.

Piquée au vif, Valerie répliqua d'un ton sec :

— Au cas où vous souhaiteriez savoir si je couchais avec Martin, je vous répondrais que cela ne vous regarde en aucune manière.

Appuyé sur un coude, Leon la dévisagea un long moment, puis conclut flegmatiquement :

— Donc, c'était platonique. Je m'en doutais.

On apporta le chariot des desserts à point nommé pour éviter à Valerie de faire de nouveaux commentaires.

Quand ils furent servis et que le serveur se fut éclipsé en une sorte de glissade contrôlée sur les dalles magnifiques de l'ancien château, Valerie, toujours émerveillée par l'endroit, songea : « Quel dommage... »

Elle se rendait compte que cette soirée allait bientôt prendre fin, de même que les plus beaux rêves ont une fin, et se dit qu'elle n'était certainement pas près de vivre une nouvelle soirée semblable à celle-ci. Leon allait probablement partir dans les jours prochains, et elle se retrouverait dans sa solitude initiale.

Le cœur serré, elle leva les yeux vers lui et remarqua alors qu'il la scrutait de manière intense.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, intriguée. J'ai du dessert sur le menton, ou quoi ?

Il eut un sourire amusé.

— Votre menton est absolument dénué de toute trace de dessert, je vous rassure. Non, j'étais en train de penser à tout autre chose. Si j'ai bien compris, votre relation avec Martin était platonique, même si vous avez un peu flirté avec lui, et cela n'a pas d'importance. Mais, au-delà de ce lamentable personnage, je me demandais jusqu'où a pu aller votre expérience amoureuse.

Valerie n'aimait pas la façon dont évoluait leur dialogue.

— Vous vous posez des questions plutôt saugrenues, observa-t-elle froidement.

— C'est normal : n'avez-vous pas confié à Neville King que vous et moi vivions une merveilleuse histoire d'amour ? C'était de la pure invention, bien sûr, et...

— Pourrions-nous changer de sujet ? coupa-t-elle, irritée.

— C'est un sujet qui fâche ?

— En voilà assez, gronda-t-elle, subitement excédée. Vous gâchez cette belle soirée par des inepties qui n'ont aucun intérêt !

— Aucun intérêt ? C'est vous qui le dites. Dans une relation entre un homme et une femme, il y a toujours un lit quelque part.

— Oh ! Vous êtes vraiment lourd, s'exclama-t-elle avec fureur. Puisqu'on parle de lit, permettez-moi de vous dire que ne me suis pas attardée dans votre chambre, que je sache, tandis que vous, au contraire...

Elle sentit qu'elle allait trop loin ; elle n'avait pas le droit de lui faire ainsi la morale. Il la fixait d'un regard désappointé.

— Excusez-moi, murmura-t-elle. Je me suis emportée.

— Vous êtes adorable, même quand vous êtes en colère, dit-il avec douceur.

Elle fut émue par la lueur tendre de ses yeux, et son cœur se mit à battre plus fort dans sa poitrine.

— Je suis insortable, n'est-ce pas ? confessa-t-elle, un peu honteuse.

Il eut un rire charmant. Elle l'avait vu rire si rarement, depuis son arrivée ! Il suffisait qu'il se mette ainsi à rire pour la faire fondre. Toutefois, elle changea complètement de sentiment lorsque, de manière tout à fait inattendue, il demanda soudain :

— Et John Metcalfe ? C'est votre amant ?

Valerie eut l'impression de recevoir une douche froide sur la tête. Elle frissonna et fronça les sourcils.

— Vous me permettrez d’avoir une vie privée, bougonna-t-elle, impatiente. Vous êtes en train de gâcher cette belle soirée...

— Quel caractère ! s’étonna-t-il avec un sourire admiratif. On peut dire que vous savez ce que vous voulez — et ce que vous ne voulez pas ! J’admire l’homme qui saura vous conquérir : il devra faire preuve d’une prudence extrême.

Elle eut un rire spontané.

— Il faudra qu’il ait de la constance, assura-t-elle.

— Oh oui, c’est sûr ! confirma-t-il en riant lui aussi de toutes ses dents.

Lorsqu’ils sortirent du château pour rejoindre le parking où Leon avait laissé sa voiture, la magie du lieu était toujours présente.

Ils roulèrent en silence dans la nuit étoilée. De temps à autre, Valerie jetait un coup d’œil vers Leon, qui semblait concentré sur la conduite et sur ses pensées. Elle trouvait la situation incroyable. Pendant tout son séjour à Aldwyn House, il s’était montré terriblement froid et hostile. Elle et lui avaient souvent été près de s’étriper. Et puis, ce soir, comme par magie, ils étaient devenus — ou redevenus — normaux. Ils avaient parlé de nombreux sujets qui leur tenaient à cœur, à l’un et à l’autre, et Valerie s’était étonnée de constater la convergence de leurs goûts et de leurs opinions sur bien des points.

Quand ils arrivèrent devant le portail d’Aldwyn House, Leon descendit de voiture pour ouvrir. Puis, une fois le portail franchi, il redescendit pour fermer. Au passage, il adressa un sourire à Valerie, un sourire naturel et bienveillant.

Elle eut envie de lui faire savoir qu’elle n’avait plus de sentiments négatifs à son égard. Elle le connaissait mieux, à présent, et voulait lui faire comprendre qu’elle avait confiance en lui.

Cependant, comment le lui faire comprendre sans discours interminables et fastidieux ?

Lorsqu’il fut dans l’entrée, il ferma soigneusement la porte à clé et se tourna vers elle :

— Valerie, nous avons passé une merveilleuse soirée. Merci.

— C’est à moi de vous remercier.

Elle s’approcha de lui et posa les mains sur les robustes épaules de Leon. Puis elle tendit les lèvres et déposa un baiser chaste et tendre sur sa bouche.

— Merci pour tout, Leon, murmura-t-elle, le cœur battant, son visage tout contre le sien.

Il eut alors un geste qui la glaça : il prit ses deux bras qui étaient restés sur ses épaules et les dégagea. Puis il la repoussa doucement mais fermement.

Bouleversée par ce refus, Valerie tourna brusquement les talons, monta en courant l’escalier et se précipita dans sa chambre, les yeux noyés de larmes. Pourquoi venait-il de la repousser ainsi ?

## 6.

Jamais Valerie ne s'était sentie honteuse à ce point. Ce baiser, ce baiser que Leon avait refusé de manière ostensible, elle le revivait, elle y repensait sans cesse, tandis que les heures de la nuit s'égrenaient interminablement.

Comment allait-elle pouvoir le regarder en face, à présent ? Elle n'oserait jamais !

C'est sur ces tristes considérations qu'elle se leva, tôt le matin, après avoir à peine dormi, et le cœur bien lourd.

Lorsqu'elle descendit dans la cuisine pour se faire le premier café de la journée, elle vit que Leon était déjà installé devant la table. Il était encore plus matinal qu'elle !

Le cœur douloureux, l'esprit bouleversé, elle avança d'un pas guerrier jusqu'au milieu de la cuisine et lança sur un ton de défi :

— Si vous croyez que je suis intéressée par votre argent, vous vous trompez lourdement !

Il leva la tête vers elle et répondit froidement :

— C'est la dernière fois que je vous emmène dîner dehors.

Les joues brûlantes, Valerie tenta de dissiper le malentendu.

— Je faisais allusion au baiser que...

— Si vous êtes de mauvaise humeur après une telle soirée, il vaut mieux ne pas recommencer l'expérience, bougonna-t-il en se versant une autre tasse de café.

— Figurez-vous que ce baiser d'hier soir ne...

— Je souhaiterais que vous ne renouveliez pas l'expérience.

— Oh ! pour ça... Il n'y a pas de danger ! rétorqua-t-elle, dévastée. Si vous croyez que...

— En tout cas, nous voici à égalité, coupa-t-il sèchement.

— Pas du tout, rectifia-t-elle avec impatience. Vous m'avez embrassée plus d'une fois ! Oh ! j'en ai assez, à la fin !

Elle sortit en trombe de la cuisine, mettant fin à cette discussion, cet enchaînement de malentendus qui empoisonnent si souvent les relations humaines.

Après avoir furieusement passé l'aspirateur dans deux ou trois pièces de la maison, elle débrancha l'appareil, toujours de mauvaise humeur, et le rangea dans son placard. Elle tourna en rond pendant quelque temps et décida que le mieux, pour elle, serait d'aller faire un tour, de se changer les idées, en ville par exemple. Ce serait l'occasion, aussi, de faire quelques courses pour la maison.

Leon avait quitté la cuisine et travaillait dans le bureau. Tant mieux : elle n'avait pas envie de se chamailler de nouveau avec lui. Elle lui prépara un sandwich, qu'elle emballa dans une serviette, et le laissa bien en évidence sur la table de la cuisine. Puis elle sortit de la maison et prit sa voiture.

Lorsqu'elle fut en ville, un peu plus tard, un sentiment aussi nouveau qu'étrange la troubla : elle ressentait une sorte de mal du pays. Aldwyn House lui manquait.

Le pire toutefois était que, paradoxalement, Leon Beaumont lui manquait, lui aussi. « C'est étrange, la manière dont on peut s'attacher », se dit-elle, toute songeuse et méditative.

Lorsqu'elle revint à Aldwyn House, les bras chargés de paquets, elle constata qu'une voiture stationnait devant la maison. Une voiture inconnue.

Intriguée, elle entra. Aussitôt, Leon, qui sortait du salon, vint à sa rencontre et s'exclama sur un ton sonore et théâtral :

— Ma chérie ! Te voilà revenue ! Laisse-moi t'aider pour les provisions...

Comme il la débarrassait des paquets pour aller les poser sur la table de la cuisine, elle aperçut, dans le salon, un homme et une femme installés dans des fauteuils et attendant sagement.

Profitant de l'éloignement, Leon murmura à mi-voix à l'oreille de Valerie :

— C'est vous qui avez inventé cette absurde idée de fiançailles, non ? Eh bien en voilà les conséquences !

Paralysée de stupeur, Valerie jeta un coup d'œil vers les nouveaux arrivants. Que venaient-ils donc faire ici ? Étaient-ce des amis de Leon ?

— Vous les connaissez ? demanda-t-elle, inquiète.

— Je ne les avais jamais vus, répondit-il sèchement. Et j'ai bien l'impression que les choses sont en train de prendre mauvaise tournure.

— Que voulez-vous dire ? questionna-t-elle, le cœur battant la chamade.

— Lorsque vous avez joyeusement annoncé, l'autre jour, à Neville King, que nous étions fiancés, vous n'imaginiez sans doute pas les conséquences que pourrait avoir cette annonce. Neville King — à moins que ce ne soit sa femme — s'est empressé de divulguer la nouvelle. Les journaux s'en sont emparés, trop contents de pouvoir publier la suite des aventures de Leon Beaumont.

— Alors, ces visiteurs sont des journalistes ? dit-elle d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge.

— Exactement. Pauline est journaliste et Eddie, photographe. Ils voulaient prendre des photos de vous, mais je leur ai dit qu'il n'en était pas question.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas nié, dès le départ, cette histoire de fiançailles ?

— Je vous aurais alors fait passer pour une menteuse.

— Nous sommes dans un beau pétrin ! soupira-t-elle, catastrophée.

— Vous voici donc ma petite fiancée officielle ! roucoula-t-il en roulant des yeux de clown.

— Oh ! ce n'est pas drôle ! marmonna-t-elle.

— Vous auriez dû être plus prudente quand Neville King est venu... C'est vous qui avez mis le feu aux poudres. Et, maintenant, la rumeur de nos fiançailles s'est largement répandue. Tout le monde est au courant, manifestement. Ah ! vous avez fait du beau travail, vous pouvez être contente de vous !

— Il fallait nier ! insista-t-elle avec véhémence. Et qu'importe que je passe pour une fabulatrice. Il fallait nier toutes ces rumeurs de fiançailles, Leon !

— C'est vrai, admit-il avec un sourire tendu. Mais j'avoue que cette histoire m'arrange, dans un sens : elle me permet de me libérer d'un certain nombre de femmes qui ont jeté leur dévolu sur moi. Au moins, elles vont me laisser tranquille, pour un temps.

Après avoir salué rapidement les deux visiteurs, ce qu'exigeait d'elle un minimum de courtoisie, Valerie s'éclipsa. Elle ne tenait pas à être interviewée et encore moins à être prise en photo. Elle ne voulait en aucun cas jouer le jeu de la fiancée éperdue d'amour pour son Leon. Il s'agissait pour elle, avant tout, d'adopter un profil bas. Finalement, les deux journalistes partirent sans avoir obtenu d'elle la moindre information.

Décidément, les crises et les surprises ne cessaient de se succéder depuis l'arrivée de Leon Beaumont dans cette maison ! Ce matin, elle était encore toute bouleversée du baiser de la veille, ce fameux baiser qu'il avait refusé. Là-dessus, nouvelle surprise : l'arrivée de ces deux journalistes. Valerie se dit que son existence était en train d'aller, de rebond en rebond, vers un changement radical. C'était à la fois inquiétant et enivrant, mais comment tout cela allait-il finir ? Qu'allait faire Leon Beaumont ? Qu'allait-elle devenir ? Elle pressentait, d'une manière très floue, que des événements extraordinaires n'allaient pas tarder à se produire.

Pour l'instant, sa principale préoccupation concernait l'évolution de la situation relative aux médias. Les journaux allaient-ils s'emparer de l'affaire, ou Leon saurait-il les faire taire ? Cette fois, Valerie était sur la scène médiatique et cela ne lui plaisait guère.

Afin de tenter de mettre les choses au clair avec Leon, elle se résolut, quelques heures plus tard, à aller le trouver dans le bureau où il s'était réfugié, selon son habitude. Elle venait tout juste d'éplucher des pommes de terre dans la cuisine et avait encore l'éplucheur à la main quand elle entra dans le bureau.

— Vous n'allez pas me faire la peau, j'espère ! plaisanta Leon en la voyant arriver le couteau à la main.

Valerie jeta un coup d'œil sur l'instrument qu'elle avait oublié de poser, tout accaparée qu'elle était par ses pensées.

— Je me fais du souci, Leon, dit-elle d'emblée. Nous venons d'avoir la visite de deux journalistes. Qui sait si d'autres ne vont pas suivre ?

— Je ne suis pas un personnage important au point que des hordes de journalistes me suivent à la trace, grommela-t-il. De toute façon, j'ai pris mes précautions : j'ai annoncé à nos deux visiteurs, tout à l'heure, que nous allions partir dans l'après-midi.

— Vous leur avez dit que nous allions quitter cette maison ?

— Oui. Pour nous rendre ailleurs. Et j'ai pris le soin de téléphoner à mon bureau pour leur annoncer la nouvelle, à eux aussi. De cette manière, Antonia King pourra transmettre l'information.

— Vous pensez à tout, commenta-t-elle d'un ton railleur.

La journée passa sans que de nouvelles surprises, bonnes ou mauvaises, n'apparaissent.

Le lendemain matin, lorsque Valerie descendit dans la cuisine, elle trouva, comme d'habitude, Leon attablé devant le café qu'il s'était préparé. Il parcourait le journal d'un œil distrait.

— J'ai oublié de vous remercier, hier, pour ce journal que vous m'avez apporté, dit-il d'un ton négligent.

— Je vous en prie. Cela faisait partie de la liste de mes achats.

Comme elle ouvrait la porte du réfrigérateur pour y prendre ce dont elle avait besoin pour un vrai petit déjeuner, elle l'entendit marmonner :

— Aujourd'hui, c'est moi.

— Pardon ? dit-elle, tandis qu'elle décrochait une poêle pour faire cuire les œufs et le bacon.

— Aujourd'hui, c'est moi qui irai chercher le journal, expliqua-t-il avec flegme, le nez toujours plongé dans le quotidien de la veille.

— Alors vous n'allez pas travailler comme d'habitude ? s'étonna Valerie.

— Il ne faut pas s'enliser dans des habitudes, commenta-t-il rêveusement.

— Si le téléphone sonne pour vous, dois-je prendre les messages ? questionna-t-elle d'un ton dégagé.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas plutôt avec moi ? proposa-t-il aimablement. Nous pourrions faire quelques emplettes et déjeuner dans un...

— Ah non ! Non merci, coupa-t-elle immédiatement. En plus, je...

— ... En plus, vous n'êtes pas d'humeur à m'accompagner, après ce qu'il s'est passé hier. Bon, très bien, j'irai seul.

Elle ne comprenait pas exactement ce qu'il entendait par « ce qu'il s'est passé hier ». Il s'était produit bien des choses, et tout cela appartenait au passé.

— Un œuf ou deux ? demanda-t-elle, sereine.

— Ecoutez Valerie, murmura-t-il avec douceur. Nous n'allons pas nous disputer encore, n'est-ce pas ? Si nous faisons ami-amie ?

Oubliant œufs, bacon et pain grillé, elle le dévisagea un instant. Ce qu'il pouvait être craquant, quand il s'y mettait !

Elle hésita l'espace de deux secondes, puis éclata d'un rire spontané. Il rit, lui aussi, avec bonne humeur. Valerie eut l'impression que la glace invisible qui les séparait venait de se volatiliser.

Après avoir pris son petit déjeuner, Leon s'enferma quelques minutes dans le bureau. Il passa quelques coups de fil, puis ressortit en fermant soigneusement la porte. Il alla retrouver Valerie qui était toujours dans la cuisine.

— Vous n'avez besoin de rien ? proposa-t-il avec un sourire avenant.

— Non, merci. J'ai acheté hier tout ce dont nous avons besoin.

En entendant le ronronnement du moteur de la voiture, Valerie sentit son cœur se serrer. Elle alla à la fenêtre et le vit passer le portail puis s'éloigner sur la route.

Un étrange sentiment de vide s'installa en elle. La cuisinen'étant pas totalement rangée, elle s'y activa pendant une demi-heure puis elle s'assit dans le salon et regarda tristement par la fenêtre. Elle se leva, marcha de long en large, puis se rassit dans un autre fauteuil ; il lui semblait que le temps s'était arrêté. Elle regarda sa montre. Leon était parti depuis plus d'une heure. Il ne devrait pas tarder, à présent. Désœuvrée, elle passa d'une pièce à l'autre. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, elle comprenait de plus en plus nettement que la présence de Leon lui manquait. Deux heures passèrent ainsi et Valerie commença à s'inquiéter. Il avait dit qu'il allait faire quelques courses, et n'avait pas annoncé qu'il déjeunerait en ville. Pourquoi n'était-il pas rentré ?

Allons, c'était stupide de se morfondre ainsi. Elle décida d'aller faire un tour au grenier où elle avait rassemblé toutes les affaires de son grand-père après le décès de celui-ci. En voyant tous ces objets entassés pêle-mêle, elle eut soudain envie de pleurer. Elle redescendit et s'installa dans le salon, une nouvelle fois, et regarda sa montre : cela faisait trois heures que Leon était parti. La maison, sans lui, paraissait morte.

Enfin, au bout d'une interminable attente, elle entendit revenir sa voiture. Il poussa la porte et parut surpris de la voir dans l'entrée.

— Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle d'une voix dont elle s'efforçait de gommer toute inquiétude.

Il avait l'air à la fois détendu et énigmatique. Qu'avait-il fait durant ces trois heures ? Lui cachait-il quelque chose ?

— Oui, et vous, ça va ? répondit-il en posant une pile de journaux sur la table de l'entrée. Qu'avez-vous fait de beau pendant mon absence ?

— J'ai fait du rangement au grenier. Avez-vous mangé quelque chose, en ville ?

— J'ai pris un sandwich en vitesse. C'est tout. Je mangerais bien un bout de tarte aux pommes, s'il en reste.

— Il en reste, confirma-t-elle. Je vous apporte ça tout de suite.

— C'est gentil à vous. Je mangerai dans la cuisine, ce sera plus simple pour vous. Je vous ai apporté votre journal favori, reprit-il d'un ton détaché. Il est sur la pile dans l'entrée.

— Merci d'y avoir pensé, dit-elle, touchée par ce détail.

Lorsque ce fut l'heure d'aller au lit, Valerie se souvint de son journal qu'elle n'avait pas eu le temps d'ouvrir de tout l'après-midi, ni pendant la soirée. Elle alla le prendre, dans l'entrée, et revint dans sa chambre.

Confortablement installée dans son lit, elle déplia le quotidien. Comme elle le feuilletait en parcourant les titres d'un œil distrait, elle se figea subitement : là, en cinquième page, il y avait deux photos. La première représentait la maison, Aldwyn House. La seconde, juste à côté, était un cliché de Leon, tout sourire. C'était manifestement une photo d'archives, mais le plus frappant était le titre qui couronnait les photos : « Les fiançailles secrètes de Leon Beaumont. » Dans l'article qui suivait, le journaliste la citait nommément, et décrivait l'idylle secrète que Leon et elle vivaient dans leur retraite du pays de Galles.

La respiration bloquée par l'émotion, Valerie lut l'article dans son intégralité. Les fiançailles prochaines de Valerie Sutton et de Leon Beaumont étaient annoncées, et le journaliste précisait que, en raison d'un deuil familial récent, Valerie avait demandé à en retarder l'annonce officielle.

— C'est complètement fou, cette histoire ! murmura-t-elle, totalement bouleversée.

Elle comprenait qu'elle avait commis une grave erreur en jouant devant Neville King le rôle d'une radieuse fiancée. King n'avait pas perdu de temps pour propager cette nouvelle qui le comblait, lui ! Et, comme une traînée de poudre, l'information avait fait son chemin dans les médias. Leon Beaumont allait se marier ! C'était incroyable ! La visite des deux journalistes avait suffi pour lancer le tapage médiatique.

Anéantie, Valerie se dit que les autres journaux allaient sans doute, eux aussi, divulguer cette absurde nouvelle.

Catastrophée, elle resta un long moment immobile, essayant de réfléchir, tentant de trouver une issue à cette folle aventure. Que pouvait-elle faire pour démentir cette information insensée ?

La tête en feu, l'esprit en émoi, elle se demanda si Leon avait vu cet article. Avait-il ouvert ce journal ? Les autres journaux qu'il avait rapportés comportaient-ils, eux aussi, un article sur leurs « fiançailles » ? Eddie et Pauline, le photographe et la journaliste, avaient-ils vendu leur information à différents journaux et magazines ?

Valerie se dit qu'il fallait en avoir le cœur net. Elle sortit de son lit puis, hésitante, indécise, resta assise sur le bord de celui-ci. Allait-elle frapper à la porte de Leon en chemise de nuit ? Certainement pas ; mieux valait qu'elle s'habille. Mais il était possible qu'il dorme déjà... et, s'il ne dormait pas, accepterait-il d'être dérangé pour ce qu'il considérerait comme des « potins mondains » ? Il avait l'habitude de ce genre d'articles. Ce n'était pas la première fois qu'on parlait de lui dans les journaux, loin de là.

Elle renonça donc à aller frapper à sa porte. De toute manière, le mal était fait, l'article publié, et elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Oh ! quelle maladresse avait été la sienne quand elle avait proclamé haut et fort, et si joyeusement, à Neville King que Leon et elle étaient fiancés !

Elle réalisait maintenant que, en annonçant une telle nouvelle, elle avait allumé la mèche reliée à une bombe infernale. Atterrée, elle comprit que, si l'explosion devait avoir lieu, c'est elle qui en serait à l'origine.

## 7.

Cette nuit-là encore, Valerie dormit très peu, aussi mal que la nuit précédente durant laquelle elle n'avait cessé de repenser à ce baiser refusé par Leon.

Elle se redressa d'un seul coup, à 5 heures du matin, repoussa nerveusement ses couvertures et alluma la lumière. Puis elle se frotta les yeux, se pinça machinalement le nez, posa sa main sur son front brûlant.

Durant la nuit, elle n'avait cessé de ruminer cet article de journal et les conséquences qu'il pouvait avoir. Soudain, elle avait pensé à ses parents, à sa mère et à son père, son beau-père plus exactement, car sa mère s'était remariée alors qu'elle était toute petite, après le décès de son propre père.

C'était principalement sa mère qui l'inquiétait. Valerie savait qu'elle lisait le quotidien qui avait publié la veille les photos et l'article les concernant, Leon et elle. En feuilletant le journal comme elle le faisait tous les jours, il était impossible qu'elle n'ait pas vu Aldwyn House. Et, logiquement, elle avait dû lire le titre de l'article : « Les fiançailles secrètes de Leon Beaumont. »

Catastrophée par cette évidence, Valerie comprit qu'il lui fallait aller rassurer ses parents au plus vite. Il n'y avait pas d'autre solution. Ils la croyaient — ou l'avaient crue — en Suisse, en compagnie de Martin, et le journal leur annonçait que leur fille se trouvait à Aldwyn House, auprès d'un homme avec qui elle allait se fiancer ! Par-dessus le marché, cet homme était le nouveau patron de leur fils Johnny. Ils devaient être complètement perdus à la lecture de telles révélations.

Il fallait aller leur expliquer la vérité dès aujourd'hui.

Elle s'empressa d'aller sous la douche et, tandis que l'eau chaude ruisselait sur son visage, elle fut subitement prise de panique. Il lui était brusquement venu à l'esprit que, dès la lecture de l'article, sa mère se précipiterait sur le téléphone pour la joindre. La question était : allait-elle l'appeler sur son téléphone portable ou sur le poste fixe d'Aldwyn House ?

Tandis qu'elle s'habillait, Valerie songea qu'il était tout à fait possible que ses parents soient allés à Londres, ou dans quelque autre ville, comme ils le faisaient parfois pour se changer les idées. Dans ce cas, leurs habitudes quotidiennes étaient naturellement bouleversées, et il se pouvait bien que sa mère n'ait pas vu le fameux article. Cela expliquait peut-être l'absence d'appel téléphonique de la part de ses parents hier.

Après s'être habillée, elle effectua un maquillage express, et quitta sa chambre alors qu'il était à peine 6 heures du matin. Elle se dit qu'elle ne pouvait quitter la maison sans laisser un mot à Leon. Finalement, elle estima préférable de lui parler directement, au risque de le réveiller à cette heure matinale.

Elle frappa timidement à sa porte et, n'obtenant pas de réponse, entra.

Leon était en train de lire, dans son lit, et ne parut pas autrement surpris de la voir si tôt. Il était torse nu, ce qui la remua.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-il. Comment se fait-il que vous soyez si matinale ? Et que me vaut l'honneur de cette visite inattendue ?

Comme souvent dans ce genre de situation, Valerie piqua un fard.

— Vous êtes adorable, lorsque vous rougissez ainsi, assura-t-il en souriant. En tout cas, vous pouvez vous rassurer : comme vous êtes habillée de pied en cap, je ne risque pas de vous violer !

— Je... Je voulais vous laisser un mot, mais j'ai préféré vous parler directement.

— Où allez-vous, habillée comme ça ? demanda-t-il, intrigué. On dirait qu'il y a urgence.

— Il faut que j'aille au plus tôt à Cheltenham, expliqua-t-elle nerveusement.

Il la considéra un bon moment, songeur, puis tendit le bras pour saisir sa robe de chambre qui se trouvait sur le montant du lit. Il l'enfila de manière discrète, avec une pudeur qui lui faisait honneur, cependant que Valerie avait tourné la tête pour ne pas le voir nu — malgré tout le désir inconscient qui eût pu être le sien —, mais elle avait vraiment la tête à autre chose.

— Ne restez pas plantée debout comme ça, marmonna-t-il. Asseyez-vous là.

Il tapotait le bord du lit. Elle s'assit, juste à l'extrémité, non sans une certaine gêne.

— Donc, reprit-il avec calme, vous allez prendre la route pour Cheltenham. Vous pensez y rester combien de temps ?

— Je serai de retour dès aujourd'hui, assura-t-elle, tendue.

— Pourquoi ce voyage ?

— Si vous n'aviez pas donné tous ces détails aux deux journalistes qui sont venus, nous n'en serions pas là ! bougonna-t-elle avec humeur.

— Certes, mais c'est vous qui...

— Oui, je sais, coupa-t-elle impatientement. C'est moi qui suis responsable de cette absurde annonce de nos fiançailles.

— Et j'imagine que, à Cheltenham, il y a quelqu'un que vous connaissez qui a lu, ou va lire, l'article paru hier dans le journal.

— Vous avez lu l'article ! s'exclama-t-elle. Et vous ne m'en avez rien dit !

— La photo d'Aldwyn House est pas mal, non ? Mais dites-moi, Valerie, qui allez-vous donc voir à Cheltenham ?

— Mes parents.

Beaumont fronça les sourcils.

— Il me semblait que vous m'aviez dit que vous étiez seule au monde et que...

— Eh bien n... non, balbutia-t-elle en rougissant une nouvelle fois. Mes parents vivent près de Cheltenham.

— Si vos parents vous ont désavouée, quelle importance cela peut-il avoir que vous soyez fiancée ou non ?

— Mais qu'allez-vous inventer ? Ils ne m'ont pas désavouée !

— Vous m'avez pourtant dit, et je vous cite : « Je n'ai nulle part où aller, nulle part où vivre. » Vous comprendrez donc que je sois un peu perdu, dans votre histoire de famille.

Valerie, qui sentait qu'elle s'embrouillait de plus en plus dans des explications qui ne tenaient pas debout, commença à s'énerver. Aussi est-ce sur un ton de défensive qu'elle lança, hérissée :

— Oh ! ce que vous pouvez être cartésien, avec votre logique infailible ! Est-ce que je ne me suis pas occupée de vous comme il fallait ? Est-ce que je n'ai pas fait la cuisine pour vous, le ménage, les courses, les...

— Ho, ho... du calme ! murmura-t-il avec un sourire apaisant. Donc, si vous le voulez bien, résumons les choses : vous avez des parents. Très bien. Comment se fait-il que vous ne soyez pas allée les retrouver lorsque votre ami... Comment s'appelait-il, déjà ?

— Martin.

— ... Pourquoi n'êtes-vous pas allée directement chez vos parents quand ce Martin vous a abandonnée ?

— Mais ce n'est pas lui qui m'a abandonnée ! C'est moi !

— Très bien. Donc, je reprends : comment se fait-il que...

Valerie voulait absolument éviter d'entrer dans des explications qui auraient pu être compromettantes pour Johnny. Elle était fermement décidée à protéger son frère autant que faire se pouvait. Pourtant, elle avait envie d'être sincère ; elle détestait tout ce qui ressemblait au mensonge et souhaitait dire la vérité. Cependant, elle ne pouvait dire *toute* la vérité sans mettre en danger la situation de Johnny.

— C'est à l'aéroport de Londres que j'ai décidé de plaquer Martin une fois pour toutes, rappela-t-elle, nerveuse. J'ai repris ma voiture, dans le parking de l'aéroport, avec l'intention de retourner chez mes parents.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que John Metcalfe vous avait appelée ?

— Oui, oui, acquiesça-t-elle, désorientée.

Il fallait absolument qu'elle trouve une explication solide, car Leon se révélait d'une lucidité sans faille. Elle sentit qu'il lui fallait jouer finement, subtilement. Tandis qu'elle se justifiait, elle avait l'impression de marcher sur des œufs.

— En sortant de l'aéroport, je me suis dit qu'il valait mieux éviter d'inquiéter mes parents, poursuivit-elle. Et, figurez-vous que, juste au moment où je me suis arrêtée à une station-service pour prendre de l'essence, mon téléphone mobile a sonné. C'était John Metcalfe, un vieil ami, donc. Il m'a demandé s'il m'était possible d'aller à Aldwyn House, car une de ses connaissances devait s'y rendre ce même jour.

— Et cette « connaissance », c'est moi ? dit-il avec un sourire en coin.

— Oui. C'était pour moi l'occasion rêvée, car je ne voulais pas attrister mes parents avec la révélation du lâchage de Martin. Ils me croient donc en Suisse, en train de faire du ski avec mon compagnon.

— C'est difficile, cette séparation ? demanda Leon tout à trac. C'est douloureux ?

Soulagée de pouvoir dire enfin l'exacte vérité, Valerie poussa un profond soupir.

— Beaucoup moins douloureux que ça n'aurait dû l'être dans une situation pareille. En fait, ce mini-drame m'a permis de faire le point sur ma relation avec Martin. Je me suis rendu compte que je n'étais pas amoureuse de lui, au sens où les gens entendent ce terme. Mon amour-propre était blessé, certes, mais pas mon cœur.

— L'amour-propre, c'est moins important que le cœur, murmura Leon, songeur.

— Je m'en suis un peu voulu pour la crédulité qui avait été la mienne, répondit-elle d'une voix teintée de tristesse. Il m'a menée en bateau pendant des mois. J'étais à dix mille lieues d'imaginer qu'il était marié, père de deux charmants enfants, et très lié à sa femme !

— Une histoire de tromperie comme on en voit tant ! commenta-t-il, le regard sombre et lointain.

Après un instant de réflexion, il ajouta d'un ton plein de compassion et de douceur :

— Ah ! ma pauvre Valerie !

Il la prit par les épaules et la serra un instant contre lui dans un geste de réconfort et de sympathie. Ce geste avait été si spontané, si plein de gentillesse naturelle, qu'elle en fut émue presque jusqu'aux

larmes. Elle aurait aimé qu'il la garde ainsi contre lui ; elle aurait aimé qu'il la serre très fort.

Cependant, il desserra bien vite son étreinte et enleva le bras qui entourait ses épaules.

— Pourquoi ne téléphoneriez-vous pas à vos parents ? proposa-t-il, plein d'optimisme. Cela vous éviterait un voyage fatigant...

— Non. Il faut que j'y aille, assura-t-elle, déterminée. Ma mère doit être complètement perturbée par l'article du journal. C'est à moi de lui expliquer, directement, les tenants et les aboutissants de cette histoire.

— Il faudra être prudente, sur la route, recommanda-t-il avec sagesse.

C'était bizarre, mais, depuis quelques minutes, Leon donnait à Valerie l'impression qu'il ne tenait pas à la voir partir. Il ne le disait pas ouvertement, mais cela se sentait dans ses propos.

Valerie, de son côté, voyait cette séparation comme un déchirement. Elle se rendait compte à quel point cet homme comptait dans sa vie quotidienne. Elle avait besoin de lui. C'était un fait.

— Si jamais mes parents téléphonent, pourriez-vous leur dire que je...

Elle s'interrompit brusquement, sentant qu'elle venait de faire une gaffe.

— Vos parents ont le téléphone d'Aldwyn House ? questionna-t-il aussitôt.

— Non, non, bien sûr ! répondit-elle, le feu aux joues. Excusez-moi : je perds un peu la tête. Les événements se sont tellement bousculés depuis quelques jours que...

— Ne vous inquiétez pas outre mesure, dit-il, rassurant. Vos parents comprendront bien la situation lorsque vous leur expliquerez les choses. Car vous avez l'intention de tout leur expliquer, n'est-ce pas ?

Valerie fit un signe de tête pour acquiescer.

— Je n'ai pas l'intention de leur mentir, assura-t-elle, sincère.

Juste comme elle venait de dire cela, elle tressaillit, subitement inquiète. Si jamais sa mère ou son beau-père décidaient de téléphoner à Aldwyn House, ce serait la catastrophe : ils tomberaient sur Leon, et seraient alors dans l'affolement le plus total !

Pourvu, pourvu qu'ils ne téléphonent pas !

Comme elle s'apprêtait à aller prendre quelques affaires dans sa chambre, il la retint par le bras, dans un geste plein de douceur et d'affection. Elle leva les yeux, intriguée, et il lui sourit sans rien dire.

— Il y a tout ce qu'il faut dans le frigo, annonça-t-elle, préoccupée.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je ne vais pas mourir de faim.

Il la retenait toujours par le bras, comme s'il hésitait à la laisser partir.

— Un petit baiser, avant de partir ? murmura-t-il avec un sourire engageant.

De surprise, Valerie entrouvrit la bouche. Essayait-il de la taquiner, ou était-il véritablement sérieux ?

— Il ne faut pas me prendre pour... pour ce que je ne suis pas, bredouilla-t-elle.

Pourtant, elle avait déjà échangé un baiser très intime avec Leon, la première fois qu'il l'avait attirée dans ses bras. Pourquoi donc aurait-elle peur d'un simple baiser, à la fois amical et tendre, échangé avant le départ ?

L'air pensif, il se mit à la scruter de manière si soutenue qu'elle eut l'impression de perdre pied.

— Que... quoi ?... balbutia-t-elle, déstabilisée. Qu'y a-t-il ? Pourquoi me fixez-vous ainsi ?

— Il me semble que je commence à mieux comprendre vos réactions, dit-il, impassible. En fait, vous n'avez pas encore connu d'amant au vrai sens du terme...

La voix de Leon semblait marquée par un certain sentiment de remords, comme s'il s'en voulait d'avoir abusé d'elle, alors que ce n'était le cas en aucune façon. Valerie devinait qu'il pensait au premier jour, quand il l'avait prise dans ses bras, lorsqu'il avait glissé les mains sous son T-shirt, caressé ses seins avec une subtile sensualité, lorsqu'il était allé plus loin, même, dans son exploration sensuelle,

après avoir déboutonné le haut de son jean... C'est à cela qu'il songeait, de toute évidence : à ces instants tellement chargés d'émotion et de désir. Il se reprochait d'avoir été plus loin qu'elle ne l'eût souhaité.

Elle ne voulait pas qu'il éprouve du remords. C'est pourquoi, dans un élan, afin de lui montrer qu'elle n'était pas si fragile que cela, elle se hissa sur la pointe des pieds et posa ses lèvres sur les siennes.

Or, Leon n'eut pas la réaction qu'elle attendait. Il demeura de marbre, comme s'il ne souhaitait pas participer à ce baiser si spontanément offert.

S'apercevant avec effroi de cette passivité, Valerie fit brusquement un pas en arrière, le feu aux joues.

— Je... Je suis désolée..., bégaya-t-elle, confuse. Je ne voulais pas vous... vous embrasser. Ça a été plus fort que moi... Je ne sais pas ce qui m'a pris... Excusez-moi.

Leon souriait en la considérant de manière obligeante, compatissante. Il ne paraissait nullement troublé par la situation.

— Vous êtes vraiment adorable, Valerie, dit-il, l'air sincèrement ému.

C'est lui, cette fois, qui s'approcha d'elle. Il la prit doucement dans ses bras et s'empara de ses lèvres avec une délicatesse, une sensualité, une tendresse merveilleuses. Jamais elle n'avait connu un baiser si ardent, si généreux, si total, si sublime... C'était un baiser sans précipitation, un baiser qui prend son temps, qui s'attarde délicieusement au plaisir et à la félicité.

Ils restèrent ainsi enlacés un très long moment puis, comme à regret, il relâcha son étreinte et murmura :

— Je suppose qu'il vous faut partir, à présent ?

L'espace de une ou deux secondes, Valerie, enivrée, se demanda : « Partir ? Mais pour où donc ? » Puis elle se rappela le voyage qu'elle devait faire pour rendre visite à ses parents. La réalité reprenait ses droits ; elle avait l'impression de sortir d'un rêve enchanté.

— Voulez-vous que je vienne avec vous ? proposa Leon. Je pourrais ainsi expliquer à vos parents...

— Non, oh non ! coupa-t-elle aussitôt, très alarmée.

Elle savait bien que, si Leon Beaumont faisait la connaissance de ses parents, Johnny serait immédiatement démasqué. Et alors, il pourrait dire adieu à son nouveau travail.

— Je suis touchée par votre proposition, Leon, mais je préfère y aller seule, assura-t-elle avec un sourire tendu.

La perspective de revoir ses parents la réjouissait et en même temps l'inquiétait : comment allaient-ils réagir à ces fiançailles officiellement annoncées par la presse ? Arriverait-elle à leur faire comprendre le piège dans lequel elle était tombée ? De quelle manière allaient-ils l'accueillir ?

## 8.

Elle partit très vite, et se retrouva bientôt sur la route nationale, les mains crispées sur le volant.

Lorsqu'elle fut à quelques kilomètres de Cheltenham, elle entendit la sonnerie de son téléphone portable. Par chance, elle aperçut un emplacement pour se garer. Aussitôt que la voiture fut arrêtée sur le bas-côté de la route, elle décrocha. C'était sa mère.

— Allô, Valerie ?

— Maman, quelle bonne surprise ! Figure-toi que je suis sur la route de Chelt...

— Est-ce que tu pourrais m'expliquer tout ce cirque ? s'exclama sa mère, à l'autre bout du fil.

— Figure-toi, maman, que je suis en route, justement pour te raconter tout ça...

Valerie espérait que sa mère n'avait pas appelé Aldwyn House juste avant. Elle serait alors tombée sur Leon, et cela aurait été la catastrophe...

— Est-ce que tu as essayé de me joindre à Aldwyn House ? demanda-t-elle d'une voix étranglée par l'angoisse.

— Si j'en crois le journal d'hier, tu as quitté Aldwyn House, alors pourquoi t'y téléphonerais-je ?

Valerie poussa un soupir de soulagement.

— Je serai là dans moins d'une demi-heure, précisa-t-elle, calmée. A tout de suite, maman.

Elle raccrocha et, alors qu'elle s'apprêtait à tourner la clé de contact, elle prit conscience qu'elle avait laissé tourner le moteur. Après un bref coup d'œil dans le rétroviseur, elle reprit la route.

Lorsqu'elle arriva devant la maison familiale, sa mère se trouvait dans le jardinet, près du portail ; elle l'attendait.

Hannah Metcalfe, qui avait maintenant cinquante-cinq ans, était une belle femme dont les yeux bleu-vert ressemblaient étrangement à ceux de sa fille.

Elle alla à la rencontre de Valerie et l'embrassa sans un mot, les sourcils froncés. Son visage était marqué d'une inquiétude manifeste.

— Entre vite, décida Hannah Metcalfe. Tu vas m'expliquer cette histoire invraisemblable. Tu imagines mon émotion quand je suis tombée sur l'article du journal, avec la photo d'Aldwyn House, ton nom, et toute cette bouffonnerie rocambolesque. J'aimerais bien savoir exactement de quoi il retourne !

Dès qu'elles furent à l'intérieur, la mère de Valerie reprit d'une voix tourmentée :

— Et Martin ? Que devient-il dans cette histoire ?

Au moment où Valerie allait répondre, Robert Metcalfe, le beau-père de Valerie — mais qu'elle considérait comme son père —, s'exclama joyeusement :

— La voici de retour ! Enfin !

Il ouvrit les bras et elle se blottit tendrement contre lui.

— Cela me fait tellement plaisir de te revoir, papa ! murmura-t-elle, les yeux humides.

— Allons prendre une tasse de thé, proposa Hannah Metcalfe, impatiente d'entendre les explications de sa fille.

Tout en s'affairant dans la cuisine, elle ne cessa de poser des questions à Valerie.

— Voilà comment tout a commencé, maman, débuta Valerie, soucieuse de mettre les choses au point aux yeux de ses parents.

Elle raconta le retard de Martin à l'aéroport de Heathrow, le coup de téléphone passé au bureau, décrivit en détail la conversation qu'elle avait eue avec la secrétaire de Martin, ainsi que la découverte de la tromperie de ce dernier : il était marié et avait des enfants !

— Il est marié ! s'exclama sa mère, horrifiée. Martin est marié ! répéta-t-elle, incrédule. Dieu du ciel, c'est incroyable ! Tu es bien sûre de ce que tu avances ?

— Oh ! tout à fait sûre, confirma Valerie avec un soupir amer.

— Ma pauvre petite ! Quel choc tu as dû avoir ! Est-ce que tu es très en colère contre lui ?

Valerie se posa la question. Il lui semblait que l'indignation du départ avait disparu pour faire place à une sorte d'indifférence. Martin était sorti de sa vie, de ses préoccupations, tout simplement. Il était relégué dans les vieilleries du passé, comme ces objets inutiles qu'on range dans un grenier. Elle ne pensait pratiquement plus à lui.

— Non, je ne suis pas en colère, répondit-elle calmement. J'ai été assez secouée, au début. Mon amour-propre en a pris un coup, mais c'est déjà du passé. Martin est rayé de la carte. Il ne m'intéresse plus. Je l'ai oublié.

Robert Metcalfe, qui avait suivi la conversation avec un visage tendu, se tourna vers Valerie et demanda d'une voix chaleureuse :

— Mais pourquoi n'es-tu pas venue directement ici, après avoir repris ta voiture à l'aéroport ?

— C'était bien mon intention, mais, en route, j'ai réfléchi. Je me suis posé des questions...

— Il fallait venir, ma chérie, assura sa mère avec une réprobation affectueuse. Tu sais bien que, si tu as un problème quelconque, nous sommes là pour t'aider, te reconforter !

— Oh ! merci... répondit Valerie, émue et reconnaissante. Mais je ne sais pas ce qui m'a pris : je ne voulais pas vous importuner, avec tous les problèmes qui sont déjà les vôtres... C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de me réfugier à Aldwyn House pour faire un peu le point, pour me retrouver, en quelque sorte.

— Et c'est là que Leon Beaumont entre en scène, n'est-ce pas ? dit Robert Metcalfe, piqué par la curiosité.

— Oui, confirma-t-elle, sur des charbons ardents.

— J'imagine que Johnny a eu un rôle à jouer, dans cette histoire ? insista son père, les yeux pétillants.

Robert Metcalfe avait une admiration sans bornes pour son fils, et n'imaginait pas que Johnny puisse, de temps à autre, faire des erreurs de jeunesse.

— Oui, bien sûr, répondit Valerie, légèrement mal à l'aise.

Elle n'avait pas envie d'éluder l'importance de Johnny dans la relation qu'elle avait nouée avec Beaumont. Mais elle ne souhaitait pas non plus expliquer que, si elle se trouvait actuellement à Aldwyn House, c'était précisément pour sauvegarder autant que faire se pouvait les intérêts de son demi-frère.

Elle se contenta donc d'une explication vague.

— Leon... Je veux dire Leon Beaumont a demandé à Johnny de lui trouver un endroit très calme pour se retirer quelque temps...

— ... Et Johnny t'a appelée pour que tu lui loues la maison, enchaîna Robert Metcalfe, surexcité.

Ce n'était pas l'exacte vérité, mais Valerie préféra ne pas interrompre son père, qui se lançait à présent dans une apologie de son fils, ainsi qu'il avait coutume de le faire.

— Ce qu'il peut être débrouillard, ce Johnny ! s'exclama-t-il, avec fierté. Il est tellement malin ! Quelle que soit la situation, il sait trouver la solution.

Comme Valerie, n'osant toujours pas interrompre son père, se mordillait nerveusement la lèvre inférieure, ce dernier reprit sur un ton de reproche affectueux :

— Tu aurais tout de même pu nous mettre au courant, ta mère et moi, à propos de cet arrangement conclu avec ton frère !

Puis, avant que Valerie ne puisse répondre, son père conclut avec un hochement de tête enthousiaste :

— Enfin, le principal, c'est que Johnny ait ce nouveau travail chez Leon Beaumont. Je suis sûr qu'il se débrouille très bien...

La maman de Valerie paraissait soucieuse. Quelque chose, manifestement, la tracassait. Elle demanda d'un ton inquiet :

— Dis-moi, ma chérie. Comment se fait-il que tu sois allée t'installer à Aldwyn House, puisque tu avais loué la maison à M. Beaumont ?

— Lorsque je suis arrivée à Aldwyn House, je ne savais pas que Leon Beaumont y était déjà.

— Hum... Je vois, murmura Hannah Metcalfe, songeuse. Mais cela ne m'explique pas comment tu as pu te fiancer à ce monsieur...

— Nous ne sommes pas fiancés ! protesta-t-elle avec emportement. Nous ne sommes...

Totalement tourneboulée par les questions qu'on lui posait, Valerie cherchait désespérément ses mots.

— Nous ne sommes rien du tout, résuma-t-elle avec un soupir de lassitude.

— Rien du tout ? répéta sa mère en la fixant, stupéfaite. Mais alors, cet article, dans le journal...

Valerie se dit qu'il était temps d'en dire davantage. Elle ne pouvait pas tout raconter, certes, mais il était de son devoir d'éclairer ses parents sur le scénario quelque peu compliqué qu'elle avait dû adopter — bien malgré elle.

D'une voix sourde, elle décrivit la visite d'Antonia King, puis celle de son mari, Neville King, à qui elle avait dû raconter cette histoire de fiançailles, afin de calmer la tempête qui menaçait.

Sa mère l'interrompit d'une exclamation.

— Tu as dit textuellement à ce Neville King que tu étais fiancée ? s'écria-t-elle, abasourdie.

— Eh bien... oui. C'est ce que je lui ai dit, avoua Valerie sur un ton embarrassé.

— Grand dieu ! Il est étonnant que Leon Beaumont n'ait pas quitté immédiatement la maison, après une déclaration aussi démente ! Enfin, ma chérie, te rends-tu compte des conséquences que pourraient avoir des paroles aussi... légères ! Pense à ton frère ! Tu aurais pu le mettre dans une situation très délicate vis-à-vis de son patron. Il aurait même pu perdre son emploi... Tu te rends compte ? Après tous les soucis que nous nous sommes faits pour lui !... Johnny vient de trouver un travail de rêve, et voilà que tu prends le risque de tout gâcher ! Après une telle histoire, après des déclarations aussi extravagantes de ta part, Leon Beaumont aurait pu renvoyer ton frère !

A ce moment, Valerie aurait pu arguer du fait que Leon Beaumont ignorait que Johnny était son frère. Or, cet aveu eût été tellement mal accueilli par ses parents qu'elle préféra la version initiale qu'elle venait de leur donner. C'était plus prudent pour tout le monde.

La mère de Valerie semblait toujours très perturbée par l'explication de sa fille.

— Si tu savais à quel point Johnny était heureux, quand il a appris qu'il était embauché comme assistant de Leon Beaumont ! dit-elle, les yeux humides. Si tu savais à quel point il le voulait, ce poste !

— Je t'en prie, ma chérie, intervint Robert Metcalfe. Ne jette pas d'huile sur le feu. Leon Beaumont est un homme intelligent, et il est tout à fait capable de nier les propos tenus par Valerie. N'est-ce pas, ma chère enfant ?

— Hum... cette histoire de fiançailles lui convient assez bien, pour le moment, murmura prudemment Valerie. C'est Leon qui a confirmé à la presse ces... fiançailles.

Sa mère émit une sorte de hoquet indigné.

— Et... tu acceptes ça ?

— Cela ne va pas durer très longtemps, assura Valerie, confiante, tout en arborant un timide sourire.

Sa mère paraissait toujours très troublée par cette invraisemblable histoire. Toute pensive, elle dévisagea sa fille en essayant de comprendre comment celle-ci avait pu se mettre dans un tel pétrin. D'une voix anxieuse, elle demanda :

— Je suppose que tu as quitté Aldwyn House, à présent ? L'article du journal précise que vous avez quitté la maison, lui et toi...

— En fait, nous y sommes toujours. Leon a déclaré à la presse que nous avons quitté Aldwyn House, mais c'était uniquement pour ne pas être importuné par de nouveaux journalistes. Je retourne là-bas dès cet après-midi...

— Tu y retournes ? Mais... je ne comprends pas...

— J'ai promis à Leon Beaumont de m'occuper de la maison. Ce devait être Mme Llyod, mais elle n'est pas disponible en ce moment. J'ai donc assuré à Leon que je m'occuperais du ménage, des courses, de la cuisine, etc.

— Et tu veux absolument rentrer aujourd'hui ?

— Il le faut. Mais je serai ravie de déjeuner avec vous ! assura Valerie avec un rire plein d'entrain.

Elle savait qu'il lui était possible de rester plus longtemps chez ses parents. Un ou deux jours, par exemple. Leon était tout à fait capable de se débrouiller seul dans la maison, mais une étrange et mystérieuse force l'aiguillait vers Aldwyn House, comme si un gigantesque aimant l'attirait vers ce lieu qu'elle venait tout juste de quitter.

Après un excellent déjeuner, elle s'accorda un peu de temps avant de partir. Il lui était difficile de quitter aussi vite ses parents. L'après-midi se passa en famille dans une atmosphère chaleureuse et confiante. Valerie se sentait bien, mais l'inexplicable force continuait d'exercer son pouvoir et elle sut qu'elle allait bientôt devoir reprendre la route.

Son père, voyant la nuit tomber, eut beau lui proposer de dormir à la maison : « Reste au moins cette nuit, c'est plus raisonnable », elle s'obstina.

— Je suis désolée, papa. Il faut que j'y aille...

Lorsque ses parents l'eurent embrassée et serrée affectueusement dans leurs bras, elle monta dans sa voiture et se mit en route, l'esprit ailleurs. Certes, elle ne leur avait pas tout dit, mais l'essentiel de ce qu'elle leur avait confié correspondait à la vérité. Dieu merci, elle n'avait pas eu à inventer de nouveaux et invraisemblables mensonges.

Juste avant de partir, Valerie avait demandé à ses parents de ne pas lui téléphoner sur le poste fixe d'Aldwyn House. C'était plus prudent, car, au cas où Leon décrocherait, ses parents risquaient de commettre la gaffe qu'elle craignait tant : faire allusion à Johnny et, dans le fil de la conversation, faire comprendre à Beaumont que Johnny et Valerie étaient frère et sœur. Plus exactement demi-frère et sœur, mais cela revenait au même : Leon prendrait certainement très mal la chose, et un nouveau drame éclaterait. Oh non ! il ne fallait surtout pas qu'ils téléphonent à Aldwyn House ! Valerie expliqua que Leon recevait de nombreux coups de fil pour son travail, et qu'il était préférable de...

— Pas de problème, avait immédiatement dit sa mère. Je t'appellerai sur ton téléphone portable.

— Parfait ! avait rétorqué Valerie avec soulagement.

Elle se remémora sa visite chez ses parents tandis qu'elle conduisait sous la pluie maussade du Gloucestershire, dans la nuit. Heureusement, elle avait réussi à calmer l'inquiétude de sa mère. Quant à son beau-père, il lui faisait confiance pour tout, comme il l'avait toujours fait.

La pluie battait à présent le pare-brise avec une violence renouvelée. Elle arriva dans la région du pays de Galles où les montagnes commencent ; la route serpentait le long des collines. Le temps était véritablement exécrationnel, et elle songea qu'elle n'aimerait pas avoir à mettre le nez dehors avec cette pluie, ce vent et cette froidure hostile.

Juste comme elle pensait cela, la voiture fit soudain une embardée. Prise de frayeur, Valerie donna un coup de volant pour ne pas dévier de sa route, puis freina progressivement, prudemment. Le cœur serré, elle se gara sur le bas-côté et sortit de la voiture.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, consternée. C'est bien ce que je craignais : un pneu crevé !

Comment cela était-il possible dans un endroit pareil, sur une route goudronnée qui, normalement, n'est pas encombrée de pierres ou de bouts de ferraille susceptibles de provoquer une crevaison ?

Atterrée, elle se prit la tête entre les mains. C'était la catastrophe.

Cela faisait des années qu'elle n'avait pas dû changer une roue de voiture. Et, la dernière fois qu'elle avait eu à le faire, un automobiliste charitable s'était arrêté pour lui porter secours, avant même qu'elle n'ait sorti le cric du coffre.

Malheureusement, ce soir, la route était déserte. A cette heure tardive de la nuit, sur cette petite route isolée, plus personne ne passait.

Prise de désespoir, elle s'assit sur le talus et resta un long moment sous la pluie qui avait augmenté d'intensité. Elle se demandait comment elle pourrait arriver à changer la roue, en pleine nuit, sous ce déluge... Anéantie, elle fondit brusquement en larmes. La pluie dégoûlait sur sa tête, sur son visage, sur ses vêtements qui étaient maintenant trempés. Elle sanglota comme un enfant abandonné.

Enfin ses pleurs se calmèrent et il lui vint à l'esprit qu'elle pourrait peut-être appeler de l'aide, grâce à son téléphone mobile. Leon ? Oh non ! Pas question ! Son père ? Sûrement pas. A cette heure-ci, il devait dormir du sommeil du juste. De plus, elle se trouvait très loin de la maison de ses parents, à présent.

Prenant son courage à deux mains, elle se leva, ouvrit le coffre, et détacha la manivelle fixée dans le fond. La roue de secours se trouvait sous un épais tapis de plastique. Après pas mal d'efforts, elle parvint à l'extraire de son logement.

Il s'agissait à présent de dévisser les boulons de la roue crevée. Elle se dit que, une fois les boulons desserrés, elle utiliserait le cric pour pouvoir enlever la roue. Elle avait vu faire cela deux ou trois fois dans sa vie, lorsqu'elle était enfant.

Toujours sous la pluie battante, elle plaça l'encoche de la manivelle contre le premier boulon et appuya de toutes ses forces. Le boulon ne céda pas. Elle essaya de nouveau, deux, trois, quatre fois... Impossible de dégripper ce diable de boulon qui avait probablement été vissé par un garagiste trop musclé qui n'y était pas allé de main morte.

Elle tenta de desserrer les trois autres, mais aucun ne consentait à bouger. De dépit, elle abandonna la manivelle, et la jeta dans le coffre dans un geste rageur, puis elle écarta des mèches de cheveux que la pluie avait collées contre son visage.

En désespoir de cause, elle remonta en voiture et sortit de sa poche son téléphone portable. Elle n'avait pas le choix. Si elle ne voulait pas passer toute la nuit dans ce lieu sauvage, il lui fallait demander de l'aide.

C'est à contrecœur qu'elle ouvrit le combiné, et, comme elle s'apprêtait à composer le numéro d'Aldwyn House, elle s'aperçut avec horreur que le signal ne passait pas. Dans cette région montagneuse, la possibilité de téléphoner avec son mobile était aléatoire. A certains endroits, cela passait, à d'autres, non.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, au comble du désespoir. Ce n'est pas vrai ! Je suis en plein cauchemar... Ce n'est pas possible... Je vais me réveiller !

Les larmes aux yeux, toute tremblante, elle sortit de la voiture, dans l'espoir de trouver un endroit dégagé où, peut-être, le téléphone pourrait fonctionner. Elle marcha sur la route, droit devant elle, tout en protégeant le mobile dont elle surveillait régulièrement le cadran afin de voir si elle obtenait un signal.

Elle parcourut ainsi près d'un kilomètre et, soudain, elle constata que le cadran du mobile affichait deux barres, sur un écran qui en compte cinq. Un début de signal. Arriverait-elle à obtenir la communication avec Aldwyn House ? Fébrilement, elle composa une nouvelle fois le numéro.

Alors qu'elle s'attendait à ce que la sonnerie se prolonge sans qu'elle obtienne de réponse, elle entendit aussitôt la voix de Leon, à l'autre bout du fil.

Sauvée !

Du moins l'espérait-elle.

— Je suis sur la route, annonça-t-elle, haletante. J'ai un pneu crevé...

Il aurait pu l'envoyer promener, lui dire que ce n'était pas une heure pour appeler ainsi, en pleine nuit, lui expliquer qu'il était absurde de prendre la route par un temps pareil. Ou encore lui signifier, sèchement et poliment, qu'il avait autre chose à faire, avec l'une de ces formules lapidaires dont il était coutumier : « Essayez le stop », ou « Vous avez une roue de secours, servez-vous-en, vous êtes une grande fille »...

Au lieu de cela, Leon répondit immédiatement, d'une voix où transparaissait une réelle sollicitude :

— Où vous trouvez-vous ?

Elle lui expliqua qu'elle venait de passer telle et telle bourgade et qu'elle se trouvait à deux kilomètres de là, sur la route menant à Aldwyn House.

— J'arrive, dit-il calmement. Installez-vous dans la voiture et ne bougez pas. J'en ai pour une vingtaine de minutes.

Soulagée d'un énorme poids, Valerie rebroussa chemin sur la route encore et toujours battue par la pluie. Ses chaussures avaient pris l'eau, et ses pieds étaient trempés. Lorsqu'elle s'installa sur le siège du conducteur, elle était mouillée de la tête aux pieds. Elle tremblait de manière compulsive et claquait des dents.

Cependant, elle avait à présent l'espoir au cœur.

Elle attendit patiemment, recroquevillée sur elle-même, les mâchoires claquantes, le corps agité de tremblements. Puis, enfin, elle entendit le bruit d'une voiture qui approchait. C'était lui. Elle poussa un énorme soupir : enfin sauvé !

Leon descendit en vitesse de sa voiture et courut ouvrir la portière de Valerie.

— Leon... Quel bonheur ! balbutia-t-elle en sanglotant, folle de joie.

— Vous êtes drôlement mouillée ! constata-t-il avec un flegme plein d'humour.

Un rire nerveux vint aussitôt remplacer les sanglots de Valerie. Leon avait trouvé la formule pour dédramatiser la situation. Après tout, elle n'était ni morte, ni blessée, ni atteinte d'aucune façon inquiétante. Elle grelottait comme une souris tombée à l'eau, voilà tout.

— Venez dans ma voiture, reprit Leon. Je vous emmène à la maison.

Prenant son bras, il l'aida à descendre de voiture.

— Ah ! pour être mouillée, vous êtes mouillée ! répéta-t-il avec bonne humeur.

Comme il écartait d'un geste délicat une mèche collée sur son front, elle murmura, transie, grelottante, émue :

— C'est... C'est gentil d'être venu, Leon.

— Je n'allais pas vous laisser dans ce coin perdu ! Vous êtes saine et sauve, c'est le principal. Allons, rentrons à la maison. Vous avez quelque chose à emporter ?

— Mon... mon sac, dit-elle, les dents claquant toujours de manière incoercible.

Leon, qui avait laissé tourner le moteur de sa voiture, poussa le chauffage à fond. On entendit le vrombissement du ventilateur qui ronronna comme un séchoir à cheveux.

Il posa une couverture écossaise sur les genoux de Valerie.

— Vous êtes un peu frigorifiée, n'est-ce pas ?

— Un peu, admit-elle avec un rire bref et amusé, tandis que ses dents claquaient de plus belle.

En fait, elle était littéralement transie. Son corps lui donnait l'impression de sortir d'un bain de glace. Il était pris spasmodiquement de frissons et de tremblements qui la secouaient sans qu'elle pût les contrôler.

Leon tourna le volant et s'engagea sur la route. La voiture de Valerie pouvait rester là. On la reprendrait ou on la ferait reprendre plus tard par un garagiste.

— Ça ira ? demanda-t-il, soucieux et compatissant.

Elle eut envie de répondre spontanément : « Je vous aime », mais elle se retint.

Les mots étaient venus tout seuls à son esprit.

C'est ainsi : il y a des mots qui viennent tout seuls, et d'autres qui restent enfouis dans le fin fond du cerveau.

Comme des papillons, les trois mots avaient voleté, tout naturellement, avec leurs merveilleuses couleurs, puis avaient frôlé sa bouche. Toutefois, elle ne les avait pas prononcés, par une sorte de pudeur.

— J'ai bien essayé de changer la roue, expliqua-t-elle quelques minutes plus tard. Mais je n'ai pas pu tourner la manivelle. Les boulons étaient...

— Ne vous en faites pas pour ça. J'enverrai un dépanneur.

Leon roulait vite, sans dire un mot. Il se concentrait manifestement sur la conduite, sur la route balayée par le faisceau des phares qui trouait la nuit. Ils furent bientôt arrivés à Aldwyn House.

Sans prendre le temps d'ouvrir le garage pour rentrer la voiture, Leon aida Valerie à sortir puis à gravir les marches jusqu'à la porte d'entrée. Tout engourdie, elle tremblait encore par moments, mais de manière moins intense, moins fébrile.

— Vous allez prendre une douche bien chaude, ordonna Leon d'une voix décidée. Mais n'allez pas dans votre salle de bains : votre installation sanitaire manque de pression.

Il la conduisit d'une main autoritaire dans sa propre chambre, et la laissa devant la porte de la salle de bains en conseillant avec autorité :

— Ne perdez pas de temps. Je vous laisse vous déshabiller. Vos vêtements sont complètement trempés. Dépêchez-vous !

— Mais...

— Dans une minute, je veux que vous soyez sous la douche, dit-il, catégorique.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». Allez, vite. Je reviendrai plus tard, lorsque vous vous serez réchauffée.

Il se dirigea vers la porte d'un pas énergique et quitta la pièce sans se retourner.

Avec soulagement, Valerie enleva ses vêtements trempés qui lui collaient à la peau. Puis elle entra sous la douche et régla le mélangeur pour obtenir une eau très chaude, mais pas brûlante pour autant. En tournant le variateur, elle trouva la température idéale.

Le jet qui giclait et fumait le long de son corps lui procura un plaisir extrême. Peu à peu, elle retrouva la sensation de ses muscles, ses articulations, ses épaules, ses bras, ses jambes, ses pieds... Grisée par cette volupté aquatique, l'esprit vapoureux, elle s'abandonna au plaisir immédiat, à ce massage subtil produit par les millions de gouttes ardentes qui redonnaient vie à chaque parcelle de son corps.

Au bout d'un très long moment, elle entendit soudain Leon, qui s'adressait à elle à travers la vitre dépolie.

— Tout va bien ?

— Oh oui ! murmura-t-elle, extatique.

Béate, comblée, euphorique, Valerie ne se préoccupait pas outre mesure de l'image qu'elle pouvait donner, à travers cette vitre dépolie qui masquait plus ou moins sa nudité. Elle imaginait que Leon devait apercevoir des formes plus ou moins nettes : la rondeur d'un sein, le galbe de ses reins, l'arrondi des fesses... Et tout cela comme une ombre mal définie, se mouvant lentement sous la cascade fumante.

S'intéressait-il seulement à son anatomie ? Comment voyait-il la femme qu'elle était ? Ressentait-il parfois du désir pour elle ?

— Alors, Valerie, vous êtes réchauffée ? interrogea-t-il d'un ton jovial, à travers la cloison.

— Oh oui !

Une nouvelle fois, elle avait envie de lui crier de toutes ses forces : « Leon, je vous aime ! », mais elle se contenta d'ajouter un banal « tout va bien, merci ».

Il lui passa une grosse serviette-éponge par-dessus l'épaisse vitre de la douche et c'est avec volupté qu'elle essuya ses membres qui n'étaient plus du tout engourdis.

Elle enroula la serviette autour de son corps, à la manière d'un paréo, et sortit prudemment de la douche.

Leon avait apporté une pile de serviettes. Il en tendit une en ordonnant d'un ton sans réplique :

— Mettez ça autour de votre tête. Il ne s'agit pas de prendre froid.

C'était pour Valerie une situation tout à fait insolite, tout à fait nouvelle : un homme — et pas n'importe lequel ! — s'occupait d'elle avec une délicatesse quasi-maritale, une prévenance tellement touchante qu'elle en eut les larmes aux yeux. Quel changement chez ce personnage qui, au départ, s'était comporté comme un véritable mufle !

Comme elle levait les bras pour s'envelopper la tête de la serviette moelleuse, son mouvement libéra tout à coup la grande serviette qui était nouée autour de son corps.

D'un geste vif, Leon la retint juste au moment où elle allait tomber. Cela s'était passé si vite que Valerie n'avait pas eu le temps de réagir.

— Merci, dit-elle en rougissant.

— J'aurais dû la laisser tomber, marmonna-t-il avec un sourire malicieux.

— Vous avez de bons réflexes, assura-t-elle en nouant solidement la serviette autour d'elle.

— Aussi prompt à mettre qu'à enlever, plaisanta-t-il, l'œil brillant.

Valerie comprit qu'il faisait allusion à leur premier baiser, lorsqu'il avait réussi, grâce à des mains de prestidigitateur, à caresser ses seins dénudés.

Quelques instants plus tard, il lui apportait une robe de chambre chaude et moelleuse qu'il avait trouvée on ne savait où. Il tourna la tête un instant pour qu'elle ait le temps de l'enfiler.

— Et maintenant, au lit ! commanda-t-il, toujours autoritaire.

Il l'accompagna jusqu'à sa chambre et, lorsqu'il fut dans cette pièce, demanda :

— Où sont vos vêtements de nuit ?

— Je n'en ai pas besoin, assura-t-elle en bâillant. Je dormirai avec la robe de chambre.

La fatigue était tombée sur elle d'un seul coup, ce qui était normal après la douche très chaude et surtout après cette longue attente sous la pluie glacée.

Elle pensait que Leon allait s'en aller, mais il tint à rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle soit bien installée sous ses couvertures. Touchée par tant de gentillesse, tant de douceur, elle sentit qu'une larme coulait sur sa joue, une larme heureuse.

Il l'embrassa sur le front, comme on le fait après avoir bordé un enfant.

— Dormez bien, recommanda-t-il d'une voix douce.

Les yeux de Valerie commençaient à papilloter.

— Bonne nuit, Leon. Je...

Elle avait failli dire : « Je vous aime », mais, une nouvelle fois, s'était retenue juste avant de prononcer les trois mots magiques.

Prise dans une délicieuse torpeur, elle ferma les yeux avec à l'esprit cette certitude bien ancrée : assurément, sans l'ombre d'un doute, elle était prise d'amour et d'adoration pour lui.

## 9.

C'est son horloge interne qui tira Valerie du sommeil vers 7 heures du matin. Elle avait l'habitude de s'éveiller à cette heure, de façon naturelle, sans réveil le matin. Elle resta un long moment les yeux fermés puis, comme elle les ouvrait, elle fut surprise de constater qu'une ombre se tenait près de son lit.

Avant de pouvoir distinguer avec plus de précision cette surprenante apparition, elle entendit la voix si chaude, si charmante, de Leon :

— C'est étrange, murmura-t-il, vous dormez avec le sourire aux lèvres !

— Ah bon ? dit-elle en tendant les bras pour s'étirer comme un chat, sans se soucier de ses seins qu'elle dénudait partiellement dans ce mouvement instinctif.

Puis elle alluma la lampe de chevet, car il faisait encore nuit.

— Je vous ai apporté du thé, reprit flegmatiquement Leon avec un large sourire.

Il posa le plateau près d'elle et s'assit sur le bord du lit.

— Vous me gêtez, dit-elle, émue.

— C'est vous qui me gêtez, avec le charmant spectacle que vous offrez...

Le regard de Leon restait vissé sur les seins de Valerie que le peignoir ne cachait pratiquement plus.

— Oh ! s'exclama-t-elle, surprise. Je suis désolée !

Rouge de honte, elle se couvrit d'un mouvement brusque en remontant les couvertures.

— Il n'y a pas de mal, assura-t-il avec un sourire complice. Au contraire.

Il cala le plateau qui se trouvait en déséquilibre, prit la théière et remplit la tasse de Valerie.

— C'est tellement gentil de votre part de venir ainsi m'apporter du thé, au réveil ! murmura-t-elle, attendrie.

— Comment vous sentez-vous, ce matin ? Il n'y a pas de séquelles du coup de froid d'hier soir ?

— Non, je ne crois pas, assura-t-elle, tout à fait réveillée à présent.

Elle se sentait divinement bien. Un reste de rêve demeurait en elle, comme un nuage qui se disperse et s'évapore lentement : un rêve amoureux, assez sensuel, dans lequel Leon tenait la place principale. Sans doute était-ce à cause de ce rêve qu'il avait remarqué son sourire, lorsqu'il était arrivé dans sa chambre sur la pointe des pieds, dans la pénombre du petit matin.

— Je vous laisse, dit-il d'un ton paisible. On se verra plus tard dans la cuisine pour un vrai petit déjeuner. Je m'occupe de tout, ne vous inquiétez pas.

— Mais ce n'est pas à vous de...

— Je m'occupe de tout, vous dis-je. Aujourd'hui, c'est repos pour vous.

Valerie le vit quitter la chambre de manière aussi silencieuse qu'il y était entré. Puis elle se cala contre ses oreillers, toute songeuse. Comment avait-elle donc pu le détester pour sa brutalité, son manque

de manières ? Elle se demanda s'il avait réellement été brutal et désagréable. Cet homme était tout bonnement charmant ; il n'était donc pas étonnant qu'elle soit tombée follement amoureuse de lui.

Elle but une gorgée de thé en songeant à ce que lui avait confié Johnny : Beaumont était la coqueluche de toutes les femmes. Valerie, quant à elle, ne souhaitait en aucune façon être le numéro vingt-cinq — ou cent vingt-cinq — sur la liste des conquêtes de Leon. Elle était bien déterminée à ne jamais avouer l'amour qu'elle lui portait.

Sans doute ne pouvait-elle rien contre ce sentiment qui l'envahissait progressivement, mais elle était résolue à ne rien dire, à ne rien faire. De toute manière, il s'en retournerait bientôt à Londres et, pour sa part, elle rentrerait chez ses parents. Chacun irait de son côté.

Cependant, une chose était sûre : elle était amoureuse de lui de manière totale, sans que subsiste l'ombre d'un doute à ce propos. Et dire que, il y a une quinzaine de jours, elle se croyait amoureuse de Martin !

Bouleversée, elle ferma les yeux. C'était complètement fou... En fait, elle n'avait jamais été amoureuse de Martin. Elle avait cru l'être ; elle avait fait comme si elle l'était, en s'illusionnant elle-même. Or, l'amour ne se commande pas. Elle n'avait jamais aimé cet individu dont elle comprenait à présent, et rétrospectivement, la médiocrité.

Et le soir où, par un étonnant concours de circonstances, elle avait appris la supercherie, la tricherie, la duperie qui existaient depuis toujours de la part de Martin à son égard, ce soir-là était à marquer d'une pierre blanche. Oui, cela avait été une chance pour elle de découvrir la vérité sur la nature du personnage.

A présent, elle savait, de manière lumineuse, ce qu'est vraiment l'amour. Elle n'avait jamais connu ce sentiment jusqu'à aujourd'hui. Leon lui avait ouvert toutes grandes les portes de l'ivresse et de l'adoration amoureuse.

Elle était tout simplement folle de lui.

Alors, que faire ?

Elle n'en savait absolument rien.

Elle se leva, se doucha, s'habilla, et, tandis qu'elle descendait l'escalier pour se rendre dans la cuisine, elle sentit la réjouissante odeur du bacon et du pain grillé.

— Ce n'est pas à vous de faire ça, Leon ! protesta-t-elle en entrant dans la cuisine.

— Puisque je vous ai dit que, aujourd'hui, vous avez congé !

— Vous êtes sérieux, Leon ?

— Oh ! pour ce genre de chose, je ne plaisante pas !

Ils partirent tous deux d'un rire joyeux, et Valerie enchaîna d'une voix émue :

— Vous savez, Leon, ces quelques jours de vacances vous ont vraiment fait du bien...

Elle aurait voulu dire cela en se jetant à son cou, mais il n'en était pas question. Il fallait bien se tenir, elle le savait.

— Vous voulez dire que je me suis montré odieux lorsque je suis arrivé ? demanda-t-il avec un sourire espiègle.

— Disons que... vous paraissiez d'assez mauvaise humeur, répondit-elle prudemment.

— C'est un euphémisme, marmonna-t-il en décrochant un torchon.

Comme il ouvrait le réfrigérateur pour prendre les œufs, Valerie demanda tout à trac :

— Vous avez envie que je parte, Leon ?

Il la dévisagea, l'air stupéfait.

— Mais pourquoi cette question, Valerie ?

— En vous voyant aller et venir dans la cuisine, je me disais que ma présence n'était peut-être pas indispensable... Vous vous débrouillez manifestement très bien sans moi.

— Vous savez, j'ai besoin de vous, mademoiselle Valerie Sutton. Un œuf, ou deux ? ajouta-t-il d'un ton neutre.

— Pas d'œufs, merci. Vous savez, je ne mange presque rien, le matin. Vous avez dû le remarquer.

— Oui, mais aujourd'hui est un jour pas comme les autres, commenta-t-il d'un ton mystérieux.

Il posa la poêle sur le gaz et continua de s'occuper du petit déjeuner.

— Que pourrions-nous faire, aujourd'hui ? reprit-il, plein d'entrain.

*Nous ?*

Valerie adora cette formule où il employait ce « nous ». C'était la première fois qu'il la conjuguaient avec lui, et cela produisit en elle un déferlement de joie qui lui fit aussitôt monter les larmes aux yeux.

« Comme c'est bon de savoir que l'on compte pour l'autre ! » pensa-t-elle, chavirée.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le temps était toujours à la pluie.

— Je pensais pouvoir faire un peu de jardinage, mais ce n'est pas le temps idéal, dit-elle, morose.

— Et si nous allions nous occuper de votre voiture ?

— Je vous assure que j'ai fait des efforts inouïs pour essayer de dégripper ces maudits boulons, mais...

— On ne peut pas avoir toutes les qualités, Valerie, remarqua-t-il avec un sourire indulgent.

« Ça, c'est un compliment », se dit-elle, flattée. Puis, brusquement, elle se souvint de ses vêtements qu'elle avait laissés en vrac, la veille, dans la salle de bains de Leon.

— J'ai complètement oublié mon linge dans votre salle de bains, hier soir, s'excusa-t-elle.

— J'ai tout mis dans la machine à laver, répondit-il en souriant.

— Vous êtes vraiment la fée du logis ! s'exclama-t-elle en riant. C'est le monde à l'envers.

Théoriquement, c'est moi qui suis chargée de la maison...

— Comment s'est passée la journée avec vos parents, hier ? s'enquit-il avec une sorte de détachement poli.

C'est justement ce détachement dans sa manière de poser la question qui permit à Valerie de répondre de façon assez évasive.

— Ils ont fini par bien prendre le... la chose, expliqua-t-elle avec prudence.

Elle préférait ne pas entrer dans les détails afin d'éviter tout ce qui aurait pu l'amener à parler de Johnny. Mieux valait détourner la conversation.

— Je vais téléphoner à un garage pour qu'on s'occupe de ma voiture, annonça-t-elle d'un ton ferme.

— Je vais m'en charger, rétorqua Leon, qui était en train de déposer les assiettes dans l'évier. Ce n'est pas compliqué, et je...

— Vous avez vu le temps qu'il fait ? Vous reviendriez aussi trempé que je l'étais hier. Et moi, je me sentirais coupable de vous avoir laissé partir. Non, Leon, je vais appeler le garage, et ils vont s'occuper de tout.

— Etiez-vous à la direction de l'hôtel où vous travailliez ? questionna-t-il soudain de manière totalement inopinée.

Prise au dépourvu, Valerie cilla.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? demanda-t-elle avec un sourire embarrassé. Serait-ce parce que vous me trouvez soudain directive ? C'est ma façon de répondre qui vous a surpris ?

Leon fit un geste vague de la main, un mouvement qui pouvait tout signifier.

— Je me réjouissais tellement à la perspective de mettre mes mains dans le cambouis, ironisa-t-il, et vous me gênez ce plaisir ! Ah ! vous êtes vraiment frustrante !

Valerie eut un rire spontané, mais Leon embraya aussitôt sur un autre sujet qui la désarçonna une nouvelle fois. Décidément, il se montrait virtuose dans sa manière de passer du coq à l'âne.

— John Metcalfe ? lança-t-il tout à trac.

— John Metcalfe quoi ? rétorqua-t-elle, prise au dépourvu.

Le cœur de Valerie semblait s'être arrêté. Elle se demanda pourquoi Leon posait une question à propos de son frère. Par quel détour était-il arrivé à ce questionnement ? Les genoux flageolants, elle insista d'une voix altérée :

— Pourquoi me parlez-vous de lui ?

— Vous m'avez dit que vous aviez dormi avec lui, n'est-ce pas ?

Valerie pensait que, dans bien des cas, la meilleure défense était l'attaque. Aussi rétorqua-t-elle avec irritation :

— Mais cela ne vous regarde pas !

— Il est impuissant ou quoi ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? s'exclama-t-elle, furibonde.

Elle fit une boule du torchon qu'elle avait en main et l'envoya d'un geste furieux à l'autre bout de la pièce. Une curieuse manière de le ranger, certes, mais elle se sentit mieux après ce bref défoulement. Leon l'avait regardée faire avec un amusement manifeste dans le regard.

— Ce que vous pouvez être énervant, quand vous vous y mettez ! grommela-t-elle, crispée.

Elle devinait que Leon avait posé la question pour savoir si oui ou non elle avait eu un amant dans sa vie.

Il reprit d'un ton tranquille :

— On peut dormir avec quelqu'un sans que...

— Mais bien sûr, c'est évident.

Il souriait à moitié, l'air songeur. Sans doute repensait-il à ce qu'elle venait de dire, un instant plus tôt : « Qu'est-ce que j'en sais...? », et sans doute se disait-il que la liaison entre son nouvel assistant et Valerie n'était après tout qu'une relation platonique.

L'air réjoui, il annonça gaiement :

— Bon, je vais téléphoner à un garage, et on va s'occuper de votre voiture.

Il s'en alla quelques minutes plus tard, toujours d'excellente humeur.

Valerie se demanda ce qui le rendait si guilleret. « Quel homme étrange ! pensa-t-elle. Quel homme merveilleux... » Elle était toujours aussi amoureuse de lui, et n'avait toujours aucune idée de la manière dont leur rencontre allait prendre fin.

Le téléphone sonna environ une demi-heure après le départ de Leon. Valerie décrocha en se demandant qui cela pouvait être : pas ses parents, en tout cas, car ils avaient promis d'appeler, en cas de besoin, sur son portable.

— Allô ? fit-elle.

— Oh ! c'est toi, Valerie !

Sidérée, elle reconnut la voix de Johnny.

— Johnny ! Tu es où ? interrogea-t-elle, époustouflée d'avoir son frère au bout du fil.

Décidément, il la surprendrait toujours. Elle le croyait en Australie, et voilà qu'il lui téléphonait.

— Je t'appelle d'Australie, dit-il avec un rire joyeux. C'est amusant, non ? Je t'entends comme si tu étais dans la pièce à côté ! A propos de pièce, c'est bizarre que ce soit toi qui répondes. Je pensais tomber sur Leon Beaumont. Euh... j'avais oublié de te dire...

Le ton de Johnny se fit moins enthousiaste. Il avait même l'air passablement honteux.

— ... Je voulais te dire que j'avais... euh... loué Aldwyn House à mon patron. Tu comprends... Je pensais que tu étais en Suisse, alors... Je me suis permis... J'espère que tu ne m'en veux pas... Mais comment se fait-il que tu sois là, Valerie ? Tu n'es pas allée en Suisse avec Mar...

— Non !

Elle avait presque crié, mais elle se reprit aussitôt et expliqua posément et brièvement :

— Je ne suis pas partie pour la Suisse.

— Je pensais que ce serait Leon Beaumont qui répondrait. Il m'avait demandé si je pouvais lui trouver un endroit où il serait totalement tranquille, alors je...

— Oui, je sais, coupa-t-elle, un peu agacée. Mais dis-moi, Johnny, que fais-tu en Australie ? Comment cela se présente-t-il pour toi ?

— Ah ! Valerie ! Si tu savais... Je suis amoureux ! C'est vraiment dingue...

— C'est vrai ?

— Tina — c'est son nom — va parler à ses parents. Et elle... Et je... Ah ! si tu savais...

— Calme-toi, Johnny.

— Bon, je me calme. Tu as raison.

— Tu es vraiment amoureux ?

— On ne se connaît que depuis deux ou trois semaines, mais c'est l'amour fou. Ah ! Valerie, si tu savais : c'est merveilleux ! Nous allons nous marier ! Nous en avons parlé pour la première fois hier soir, pendant des heures... Et elle est d'accord ! C'est génial, n'est-ce pas ?

Les yeux ronds, Valerie essayait de faire le point. Elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Les parents de Tina sont absents jusqu'au début de la semaine prochaine, continua Johnny. Nous avons décidé de faire l'annonce simultanément. Et j'appellerai papa et maman lundi. D'ici là, motus et bouche cousue, on est d'accord ?

— Oui, bien sûr, murmura-t-elle, abasourdie.

— Ah ! je suis tellement heureux que je voudrais crier ça sur les toits ! Mais c'est trop tôt, évidemment.

— Tu voulais annoncer la nouvelle à Leon... je veux dire : à Leon Beaumont ? s'enquit-elle, intriguée.

— C'est-à-dire... Je voulais lui annoncer ma démission...

— Quoi ? Tu veux démissionner... Mais... C'est insensé !

— Je veux rester en Australie...

— Tu n'as pas l'intention de rentrer en Angleterre ?

— Non, non. C'est tellement formidable, ici ! On compte bien trouver du travail, Tina et moi.

— Tu veux vraiment quitter la situation que t'a offerte Leon Beaumont ? Tu as bien réfléchi aux conséquences que cela implique ?

Valerie avait toujours considéré son frère comme une tête en l'air. Qu'en était-il de cette relation avec cette lointaine Tina ? Était-ce si sérieux qu'il veuille se marier ? D'après le ton de sa voix, cela paraissait tout à fait solide.

— Est-ce que tu ne t'emballas pas un peu vite, Johnny ? Tu es bien sûr de...

— Oh ! Valerie ! S'il te plaît, j'aimerais tellement que tu te réjouisses de ce qu'il m'arrive !

— Excuse-moi, mon chéri. Je suis vraiment heureuse pour toi, mais j'avais simplement l'impression d'une rencontre tellement récente...

— C'est vrai. Cela s'est fait très vite, admit Johnny, toujours très excité. Mais c'est comme ça, le grand amour : ça te tombe dessus, et, après, tu es follement amoureux... Tu me comprends ?

Oh oui ! elle comprenait...

Emue par l'emballement de son frère, par cette merveilleuse rencontre qui le portait jusqu'aux nues, elle murmura doucement :

— Oui, Johnny, je comprends tout à fait.

Jamais elle n'avait connu un Johnny si heureux.

— Tu vas venir à mon mariage, j'espère ! reprit-il d'un ton exubérant.

— Et comment, répondit-elle, les larmes aux yeux. Si jamais tu t'avisés de te marier sans que je sois là, prends garde à toi !

Johnny partit d'un grand rire.

— Il faut que tu préviennes Leon Beaumont, conseilla-t-elle, soucieuse.

— Ah ! pour arriver à l'avoir au téléphone, lui..., soupira Johnny. Non, je crois que je vais plutôt lui envoyer un mot. Je vais lui poster ma démission dès aujourd'hui. Bien... je te laisse. A très bientôt !

Avant que Valerie n'ait pu répondre, Johnny raccrocha.

Elle posa doucement le combiné sur son socle et croisa les bras, toute songeuse. Si Johnny avait réellement trouvé la femme de ses rêves, tant mieux, elle n'y voyait rien à redire. Mais, s'il s'agissait d'une passade un peu fiévreuse, alors sa situation, une fois de plus, allait devenir critique. Car ce qu'il décidait consistait ni plus ni moins à abandonner son travail chez Leon Beaumont — ce travail qu'elle avait tenté, jour après jour, de protéger depuis que Beaumont séjournait à Aldwyn House.

Elle se demanda s'il fallait annoncer la nouvelle à Leon et, dans ce cas, sans doute serait-il préférable de lui avouer ce qu'elle lui avait caché durant ces deux semaines : Johnny et elle étaient frère et sœur ! En apprenant cela, Leon risquait de devenir tout à fait furieux. Il se sentirait trompé et il n'aurait pas complètement tort. Valerie devait reconnaître que, durant ces quinze jours, elle avait joué devant lui un jeu pas très net.

Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle quitte Aldwyn House dès aujourd'hui ? Pourquoi prolonger son séjour ici, alors que le motif même de ce séjour s'envolait ? A présent, elle n'avait plus à se préoccuper du poste de Johnny.

Elle marcha de long en large dans le salon, pesant le pour et le contre et, tandis qu'elle faisait les cent pas, elle comprit qu'elle n'avait aucunement envie de s'en aller. Elle ne se sentait pas la force de quitter cet homme dont elle était éperdument amoureuse. Sans doute cet amour qu'elle lui portait ne pouvait-il déboucher sur rien, sans doute s'engageait-elle dans une aventure sans lendemain, une folle et merveilleuse aventure sentimentale... Certes, c'était absolument déraisonnable, mais elle n'avait pas la force de partir.

Perdue dans ses réflexions, elle entendit à peine la voiture de Leon qui revenait et c'est d'une manière machinale, quasi somnambulique, qu'elle alla jusqu'à la fenêtre.

C'était bien lui. Le cœur de Valerie s'anima soudain tandis qu'elle le regardait grimper quatre à quatre les marches du perron. « Quel bel homme ! pensa-t-elle, émue par ce visage si beau, ce corps longiligne et souple. Quel charme chez lui, quelle assurance ! » Le doute n'était plus permis : elle était passionnément amoureuse de Leon, tout en sachant que ce sentiment était sans avenir et ne la mènerait à rien.

— Voilà, annonça-t-il d'emblée dès qu'il aperçut Valerie. J'ai tout réglé pour la voiture. Les garagistes la ramèneront dans l'après-midi.

Charmée par sa présence, par sa voix, et aussi par l'air vif qu'il rapportait de l'extérieur, elle sourit et proposa d'une voix douce :

— Vous voulez un café ?

— Avec grand plaisir !

A ce moment, le téléphone sonna et Valerie, de manière assez exagérée, se crispa. Leon se dirigea vers le téléphone pour décrocher. Le cœur de Valerie semblait s'être arrêté. Si c'était Johnny qui rappelait, c'était le drame !

Heureusement, il ne s'agissait que d'un appel professionnel. Leon s'enferma dans le bureau où il passa un bon moment. Lorsqu'il en sortit, il avait l'air content.

En apercevant Valerie dans la cuisine, il lui lança gaiement :

— Est-ce que vous voulez que je fasse quelques courses pour la maison ?

Le fait d'être momentanément sans voiture la contraignait à rester à Aldwyn House.

— Cela ne vous ennuerait pas ? répondit-elle, touchée par cette nouvelle attention.

— Absolument pas. Et, si cela vous dit, vous pouvez m'accompagner...

— Oh oui ! s'exclama-t-elle, enchantée.

La perspective de passer un long moment à faire les courses avec Leon l'enthousiasmait. Le simple fait de marcher près de lui, d'échanger quelques paroles, même banales, la comblait. Elle avait besoin de sa présence et ne demandait rien de plus. Le seul fait de le voir constituait pour elle un ravissement.

— Allez chercher votre manteau, proposa-t-il avec un large sourire. Allons-y dès maintenant.

— Mais mon manteau n'a pas eu le temps de sécher. Il est encore complètement trempé...

— Essayez de trouver quelque chose. Il fait plutôt frisquet, dehors.

Valerie grimpa en vitesse l'escalier et se précipita dans sa chambre. Elle revint avec un anorak plus fait pour le ski que pour la campagne galloise, mais elle n'en avait cure. Lorsqu'il la vit ainsi accoutrée, Leon ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes très décorative, ainsi, assura-t-il en lui prenant le bras avec entrain. On dirait que vous venez d'arriver par la dernière cabine de téléphérique...

Elle songea un instant qu'il s'en était fallu de peu qu'elle s'embarque avec Martin pour la Suisse... Dans quelle impasse se fût-elle alors trouvée ! Martin aurait prolongé son petit jeu, et elle aurait continué à être dupée, comme elle l'avait été durant toute leur liaison. Puis un jour, sans aucun doute, elle aurait découvert l'odieuse tromperie.

Aujourd'hui, son avenir n'était pas plus défini et elle ignorait totalement de quoi serait fait le lendemain, mais l'état amoureux qui était le sien transfigurait son existence. Elle vivait au présent, dans une sorte de sursis euphorique, tout près du premier homme dont elle fût tombée amoureuse. Pour un temps très limité, sans aucun doute, elle partageait l'existence de cet homme et elle savourait chaque instant qui lui était accordé à ses côtés.

Tandis qu'ils marchaient paisiblement dans les rues de la petite ville en faisant les courses, Valerie avait l'impression de vivre un conte de fées. Tout était magique pour elle. En avançant la main pour saisir un régime de bananes que la marchande leur tendait, elle frôla la main de Leon, et ce simple frôlement fit naître en elle un délicieux frisson. Elle était folle de lui.

Lorsqu'ils rentrèrent à Aldwyn House, après avoir devisé joyeusement et librement pendant le trajet, Valerie prépara rapidement un déjeuner léger qu'ils mangèrent dans la cuisine, tout en continuant de parler de choses et d'autres. Elle adorait le son de sa voix. L'écouter était pour elle une véritable musique. Et, par-dessus le marché, elle se rendait compte de manière de plus en plus nette qu'ils avaient de nombreux goûts en commun.

Dans l'après-midi, deux voitures s'arrêtèrent devant Aldwyn House : celle de Valerie et celle du garagiste. Lorsque les mécaniciens furent repartis, la maison retrouva l'extraordinaire tranquillité qui était la sienne, loin de toute circulation et de tout bruit.

Ce soir-là, quand Valerie alla se coucher, elle se sentait si heureuse qu'elle eut les larmes aux yeux. La journée avec Leon avait été un modèle de paix, d'amitié et, pour elle, d'amour. Elle avait vécu sur un

petit nuage, totalement heureuse de vivre ainsi, au quotidien, près de l'homme qu'elle aimait.

Elle ne demandait rien de plus.

Combien de temps cette existence paradisiaque allait-elle durer ? Leon avait-il décidé de la date de son départ ? Souhaitait-il rester encore quelques jours à Aldwyn House ? Valerie se dit que, si elle avait beaucoup, beaucoup de chance, il resterait encore une semaine ou deux, puisqu'il semblait pouvoir travailler à son aise n'importe où et traiter ses affaires par téléphone ou par Internet.

Le lendemain matin, miracle, la pluie qui persistait depuis plusieurs jours avait cessé, laissant place à un beau ciel tout bleu.

Après le petit déjeuner, Leon proposa d'un ton tranquille, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde :

— Et si on allait faire un tour dans la campagne ?

A la fois stupéfaite de la proposition, et enchantée à la perspective de se promener au bras de Leon, Valerie répondit sur un mode ironique.

— Monsieur daigne donc faire une promenade avec sa bonne à tout faire ?

Leon fronça les sourcils et secoua la tête en esquissant une grimace.

— Je vous rappelle que vous avez cessé d'être ma bonne à tout faire dès l'instant où vous avez parlé de mariage, grommela-t-il. N'oubliez pas que c'est vous qui m'avez demandé en mariage la première, affirma-t-il en souriant.

Comme Valerie allait protester et objecter qu'elle n'avait jamais fait une telle proposition, elle se ravisa et enchaîna d'un ton malicieux :

— Et vous avez répondu « oui », n'est-ce pas ?

— Bien évidemment ! s'exclama-t-il en plaisantant, avec un grand rire. Comment dire non à une femme telle que vous ?

Joignant le geste à la parole, il se pencha vers Valerie et planta un baiser sur le coin de sa bouche, un simple et tendre baiser, bref et léger, avant d'ajouter d'une voix réjouie :

— Allez chercher votre bel anorak. Nous allons faire une petite balade !

Ce jour-là fut l'un des plus beaux qu'ait jamais vécus Valerie. Elle se sentait plus amoureuse que jamais de Leon. Ils parlèrent à bâtons rompus, rirent, se taquinèrent gentiment, marchèrent à grandes enjambées dans les collines et, parfois, redevenaient plus sérieux. De temps à autre, Leon lui prenait la main, soit pour l'aider à traverser un passage caillouteux, soit sans raison précise, pour le simple plaisir de tenir cette main. Et, chaque fois que Valerie se sentait ainsi prise, entourée par la poigne solide de Leon, elle éprouvait un extraordinaire sentiment de bien-être.

Cependant, dès le lendemain, elle fut assaillie par un tout autre sentiment. Elle était follement amoureuse de Leon, cela ne faisait aucun doute, mais lui, qu'éprouvait-il pour elle ? Certainement un peu d'amitié, maintenant qu'ils se connaissaient mieux, mais pas plus que de l'amitié. En réfléchissant à cela, Valerie se sentit soudain abattue. Leon ne l'aimait pas, c'était évident : elle devait être objective.

C'est pour cette raison que Valerie, ce jour-là, se sentait particulièrement déchirée. Elle décida de ne plus importuner Leon et de se faire aussi discrète que possible. Ils se croisèrent dans la cuisine, rapidement, et elle s'occupa des diverses tâches ménagères sans le déranger outre mesure.

Alors qu'elle s'occupait de ses chemises, dans l'après-midi, et les transportait sur un cintre jusqu'à sa chambre, ils tombèrent brusquement nez à nez devant sa porte.

— Oh ! pardon ! fit Valerie, désarçonnée. Je pensais que vous étiez dans le bureau en train de travailler...

Il la considéra d'un regard sombre et froid qui la troubla.

— Je... Je ne voulais pas vous déranger, balbutia-t-elle, terriblement gênée.

— J'ai l'impression que vous faites tout pour me fuir, en ce moment, bougonna-t-il d'un ton bourru.

— Mais...

— Dès que je vais quelque part, dans la maison, vous avez quitté la pièce, comme par hasard. Et il faut qu'advienne un épisode de lingerie pour que nous nous rencontrions...

Il paraissait véritablement furieux.

— C'est assez agaçant, reprit-il. On dirait que vous me fuyez comme un pestiféré !

Sidérée, Valerie resta bouche bée un long moment, puis, alors qu'elle allait répondre, Leon ajouta d'une manière amère :

— Figurez-vous que j'étais sur le point d'aller vous voir pour vous demander des explications, pour savoir si vous m'en vouliez pour quelque chose...

— Mais, Leon..., articula-t-elle, les lèvres tremblantes. Il faut que vous sachiez que, si vous ne me voyez pas, c'est uniquement par discrétion de ma part. Vous m'avez bien fait comprendre, dès le départ, que vous en aviez par-dessus la tête de... des femmes. C'est pour cette raison que je... que... enfin... C'est-à-dire...

Abasourdie par la réaction de Leon, elle se prenait les pieds dans un invraisemblable tapis de mots, ne sachant comment faire pour le rassurer, pour qu'il comprenne à quel point elle souhaitait ne pas l'importuner.

Ils se trouvaient piégés dans un monstrueux malentendu. Il fallait absolument se sortir de cette impasse.

Elle fit un effort pour se ressaisir et déclara de la voix la plus assurée possible :

— Comme nous sommes devenus progressivement amis, j'ai tout simplement voulu ne pas outrepasser la mesure, sachant votre position en ce qui concerne les femmes. Voyez-vous, Leon, j'ai essayé de ne pas me montrer trop... amicale. Voilà pourquoi, sans doute, vous avez eu l'impression que je vous fuyais, que je vous évitais.

Leon, qui l'avait écoutée sans mot dire, le visage tendu, parut brusquement rasséréiné. Ses traits se détendirent. Il poussa un soupir et murmura tout en hochant posément la tête avec un sourire attendri :

— Vous n'êtes vraiment pas une femme comme les autres...

Il saisit la main de Valerie et la garda dans la sienne un moment, pendant qu'il la scrutait comme s'il essayait de faire le point. Puis il l'attira contre lui jusqu'à ce que leurs visages se frôlent. Enfin, de manière très douce, très lente, il posa ses lèvres sur les siennes, l'espace de quelques secondes seulement. Il recula la tête et murmura :

— C'était un baiser de réconciliation, expliqua-t-il, les yeux brillants.

Chavirée et enivrée par ce baiser inattendu, Valerie sentit ses genoux flageoler. Elle eut envie de se jeter à son cou, de manière débridée, sans aucune retenue, poussée par l'amour qui débordait de son cœur, mais elle se retint, sachant qu'il lui fallait rester maître de ses émotions. Elle fit donc un pas en arrière et rajusta d'un geste machinal une mèche qui lui tombait sur les yeux.

Comme Leon la considérait d'un air étonné, apparemment surpris par cette distance qu'elle mettait entre eux, elle renonça à toute prudence et s'approcha de lui. Elle lui mit les deux mains autour du cou et l'embrassa dans un élan incoercible, avec une volupté gourmande.

Les joues en feu, elle recula ensuite et, le souffle court, le regarda droit dans les yeux en disant à mi-voix :

— Et ça, c'était un baiser d'acceptation de la réconciliation. Nous voilà quittes, Leon.

Valerie se dit alors qu'il était temps de mettre fin à cette scène qui risquait de dégénérer, dans un sens ou dans l'autre. Elle savait bien qu'elle ne pouvait prendre le risque de s'emballer de manière

excessive dans cet embrasement amoureux qu'elle ressentait au fond d'elle-même. Il fallait tourner les talons et s'en aller, tout de suite, sans attendre !

Comme elle s'apprêtait à s'éloigner, elle eut l'impression que ses pieds étaient comme englués dans le sol. Impossible de les mouvoir. Une force supérieure à sa volonté les retenait, et elle se sentit totalement paralysée, clouée sur place.

— Non, nous ne sommes pas tout à fait quittes, glissa-t-il dans le creux de son oreille.

Il frôla ses cheveux de ses lèvres, puis celles-ci longèrent sa joue et se placèrent devant sa bouche. Pendant quelques secondes, leurs bouches s'effleurèrent, ce qui procura à Valerie des sensations aussi merveilleuses que vertigineuses.

— Est-ce normal que des... des amis se comportent de cette manière ? chuchota-t-elle, le cœur battant comme un tambour africain.

— Oh ! vous savez, l'amitié peut aller très loin..., assura-t-il dans un murmure.

Elle percevait contre son visage le souffle de Leon et se sentait totalement ensorcelée. Eût-elle essayé de renoncer à ce baiser qu'elle sentait venir, qui n'allait pas tarder, elle n'eût pas réussi. Elle était délicieusement prisonnière de cet homme qui la serrait à présent dans ses bras avec une passion débordante. Elle se donna entièrement à ce baiser, le plus ardent qu'ils eussent échangé jusqu'alors, le plus voluptueux, le plus total.

Lorsqu'ils se détachèrent enfin l'un de l'autre, après un long moment de folle sensualité, Valerie, à bout de souffle, encore toute grisée, dit d'une voix éperdue :

— Si vous m'embrassez de cette manière, je ne réponds plus de rien, monsieur Beaumont. Sachez-le bien.

Il partit d'un rire léger, plein de gaieté.

— Vous êtes adorable, Valerie, s'extasia-t-il avec une euphorie manifeste. C'est fou ce que vous me plaisez !

Elle eut envie de lui répondre : « Si vous saviez à quel point je vous aime, Leon ! », mais elle n'osait lui avouer l'incendie d'amour qu'il avait allumé en elle.

Il la tenait toujours dans ses bras, tout contre lui et, de temps à autre, lui posait un nouveau baiser sur les lèvres. Valerie était au septième ciel. Elle avait l'impression de perdre toute notion de lieu et de temps. Seul comptait pour elle cet incommensurable bonheur d'être embrassée par l'homme qu'elle aimait. Elle savourait cet instant magique avec une félicité infinie.

Dans l'ardeur de leur passion, Leon avait commencé à glisser les mains sous son T-shirt, produisant chez elle des frissons d'extase. Elle aimait sentir sur sa peau cette main chaude, douce et habile, qui la palpait et la serrait avec une frénésie de plus en plus intense.

Avec une virtuosité étourdissante, Leon, en un tour de main, réussit à lui enlever son T-shirt. Dans un geste de pudeur, elle tenta de cacher ses seins, mais il l'en empêcha.

A son tour, il enleva sa chemise et Valerie, bouleversée, contempla le torse nu et puissant qui l'attirait comme un aimant.

— Je... J'ai envie de... de vous toucher ! balbutia-t-elle, éperdue de désir et de frénésie amoureuse.

— Oh oui ! cher ange, touchez-moi...

Elle tendit les mains pour les plaquer sur le duvet sombre qui recouvrait sa poitrine, tandis que Leon, fasciné par la beauté des seins de Valerie, les fixait avec avidité.

Lorsqu'ils furent de nouveau dans les bras l'un de l'autre, peau contre peau, bouche contre bouche, Valerie crut qu'elle allait défaillir. Jamais elle n'avait connu une telle exultation.

— Vous êtes merveilleuse, chuchota-t-il, enfiévré. Tout simplement merveilleuse...

— Oh ! Leon ! Je n'ai jamais senti un tel plaisir... C'est fou ! Vous me rendez folle...

— Est-ce que tu as envie de moi ? demanda-t-il d'une voix que le désir rendait rauque.

Pour la première fois, dans la tourmente de la passion, il l'avait tutoyée ; elle ne remarqua même pas ce changement, et répondit, toute chavirée :

— Oh oui ! Oui, Leon !... J'ai tellement envie...

Avec la même virtuosité qui avait été la sienne quelques instants plus tôt lorsqu'il lui avait retiré son T-shirt, il réussit en quelques secondes non seulement à la débarrasser de son jean, mais aussi à enlever son propre pantalon, si bien qu'ils se retrouvèrent presque nus tous les deux.

Une sorte de panique saisit soudain Valerie qui ne s'était jamais trouvée dans une telle situation. Voyant son trouble, Leon tenta de la rassurer d'une voix douce :

— N'aie pas peur, mon amour. Je ne vais pas te faire de mal...

Elle sonda son regard et n'y lut que des sentiments généreux et bons. Elle sut qu'elle pouvait lui faire confiance. Il pouvait l'emporter où il voulait : elle était totalement avec lui.

Il la souleva comme une plume et la transporta sur son lit où il la déposa avec beaucoup de délicatesse. Puis il l'embrassa une nouvelle fois, et leurs bouches se confondirent avec une ardeur, une sensualité renouvelées.

Ce fut d'un mouvement naturel, tout instinctif, qu'elle ouvrit largement les jambes pour le recevoir contre elle. Son désir était d'une telle intensité qu'elle le voulait tout de suite en elle.

— Oh ! Leon... J'en ai tellement envie... Je n'en peux plus... Prenez-moi...

— Mon tendre amour... N'allons pas trop vite. Je ne veux pas te brusquer... Tu es si délicate...

Valerie brûlait d'une telle flamme qu'elle avait l'impression de perdre totalement ses esprits. Elle avait envie de lui dire tout son amour, de lui crier qu'elle l'aimait de manière éperdue, que jamais elle n'aurait cru pouvoir aimer quelqu'un de manière aussi intense, aussi absolue.

Tout à coup, elle songea qu'il ne partageait probablement pas ce sentiment et ce fut comme une douche glacée. Ce qui pour elle était de l'amour, de l'amour pur et véritable, n'était pour lui qu'un moment de désir, comme souvent les hommes en connaissent.

Il y avait malentendu, de toute évidence : de l'amour du côté de Valerie, du désir, simple et brut, du côté de Leon.

Comme il s'apprêtait à la pénétrer, elle s'écarta brusquement et cria :

— Non ! Je... je ne peux pas...

— Mais... Que se passe-t-il, mon ange ? demanda-t-il, stupéfait.

— Je ne peux pas, Leon, répéta-t-elle en s'asseyant sur le bord du lit, le visage en feu.

Il aurait pu, sans doute, prendre très mal cette rebuffade, mais il n'en fut rien. C'est d'une voix très tendre et rassurante qu'il murmura :

— Ne t'inquiète pas, mon amour. Nous avons toute la nuit. Rien ne presse.

Le visage dans les mains, Valerie se mit à sangloter de manière désespérée. Elle avait tellement envie de lui, et elle savait qu'elle ne pouvait pas...

— Je... je suis désolée, balbutia-t-elle en pleurant.

Elle évita de le regarder, car elle savait que, si leurs yeux se croisaient, elle ne pourrait pas résister.

— Je... je ne peux pas, répéta-t-elle entre deux sanglots, la voix brisée par le drame qu'elle vivait.

Elle se leva d'un coup, ramassa ses vêtements qui gisaient sur le sol, et quitta la chambre de Leon en courant. Elle se précipita dans sa propre chambre et se rua sur son lit en sanglotant désespérément.

## 10.

Ah ! elle n'en finissait pas, cette nuit... Valerie, qui se tournait et se retournait dans son lit sans parvenir à trouver le sommeil, savait bien qu'elle avait agi comme il le fallait. Elle aurait pu se donner à Leon, certes, et ils auraient fait l'amour de manière passionnée, mais, au bout du compte, n'y aurait-il pas eu un terrible quiproquo ? Elle, avec son amour, et lui, avec son désir... Deux mondes à part. La planète « femmes » rencontre-t-elle parfois la planète « hommes » ? se demanda Valerie, déboussolée.

Pourtant, Dieu sait si elle mourait d'envie de retourner dans les bras de Leon. Il suffisait de traverser le couloir, d'entrer dans sa chambre, un peu plus loin, et de se jeter dans son lit, contre lui... Oh ! comme elle avait besoin de ces bras, de ce corps, comme elle désirait cet homme ! Comme elle l'aimait...

Toutefois, le principe de réalité s'imposait à elle. Sachant qu'elle ne voulait pas souffrir, plus tard, d'une brève et tumultueuse passion sans lendemain, elle préférait sa solitude, aussi éprouvante fût-elle.

La nuit passa lentement, douloureusement. Le matin tarda à venir ; les heures semblaient durer des siècles.

Elle se leva soudain d'un bond ; elle n'en pouvait plus. Il lui fallait bouger, partir, quitter cette maison, quitter cet homme qu'elle aimait trop.

Fébrilement, à la lueur de la lampe de chevet, elle prépara sa valise en y enfournant dans le plus grand désordre ses vêtements, ses livres, toutes ses affaires.

Pendant qu'elle s'habillait, elle se dit qu'elle ne pouvait pas partir sans laisser un mot d'explication. C'était le moins qu'elle puisse faire pour justifier son départ.

Elle prit son stylo et, les yeux mouillés de larmes, griffonna en toute hâte quelques mots.

*Cher Leon, je pars. Je pense que c'est plus raisonnable. Je vous embrasse. Valerie.*

Sa valise à la main, elle descendit l'escalier sur la pointe des pieds et déposa au passage, bien en vue, le mot destiné à Leon. Puis elle quitta la maison sans faire le moindre bruit et monta dans sa voiture qu'elle avait heureusement garée à l'extérieur afin de laisser le garage à Leon.

Elle desserra le frein à main et laissa rouler la voiture jusqu'au bas de l'allée. Ce n'est qu'alors qu'elle tourna la clé de contact. Elle s'éloigna le cœur serré, en jetant un dernier coup d'œil dans le rétroviseur. Bientôt Aldwyn House disparut à sa vue et elle prit la route du Gloucestershire.

Lorsqu'elle arriva à destination, il faisait encore nuit. Jamais elle ne s'était sentie aussi seule, aussi abandonnée. Elle ne reverrait sans doute plus Leon, se dit-elle, effondrée.

Elle se gara devant la maison de ses parents et aperçut de la lumière. Ils se levaient toujours tôt... Lorsqu'elle entra, ils se préparaient à prendre leur petit déjeuner.

— Tu es matinale, ma chérie ! s'exclama son beau-père en la voyant. Figure-toi que nous avons l'intention de te téléphoner dans la matinée.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, intriguée.

— Tu n'es pas au courant ? intervint sa mère qui la serra tendrement dans ses bras.

— Au courant de quoi ? répéta Valerie, brûlant de curiosité.

— Johnny nous a appelés hier soir. Figure-toi qu'il a décidé de se marier !

— Ah oui, je sais... Il a d'abord voulu annoncer la nouvelle à Leon Beaumont et, lorsqu'il a téléphoné à Aldwyn House, c'est sur moi qu'il est tombé.

La mère de Valerie avait l'air embarrassée, comme si elle ne savait trop comment prendre cette nouvelle tellement inattendue de la part de Johnny. On pouvait s'attendre à tout, avec lui.

— Il assure qu'il a rencontré la femme la plus exquise qui soit, et qu'il veut se marier au plus vite.

— C'est ce qu'il m'a dit, confirma Valerie, songeuse.

— Il nous demande de venir en Australie dès que possible, ajouta Hannah Metcalfe avec un sourire attendri.

— C'est normal, murmura Valerie en souriant elle aussi.

— Mais dis-moi, Valerie... Tu as quitté Aldwyn House pour de bon ou tu comptes y retourner ?

Valerie se mordilla douloureusement la lèvre et répondit du ton le plus détaché possible :

— Leon n'a plus besoin de moi. Je n'ai pas l'intention de retourner là-bas.

Bizarrement, cette déclaration ne sembla pas perturber outre mesure ses parents. Leur préoccupation principale, pour l'instant, était le mariage de Johnny.

— Nous allons réserver les billets d'avion dès ce matin, annonça Hannah Metcalfe. J'espère que tu vas venir avec nous ?

Valerie fit un signe d'assentiment d'un vague mouvement de tête. Il lui semblait évoluer dans le brouillard. Le manque de sommeil y était pour quelque chose, mais, ce qui la taraudait principalement, c'était de se trouver séparée de Leon.

— Tu as l'air bien fatiguée, ma chérie, remarqua sa mère d'un ton soucieux. Tu sais quoi ? Pendant que nous irons à l'agence de voyages, tout à l'heure, tu resteras ici pour te reposer un peu. D'accord ?

— D'accord, merci, maman, murmura-t-elle avec un sourire triste.

Ils prirent ensemble leur petit déjeuner, puis ses parents, passablement excités, s'activèrent pour arriver dès l'ouverture à l'agence de voyages.

Après le départ de ses parents, Valerie retrouva ce même sentiment de solitude et d'abandon qu'elle avait douloureusement ressenti sur la route, quelques heures plus tôt. Elle savait bien que les jours, les semaines et les mois à venir allaient être très durs pour elle.

On ne se défait pas aussi facilement d'un grand amour.

Absorbée dans ses réflexions, dans ses souvenirs, obsédée par ces images de Leon qui revenaient continuellement à son esprit, elle marchait de long en large dans la maison, lorsqu'elle entendit qu'on frappait à la porte d'entrée.

Pensant que c'était le facteur, elle alla jusqu'à la porte et l'ouvrit d'un coup.

Leon se tenait dans l'encadrement de la porte. Il avait les yeux cernés par la fatigue, et ses lèvres esquissaient un pauvre sourire.

— Vous ! s'exclama-t-elle, médusée.

— Oui, c'est moi, Valerie. Il y a des choses que nous n'avons pas fini de régler, alors je suis venu...

— S'il s'agit de comptes, il était inutile de vous déranger, bougonna-t-elle avec amertume. Je ne veux pas un sou de votre part.

— Il ne s'agit pas de ça, voyons, mais de choses bien plus personnelles, bien plus graves...

Valerie hésita, se mordit une nouvelle fois la lèvre, comme elle avait coutume de le faire lorsqu'elle était soucieuse, et commenta d'un ton morne :

— Vous avez dû partir très tôt, pour arriver à une heure pareille ?

— J'ai quitté Aldwyn House vers 6 h 30. Et vous ?

— Autour de 5 heures du matin.

— Je ne vous ai pas entendue. J'ai dû m'endormir juste avant que vous ne partiez.

— Mais... comment se fait-il que vous connaissiez cette adresse ? s'étonna-t-elle brusquement.

Comment avez-vous fait pour me retrouver ?

— Ah ! C'est une longue histoire...

Valerie se rendit soudain compte de l'impolitesse de la situation : ils discutaient depuis un bon moment et elle ne lui avait pas proposé d'entrer.

— Ne restez pas dehors, dit-elle, un peu honteuse. Entrez. Vous prendrez bien une tasse de café... Je suis désolée : mes parents sont sortis, et...

— Ce n'est pas eux que je suis venu voir.

— Vous voulez un café ?

Il secoua la tête, l'air préoccupé.

— Non, merci. Je souhaiterais simplement obtenir de vous des réponses honnêtes et franches.

Le cœur battant à toute volée dans sa poitrine, elle le dévisagea sans répondre.

— Ne pourriez-vous être franche avec moi, au moins une fois ? reprit-il.

Il s'efforçait de sourire, mais son sourire ressemblait à un rictus douloureux.

— Asseyez-vous, murmura-t-elle, mal à l'aise.

Lorsqu'ils furent assis l'un en face de l'autre, dans le salon de ses parents, Valerie parla d'une voix embarrassée, les yeux rivés au tapis :

— Je suppose que vous me reprochez de ne pas vous avoir tout dit ? murmura-t-elle d'un air penaud.

Il fit « oui » d'un signe de tête très net.

— Je n'ai pas menti sur toute la ligne, plaïda-t-elle avec véhémence.

— Non, admit-il. Pas sur toute la ligne. Mais sur certains points.

— Lesquels, par exemple ? rétorqua-t-elle, piquée.

— Je parle de mensonges par omission, dit-il doucement tandis qu'il la fixait avec un air de reproche.

Valerie se mordilla nerveusement un ongle et, sur la défensive, lança d'une voix furieuse :

— Et vous ? Est-ce que vous estimez avoir été franc avec moi ? Lorsque vous êtes arrivé à Aldwyn House, vous n'avez rien dit. De temps à autre, vous bougonniez des ordres. Mais d'explications, point ! Je n'ai même jamais réussi à savoir ce qui vous amenait dans cette maison !

— Oui, je le reconnais, dit-il d'une voix humble. Je n'ai pas été très... explicite.

— C'est le moins qu'on puisse dire !

— Si vous saviez la nuit que j'ai passée ! murmura-t-il en soupirant. Je suppose qu'elle a été aussi infernale que la vôtre. J'ai tourné comme un lion en cage dans ma chambre en attendant le petit matin, en attendant une explication avec vous. J'ai eu la tentation d'aller vous réveiller, afin que nous puissions mettre cartes sur table, mais je n'ai pas osé. Ce n'est qu'à 6 heures du matin que je suis sorti de ma chambre. Lorsque je suis tombé sur votre mot, je n'en croyais pas mes yeux...

Il secoua tristement la tête sans quitter Valerie des yeux et poursuivit sombrement :

— Ce n'était vraiment pas la chose à faire, Valerie, que de partir comme ça...

— Bah ! de toute façon, vous n'alliez pas rester indéfiniment à Aldwyn House et... le frigo était suffisamment plein pour...

— Il ne s'agit pas du frigo ! marmonna-t-il, indigné. Il s'agit de vous ! Sans vous, la maison n'était plus vivable.

Valerie sentit sa bouche s'assécher subitement. Son cœur se remit à battre avec force. Leon était-il sincère lorsqu'il disait cela ? Était-elle à ce point importante pour lui ?

— De toute manière, vous saviez bien que je partirais un jour ou l'autre, Leon. Nos chemins, qui s'étaient croisés un temps, allaient se séparer. Vous étiez conscient de cela, non ?

— Evidemment. Mais vous ne m'avez pas laissé votre adresse ! Ce n'était pas du jeu, Valerie ! Vous arrivez, comme ça, en pleine nuit, et puis vous repartez, également en pleine nuit... Non et non. Cela ne se fait pas. On ne quitte pas quelqu'un comme ça ! Étais-je à ce point négligeable pour que vous vous éclipsiez en ne me laissant en tout et pour tout qu'un mot de deux lignes qui ne mentionnait même pas votre adresse ?

« Mon Dieu ! pensa-t-elle, effondrée. S'il savait à quel point il est important pour moi, à quel point il compte pour moi... » Cependant, elle ne pouvait le lui avouer.

Valerie se demanda alors comment il avait pu retrouver sa trace. Brûlante de curiosité, elle s'enquit, le souffle court :

— Mais comment avez-vous fait pour avoir mon adresse, ici ?

Leon ne répondit pas immédiatement. Il la considéra un moment d'un regard grave et triste et c'est apparemment à contrecœur qu'il répondit :

— J'ai appelé John Metcalfe au téléphone.

— Quoi ? Vous avez ap... en Australie ! bégaya-t-elle, stupéfaite.

— Oui, et il a pu me donner votre adresse. Il était passablement confus au téléphone, d'ailleurs, tout à fait surexcité par l'idée de se marier — du moins c'est ce que j'ai cru comprendre...

— C'est tout ce qu'il vous a dit ? demanda-t-elle, alarmée.

— Eh bien, oui.

— Il ne vous a rien dit d'autre ? Il ne vous a pas expliqué qu'il est mon frère ?

Leon la dévisagea avec stupeur.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Metcalfe est votre frère ?

— Oui, Leon. Je... je suis désolée de vous l'avoir caché. Mais c'était pour son bien, et je...

— Mais vous ne portez pas le même nom ! Vous vous appelez Valerie Sutton, et lui John Metcalfe...

— Johnny est mon demi-frère. Son père a épousé ma mère quand j'avais deux ans, mais cela ne m'empêche pas de le considérer comme un vrai frère, un frère à part entière.

— Dieu du ciel, quelle nouvelle ! murmura Leon, hébété, en se prenant la tête à deux mains.

— Si vous saviez comme j'ai détesté vous mentir sur ce point ! confessa-t-elle d'un ton vibrant. C'est un soulagement pour moi que de pouvoir vous apprendre enfin la vérité. Je déteste mentir.

Elle resta un moment silencieuse puis reprit d'une toute petite voix :

— Me pardonnez-vous, Leon ?

— Pourquoi le ferais-je ? grommela-t-il, songeur.

— Et pourquoi pas ? Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez de l'amitié pour moi ?

— De l'amitié ? répéta-t-il en secouant la tête. Mais non. Non, Valerie. C'est tout à fait autre chose que je ressens pour vous...

Valerie eut l'impression que son cœur cessait de battre. Elle sentit qu'elle avait la bouche sèche, et c'est d'une voix mourante qu'elle murmura :

— Et... que ressentez-vous pour moi, Leon ?

— De l'amour, tout simplement, dit-il avec netteté. Je vous aime, Valerie.

Paralysée par la stupeur, elle le dévisagea avec des yeux ronds comme des billes.

— Vous m'aimez vraiment ? questionna-t-elle au bout d'un moment avec hésitation. C'est vrai de vrai ?

— Pourquoi croyez-vous que j'ai fait la route ce matin, après une nuit sans sommeil ? Je n'avais qu'une idée, Valerie : vous retrouver, vous revoir le plus vite possible.

Prise d'une sorte de vertige, Valerie n'arrivait toujours pas à prendre conscience de toute l'ampleur de sa déclaration.

— Je ne peux pas me passer de vous, ajouta Leon en la fixant d'un regard enfiévré.

Elle se sentit à court de mots et tout ce qu'elle trouva à répondre fut une petite phrase toute simple :

— C'est la première fois que vous me dites quelque chose d'aussi gentil, Leon.

Ils se levèrent d'un mouvement quasi simultané et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— C'est merveilleux, c'est merveilleux..., balbutiait Valerie, le regard brouillé par des larmes de bonheur.

Ils échangèrent un long et ardent baiser qui la laissa à bout de souffle, dans une béatitude qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors. Il lui semblait vivre un rêve, et pourtant c'était bien la réalité : Leon venait de lui avouer son amour ! Jamais elle n'avait imaginé qu'il puisse l'aimer. Et pourtant, il l'aimait ! Quel bonheur !

— Et toi, ma chérie, que ressens-tu vraiment pour moi ? demanda-t-il quelques instants plus tard.

— Tu peux le deviner, non ? répondit-elle avec un sourire timide. Sais-tu que j'espérais rester encore quelques jours avec toi à Aldwyn House ? Je me disais que, avec un peu de chance, je disposerais d'une semaine, peut-être deux, auprès de toi. Je ne voulais pas que tu partes, et je ne pouvais pas partir.

— Mon tendre amour..., murmura-t-il en la prenant de nouveau dans ses bras. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Et pourquoi cette fuite soudaine, hier, alors que nous commençons à faire l'amour ? Est-ce parce que tu m'as trouvé trop... brusque, trop brutal ?

Elle secoua la tête en souriant, les yeux pleins de larmes.

— Oh non ! Ce n'est pas cela. Au contraire, tu as été tellement délicat, tellement attentif, tellement tendre...

— Alors pourquoi ? insista-t-il, fou d'inquiétude.

— Je ne voulais pas être la seule à t'aimer, Leon. Je pensais que je n'étais qu'une passade pour toi, de la même manière que toutes ces femmes qui sont tombées amoureuses de toi. Je me refusais à être un nouveau numéro sur la longue liste de tes conquêtes.

— Mais je t'aimais, Valerie ! Je t'aime !

— Je ne le savais pas. Tu ne me l'avais pas dit.

— Je t'ai aimée comme un fou à partir de cette fameuse nuit où je suis allé te chercher, lorsque tu avais un pneu crevé. C'est ce soir-là que j'ai compris que j'étais totalement amoureux de toi.

— C'était mardi dernier, précisa-t-elle en essuyant ses joues mouillées par des larmes de joie.

Abasourdie par la révélation de Leon, elle le dévorait des yeux, sans plus chercher à dissimuler son amour pour lui.

— Alors, tu m'aimes vraiment ? insista-t-elle, pathétique.

— Oh oui ! Je t'aime ! Il n'y a aucun doute là-dessus, affirma-t-il en la couvant des yeux de manière fervente.

— Oh ! mon chéri..., s'exclama-t-elle en se jetant à son cou une nouvelle fois. Je suis tellement heureuse !

Tandis qu'ils attendaient les parents de Valerie, qui avait hâte de leur présenter Leon, ils évoquèrent les quelques jours qu'ils venaient de passer ensemble à Aldwyn House. Le début de leur rencontre avait été houleux, orageux parfois, et plein de malentendus. Puis, en évoquant les jours suivants, ils se rendirent compte qu'ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre presque simultanément : essentiellement à partir de cette fameuse nuit où Valerie avait eu une crevaison, et où Leon était allé la secourir. Dès ce jour — dès cette nuit-là —, l'un et l'autre avaient compris à quel point ils étaient passionnés.

Valerie parla longtemps de son frère, pour lequel elle s'était tant battue lors de la phase tempétueuse de leur séjour à Aldwyn House. Et c'était grâce à lui qu'elle était restée ! Elle était tellement heureuse que Johnny se marie ! Leon lui assura qu'il serait très heureux de l'accompagner en Australie pour assister au mariage.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle. Tu vas venir avec nous ?

— Je suis incapable de vivre sans toi, Valerie. Un seul jour sans toi, et le monde est dépeuplé. Je m'en suis rendu compte quand tu as quitté Aldwyn House. Je tiens absolument à y aller avec toi. Ce sera d'ailleurs l'occasion pour moi, au passage, de régler quelques affaires au pays des kangourous.

— Ce sera surtout l'occasion pour toi de mieux connaître Johnny, ajouta Valerie en souriant. Il me semble que tu as été assez sévère à son égard, au début.

— Bah... C'était au début, comme tu dis. J'étais sévère pour tout, confessa-t-il avec une grimace amère. Toutes ces histoires de femmes m'avaient hérissé le poil. Je te signale au passage que c'est justement à cause de cela que j'ai engagé Johnny. Je ne voulais pas que mon nouveau collaborateur soit une femme. J'ai sélectionné Johnny, et je pense avoir fait le bon choix.

— Et c'est alors que Johnny t'a proposé Aldwyn House pour prendre une sorte de... retraite ?

— Exactement. Il m'a assuré que, là-bas, je pourrais vivre quelque temps dans une tranquillité absolue, sans être dérangé par la gent féminine. L'amusant, dans l'histoire, c'est que, dès la première nuit, une créature de rêve, totalement nue, est venue m'accoster...

Valerie bondit et se précipita sur lui. Elle lui tira farouchement les cheveux en s'écriant :

— « T'accoster » ? J'exige que tu retires ce mot-là ! Tu déformes totalement la vérité.

— Soit, concéda-t-il avec un rire amusé. Disons que la plus belle, la plus charmante créature, avant le premier matin du monde, fit halte au milieu de ma chambre...

— J'aime mieux ça, bougonna Valerie en fronçant les sourcils d'un air sévère.

Ils éclatèrent de rire simultanément et se jetèrent encore une fois dans les bras l'un de l'autre.

— Et, à partir de là, le cours de ma vie a complètement changé, ajouta-t-il, rêveur.

— C'est aussi le cas pour moi, confirma-t-elle, les larmes aux yeux. Il n'a pas fallu longtemps pour que je tombe follement amoureuse de toi, mon ange.

— Il ne m'a guère fallu de temps non plus, assura-t-il en la serrant tendrement contre lui.

Le visage de Leon devint soudain grave. Il considéra longuement Valerie sans un mot, puis demanda d'une voix à la fois douce et nette :

— Je peux te demander quelque chose, Valerie ?

— Tout ce que tu veux, mon amour, répondit-elle avec un sourire énamouré.

— Je voudrais que tu deviennes ma femme.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, sidérée. Tu es sérieux ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie.

Comme Valerie, stupéfaite, restait sans voix, il reprit avec une détermination passionnée :

— Dis « oui », Valerie, murmura-t-il. Accepte. Marions-nous.

C'est en sanglotant de bonheur qu'elle répondit en se blottissant contre son épaule :

— Oh oui, Leon ! C'est merveilleux. J'accepte avec joie !

— Tu comprends, expliqua-t-il à son oreille d'une voix étranglée par l'émotion, cela fait un certain temps que je me suis rendu compte d'une évidence : tu es la femme de ma vie.

*TITRE ORIGINAL : A PRETEND ENGAGEMENT*

*Traduction française : ANTOINE HESS*

© 2004, Jessica Steele. © 2005, 2010, Traduction française : Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

*Ce roman a déjà été publié dans la collection*

AZUR N° 2497

*sous le titre*

DEFI POUR UN PLAY-BOY

*en juin 2005*

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75013 PARIS — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*

# Irrésistibles play-boys

## **Leçon pour un séducteur, Carole Mortimer**

Mattie est stupéfaite. Parmi les clients de sa boutique de fleurs, un certain Jack Beauchamp vient de pousser le cynisme jusqu'à faire envoyer des fleurs à quatre femmes en même temps ! Indignée et désireuse de donner une petite leçon à ce don Juan, elle décide d'intervertir les cartes qui accompagnent les bouquets...

## **Le fruit du secret, Kim Lawrence**

Quel choc ! En visitant la maternelle qu'il a financée, Roman tombe nez à nez avec un petit garçon qui lui ressemble d'une façon stupéfiante. L'enfant pourrait-il être le fruit de ses amours passées ? Intrigué, Roman interroge Scarlet Smith, la jeune directrice de l'établissement, sur l'identité du garçonnet. C'est alors que Scarlet, qu'il n'a pourtant jamais vue auparavant, déclare être la mère du petit Sam.

## **Un play-boy à ma porte, Jessica Steele**

Résolue à prendre une pause bien méritée, Valerie décide d'aller passer quelques jours dans la maison familiale, inoccupée en cette période de l'année. Hélas, ses rêves de solitude s'évanouissent dès son arrivée. Son frère a prêté la maison à Leon Beaumont, le riche homme d'affaires pour lequel il travaille ! Si furieuse soit-elle, Valerie va devoir se résoudre à supporter la présence de cet intrus, à la réputation qui plus est de grand séducteur...